Histoire comique des états et empires de la Lune et du Soleil, par Cyrano de Bergerac. (- Fragment de physique ou la [...]

ŒUVRES

DE

CYRANO DE BERGERAC

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP, RUE D'ERFURTH, 1.

HISTOIRE COMIQUE

DES ÉTATS ET EMPIRES

DE LA LUNE

ET DU SOLEIL

PAR

CYRANO DE BERGERAC

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET PUBLIÉE AVEC DES NOTES ET UNE NOTICE HISTORIQUE

par

P. L. JACOB

BIBLIOPHILE

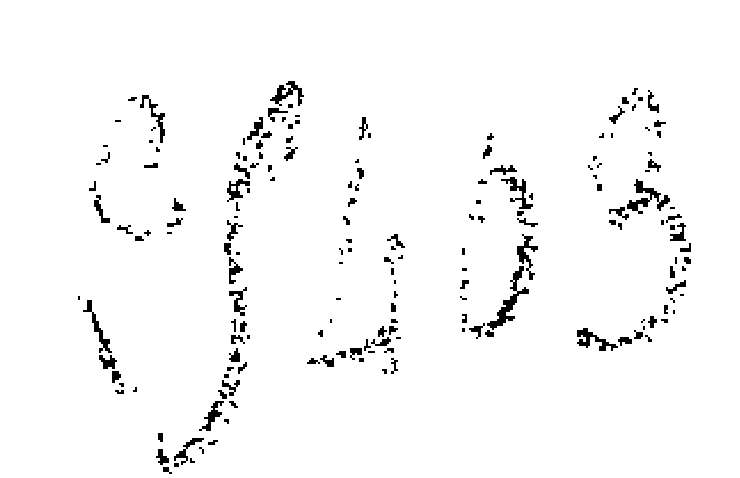
PARIS

ADOLPHE DELAHAYS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

4-6, RUE VOLTAIRE, 4-6

1858

1857



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

Les œuvres de Cyrano de Bergerac ont été imprimées au moins douze fois, sans compter les éditions partielles, qui sont nombreuses; et cependant on peut les ranger parmi les livres qui, sans être rares, ne se rencontrent pas souvent dans le commerce de la librairie et qui manquent presque toujours dans les grandes bibliothèques. Pourquoi ces éditions ont-elles disparu? sont-elles allées pourrir sur les quais et tomber en pâte sous le pilon? Non, certainement, car elles n'ont jamais été décriées et négligées; jamais l'acheteur ne leur a fait défaut et leur prix vénal s'est maintenu toujours à un taux honnête, sinon élevé. L'auteur est connu, l'ouvrage est estimé, mais le livre a disparu.

Nous sommes convaincu que, jusqu'à l'époque de la Révolution de 89, les éditions de Cyrano de Bergerac ont été détruites systématiquement par les soins infatigables de la mystérieuse confrérie de l'Index. Cette confrérie, qui faisait une guerre sourde et terrible aux ouvrages des philosophes et des libres penseurs, qu'elle avait marqués du sceau de l'athéisme ou de l'impiété, se recrutait parmi les laïques comme parmi les ecclésiastiques; ses instruments les plus actifs et les plus

redoutables étaient les confesseurs *in extremis* et les syndics de la Librairie. Dès qu'un homme connu par ses opinions hardies en matière de religion et noté comme tel sur les listes de l'Index était dangereusement malade, il se voyait circonvenu et obsédé par les gens qui tenaient à honneur de le confesser, de le convertir, de lui faire faire amende honorable : s'il cédait à ces persécutions, on lui enlevait ses papiers. Dans tous les cas, après sa mort, sa succession avait peine à défendre son cabinet et sa bibliothèque contre l'invasion de la confrérie de l'Index, qui faisait main basse sur tout écrit, sur tout imprimé portant témoignage des idées antireligieuses du défunt. C'est ainsi que s'épuraient les collections de livres, qui ne pouvaient être mises en vente sans avoir subi le contrôle rigoureux de deux experts du syndicat de la Librairie. L'objet de cette visite était d'extraire et d'anéantir les livres *défendus*, les uns notoirement désignés par l'autorité civile comme dangereux à différents titres, les autres condamnés secrètement comme hérétiques par la confrérie de l'Index. Quant aux ouvrages inédits des écrivains accusés d'être les ennemis avoués ou latents de la religion catholique, quant à leurs correspondances particulières, on les recherchait avec un zèle et une persévérance qui triomphaient tôt ou tard de la vigilance des parties intéressées. Voilà comment nous avons perdu non-seulement tous les autographes de Molière, mais encore toutes les lettres qui lui avaient été adressées, toutes celles aussi où son nom se trouvait mentionné, comme si l'on eût essayé d'effacer la mémoire de l'auteur du *Tartufe*.

Il en a été de même de Cyrano, qui était, ainsi que Molière, inscrit dans le répertoire des athées, par la confrérie de l'Index. De son vivant, on l'eût fait brûler vif, si les dénonciations anonymes avaient suffi pour allumer un bûcher; on le menaça, on l'inquiéta de poursuites judiciaires; on fit interdire la représentation de sa tragédie d'*Agrippine;* on fit saisir la première édition de sa comédie du *Pédant joué;* pendant sa dernière maladie, on tenta de s'emparer de ses manuscrits, pour les détruire; mais, par bonheur, ses amis, qui les avaient

cachés, en sauvèrent au moins une partie; après sa mort, on ne cessa de faire disparaître les exemplaires de ses œuvres, que le clergé avait mises à l'index, sans que le parlement ait jamais autorisé cette proscription, qui n'en fut que plus ardente et plus impitoyable. Les éditions avaient beau succéder aux éditions, les ouvrages de Cyrano ne parvenaient pas à se répandre; son nom seul était populaire, et encore presque entaché de ridicule! On ne saurait mieux donner une idée de cette guerre acharnée faite à l'auteur par la confrérie de l'Index qu'en constatant que la première édition des *Œuvres diverses*, publiée en 1654, ne se trouve plus que dans les grandes bibliothèques publiques et qu'elle n'a figuré dans aucun catalogue de bibliothèque particulière depuis deux siècles.

En publiant une nouvelle édition des œuvres de Cyrano de Bergerac, nous aurions voulu pouvoir remplir les déplorables lacunes qui existent dans l'*Histoire comique des États et Empires de la Lune*. Mais le savant M. de Monmerqué, qui possède un manuscrit complet de cet ouvrage, se propose de le publier lui-même. « Il y a plus de vingt ans, nous écrit-il à ce sujet, que j'ai acquis un manuscrit des *États et Empires de la Lune* du singulier Cyrano de Bergerac, dans lequel les passages retranchés, et dont l'absence est indiquée par des points, se trouvent, sans que le sens éprouve d'interruption. Je le publierai, dès que j'aurai achevé de payer mon tribut à madame de Sévigné... Cyrano faisait partie d'une coterie prétendue philosophique, avec d'autres littérateurs du temps, sur laquelle je lèverai quelques voiles... Publiez donc votre édition sans moi et sans mes manuscrits; je viendrai après vous et je profiterai de vos recherches.

« Tout ce que je puis vous dire, c'est que les passages retranchés dans les *États de la Lune*, outre certaines bizarreries propres à Cyrano, sont les avant-coureurs de la philosophie du dix-huitième siècle, dont les auteurs n'ont cherché qu'à nier et à repousser toutes les bases religieuses.

« Mon manuscrit est du temps de Bergerac; je ne serais

pas éloigné de croire qu'il est de sa main; mais je n'ai jamais vu une lettre écrite et signée par lui. Quand je le publierai, les morceaux inédits seront, je pense, imprimés en caractères italiques, pour les faire mieux distinguer des autres, sauf les observations de mon éditeur, qui pourrait demander de simples guillemets. »

Les indications que nous fournit la lettre de M. de Monmerqué sont de nature à nous faire regretter davantage de n'avoir pu faire usage de son manuscrit. Nous ne partageons pas, d'ailleurs, son sentiment à l'égard du caractère personnel de Cyrano de Bergerac; la *coterie* dont Cyrano faisait partie était celle des jeunes philosophes, élèves de Gassendi, de Campanella et de Descartes; ils ne se piquaient pas d'athéisme proprement dit; quelques-uns même, par exemple Jacques Rohault, étaient fort pieux; mais ils soumettaient à l'examen philosophique la religion, la morale et la politique; ils s'élevaient, par la raison et la science, au-dessus des ténèbres du préjugé et de la superstition; ils avaient la passion du beau et du vrai; ils étudiaient la Nature, ils lui dérobaient ses secrets; ils apprenaient à douter, en s'initiant aux mystères de la sagesse humaine.

On a dit que Cyrano de Bergerac était un fou, fou spirituel, selon les uns, fou sublime, suivant les autres. C'était plutôt un sage, plein de caprice et d'imagination; c'était un homme de génie, qui n'a pas vécu dans des conditions favorables pour faire reconnaître généralement sa supériorité comme philosophe, son mérite comme écrivain, sa puissance comme inventeur. Il y a sans doute beaucoup de verve comique dans son *Pédant joué*, beaucoup d'éloquence théâtrale dans son *Agrippine*, beaucoup d'esprit et d'originalité dans ses *Lettres;* mais, malgré de grossières incorrections de style, malgré de nombreuses fautes de goût, qui sont les mêmes dans toutes les compositions de l'auteur, on peut regarder comme deux chefs-d'œuvre, comparables à ceux que le dix-septième siècle a produits, l'*Histoire comique des États et Empires de la Lune*, et surtout l'*Histoire comique des États et Empi-*

res du Soleil, quoique ce dernier ouvrage ne soit pas achevé et que le précédent ait été mutilé par la prudence timorée des premiers éditeurs.

Nous sommes certain que tôt ou tard Cyrano de Bergerac reprendra son rang parmi les écrivains les plus remarquables de la France et en même temps parmi les philosophes les plus illustres des temps modernes. Heureux si nous avons pu contribuer, en réimprimant ses œuvres avec quelque soin, à le réhabiliter au double point de vue littéraire et scientifique! Nous espérons aussi que cette nouvelle édition, en attirant l'attention sur notre auteur, amènera la découverte de plusieurs de ses ouvrages inédits, en prose et en vers, notamment celle de l'*Histoire de l'Étincelle*, qu'il regrettait lui-même à son lit de mort, quand il conjurait les détenteurs des manuscrits qu'on lui avait dérobés de les donner au public comme l'expression de ses dernières volontés.

Voici le relevé bibliographique de toutes les éditions partielles et générales des ouvrages de Cyrano de Bergerac, éditions que nous citons d'après les catalogues les plus estimés, quand nous ne les avons pas vues de nos propres yeux. Tout en présentant une liste plus étendue que celles qui ont été dressées jusqu'à présent, nous craignons bien d'avoir omis certaines éditions anciennes dont il ne reste plus aucun exemplaire.

La *Mort d'Agrippine*, tragédie, par M. de Cyrano Bergerac. Paris, Ch. de Sercy, 1654, in-4° de 4 ff. et 107 pages, plus 1 feuillet pour le privilége; frontisp. gravé.

— *La Même. Ibid.*, *id.*, 1656, in-12.

— *La Même. Ibid.*, *id.*, 1661, in-12.

— *La Même. Ibid.*, *id.*, 1666, in-12.

Le *Pédant joué*, comédie, par M. de Cyrano Bergerac. Paris, Ch. de Sercy, 1654, in-4° de 2 ff. prélim. et 167 pages.

C'est un tirage à part de la seconde partie des *Œuvres diverses*.

— *Le Même. Ibid.*, *id.*, 1654, in-12.

— *Le Même. Ibid.*, *id.*, 1658, in-12.

— *Le Même.* Lyon, Fourmy, 1663, in-12.

— *Le Même.* Paris, Ch. de Sercy, 1664, in-12.

— *Le Même. Ibid.*, *id.*, 1671, in-12.

— *Le Même.* Rouen, J. B. Besongne, 1678, in-12.

— *Le Même.* Paris, Ch. de Sercy, 1683, in-12.

Les *Œuvres diverses de M. de Cyrano Bergerac.* Paris, Ch. de Sercy, 1654, 2 part. en 1 vol. in-4° de 4 ff. prélim. et 294 pages pour la première partie; 2 ff. non chiffrés et 167 pages pour la seconde, plus 2 ff. pour le privilége.

Contenant, avec la dédicace au duc d'Arpajon surmontée de ses armoiries, les *Lettres de M. de Bergerac*, les *Lettres satyriques de M. Bergerac de Cyrano*, les *Lettres amoureuses de M. de Cyrano Bergerac*, et le *Pédant joué.* Ainsi le nom de l'auteur est écrit de trois manières différentes dans le même recueil.

Histoire comique ou Voyage dans la Lune, par Cyrano de Bergerac, S. *l. et s. d.* (1650?), in-12.

Cette édition, qui fut imprimée certainement sans privilége du roi dans une ville du Midi, soit à Montauban, soit à Toulouse, n'est citée que dans le *Catalogue de la Bibliothèque du roi*, rédigé par l'abbé Sallier; voyez le t. II des *Belles lettres*, p. 33, n° 703 A.

Histoire comique des États et Empires de la Lune. Paris, 1656, in-12.

Édition citée par le P. Niceron.

Histoire comique, par M. Cyrano de Bergerac, contenant les Estats et Empires de la Lune. Paris, de Sercy, 1659, in-12.

— *La Même. Ibid.*, *id.*, 1663, in-12.

Œuvres diverses. Paris, Ant. de Sommaville, 1661, 3 part. en 1 vol. in-12.

Contenant : *Histoire comique des États et Empires de la Lune* (191 pages); *Lettres satyriques*, *amoureuses*, etc. (344 pages); et le *Pédant joué* (152 pages), avec un titre et une pagination particuliers.

— *Les Mêmes.* Rouen, R. Séjourné ou F. Vaultier, 1676, 3 part. en 1 vol. pet. in-12.

« On remarque, à la fin du second acte du *Pédant joué*, une curieuse petite gravure sur bois, » dit M. Claudin, dans son *Catalogue mensuel de livres anciens.*

Nouvelles œuvres de Cyrano Bergerac, contenant l'histoire comique des Estats et Empires du Soleil et autres pièces divertissantes. Paris, Ch. de Sercy, 1662, in-12, portr. par Le Doyen.

— *Les Mêmes.* Paris, Ch. de Sercy, 1676, in-12.

Nouvelles œuvres et *Œuvres diverses.* Paris, Ch. de Sercy, 1662-66, 5 part. en 1 vol. in-12, portr.

Œuvres (complètes avec les préfaces). Lyon, 1663, 2 vol. in-12.

— *Les Mêmes.* Paris, Ch. de Sercy, 1676, 2 vol. in-12.

— *Les Mêmes.* Rouen, 1677, 2 vol. in-12.

— *Les Mêmes. Ibid.*, J. Besongne, 1678, 2 vol. in-12.

— *Les Mêmes.* Ch. de Sercy, 1681, 2 vol. in-12, portr.

Les *Œuvres diverses*, enrichies de fig. en taille-douce. Amsterdam, Daniel Pain, 1699, 2 vol. in-12.

Malgré le titre d'*Œuvres diverses*, ce sont les œuvres complètes de l'auteur. Il y a des exemplaires sur papier fort, tirés in-8°.

— *Les Mêmes.* Paris, Ch. Osmont, 1699, in-12.

— *Les mêmes*, Amsterdam, J. Desbordes (Trévoux), 1709, 2 vol in-12.

— *Les Mêmes. Ibid.*, *id.* (Rouen), 1710, 2 vol. in-12, portrait.
Il y a des exemplaires tirés de format in-8°.

— *Les Mêmes.* Amsterdam, Jacq. Desbordes (Paris), 1741, 3 vol. in-12, frontisp. grav. et portrait.
Édition entièrement conforme à celle de 1662-66.

— *Les Mêmes. Ibid.*, *id.*, 1761, 3 vol. in-12.
C'est l'édition précédente avec de nouveaux titres.

Œuvres (choisies), précédées d'une notice par Le Blanc. Toulouse, impr. de A. Chauvin, 1855, in-12.
Contenant seulement les deux Histoires comiques des États et Empires de la Lune et du Soleil.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

CYRANO DE BERGERAC

Charles Nodier, qui a consacré quelques pages pleines de goût et de délicatesse à la biographie ou plutôt à l'appréciation littéraire de Cyrano[1], dit au sujet de cet écrivain, qu'il appelait un *fou de génie :* « Ce serait une biographie assez curieuse que celle des hommes de talent, et quelquefois de génie, qui ont été victimes de la fatalité des réputations... Je crois que Boileau n'a parlé de Cyrano qu'une fois[2] :

J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace
Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.

[1] *Bullet. du Biblioph.*, n° 8 de l'année 1838. Cet article a été réimprimé séparément, en 1841, sous le titre de *Bonaventure des Périers et Cyrano de Bergerac* (Techener, in-12). Charles Nodier avait déjà parlé de Cyrano dans sa *Bibliographie des Fous* (n° 23 du *Bull. du Bibl.*, 1835).

[2] *Art poét*, ch. IV. Brossette, dans les éclaircissements historiques qu'il a joints aux œuvres de Boileau et qui ont été écrits en partie sous la dictée du satirique, ajoute cette note pour expliquer le vers concernant Cyrano : « Auteur du *Voyage dans la Lune* et de quelques autres ouvrages auxquels l'imagination paraît avoir eu plus de part que le jugement. »

« Le jugement est resté, mais il est incomplet, et, qui pis est, il est faux : Cyrano a de l'audace dans le burlesque, mais il en a partout.....

« L'aspect sous lequel il faut considérer Cyrano est beaucoup plus large. C'était un talent irrégulier, inégal, capricieux, confus, répréhensible en une multitude de points; mais c'était un talent de mouvement et d'invention. On ne s'en doute pas.

« Peu de littérateurs connaissent le nom de Bergerac autrement que par le vers de Boileau. Et qui a lu Bergerac? »

Tout le monde, en effet, connaît le nom de Cyrano; personne, ou presque personne, ne lit ses ouvrages; personne surtout ne s'est avisé de réformer le jugement de Boileau, jugement auquel le temps avait donné force de loi en littérature avant que Nodier eût osé protester contre son iniquité.

De son vivant, Cyrano était déjà victime de la même injustice: on lisait partout ses livres, mais on n'avouait pas les avoir lus; à plus forte raison, ne les admirait-on pas ouvertement, et ses contemporains n'ont pas daigné ou plutôt n'ont pas osé nous conserver des renseignements précis sur les circonstances de sa vie. C'est à peine s'il est nommé une ou deux fois dans les œuvres des poëtes qui vivaient familièrement avec lui.

Il passait pour athée; après sa mort, on le fit passer pour fou et l'on n'en parla plus.

Savinien de Cyrano naquit en 1620, dans une ville du Périgord, probablement à Bergerac, quoique les registres de l'état civil de Bergerac ne fassent pas mention de sa naissance[1]. Son nom de famille était certainement *Cyrano :* ce fut pour se distinguer de ses parents du même nom qu'il ajouta plus tard à ce nom patronymique le nom du lieu de sa naissance. L'adjonction du nom de la ville ou du lieu natal était très-usitée alors dans les familles de petite noblesse, surtout en Languedoc et en Périgord; ce nom d'emprunt suppléait au nom de fief ou de seigneurie, qu'on n'avait pas à donner à un enfant, et il finissait souvent par devenir insépa-

[1] Notice de M. Le Blanc, en tête de l'édition des Œuvres choisies. 1855

rable du nom de famille, s'il ne le remplaçait pas tout à fait. Ainsi nous voyons que Cyrano signait ses lettres *de Bergerac*[1], et ses premiers ouvrages ont paru avec les initiales D. B[2]. Son frère cadet, Cyrano de Mauvières, avait reçu, comme lui, un nom qui rappelait probablement aussi l'endroit où il était né; car c'est en Berry (Indre), et non en Périgord, qu'il faut aller chercher le petit village de Mauvières.

On ne sait rien, d'ailleurs, de la famille de Cyrano, si ce n'est que cette famille avait produit un grand nombre « de personnes recommandables dans la robe et dans l'épée[3]. » Son père, « qui étoit un vieux gentilhomme assez indifférent pour l'éducation de ses enfans[4], » le mit en pension chez un curé de campagne, qui avait déjà quelques petits pensionnaires, entre autres Henri Lebret, avec lequel le jeune Savinien se lia d'une amitié que les années ne firent qu'accroître et fortifier. Ce curé était une espèce de pédant qui ne souffrait pas de contradiction de la part de ses élèves et qui voulait être obéi dès qu'il avait parlé. Cyrano n'obéissait que le moins possible et tenait souvent tête à son curé. De là des corrections un peu trop vives qu'il ne subissait pas de trop bonne grâce. L'élève se plaignit de son maître; le maître, de son élève, et, pour les accorder, le père envoya son fils, âgé de treize ans environ, achever ses études à Paris.

Ce fut au collége de Beauvais ou de Dormans, que Cyrano fit ses humanités. Le principal de ce collége était alors le savant Jean Grangier, qui, par son érudition immense, par son éloquence pédantesque, par ses querelles et ses procès avec les *grands* et *petits* boursiers, avec les régents et les pédagogues du collége, par son caractère violent et par son avarice sordide, laissa un long souvenir dans l'Université de Paris. Tous les écoliers le connaissaient et se racontaient l'un à l'autre ses beaux

[1] *Voy.* plusieurs de ses *Lettres amoureuses.*

[2] *Voy.* son *Ministre d'État flambé*, en vers burlesques, publié en 1649, et plusieurs de ses Lettres écrites vers cette époque.

[3] Dédicace des *États et Empires du Soleil*, p. 129 de ce volume. On trouve, vers 1594, un Samuel Cyrano, abbé de Saint-Jean des Prés en Bretagne. M. Le Blanc, à qui nous devons cette indication, a découvert aussi un Cyrano, qui était, en 1663, *trésorier général des offrandes, aumônes et dévotions du roi.*

[4] Préface de Lebret, p. 14 de ce volume.

traits de cuistrerie, ses bons mots de grammairien, ses discours en grand style de rhétorique et enfin les particularités peu édifiantes de sa vie privée, car Grangier finit par épouser sa servante, après en avoir eu plusieurs enfants.

Cyrano eut certainement quelques démêlés personnels avec le terrible principal, qui faisait administrer le fouet à tout venant, par ses *piliers de classes* et ses *exécuteurs de justice latine*[1]. Il en conserva un vif ressentiment, qui se traduisit par la comédie du *Pédant joué*, écrite, dit-on, sur les bancs du collége[2]. Une tradition même, qui expliquerait la réponse de Molière[3], auquel on reprochait de s'être approprié deux scènes de la comédie de Cyrano, pour les intercaler dans les *Fourberies de Scapin*, une tradition, qui s'était peut-être transmise de bouche en bouche parmi les écoliers du collége de Beauvais[4], donne à Molière une part d'auteur dans la composition de cette pièce. En effet, si Molière, qui suivait les cours du collége de Clermont, ne fut pas le condisciple de Cyrano au collége de Beauvais, il le rencontra plus tard dans le cénacle philosophique de Gassendi, et peut-être au Collége Royal, où Grangier attirait de nombreux auditeurs, comme *lecteur professeur du roi en la langue latine*.

Quoi qu'il en soit, Cyrano étudia la rhétorique sous ce docte professeur, qu'il a plaisamment immortalisé en le traînant sur la scène avec ses ridicules, ses défauts, son costume et presque avec son nom. On peut supposer que la comédie avait circulé manuscrite dans les colléges longtemps avant qu'elle fût représentée par les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne; il est même probable que les écoliers la représentèrent eux-mêmes, du vivant de Grangier, qui mourut en 1643. Au reste, malgré les éloges emphatiques que Jean Morel, principal du collége de Reims, a donnés à son collègue dans des vers hendécasyllabes, dont les trois suivants expriment la pensée générale :

[1] Le *Pédant joué*, act. I, sc. VII.

[2] « On dit qu'il étoit encore en rhétorique, quand il fit le *Pédant joué*. » (*Menagiana*, édit. de 1729, t. II, p. 22.)

[3] « Je prends mon bien où je le trouve. »

[4] C'est Cailhava qui avait recueilli cette tradition. M. Taschereau n'en parle pas dans son excellente *Histoire de la vie de Molière*.

Nomen Grangerii est celebre nomen,
Doctrinæ gravis, eloquentiæque
Sparsum Francigenas per universos[1];

il est certain que la jeunesse des écoles applaudit à l'audace insolente du nouvel Aristophane, qui s'était vengé de quelques corrections un peu trop cuisantes, en faisant rire les élèves aux dépens du maître. Une seule phrase, extraite d'un ouvrage français de Grangier[2], prouvera que le portrait du pédant *Granger* a été peint d'après nature : « On me permettra aussi, dit le principal du collége de Beauvais, dans ce mémoire adressé à ses juges, d'y entremesler quelques trippes latines, puisque c'est une pièce qui sort du collége et que d'ailleurs il n'appartient qu'aux bonnes plumes de la France de faire un pur tissu en nostre langue : joinct que tels entremets ont je ne sçay quelle pointe pour tenir leur homme en appétit et portent quelquefois leur goust jusques au cœur. »

La comédie du *Pédant joué*, aussi bien que l'esprit d'insubordination et l'humeur batailleuse de l'auteur, le firent connaître dans toute l'Université de Paris; il s'était rendu aussi redoutable à ses camarades qu'à ses professeurs, et on le regardait déjà comme un adversaire qu'il était dangereux d'avoir sur les bras. Il avait cependant des amis, qui appréciaient ses bonnes qualités, sa franchise, son obligeance, son dévouement. Un de ces amis ne lui avait jamais fait défaut; c'était Henri Lebret, qui, plus âgé que lui, vint le rejoindre à Paris pour achever aussi ses études.

Cyrano ne termina ses classes qu'à dix-huit ou dix-neuf ans : abandonné à lui-même dans la capitale, où les jeunes gens se livraient à un libertinage effréné, il ne fût pas plus sage que ceux de son âge et même il renchérit sur leurs débauches, à ce point que le bruit en vint aux oreilles de son père, qui voulut user de rigueur à son égard et qui le menaça de lui retirer sa pension, s'il ne voulait s'astreindre à des mœurs plus régulières et à des habitudes plus laborieuses.

[1] Voy. *Mém. histor. et litt. sur le Collège Royal de France*, par l'abbé Goujet, t. II, p. 398.

[2] *De l'estat du collège de Dormans, dit de Beauvais*, Paris, Aug. Taupinart, 1628, in-4°.

Cyrano se cabra, au lieu de se soumettre, et son ami Lebret intervint en même temps auprès du père et auprès du fils, pour les réconcilier. Dans une lettre fort sage qu'il écrivit au premier, sans doute à l'insu du second [1], on remarque les passages suivants : « Je me souviens du temps que vous m'appeliez l'*apôtre de la liberté*... Comme je demeure d'accord avec vous qu'il n'y a rien de si cher que le temps, et qu'il est vray que tous les hommes l'employent mal, il me semble que vous devez estre aussi d'accord avec moy, que c'est une faute d'autant plus excusable en vostre fils, qu'elle luy est commune avec tous les autres, et avec vous-mesme, puisque vous n'avez pas été à son âge moins prodigue que luy, d'une chose dont vous n'estes devenu avare qu'à soixante ans.... Ce n'est pas qu'il ne faille user, envers les jeunes gens, de quelque contrainte qui les oblige, sinon à se plaire au travail, au moins à le supporter et enfin à s'y accoutumer, mais il en faut user si adroitement et si bien assaisonner nos réprimandes, qu'elles leur semblent moins un effet de chagrin que de tendresse, car les hommes naissent libres, et ne se faut pas estonner s'ils sont jaloux de leur liberté, et si leur volonté, en qui repose principalement une si belle prérogative, se roidit se cabre et si aisément contre ce qui luy en interdit l'usage; outre qu'après avoir donné à l'estude, aux affaires et à nos nécessitez la part qu'elles exigent de nostre temps, si nous voulons bien considérer le peu qui nous en reste, nous trouverons que, quelque usage que nous en fassions, nous ne sommes pas si criminels que la critique le publie..... O monsieur! croyez-moi, n'agitons pas la question si nous sommes faits pour le temps, ou si au contraire le temps est fait pour nous; songeons plutost qu'étant faits dans le temps, nous nous devons conformer à ses mouvemens et ne pas trouver si étrange qu'un jeune homme, qui a bon esprit, bonne mine, du bien et de la vigueur, suive plutost les impressions que

[1] *Voy.* les *Lettres de M. Lebret*, que nous avons souvent citées dans les notes de ce volume. La personne à qui la lettre est adressée (p. 13 et suiv.) n'est pas nommée; mais un examen minutieux de tout le recueil nous permet de supposer que c'est le père du jeune Cyrano : ainsi nous rapportons cette lettre sans date à l'année 1638 ou 1639.

le temps luy donne, que les sentimens que vostre âge, vostre flegme, et vos autres incommoditez vous inspirent. Si vous voulez n'estre pas si impatient, vous le verrez bientost changer.

Jam subrepet iners ætas nec amare decebit.

« C'est où vous devez l'attendre, et où il ne peut manquer de venir. Mettez-vous donc en repos de ce costé-là; en un mot, souffrez en luy ce que l'on a souffert en vous. »

L'intervention de ce moraliste de vingt-cinq ans réussit; le père s'apaisa, et Cyrano continua de vivre à Paris dans la plénitude de sa liberté. S'il s'abandonnait à la débauche[1], il n'était pas moins passionné pour l'étude et pour les travaux d'esprit. Il avait acquis déjà des connaissances très-étendues dans les sciences naturelles, lorsque la fantaisie lui prit de devenir un des disciples de Gassendi. Ce savant philosophe, professeur de mathématiques au Collége Royal, était alors précepteur du jeune Chapelle, fils naturel de François Lhuillier, maître des requêtes et conseiller au parlement de Metz; il avait consenti à faire participer quelques amis de Chapelle aux leçons qu'il donnait à ce jeune homme : les amis de Chapelle étaient, entre autres, Lamothe Le Vayer, Bernier, Hesnaut et Molière, qui devaient tous se distinguer à différents degrés dans la carrière des lettres; pleins d'ardeur pour la philosophie, ils profitaient avec joie de l'admirable enseignement de leur célèbre maître, qui les aimait comme ses enfants[2].

Ces leçons particulières, dans lesquelles Gassendi dévoilait à ses élèves tous les secrets de la science et de son génie, eurent beaucoup de retentissement parmi la jeunesse universitaire. Cyrano en avait entendu parler; il voulut y être admis. Il connaissait sans doute particulièrement quelques-uns des élèves de Gassendi; il s'était trouvé avec eux dans

[1] Dict. de Moreri, dans lequel l'article de Cyrano est fait d'après des *Mémoires du temps*. Richelet, dans les notices qui précèdent son *Recueil des plus belles Lettres françoises*, dit aussi que Cyrano fut d'abord un débauché.

[2] *Histoire de la vie de Molière*, par J. Taschereau, édit. de 1844, p. 4 et suiv.

les classes de collége; il connaissait, du moins, Chapelle et Molière, auxquels il était peu sympathique, il est vrai, à cause de son humeur difficile et querelleuse; il demanda donc à entrer dans l'école de Gassendi; il le demanda d'un air si impérieux et si délibéré, que personne n'osa, par amour de la paix, s'opposer à son désir.

Il fut accepté ou plutôt toléré par le maître et ses élèves.

Voici comment le P. Niceron raconte l'admission de Cyrano parmi les Gassendistes : « Ayant entendu parler du célèbre philosophe Gassendi, qui étoit pour lors précepteur du fameux Chapelle et qui se faisoit un plaisir de donner des leçons non-seulement à son disciple, mais encore à Molière, à Bernier et à quelques autres jeunes gens, auxquels il avoit reconnu d'heureuses dispositions pour la philosophie, Cyrano, jeune homme vif et turbulent, voulut aussitôt entrer en société avec les disciples de Gassendi, et il fallut bon gré mal gré l'y admettre, après qu'il eut intimidé par ses menaces le maître et les disciples, à qui d'ailleurs il fit connoître, par le brillant et les saillies de son esprit, qu'il n'étoit pas indigne de cette faveur. Comme il étoit avide de savoir et qu'il avoit une fort heureuse mémoire, il sut profiter des leçons de Gassendi, et se fit un fond de bonnes choses dont il se servit dans la suite[1]. »

C'est à Gassendi que Cyrano fut redevable de l'instruction et des connaissances variées qu'il acquit bientôt en écoutant ce grand homme, qui n'était pas seulement un mathématicien et un philosophe, mais qui possédait une érudition universelle. On peut croire que la vivacité et les boutades excentriques de l'élève avaient trouvé grâce, en faveur de son originalité, devant l'indulgence de l'illustre professeur. Cyrano n'a parlé qu'une seule fois, dans ses ouvrages, de Gassendi : « J'ai fréquenté pareillement, fait-il dire à un philosophe qu'il rencontre dans la Lune[2], j'ai fréquenté pareillement, en France, Lamothe Le Vayer et Gassendi. Ce second est un homme qui écrit autant en philosophe que ce premier y vit. J'ai connu quantité de gens que notre siècle traite de divins,

[1] *Mém. pour servir à l'hist. des hommes illustres dans la républ. des lettres*, t. III, p. 225 et suiv.

[2] *Voy.*, ci-après, p. 54.

mais je n'ai trouvé en eux que beaucoup de babil et beaucoup d'orgueil. » Le docte et ingénieux Lamothe Le Vayer, que Cyrano associe à l'éloge qu'il fait de Gassendi, était le père d'un des plus brillants élèves de ce philosophe : ce jeune homme, qui fut aussi l'ami de Molière, mourut à la fleur de l'âge, après avoir publié quelques ouvrages d'imagination[1].

Ce fut aussi dans la maison de Gassendi que Cyrano eut l'occasion de voir un philosophe plus hardi ou plus imprudent, l'Italien Thomas Campanella, qui, au sortir des cachots de l'inquisition de Naples, était venu demander à la France un asile et au roi très-chrétien un morceau de pain. Cyrano paraît avoir eu pour Campanella une véritable admiration ; il le cite, il le loue, dans plusieurs passages, et il lui fait jouer un rôle important dans l'*Histoire comique des États et Empires du Soleil*, où ce *vieillard vénérable* rencontre Descartes qui l'embrasse avec effusion. « Le plaisir que je recevois, dit-il, en écoutant ce grand homme, m'accourcissoit le chemin, et j'entamois souvent tout exprès des matières savantes et curieuses sur lesquelles je sollicitois sa pensée, afin de m'instruire. Et certes, je n'ai jamais vu de bonté si grande que la sienne[2]. » Il est certain que l'ouvrage allégorique de Campanella, *Civitas Solis*, a exercé une influence toute spéciale sur l'esprit du jeune Cyrano, qui y a puisé ses idées les plus audacieuses et les plus singulières en religion, en politique, en métaphysique et en morale.

Il est encore un autre personnage notable que Cyrano avait connu chez Gassendi, et qui lui montra toujours beaucoup d'intérêt et même d'amitié. C'était l'infatigable traducteur des classique latins, le bon abbé de Villeloin, Michel de Marolles. « Je puis assurer que M. de Bergerac s'en louoit extrêmement, dit Lebret, dans la préface des œuvres de son ami[3], et qu'il en avoit reçu plusieurs témoignages de bonté. » Michel de Marolles a pris le soin de publier lui-même l'estime qu'il accordait à Cyrano, quoique des bruits fâcheux eussent déjà circulé sur les opinions antireligieuses de celui-ci : « Un

[1] *Voy.*, dans les Œuvres de Molière, la lettre et le sonnet qu'il adresse à Lamothe Le Vayer sur la mort de ce fils chéri.

[2] *Voy.*, ci-après, p. 257.

[3] *Voy.*, ci-après, p. 22.

jeune homme de Paris, dit-il, appelé Cyrano, qui n'avoit que trop de cœur et d'esprit, parce qu'il le portoit quelquefois dans l'excès, me donna son livre du *Voyage de la Lune*, qui est une pièce ingénieuse, et sa tragédie d'*Agrippine*[1]. »

Cyrano avait dix-neuf ou vingt ans lorsque son ami Lebret, qui allait prendre du service dans la compagnie des Gardes, commandée par M. de Carbon de Castel-Jaloux, le décida sans peine à y entrer avec lui en qualité de *cadet* ou volontaire. Cette compagnie était composée presque entièrement de gentilshommes gascons, qui se faisaient redouter partout à cause de leur promptitude à tirer l'épée pour les besoins de leurs contestations particulières. Cyrano ne suivit que trop cet exemple, et, quoiqu'il n'eût jamais de querelle de son chef[2], il accepta en participation les querelles des autres et se posa en *second* ordinaire pour tous les duels qui avaient lieu, en quelque sorte, sous le drapeau de sa compagnie. « Les duels, qui sembloient, en ce temps-là, l'unique et le plus prompt moyen de se faire connoître, le rendirent en si peu de temps si fameux, que les Gascons, qui composoient presque seuls cette compagnie, le considéroient comme le Démon de la Bravoure, et lui comptoient autant de combats que de jours qu'il y étoit entré[3]. » Il y avait double courage à se battre en duel, dans un temps où les duellistes étaient punis de mort. Cyrano cependant ne paraît pas avoir eu de mauvaises affaires avec la justice, au sujet de ses duels, mais il reçut en face plusieurs blessures dont les cicatrices ajoutaient à l'étrangeté de sa physionomie dominée par un nez monstrueux. « Bergerac étoit un grand ferrailleur. Son nez, qu'il avoit tout défiguré, lui a fait tuer plus de dix personnes. Il ne pouvoit souffrir qu'on le regardât, et il faisoit mettre aussitôt l'épée à la main[4]. » Cette

[1] *Dénombrement où se trouvent les noms de ceux qui m'ont donné de leurs livres, ou qui m'ont honoré extraordinairement de leur civilité ;* réimpr. par l'abbé Goujet, à la suite des Mém. de Michel de Marolles. Ce passage, relatif à Cyrano, prouve d'une manière incontestable que le *Voyage dans la Lune* fut imprimé de son vivant, c'est-à-dire avant l'édition de 1656, la première qui soit citée par les bibliographes.

[2] *Voy.*, ci-après, p. 15.

[3] *Voy.*, ci-après, p. 14.

[4] *Menagiana*, t. III, p. 242.

assertion de La Monnoye dément quelque peu le témoignage de Lebret à l'égard du caractère pacifique de son ami.

On était pourtant, à cette époque, en guerre avec l'Espagne, l'Allemagne et l'Italie. La compagnie de M. Castel-Jaloux fut envoyée sur les frontières de la Champagne, que menaçait une armée allemande : elle se jeta dans la place de Mouzon, pour la défendre contre les Croates, et elle eut à souffrir d'un blocus rigoureux, pendant lequel il fallait aller chercher des fourrages et des vivres en culbutant l'ennemi. Dans une de ces sorties, Cyrano reçut un coup de mousquet au travers du corps; il n'était pas encore sur pied, quand la garnison, que la famine eût forcée de se rendre, fut délivrée, le 21 juin 1639, par l'arrivée des troupes du maréchal de Châtillon. « Le blocus de notre ville est si étroit, écrivait Cyrano sur son lit de douleur, que le passage n'y est ouvert qu'aux Gardes seulement; le menu peuple, qui vit encore, quoiqu'on l'ait déjà mangé depuis longtemps, n'a plus lieu de faire entendre ses plaintes, puisqu'on a mis entre deux l'Allemagne et la Pologne. Nous sommes la proie de ces nations barbares[1]. »

L'année suivante, la campagne s'ouvrit en Picardie et en Artois. Cyrano était rétabli, bien que souffrant encore de sa blessure. Il reprit son service, et il se trouva devant les murs d'Arras, qu'assiégeait l'armée du roi, commandée par trois maréchaux de France. Arras était une ville forte; elle avait une nombreuse garnison, et elle attendait un puissant secours de l'armée espagnole, qui manœuvrait pour faire lever le siége. On donna plusieurs assauts à la place, et, dans un de ces assauts, Cyrano fut blessé d'un coup d'épée à la gorge, blessure dangereuse dont il ne mourut pas, mais qui ne fut jamais complétement guérie. Il n'eut pas la satisfaction d'assister à la reddition d'Arras, qui ouvrit ses portes le 9 août 1640. Nous croyons qu'il avait dès lors changé de régiment, sans toutefois avancer en grade, et qu'il était entré comme simple officier dans les gardes ou *gendarmes* du prince de Conti.

Cyrano ne resta pas longtemps esclave de la discipline militaire; il se dégoûta bientôt de la vie des camps, et, bien que

[1] *Voy.*, dans les *Lettres diverses*, celle sur le blocus d'une ville.

son intrépidité lui eût fait beaucoup d'amis et beaucoup d'admirateurs parmi les chefs et les soldats, il avait hâte de quitter le métier des armes. « Faute d'un patron, auprès de qui son génie tout libre le rendoit incapable de s'assujettir[1], » il n'espérait guère pouvoir faire un chemin rapide à la guerre, malgré ses actions d'éclat : il se ressentait encore, d'ailleurs, de ses deux blessures, et les privations qu'il avait subies pendant le siége de Mouzon avaient gravement altéré sa santé. Il n'attendit donc pas que la paix fût faite, pour se retirer du service et pour renoncer irrévocablement à une carrière qui convenait mal au *grand amour qu'il avait pour l'étude*. Il laissa des souvenirs honorables dans son régiment, et il conserva l'estime de ses anciens camarades. Lebret cite, parmi ceux-ci, son propre frère, qui devint capitaine et major d'infanterie, Duret de Monchenin, capitaine de cavalerie, de Saint-Gilles, aussi capitaine, de Bourgogne, mestre de camp, Hector de Brissailles, enseigne des gendarmes, de Zeddé, de Chevagne et de Cuigy, officiers au même régiment de Conti. *L'illustre* Cavoye, qui fut tué à la bataille de Lens, et le *vaillant* Brissailles, portaient surtout une amitié de frères d'armes à Cyrano, qui leur avait servi de second dans plusieurs duels mémorables[2].

Cyrano, en rentrant dans la vie privée, n'avait pas juré de laisser son épée dans le fourreau; il l'en fit sortir plus d'une fois, pour le malheur de ses adversaires, jusqu'à ce que sa réputation de duelliste invincible eût mis un terme à cette bataille journalière. « Je suis incessamment travaillé de la tierce et de la quarte, écrit-il à un ami. J'aurois perdu la connoissance du papier, si les cartels s'écrivoient sur autre chose.... Vraiment, vous auriez grand tort de m'appeler maintenant le premier des hommes, car je vous proteste qu'il y a plus d'un mois que je suis le second de tout le monde. Il faut bien que, votre départ ayant déserté Paris, l'herbe ait crû par toutes les rues, puisqu'en quelque lieu que j'aille, je me trouve toujours sur le pré. Cependant ce n'est pas sans risque[3]. » Il blessait, il tuait souvent son

[1] *Voy.*, ci-après, p. 15.
[2] *Voy.*, ci-après, p. 19 et suiv.
[3] *Voy.* la quinzième des *Lettres diverses*.

homme, mais souvent aussi c'était aux dépens de son visage et de son malheureux nez, qui en gardait une nouvelle cicatrice. Néanmoins il ne transigeait jamais dans une affaire d'honneur. « L'honneur sali ne se lave qu'avec du sang[1] ! » Telle était toujours et partout sa règle de conduite.

Une des affaires d'honneur qui firent le plus de bruit qui accrurent encore sa renommée de ferrailleur, ce ne fut pas un duel ordinaire, ce fut un véritable combat de géant. Cyrano osa se mesurer seul contre cent hommes[2] ! Un de ses amis, le poëte Linière, à qui les épigrammes coûtaient moins qu'une bonne action, eut l'imprudence de s'attaquer à un grand seigneur peu endurant, qui se promit de lui faire couper les oreilles. L'exécution de ce châtiment devait avoir lieu en plein jour et en pleine rue. Linière alla se cacher chez Cyrano et y resta jusqu'au soir. On vint lui dire, sur le tard, qu'une bande de gens armés l'attendaient en guet-apens, près des fossés de la porte de Nesle, car il devait passer par cette porte pour retourner chez lui au faubourg Saint-Germain. Linière se mit à trembler et crut toucher à sa dernière heure : « Prends une lanterne, lui dit Cyrano, et marche derrière moi; je veux t'aider moi-même à faire la couverture de ton lit ! » Linière obéit à contre-cœur. Cyrano invita les personnes qui avaient soupé avec eux à le suivre, pour être témoins de ce qui allait se passer. Il y avait là MM. de Bourgogne et de Cuigy, officiers au régiment de Conti : ils savaient ce dont Cyrano était capable, mais ils l'accompagnèrent à distance pour lui prêter main-forte au besoin. Cyrano ne balança pas à se jeter au milieu des assassins; il en tua deux, il en blessa sept, et il mit en fuite les autres[3].

On ne parla, dans les ruelles du Marais, que de cette brillante expédition; le bruit en vint aux oreilles du maréchal de Gassion, qui se connaissait mieux que personne en fait de courage. Il aurait douté pourtant de l'exactitude du récit qu'on lui faisait, si MM. de Bourgogne et de Cuigy ne se fussent trouvés là pour en confirmer tous les détails. Le maréchal

[1] *Voy.* la première des *Lettres satiriques.*

[2] *Voy.*, ci-après, p. 15.

[3] *Voy*, ci-après, p. 15 et 21; *voy.* aussi la notice de M. Le Blanc en tête de son édition, et la notice de Charles Nodier.

était émerveillé. Il voulut voir Cyrano, il voulait l'attacher à sa personne; car « il aimoit les gens d'esprit et de cœur, parce qu'il se connoissoit en tous les deux[1]. » Mais Cyrano avait une telle haine pour la sujétion, surtout pour « celle qu'exigent les grands auprès desquels on s'attache, », qu'il refusa d'accepter les offres bienveillantes du maréchal, et qu'il préféra sa liberté à sa fortune. M. de Bourgogne, qui lui avait décerné le surnom d'*intrépide* sur le théâtre même de sa belle action, ne le désigna jamais autrement, et dès lors ce surnom lui fut acquis.

On comprend qu'il ne rencontrait pas toujours des gens qui fussent tentés de se trouver en face de lui l'épée à la main. Aussi, d'ordinaire, se contentait-il des excuses qu'on lui faisait, après l'avoir offensé. Or c'était l'offenser que de paraître trop attentif, suivant l'expression de Charles Nodier, aux nombreuses taillades dont son nez était cicatrisé. Cyrano, aux balafres près, était un bel homme : ses traits ne manquaient pas de noblesse; ses yeux avaient de la douceur, avec un regard de feu; l'expression de son visage était calme et mélancolique, plutôt que grimaçante et terrible. C'est ainsi que nous le représentent du moins les portraits qui ont été gravés peu d'années après sa mort. Mais son nez, dont les proportions semblent avoir été atténuées dans ces portraits, est recourbé comme un bec d'aigle. Cyrano n'a pas craint d'être taxé de partialité, en faisant lui-même l'éloge des grands nez, quand il fait dire à un habitant de la Lune : « Afin que vous sachiez pourquoi en ce pays tout le monde a le nez grand, apprenez qu'aussitôt que la femme est accouchée, la matrone porte l'enfant au maître du séminaire, et, justement au bout de l'an, les experts étant assemblés, si son nez est trouvé plus court qu'à une certaine mesure que tient le syndic, il est censé camus et mis entre les mains de gens qui le châtrent. Vous me demanderez la cause de cette barbarie, et comment il se peut faire que nous, chez qui la virginité est un crime, établissons des continences par force? Mais sachez que nous le faisons, après avoir observé, depuis trente siècles, qu'un grand nez est le signe d'un homme spirituel, courtois, affable, généreux, libéral, et que le petit

[1] *Voy.*, ci-après, p. 24.

est le signe du contraire. C'est pourquoi, des camus, on bâtit les ennuques[1]. » Cependant, malgré l'orgueilleuse présomption de Cyrano à l'égard des promesses de son nez, nous avons tout lieu de supposer que, par suite d'un accident quelconque ou d'une maladie, fruit de ses premiers libertinages, il se voyait réduit à ne plus compter sur une descendance directe.

Son ami Henri Lebret ne s'explique pas sur ce chapitre délicat; il dit seulement que *sa retenue envers le beau sexe* était si grande, qu'on peut le louer de n'être « jamais sorti du respect que le nôtre lui doit[2]. » Ce respect, cette retenue, provenaient certainement d'une particularité secrète que Dassoucy nous laisse deviner, en parlant de l'*affaire du chapon*, qui fut cause de sa brouille avec Cyrano[3]. « Il passa toujours pour un homme d'esprit très-rare; à quoi la Nature joignit tant de bonheur du côté des sens, qu'il se les soumit toujours autant qu'il voulut[4]. » C'est ainsi que son biographe excuse sa modération excessive à l'égard des plaisirs sensuels, modération d'ailleurs favorisée par une extrême tempérance; car il n'aimait pas la table et détestait le vin. « Je porte tant de haine à ce poison, dit-il lui-même dans la quatrième de ses *Lettres diverses*, qu'encore que l'eau-de-vie soit un venin beaucoup plus furieux, je ne laisse pas de lui pardonner, à cause que ce m'est un témoignage qu'elle lui a fait rendre l'esprit. » Lebret nous apprend de quelle façon il justifiait sa sobriété : « Il ne but du vin que rarement, à cause, disait-il, que son excès abrutit et qu'il falloit être autant sur la précaution à son égard que de l'arsenic (c'étoit à quoi il le comparoit), parce qu'on doit tout appréhender de ce poison, quelque préparation qu'on y apporte, quand même il n'y auroit à en craindre que ce que le vulgaire nomme *quiproquo*, qui le rend toujours dangereux. Il n'étoit pas moins modéré dans son manger, dont il bannissoit les ragoûts tant qu'il pouvoit, dans la croyance que le plus simple vivre et le moins mix-

[1] *Voy.*, ci-après, p. 114 et 115.
[2] *Voy.*, ci-après, p. 18.
[3] *Aventures de M. d'Assoucy* (Paris, Cl. Audinet, 1677), t. II, p. 307.
[4] *Voy.*, ci-après, p. 18.

tionné étoit le meilleur : ce qu'il confirmoit par l'exemple des hommes modernes, qui vivent si peu, au contraire de ceux des premiers siècles, qui semblent n'avoir vécu si longtemps qu'à cause de la simplicité de leurs repas[1].

Cyrano avait ainsi profité des leçons de Gassendi, qui, tout en adoptant les systèmes philosophiques d'Épicure, recommandait à ses disciples la tempérance comme un des caractères de la sagesse et comme une des conditions de la santé. Cyrano devait donc se trouver mal à l'aise avec les poëtes, qui, à cette époque, se réunissaient au cabaret, pour y passer des journées entières à boire, à chanter, à déclamer des vers et à se quereller. Il allait sans doute quelquefois à la taverne de la *Croix de Lorraine*, où Chapelle conviait ses amis de collége; mais il n'est pas nommé pourtant parmi les habitués de ces orgies poétiques. Cyrano entretenait des relations plus sérieuses avec des hommes plus graves, quoique non moins lettrés que les convives de Chapelle. Ainsi, parmi ceux qui formaient la société ordinaire de Cyrano, Lebret cite des personnages qu'on ne trouvait guère au cabaret, notamment le jeune comte de Brienne, fils du ministre de Louis XIII; le savant physicien Jacques Rohault, élève favori de Descartes; Adrien de la Morlière, chanoine d'Amiens et auteur de l'histoire de cette ville; le conseiller au parlement, de Longueville-Gontier; Gilles Filleau des Billettes, un des hommes les plus instruits de son temps, etc. Cyrano avait toutefois deux amis, qui étaient bien capables de l'entraîner au cabaret, où ils venaient chercher leur Parnasse et leurs Muses : c'étaient Linière et Dassoucy, celui-ci poëte burlesque, celui-là poëte satirique.

Mais leur pernicieux exemple ne pouvait rien sur le caractère énergique de Cyrano, qui méprisait leurs mœurs et admirait leur esprit. Deux autres amis, plus estimables, quoique poëtes aussi, balançaient, d'ailleurs, la mauvaise influence de ces deux *chantres* de cabaret : l'un, Jean Le Royer, sieur de Prade, « en qui la belle science égaloit un grand cœur et beaucoup de bonté, » s'était lié avec Cyrano, au sortir du collége, et son attachement pour lui ne se démentit en aucune occasion. « Il fut, après moi, dit Lebret, le plus ancien de ses

[1] *Voy.*, ci-après, p. 18.

amis, et un de ceux qui le lui a témoigné le plus obligeamment en une infinité de rencontres[1]. » L'autre ami, que Cyrano désigne lui-même comme *son plus cher et son plus inviolable ami*[2], et qui demeura fidèlement attaché à la mémoire de Cyrano, qu'il n'avait jamais quitté, était Henri Lebret, qui renonça en même temps que lui à la carrière des armes, et qui fut avocat au Conseil du roi, avant de devenir, après la mort de son ami, prévôt de l'église de Montauban.

Enfin, pour achever l'énumération de tous les hommes notables qui accordèrent de l'estime et de l'amitié à ce *fou*, à cet *athée*, ainsi que les biographes l'ont qualifié si injustement, il ne faut pas oublier le fameux Tristan l'Hermite, qui n'a parlé de Cyrano dans aucun de ses ouvrages, mais dont Cyrano a fait un panégyrique si extraordinaire, en disant que « c'est une honte aux grands de la France, de reconnoître en lui, sans l'adorer, la vertu dont il est le trône. » Tristan l'Hermite, gentilhomme de Gaston d'Orléans, ne s'était pourtant fait connaître que par ses duels, ses poésies et sa passion pour le jeu. « Il est tout esprit, dit encore Cyrano, il est tout cœur, et il a toutes les qualités dont une jadis suffisoit à marquer un héros..... Enfin, je ne puis rien ajouter à l'éloge de ce grand homme, sinon que c'est le seul poëte, le seul philosophe et le seul homme libre que vous ayez[3]. » On doit penser que Tristan l'Hermite ne resta pas indifférent à une amitié qui se déclarait avec tant de chaleur et d'enthousiasme.

Est-ce au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, est-ce à la cour du duc d'Orléans, est-ce chez un ami commun, Michel de Marolles, ou Lamothe Le Vayer, est-ce sur le terrain d'un duel, que Cyrano s'était rencontré avec Tristan l'Hermite ? C'est ce que nous ne saurions préciser, en l'absence de toute indication à cet égard. Il semblerait pourtant que Cyrano avait rencontré Tristan l'Hermite en Angleterre, où ce dernier alla plusieurs fois et fut reçu à la cour avec empressement. La vie de Cyrano est absolument inconnue, et l'on ne peut tirer de ses écrits que de vagues inductions sur les principaux événements

[1] *Voy.*, ci-après, p. 19.

[2] *Voy.*, ci-après, p. 123. La fin du *Voyage dans la Lune* fut écrite sans doute pendant la dernière maladie de Cyrano.

[3] *Voy.*, ci-après, p. 55.

de son existence aventureuse. Ainsi nous croyons avoir deviné, d'après certains passages de ses œuvres, qu'il fut accueilli avec distinction et avec faveur par Gaston d'Orléans, frère du roi, qui aimait les écrivains et les artistes; par le duc Henri de Guise, le héros de la révolution de Naples, qui aimait les gens de courage et d'audace; et par le prince de Conti, qui aimait alors les philosophes et les auteurs de théâtre. Nous avons constaté aussi, par le témoignage indirect de Cyrano, qu'il avait voyagé en Italie, en Pologne et en Angleterre. Dans l'*Histoire comique des États et Empires de la Lune*, il fait dire à un philosophe, qui n'est autre que lui-même : « Comme je traversois, de votre pays, en Angleterre, pour étudier les mœurs de ses habitans, je rencontrai un homme[1]... » Cet homme était Tristan l'Hermite. Dans la même *Histoire comique*, il rappelle son séjour à Rome, avec des détails qui ne peuvent être que le reflet des impressions qu'il avait rapportées de ce voyage : « Je partis pour Rome, dit-il, où je vis les restes des triomphes de quelques grands hommes, de même que ceux des siècles; j'en admirai les belles ruines et les belles réparations qu'y ont faites les modernes. Ensuite, après y être demeuré quinze jours en la compagnie de M. de Cyrano, mon cousin, qui me prêta de l'argent pour mon retour, j'allai à Civita-Vecchia et me mis sur une galère qui m'amena jusqu'à Marseille[2]. » Enfin, dans l'*Histoire comique des États et Empires du Soleil*, il fait mention de son voyage en Pologne[3], voyage qui se rattache probablement à celui de la princesse Louise-Marie de Gonzague, que le roi de Pologne, Ladislas Sigismond IV, épousa par procuration à Paris, le 6 novembre 1645, et qui fut accompagnée solennellement, par le maréchal de Guébriant, jusque dans les États de son époux. Cette princesse, spirituelle et lettrée, ne se consolait de ce royal exil hors de sa patrie qu'en attirant à la cour de Cracovie quelques gentilshommes et quelques écrivains français, qui lui rappelaient la France. Saint-Amand y alla, avec le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre de la reine de Pologne; pourquoi Cyrano n'y serait-il pas allé aussi, pour voir le pays, sinon pour chercher fortune?

[1] *Voy.*, ci-après, p. 55.
[2] *Voy.*, ci-après, p. 122.
[3] *Voy.*, ci-après, p. 191.

On ignore à peu près complétement où et comment il a vécu depuis 1641, c'est-à-dire depuis sa sortie du régiment de Conti. « Il renonça si absolument à toute sorte d'emplois depuis ce temps-là, dit Lebret, que l'étude fut l'unique but auquel il s'adonna jusqu'à sa mort[1]. » L'étude fut donc certainement sa constante occupation, la poésie et la littérature furent donc ses passe-temps favoris, quoiqu'on ne voie paraître son nom dans aucun livre imprimé avant 1648. Cyrano commença par se livrer à la poésie, rimant des vers sur toutes sortes de sujets avec une remarquable facilité. Son talent de poëte ne lui avait pas fait moins d'honneur que son adresse de ferrailleur, lorsqu'il servait sous les drapeaux du roi. « Tout cela cependant, raconte Lebret, ne le détournoit point de ses études, et je le vis un jour dans un corps de garde travailler à une élégie avec aussi peu de distraction que s'il eût été dans un cabinet fort éloigné du bruit[2]. » Cette élégie et les nombreuses poésies, de différents genres, qu'il avait composées[3], n'ont pas vu le jour, ou du moins ne furent pas publiées sous son nom. Il ne nous est resté de ses vers que quelques petites pièces sans importance, à l'exception du *Ministre d'Estat flambé*, qui parut en 1649, sous ses initiales D. B., et qui ne lui avait pas encore été restitué comme son premier ouvrage.

Il travaillait pour la scène dès cette époque, et nous serions tenté de croire que son *Pédant joué* avait été représenté vers 1645 par les comédiens de l'*Illustre Théâtre*, qui jouaient alors des pièces nouvelles, pour faire concurrence aux deux théâtres de l'Hôtel de Bourgogne et du Marais, et qui comptaient dans leur troupe Molière et quelques-uns de ses camarades. C'est peut-être de la représentation du *Pédant joué* que daterait la querelle de Cyrano et de Molière, au sujet de la propriété litigieuse de cette comédie. En tous cas, la première édition connue du *Pédant joué* est celle de 1654; mais, comme la comédie est imprimée sans dédicace

[1] *Voy.*, ci-après, p. 15.
[2] *Voy.*, ci-après, p. 14.
[3] « Je prévois, dit-il dans sa deuxième *Lettre amoureuse*, par tant de sonnets, de madrigaux et d'élégies que vous avez reçus de moi (qui ne sait ce que c'est que de poésie!), que l'Amour me destine au royaume des Dieux, puisqu'il m'a enseigné la langue du pays. »

et sans préface à la suite des *Œuvres diverses*[1], il est très-présumable qu'elle avait déjà été publiée séparément, ou, du moins, qu'elle figurait depuis longtemps dans le répertoire des *troupes de campagne*, qui parcouraient les villes et les villages de France, en y donnant des représentations dramatiques. Quant à la tragédie d'*Agrippine*, la plus ancienne édition est également de 1654, et les bibliographes du Théâtre sont d'accord pour rapporter la date de la première représentation à l'année même de l'impression de cette tragédie, qui ne fut jouée qu'un petit nombre de fois, l'autorité ayant interdit de la représenter, à cause du scandale qu'elle causait parmi les dévots[2]. Depuis la représentation de cette pièce, qui fut réimprimée cependant plusieurs fois sans empêchement, Cyrano se vit considéré comme un athée dangereux et incorrigible.

Cette opinion, qui semble avoir été généralement accréditée, s'était formée d'après quelques scènes de la tragédie, où Cyrano a mis, dans la bouche des personnages, divers blasphèmes contre les Dieux du paganisme, outre une théorie assez matérialiste sur la nature mortelle de l'âme humaine. Une anecdote, racontée par La Monnoye dans le *Ménagiana*, prouve à quel point le public s'obstinait à découvrir des traces d'athéisme dans la tragédie de Cyrano. Des badauds, ayant ouï dire que l'auteur s'était permis de violentes attaques contre la religion chrétienne, voulurent en juger par eux-mêmes, et allèrent voir jouer *Agrippine*. Ils laissèrent passer sans s'émouvoir les endroits les plus scabreux, ils entendirent sans sourciller les impiétés de Séjanus; mais, au milieu du quatrième

[1] L'examen de cette édition du *Pédant joué*, imprimée avec une pagination particulière, nous fait supposer qu'elle devait, comme l'*Agrippine*, être précédée d'une dédicace, que le duc d'Arpajon refusa sans doute d'accepter. Les noms des personnages occupent, en effet, le verso d'un feuillet blanc, à la suite du titre, ce qui est tout à fait inusité dans l'impression des pièces de théâtre à cette époque. Il faut remarquer aussi que cette comédie n'a pas de privilége spécial, et qu'elle a paru sous les auspices du privilége général accordé pour les *Œuvres diverses*, qui devaient former *un ou plusieurs volumes*, à la volonté du libraire.

[2] *Voy.*, ci-après, un extrait de la *Guerre des Auteurs*, de l'abbé Gueret, qui dit positivement que la pièce fut *défendue*.

acte, lorsque Séjanus s'écrie, en désignant Tibère comme une victime à immoler : *Frappons, voilà l'hostie!* ils interrompirent l'acteur par des sifflets et des huées, en répétant : « Ah ! le scélérat ! ah ! l'athée ! Comme il parle du saint Sacrement ! »

Nous ne doutons pas que cette tragédie n'ait été composée longtemps avant d'être imprimée, sinon représentée. Charles Nodier a exprimé le même sentiment. « Comme ce genre d'ouvrage, dit-il, recevait à cette époque la publicité de la transcription et de la lecture bien avant celle de la représentation, je crois fermement, et tout l'annonce, qu'*Agrippine* est antérieure aux chefs-d'œuvre de Corneille, qui s'en est souvenu plus d'une fois. Cyrano avoit trop de prétentions et trop de titres à l'originalité, pour être le plagiaire de personne, et il n'y avait pas de raison, au contraire, pour que Corneille se gênât plus avec Cyrano qu'avec Diamante, Guilhen de Castro et Calderon [1]. » Corneille a fait plus que se souvenir de la tragédie d'*Agrippine;* il y a pris des vers entiers, des pensées, des caractères ; il s'est efforcé évidemment d'imiter et de surpasser Cyrano. Celui-ci ne l'a pas nommé néanmoins, en parlant du plagiat et en manifestant avec sa violence ordinaire toute l'horreur que lui inspiraient les plagiaires. Il a composé deux lettres satiriques contre un *pilleur de pensées,* qui n'était qu'un chétif auteur dramatique nommé Beaulieu, mais dans le portrait duquel il semble avoir voulu dépeindre son illustre rival, le grand Corneille. « Puisque notre ami butine nos pensées, dit-il avec amertume, c'est une marque qu'il nous estime ; il ne les prendroit pas, s'il ne les croyoit bonnes... Pour moi, ce qui m'offense en mon particulier (car vous savez que j'ai un esprit vengeur des torts et fort enclin à la justice distributive), c'est de voir qu'il attribue à son ingrate imagination les bons services que lui rend sa mémoire, et qu'il se dise le père de mille hautes conceptions dont il n'a été au plus que la sage-femme. » Au reste, Lebret n'a pas négligé de rappeler toute l'indignation que Cyrano témoignait à l'égard des plagiaires, à l'époque où l'on accusait Corneille d'avoir pillé le *Cid* dans le théâtre espagnol : « Quand je lui demandois, dit Lebret, pourquoi il

[1] *Bull. du Biblioph.*, n° 8 de l'année 1858, p. 346.

lisoit les ouvrages d'autrui, il me répondoit que c'étoit pour connoître les larcins d'autrui, et que, s'il eût été juge de ces sortes de crimes, il y auroit établi des peines plus rigoureuses que celles dont on punit les voleurs de grands chemins, à cause que, la gloire étant quelque chose de plus précieux qu'un habit, qu'un cheval et même que de l'or, ceux qui s'en acquièrent par des livres qu'ils composent de ce qu'ils dérobent chez les autres étoient comme des voleurs de grands chemins, qui se parent aux dépens de ceux qu'ils dévalisent[1]. »

Lebret a rassemblé quelques traits du caractère original de Cyrano, dans les ouvrages duquel on trouve çà et là la révélation de ses défauts et de ses qualités, de ses idées et de ses sentiments. Quoiqu'il fût paresseux de sa nature[2], il avait prodigieusement étudié sur toutes sortes de matières; son heureuse mémoire ne le servait pas moins que son amour de la science; il était *bon physicien*[3]; il connaissait à fond les divers systèmes de philosophie anciens et modernes; mais il n'en adoptait aucun exclusivement : ainsi, après avoir suivi les leçons de Gassendi et fait un choix dans les doctrines de ce grand philosophe, il ne refusa pas de s'instruire encore et de s'éclairer, en lisant les ouvrages de Descartes, qu'il admirait ouvertement, sans cesser d'admirer son ancien maître. « Ce n'est pas qu'il n'eût toute la vénération qu'on doit avoir pour tant de rares philosophes anciens et modernes, dit Lebret; mais la grande diversité de leurs sectes et l'étrange variété de leurs opinions lui persuadoient qu'on ne devoit être d'aucun parti. » Entre tous les philosophes de l'antiquité, il donnait la préférence à Socrate, à Démocrite et à Pyrrhon; ce dernier surtout lui semblait le plus raisonnable, sans doute parce qu'il trouvait chez ce fameux sceptique certaine analogie avec son propre genre d'esprit. Selon lui, « Pyrrhon avoit été si généreux, qu'aucun des savans de son siècle n'avoit pu mettre ses sentimens en servitude, et si modeste, qu'il n'avoit jamais voulu rien décider[4]. »

[1] *Voy.*, ci-après, p. 16.

[2] Dans la note qui précède sa première lettre sur l'Aqueduc de la fontaine d'Arcueil, il avoue qu'il est *assez ennemi du travail*.

[3] *Voy.*, ci-après, p. 139.

[4] *Voy.*, ci-après, p. 16.

Cyrano jugeait plus sévèrement les savants modernes, car il disait que ces savants ne lui semblaient que les *échos d'autres savants;* Descartes était le seul qu'il louait presque sans restriction : « Les ouvrages de ce grand homme, dit-il, sont si pleins et si subtils, qu'il faut une attention, pour les entendre, qui demande l'âme d'un vrai et consommé philosophe; ce qui fait qu'il n'y a pas un philosophe dans le Soleil qui n'ait de la vénération pour lui, jusque-là que l'on ne veut pas lui contester le premier rang, si sa modestie l'en éloigne [1]. » C'était dans la fréquentation de Jacques Rohault qu'il avait appris à bien connaître Descartes. Il en résulta inévitablement que, vers la fin de sa vie, ses relations avec Gassendi se relâchèrent et se refroidirent. Sans prétendre faire de toutes pièces un nouveau système de philosophie, il avait préparé un grand ouvrage métaphysique, dont son ami Rohault nous a conservé un court fragment : « Étant privés de sa doctrine, disait Rohault en publiant ce fragment, nous pouvons dire que nous ne l'avons point (lui-même); car, enfin, bien loin de voir son nom dans les travaux d'un philosophe, nous ne le voyons que dans ceux d'un poëte et d'un auteur comique [2]. » Ce fragment de la Physique de Cyrano permet d'apprécier, en effet, ce qu'il était capable de faire, s'il eût consacré son génie à l'étude des sciences naturelles. Il fut peut-être arrêté dans ces travaux sérieux par son pyrrhonisme goguenard, car « il croyoit qu'on devoit rire et douter de tout ce que certaines gens assurent bien souvent aussi opiniâtrément que ridiculement [3]. »

C'était un esprit fort dans toute l'acception du mot, avant sa dernière maladie, qui jeta quelques nuages sur sa raison jusque-là fière et lumineuse. Mais on ne peut pas dire toutefois qu'il fût athée, par cela même qu'il doutait toujours. « La raison seule est ma reine [4] ! » s'écrie-t-il avec orgueil. L'humble et aveugle foi n'était donc pas son fait, même en fait de religion, car « il vouloit être aussi libre dans les pensées et les opinions que dans les plus indifférentes actions [5]. » Il ne souf-

[1] *Voy.*, ci-après, p. 259.
[2] *Voy.*, ci-après, p. 284.
[3] *Voy.*, ci-après, p. 13.
[4] *Voy.* sa Lettre contre les Sorciers.
[5] *Voy.*, ci-après, p. 15.

froit pas même qu'on l'obligeât, sans examen et sans réflexion, à croire en Dieu. « Je ne défère à l'autorité de personne, si elle n'est accompagnée de raison, dit-il un jour où il se sentait en veine de déisme, ou si elle ne vient de Dieu, Dieu qui tout seul doit être cru de ce qu'il dit, à cause qu'il le dit[1]. » Dans sa lettre satirique *contre un Pédant*, il répond, en ces termes catégoriques, à l'accusation d'impiété : « Sachez que je connois une chose que vous ne connoissez point; que cette chose est Dieu, et que l'un des plus forts argumens, après ceux de la foi, qui m'ont convaincu de sa véritable existence, c'est d'avoir considéré que, sans une première et souveraine bonté qui règne dans l'Univers, faible et méchant comme vous êtes, vous n'auriez pas vécu si longtemps impuni! » Dans sa lettre *contre le Carême*, il va jusqu'à se dire *assez bon catholique*. Mais, ailleurs, quand il s'abandonne à ses boutades sceptiques, il fait bon marché de ses croyances de la veille, et il a surtout beaucoup de peine à prendre au sérieux l'immortalité de l'âme. Ainsi nous ne chercherons pas à lui faire pardonner son impertinente comparaison de l'âme d'un homme avec l'âme d'un chou[2]!

On peut supposer que la crainte de s'embarquer dans une mauvaise affaire et d'avoir des démêlés avec la justice l'empêcha de traiter, dans un ouvrage sérieux et dogmatique, des questions qui le préoccupaient évidemment, puisqu'il y revient plus d'une fois sous une forme enjouée et légère. « Il a peut-être cru, dit un de ses amis, qu'un roman seroit une façon nouvelle de traiter les grandes choses, qui pourroit toucher le goût des esprits du siècle[3]. » Ce fut en cette intention qu'il composa d'abord le *Voyage dans la Lune;* puis, avec plus de hardiesse encore, l'*Histoire comique des États et Empires du Soleil*, qu'il a laissée inachevée ou dont une partie seulement a été imprimée. La composition, sinon la publication du *Voyage dans la Lune*, est positivement antérieure à l'année 1650, car, cette année-là, les œuvres poétiques du sieur de Prade furent recueillies et imprimées (*Paris, Nicol. et Jean de La Coste*, 1650, in-4°) par les soins d'un ano-

[1] *Voy.* sa Lettre contre les Sorciers.
[2] *Voy.*, ci-après, p. 92 et suiv.
[3] *Voy.*, ci-après, p. 139.

nyme, qui signe *le sieur S. B. D.*, et qui a bien l'air d'être Cyrano [1]. Or il y a dans ce recueil une pièce de vers adressée au sieur de Bergerac sur son *Voyage dans la Lune*. Ce Voyage avait-il déjà paru, ou bien s'imprimait-il alors, ou bien était-il encore dans le portefeuille de Cyrano? C'est une question qu'il nous est impossible de résoudre. Dans tous les cas, on peut assurer que l'ouvrage fut publié avant la

1 Ces initiales doivent signifier *Savinien Bergerac Dyrcona* (anagramme de *Cyrano*). Voici cette préface, que nous n'avons pas insérée dans les œuvres de Cyrano :

« A QUI LIT.

« Lecteur, comme l'imprimeur t'a déjà dit dans un autre avertissement qui précède *Annibal* et *Silanus*, on doit faire grand état de tout le contenu de ce recueil de vers. Mais l'Auteur n'est pas de même avis, et m'a chargé de te dire qu'il a besoin de ton indulgence pour plusieurs pièces qui se sentent de la foiblesse de l'âge où il étoit lorsqu'il les composa. Ses commencemens lui paroissent languissans, parce que la suite est trop relevée, et la multitude de pensées qui se trouve dans ses dernières (*sic*) ouvrages lui fait accuser les autres d'indigence. Il croit qu'il ne suffit pas d'écrire au goût du siècle, qui n'aime plus que les choses fades et ne s'attache qu'à la superficie, puisqu'il fait moins d'état d'un chef-d'œuvre bien imaginé, que de quelques mots, qu'à force de les polir on a comme arrangés au compas. Il tient, au contraire, que le feu qui se termine en pointe se manifeste toujours par des sentimens qui semblent retenir sa forme; que la Poésie, étant fille de l'imagination, doit toujours ressembler à sa mère ou du moins avoir quelques-uns de ses traits, et que, comme les termes dont elle se sert s'éloignent de l'usage commun par les rimes et la cadence, il faut aussi que les pensées s'éloignent entièrement. C'est pourquoi il estime peu ses ouvrages qui ne sont pas de cette façon, et n'eût été l'affection qu'un père a toujours pour ses enfans, quoique difformes, il les eût supprimés, à la réserve de cinq ou six pièces que tu connoîtras assez et qu'il t'offrira quelque jour plus achevées, avec un long ouvrage de même force qu'il va finir. En attendant, reçois ce présent avec reconnoissance, qui du moins te donnera la satisfaction de connoître qu'il en est plusieurs capables d'écrire en un âge où d'autres ont peine à parler. Adieu.

« S. B. D. »

C'était sous le nom anagrammatique de *Dyrcona* que Cyrano avait écrit ses premiers ouvrages. Voy. l'*Hist. com. des Etats et Empires du Soleil*, p. 150.

mort de l'auteur, puisque celui-ci en offrait lui-même un exemplaire à l'abbé de Marolles [1].

Nous supposons donc que le *Voyage dans la Lune* fut composé en 1648 ou 1649. Jean Baudouin avait traduit de l'anglais et fait paraître en 1648 (Paris, F. Piot) le roman de François Godwin, intitulé l'*Homme dans la Lune, ou le Voyage chimérique fait au monde de la Lune nouvellement découvert par Dominique Gonzalès, aventurier espagnol, autrement dit le Courrier volant*. Ce titre était plus piquant que l'ouvrage lui-même; l'auteur anglais n'avait fait qu'indiquer ce sujet romanesque aux auteurs français, plus capables que lui de le traiter avec esprit et avec imagination. Cyrano fut sans doute inspiré un des premiers par la lecture du livre de Godwin. Il avait lu d'ailleurs les dissertations scientifiques dont la lune était l'objet; il avait entendu souvent disserter chez Gassendi, chez le P. Mersenne, chez Jacques Rohault, sur la constitution problable du Monde de la lune. Il savait plus de physique et d'astronomie qu'il ne lui ne fallait pour faire un ouvrage plus savant et plus raisonnable que celui de François Godwin [2].

1 *Voy.*, ci-devant, p. XXII.

2 A l'époque où Cyrano composa son *Voyage dans la Lune*, les philosophes et les savants, qui se livraient à des observations astronomiques, étaient préoccupés de savoir si les astres, le soleil et la lune surtout, avaient ou non des habitants. Cyrano pourrait bien s'être servi, sinon inspiré, d'un traité très-curieux, dans lequel cette question est examinée au point de vue de la science de ce temps-là. Ce traité a été composé, en 1647, par Pierre Borel, conseiller et médecin ordinaire du roi, né à Castres, où il résidait alors au milieu de ses collections scientifiques. Borel était en relations avec Gassendi, Mersenne, Rohault, etc. On doit supposer qu'il connaissait aussi l'auteur du *Voyage dans la Lune*. En tous cas, son ouvrage, dont un manuscrit existe à la bibliothèque de l'Arsenal (J. F., 184, in-fol.), est intitulé : *Discours nouveau prouvant la pluralité des Mondes; que les Astres sont des Terres habitées, et la Terre une estoile; qu'elle est hors du centre du Monde dans le troisième ciel et se tourne devant le Soleil, qui est fixe, et autres choses très-curieuses*. Nous croyons que ce mémoire n'a pas été imprimé. Le chapitre XXX, *Des choses qui sont dans la Lune et autres astres*, a quelque analogie avec un passage de la préface de Lebret, passage qui ne lui appartenait pas, comme on le voit dans ses *Lettres diverses*, où est insérée une lettre anonyme qu'il avait reçue au sujet

Une circonstance, qu'il nous raconte lui-même, fut probablement l'occasion de cet ouvrage, qu'il commença sans plan arrêté et qu'il n'a peut-être jamais terminé. Une nuit, qu'il revenait à travers champs avec ses amis, qui avaient dîné comme lui chez M. de Cuigny, seigneur du village de Clamart, toute la compagnie fut émerveillée de l'éclat de la lune, qui brillait dons son plein : ce fut là une source intarissable de pointes et de facéties entre ces joyeux compagnons de table. Cyrano ne disait mot; on lui demanda ce qu'il pensait de la lune. « Moi, dit-il d'un air grave et d'un ton doctoral, je crois que la Lune est un Monde comme celui-ci, à qui le nôtre sert de Lune. » Il fut interrompu par un rire général. « Ainsi peut-

du *Voyage dans la Lune*. « Quelques stoïciens, dit Borel, ont creu qu'il y avoit des peuples non-seulement en la Lune, mais dans le corps du Soleil. Et Campanella dit que ces vives et reluisantes demeures peuvent avoir leurs habitans, qui sont possible plus savans que nous et mieux informez des choses que nous ne pouvons comprendre.

« Mais Galileus, qui, de nostre temps a veu clairement dans la Lune, a remarqué qu'elle pouvoit estre habitée, veu qu'elle a des montagnes, car les parties plaines sont les obscures, et les montueuses, les claires, et qu'il y a autour de ses taches comme des monts et des rochers. C'est pour cela que quelqu'un a dit que les astres ne reluisent qu'à cause de leur irrégularité, soutenans que nous ne les verrions pas, s'ils estoient sans montagnes pour réfleschir le Soleil. »

Borel, dans son chapitre XLIV, recherche « par quels moyens on pourroit descouvrir la pure vérité de la pluralité des Mondes et particulièrement ce qui est dans la Lune. » Il s'exprime ainsi, au sujet des machines aérostatiques : « Et enfin quelques-uns se sont imaginez que, comme l'homme a imité les poissons en nageant, qu'il pourra aussi trouver l'art de voler, et que par cet artifice il pourroit, sans aucun de ces moyens, voir la vérité de cette question. Les histoires nous rapportent des exemples des hommes qui ont volé. Plusieurs philosophes le croyent possible, et entre autres Roger Bacon. Je pourrois ici rapporter tous ces exemples, et diverses raisons de cela, mesme des instrumens et machines pour cet effet, mais je les réserveray pour ma Magie naturelle, parce que, quand même on pourroit voler, cela serviroit de peu, pour ce sujet, parce que, outre que l'homme par sa pesanteur ne s'élèveroit guère haut, il ne pourroit pas demeurer fixe pour regarder le ciel ou se servir des visuels, mais auroit son esprit tout bandé à conduire sa machine. »

être, reprit-il sans s'associer à cette gaieté bruyante, se moque-t-on maintenant, dans la Lune, de quelque autre qui soutient que ce globe-ci est un Monde. » Les rires redoublèrent, et Cyrano se promit tout bas de donner bientôt à ses amis des nouvelles de la lune, en exécutant à sa manière le voyage aérien que l'Espagnol Dominique Gonzalès avait fait à l'aide de ses oies apprivoisées, qui le transportèrent dans les régions éthérées.

Cyrano semble avoir été préoccupé de découvrir un procédé applicable pour s'élever dans les *cieux*. Il avait vu en Pologne une machine inventée par un ingénieur polonais qui s'en servait pour voler à l'instar des oiseaux [1]. Il essaya certainement diverses combinaisons mécaniques et physiques, au moyen desquelles il se proposait de traverser l'espace. Ces combinaisons étaient ingénieuses, et l'une d'elles a pu fournir à l'inventeur des ballons le principe de son invention. « Prométhée fut bien autrefois au ciel y dérober du feu, se disait-il à lui-même. Suis-je moins hardi que lui et ai-je lieu de n'en pas espérer un succès aussi favorable? » D'abord, il attache autour de lui quantité de fioles pleines de rosée, que le soleil attire à soi, comme il fait des vapeurs qui forment les nuages [2]; ensuite il fabrique une machine dont il ne nous décrit pas le mécanisme, si ce n'est qu'il s'assied dedans et se précipite du haut d'une roche. Son ascension se change en une chute terrible. Il ne se décourage pas, et l'explosion des fusées, qu'on avait attachées à cette machine pour la détruire, sert à la lancer dans les airs, au delà de l'atmosphère terrestre [3]. Plus loin, une autre invention, qui, cette fois, offre quelques points d'analogie avec celle de Montgolfier, ne nous est indiquée qu'imparfaitement à cause de la mutilation du texte en cet endroit; il s'agit d'ailes et de nageoires, que le voyageur aérien emploie pour se diriger dans les airs, tandis que deux grands vases remplis de *fumée, qui tend à s'élever*, l'enlèvent et le portent jusqu'à la lune [4]. Voilà bien, à peu près, la théorie des premiers aérostats.

Plus tard, quand Cyrano composa l'*Histoire comique des*

[1] *Voy.*, ci-après, p. 192.
[2] *Voy.*, ci-après, p. 31.
[3] *Voy.*, ci-après, p. 41.
[4] *Voy.*, ci-après, p. 47.

États et Empires du Soleil, il semble avoir encore perfectionné sa machine aérostatique : « Ce fut une grande boîte fort légère, dit-il, et qui fermoit fort juste ; elle étoit haute de six pieds ou environ, et large de trois à quatre. Cette boîte étoit trouée par en bas ; et, par-dessus la voûte, qui l'étoit aussi, je posai un vaisseau de cristal, troué de même, fait en globe, mais fort ample, dont le goulot aboutissoit justement et s'enchâssoit dans le pertuis que j'avois pratiqué au chapiteau. Le vase étoit construit exprès à plusieurs angles et en forme d'icosaèdre, afin que, chaque facette étant convexe et concave, ma boule produisît l'effet d'un miroir ardent[1]. » Le récit très-circonstancié de cette nouvelle ascension prouve que Cyrano ne la regardait pas comme impossible. Les moyens qu'il emploie pour monter dans le soleil ne sont pas, il est vrai, reconnus et avoués par la science ; mais ils renfermaient en germe cette admirable découverte de la navigation céleste. Il faut aussi constater deux ou trois différentes espèces de *parachutes*, que Cyrano imagine pour ses besoins. Ainsi le parachute actuel se retrouve tout entier dans cette grande robe que portait le premier aéronaute, quand il se débarrassa de ses nageoires pour tomber dans la lune : « Le grand tour de sa robe, où le vent s'engouffra, le soutint doucement jusqu'à ce qu'il eut mis pied à terre[2]. » Ici notre Cyrano n'est plus seulement un romancier, c'est un inventeur, c'est le précurseur de Montgolfier et de Blanchard.

Ce *Voyage dans la Lune* ne fut peut-être imprimé que vers la fin de la vie de Cyrano ; mais il circulait manuscrit auparavant, et ceux-là mêmes qui ne l'avaient pas lu en parlaient comme d'un ouvrage impie, hérissé de propositions malsonnantes et sentant le fagot. Le temps, d'ailleurs, n'était pas loin où Galilée avait été condamné à la prison perpétuelle pour avoir osé démontrer que la terre tournait sur son axe et que le soleil restait immobile dans l'espace. Cyrano s'était fait trop d'ennemis, pour n'avoir pas à se défendre contre leurs dénonciations et leurs embûches. Mais, par bonheur, « le ciel, qui n'est pas un ingrat, voulut que, d'un grand nombre d'amis qu'il eut pendant sa vie, plusieurs l'aimassent jusqu'à la

[1] *Voy.*, ci-après, p. 172 et suiv.
[2] *Voy.*, ci-après, p. 47.

mort, et quelques-uns même au delà [1]. » Il fut certainement inquiété en raison de ses opinions peu orthodoxes; on l'accusa sans doute d'appartenir à cette secte mystérieuse d'athées et de libertins que le parlement avait voulu atteindre en condamnant Durand, Théophile, Frenicle, et quelques poëtes qui furent plus ou moins châtiés. On pourrait presque avancer qu'il fut emprisonné à Toulouse. Le commencement de l'*Histoire comique des États et Empires du Soleil* est un récit animé et pittoresque des persécutions qu'il eut à subir de la part d'un curé de campagne, durant le séjour qu'il fit dans les terres d'un gentilhomme de ses amis. Ce récit est empreint d'un tel caractère de réalité, que nous n'hésitons pas à l'accepter comme véritable, en faisant toutefois la part des accessoires que l'imagination du romancier a pu lui prêter.

Ce curé de campagne, que Cyrano appelle *messire Jean* et dont il fait un portrait si odieux, figure aussi dans les *Lettres satyriques*, où il est dépeint sous les mêmes couleurs de fanatisme et de méchanceté. C'est en chaire que ce curé de *Colignac* (ce nom de lieu semble être défiguré à dessein) avait dénoncé à ses paroissiens la présence d'un athée détestable dans la commune, et ceux-ci s'étaient chargés de le livrer mort ou vif au bras séculier. « Certes, messire Jean, lui dit Cyrano dans la lettre qu'il lui adresse, vous devriez exercer votre charge avec moins de scandale, quand vous ne lui auriez aucune obligation que celle de vous avoir appelé, du fumier où l'on vous a vu naître, à l'état ecclésiastique; car, si vous n'avez pas assez de force pour résister à votre bouffon d'ascendant, du moins dissimulez ! » D'après la relation que Cyrano a écrite avec une verve entraînante, il aurait été saisi et appréhendé au corps par les paysans, qui croyaient avoir affaire à un sorcier; on l'aurait conduit à la geôle de la ville, comme un malfaiteur, et il se serait vu impliqué dans un procès criminel; mais l'assistance dévouée de ses amis, le baron de Colignac et le marquis de Cussan, vint le tirer de ce mauvais pas, en le justifiant et en déjouant les manœuvres de messire Jean. Il nous apprend que son *Voyage dans la Lune* était le prétexte des poursuites judiciaires dirigées contre lui, et que sa célébrité s'entacha d'une fâcheuse réputation de sorcellerie, lorsque les graveurs

[1] *Voy.*, ci-après, p. 18.

eurent *buriné* son image et que les colporteurs criaient à tue-tête par la ville : « Voilà le portrait de l'auteur des *États et Empires de la Lune*[1] ! »

Ces particularités impliqueraient que la résidence de Cyrano était alors en Périgord, soit à Montauban, soit à Bergerac, soit dans un château seigneurial des environs. Il n'a pas fait mention de cette résidence dans ses œuvres, à moins que ce ne soit le château qu'il décrit avec amour dans sa lettre intitulée le *Campagnard;* mais il ne dit pas où était situé ce *paradis d'Éden*. Nous croyons découvrir seulement que, quand il habitait Paris, il a demeuré d'abord dans le quartier Saint-Jacques[2], puis aux environs du palais du Luxembourg, où Gaston d'Orléans tenait sa petite cour[3]; puis enfin au Marais, dans le beau quartier de l'aristocratie. « Jusques ici, dit-il dans sa lettre satirique *contre un liseur de romans*, j'avois cru être à Paris, demeurant au Marais du Temple ! » C'était donc à Paris qu'il séjournait habituellement, au milieu de ses amis, de ses émules et de ses admirateurs. Il s'était acquis, dans la société des beaux esprits, une réputation énorme, qui justifie l'épithète d'*illustre* que ses éditeurs et ses libraires accolent toujours à son nom dans les préfaces et les dédicaces de ses œuvres posthumes. Cette réputation datait « des premiers caprices, ou, pour mieux dire, des premières folies de sa jeunesse[4]. » Les allusions, les équivoques, les pointes, les jeux de mots, qui hérissaient ces sortes de pièces burlesques ou facétieuses, charmaient alors cette société raffinée, qui donnait le ton à l'esprit français. Un des éditeurs de Cyrano a fait précéder ses *Entretiens pointus* d'une apologie de la pointe : « La pointe, dit-il, n'est pas d'accord avec la raison; c'est l'agréable jeu de l'esprit, et merveilleux en ce point, qu'il réduit toutes choses sur le pied nécessaire à ses agréments, sans avoir égard à leur propre puissance. S'il faut que, pour la pointe, l'on fasse d'une belle chose une laide, cette étrange métamorphose se peut faire sans scrupule, et toujours on a bien fait, pourvu qu'on ait bien dit; on ne pèse pas les

[1] *Voy.*, ci-après, p. 149.

[2] *Voy.* la lettre amoureuse intitulée : *Regret d'un éloignement.*

[3] *Voy.* dans les *Lettres diverses* celle sur l'aqueduc d'Arcueil.

[4] Ce sont ses propres expressions, dans sa dédicace des *Œuvres diverses*, au duc d'Arpajon.

choses; pourvu qu'elles brillent, il n'importe, et, s'il s'y trouve d'ailleurs quelques défauts, ils sont purifiés par le feu qui les accompagne. »

Cyrano a fait usage de la pointe partout, dans la tragédie comme dans la comédie, dans ses Histoires comiques comme dans ses Lettres. Mais c'est dans ses Lettres qu'il pousse ce genre d'esprit aux dernières limites de la recherche et de l'afféterie. Ces Lettres, de quelque genre qu'elles fussent, descriptives, satiriques, amoureuses, passaient pour des chefs-d'œuvre; on en multipliait les copies; on les lisait dans les assemblées, on les apprenait par cœur; elles couraient déjà de tous côtés, que l'auteur n'en avait pas même gardé un exemplaire. Cyrano ne songeait pas encore à les recueillir pour les imprimer, et l'on doit présumer qu'un grand nombre de ces Lettres s'est égaré, puisqu'on lit cette note en tête de la description de l'aqueduc d'Arcueil : « Cette lettre d'Arcueil ayant été perdue, l'auteur, longtemps après, en fit une autre; mais, comme il ne se souvenoit presque plus de la première, il ne rencontra pas les mêmes pensées : depuis, il retrouva la perdue[1]. » Quelques-unes de ces Lettres avaient dix ou douze ans de date, quand Cyrano, à la sollicitation de ses amis, consentit à les publier en 1654 pour le *divertissement* du public, qui n'en avait retenu que des lambeaux défigurés.

C'est en 1648 seulement que le nom de Cyrano, qui était déjà connu depuis plusieurs années dans le monde littéraire, paraît imprimé pour la première fois : il signe *Hercule de Bergerac* la préface en prose d'un poëme burlesque de Charles Coypeau Dassoucy, intitulé le *Ravissement de Proserpine* (Paris, Quinet, 1648, in-4). Cette préface, écrite en style de matamore, est adressée aux Lecteurs. Nous avions pensé d'abord que c'était une gentillesse de Dassoucy lui-même, qui voulait se moquer de son redoutable ami; mais Cyrano n'entendait pas la plaisanterie, et il n'eût jamais souffert qu'on se servît de son nom sans sa permission. La pièce de vers qui suit la préface est également de Cyrano, quoiqu'il ne l'ait pas signée. On peut croire qu'il n'aimoit pas à prodiguer son nom à propos de vers, car nous ne l'avons pas rencontré une seule fois dans les nombreux recueils de poésies

[1] C'est la cinquième des *Lettres diverses*.

de différents auteurs que publiaient alors à l'envi les libraires Quinet, Champhoudry, Loyson et Charles de Sercy. Il n'y a qu'une seule pièce de vers signée *de Bergerac,* en tête de l'*Ovide en belle humeur* de Dassoucy, lequel ne vit le jour qu'en 1649, sous les auspices de ce glorieux patron. Il faut remarquer ici que Cyrano n'était pas toujours d'accord avec lui-même dans la manière de signer son nom : ainsi, comme on le voit dans ses Lettres, il signe ordinairement *de Bergerac* tout court, ou bien il se désigne seulement par les initiales D. C., comme s'il ne voulait pas compromettre son véritable nom de *Cyrano*, en l'attachant à des œuvres légères et peu sérieuses; dans la première édition de ses *OEuvres diverses*, il s'intitule tour à tour *M. de Bergerac, M. de Bergerac Cyrano*, et enfin *M. de Cyrano Bergerac;* il s'arrêta depuis lors à cette dernière façon d'écrire son nom, quoique ses contemporains l'appelassent indifféremment *de Bergerac, de Cyrano*, ou bien *de Cyrano de Bergerac*. Scarron, qui avait une vieille rancune contre Cyrano, a certainement fait allusion à cette variante de nom, dans la comédie de *Don Japhet d'Arménie*, représentée en 1653, lorsqu'il a mis ces vers dans la bouche de Dom Japhet, appelant son valet, lequel porte deux noms, que l'on intervertit sans cesse en lui parlant :

....Don Zapata Pascal,
Ou Pascal Zapata, car il n'importe guère
Que Pascal soit devant ou Pascal soit derrière.

Ce fut sans doute aussi pour se venger de cette épigramme que Cyrano ne désigna plus l'auteur de *Don Japhet* que sous le nom de *Ronscar*, sobriquet formé au moyen de l'interversion des deux syllabes qui composent le nom de Scarron.

Cyrano, en s'essayant dans la poésie burlesque, pour laquelle il fut pris d'un amour passager, se trouva naturellement en rapport avec les principaux auteurs qui se partageaient le domaine de cette poésie de nouvelle espèce. Il dut connaître et fréquenter Scarron, Beaulieu, Loret et Dassoucy, puisqu'il se brouilla successivement avec eux et qu'il les mit tous les quatre au pilori de ses Lettres satiriques. Nous pouvons juger, d'après les différences qui existent dans la forme des représailles, que la brouille avait eu aussi une cause différente

à l'égard de chacun d'eux. Beaulieu s'était approprié quelques pointes aiguisées par Cyrano et les avait intercalées comme siennes dans ses ouvrages : Cyrano lui adressa deux lettres pleines de dédain et d'amertume, en le qualifiant de *pilleur de pensées;* Loret s'était permis de raconter, dans une de ses gazettes en vers, qui n'a pas été conservée, un duel ou une gasconnade de Cyrano : celui-ci, en le menaçant de lui briser les os, répondit par une lettre *contre un médisant,* laquelle commence ainsi : « Je sais bien qu'une âme basse comme la vôtre ne sauroit naturellement s'empêcher de médire; aussi, n'est-ce pas une abstinence où je vous veuille condamner. La seule courtoisie que je veux de vous, c'est de me déchirer si doucement, que je puisse faire semblant de ne le pas sentir. Vous pouvez connoître par là qu'on m'envoie la Gazette du pays latin. » Nous sommes réduits à des conjectures au sujet des motifs de ressentiment qui poussèrent Cyrano à se déclarer l'ennemi acharné et impitoyable de Scarron et de Dassoucy.

Les essais de Cyrano dans le genre burlesque remontent à l'année 1649 : la Fronde avait déchaîné tous les poëtes du pont Neuf (c'est ainsi qu'on avait baptisé l'école poétique de Scarron) contre Mazarin, qui tenait tête à l'orage avec calme et fermeté; ces poëtes, excités, envenimés et soudoyés par le parti des princes frondeurs, poursuivaient de leurs injures rimées le grand ministre, que le parlement poursuivait de ses arrêts. Paris, il est vrai, était bloqué par l'armée du roi, et la famine commençait à s'y faire sentir. Le quartier général des nouvellistes et des faiseurs de mazarinades se tenait tous les jours sur le pont Neuf, devant l'horloge de la Samaritaine. Cyrano venait là, comme les autres, traîner son épée et friser sa moustache. Le moyen de ne pas parler, de ne pas rimer comme les autres ! Il rima donc une amère et violente invective contre le Mazarin, et la fit imprimer, sans autre signature que ses initiales D. B., sous ce titre, le *Ministre d'État flambé*, en vers burlesques (Paris, Jean Brunet, 1649, in-4° de 16 p.), avec cette épigraphe : *Ridendo dicere verum quid vetat.* On le reconnaît, à chaque strophe, dans cette pièce mordante et spirituelle : on le reconnaît dans son style, dans ses idées, dans ses équivoques; il se désigne lui-même au début :

Moi qui ne suis qu'un escrimeur,
Suis-je bien devenu rimeur?

Ou ma verve est-elle occupée?
Et faut-il, dans cette rumeur,
Joindre ainsi la plume à l'épée?

On doit regretter, et il le regretta sans doute aussi, que l'entraînement de l'inspiration frondeuse eût dépassé toutes les bornes dans cette archiloquée, qui se termine par une énergique peinture du supplice de Mazarin accroché à la potence. Cela s'appelait burlesque.

Ces atrocités odieuses et ridicules se retrouvaient, il est vrai, dans les innombrables pamphlets que chaque journée de la Fronde faisait sortir de la fange de Paris; mais Cyrano avait trop de noblesse d'âme pour ne pas se reprocher d'avoir coassé dans les marais du Parnasse avec les grenouilles du Burlesque, qui demandaient la mort du ministre de Louis XIII. Il eut honte de son œuvre, et il la supprima autant que possible, en la désavouant ou plutôt en ne l'avouant pas. On doit croire aussi que l'opinion de Cyrano à l'égard du ministre exilé avait radicalement changé, en raison du changement survenu dans la situation politique. Les principaux chefs de la Fronde avaient fait leur soumission au roi; le cardinal revenait triomphant de son exil, quoique sa tête fût mise à prix par le parlement, et la nouvelle Fronde, qui s'efforçait de se rallumer, ne trouvait plus que des cendres éteintes dans le foyer de la rébellion. Cyrano avait à cœur de racheter, en quelque sorte, une mauvaise action, en se prononçant ouvertement pour Mazarin, qu'il avait naguère si cruellement maltraité: cette fois, le sujet était sérieux, et Cyrano écrivit en prose un factum, admirable de bon sens, de logique, d'éloquence, de patriotisme et de courage, en faveur du *ministre d'État flambé*.

« Il est vrai que je suis Mazarin, disait-il en débutant; ce n'est ni la crainte ni l'espérance qui me le font dire avec tant d'ingénuité; c'est le plaisir que me donne une vérité, quand je la prononce... La Nature s'est si peu souciée de me faire courtisan, qu'elle ne m'a donné qu'une langue pour mon cœur et pour ma fortune... Je vous déclare donc que je suis Mazarin. » Ce factum *contre les Frondeurs*, rédigé sous la forme d'une lettre adressée à Monsieur D. L. M. L. V. L. F.[1],

[1] Telles sont les initiales que présente l'édition in-4 des *Œu-*

ne trouva pas probablement d'imprimeur qui osât le publier à Paris, où la seconde Fronde, dans le pressentiment d'une fin prochaine, s'emportait à des excès de rage et de vertige. Mais l'audacieuse lettre de Cyrano circula de main en main et produisit certainement une salutaire impression sur les esprits, qui commençaient à se calmer en s'éclairant. On ne voit pas que Cyrano ait eu à se repentir d'avoir fait amende honorable, en se détachant du parti de la Fronde : on l'accusa sans doute d'apostasie; on lui rappela sans doute le *Ministre d'État flambé*, et quelques autres péchés de sa muse burlesque; on douta de sa conversion, ou bien on l'attribua à des causes peu honorables; en tous cas, on parla bien bas, et on évita de regarder en face ce *Mazarin* de fraîche date, qui avait une épée toujours prête à défendre sa plume. Scarron lui-même, que Cyrano avait mis au pilori dans cet éloquent plaidoyer contre la Fronde, n'osa pas plus que les autres poëtes du pont Neuf relever le gant que leur jetait au visage le nouveau champion du cardinal : « Peuple séditieux, s'écriait Cyrano, accourez pour voir un spectacle digne de la justice de Dieu ! C'est l'épouvantable Scarron qui vous est donné pour exemple de la peine que souffrent aux enfers les ingrats, les traîtres et les calomniateurs de leurs princes. Considérez en lui de quelles verges le ciel châtie la calomnie, la sédition et la médisance ! Venez, écrivains burlesques, voir un hôpital tout entier dans le corps de votre Apollon ! »

Le pauvre cul-de-jatte n'était pas de force à se mesurer avec un tel antagoniste; il se tint coi, il ne lança pas un seul trait de satire, du moins ouvertement, contre cet implacable ennemi, qui l'attaquait sans paix ni trêve avec une animosité furieuse, qu'on n'avait jamais vue dans les querelles littéraires. La lettre satirique contre Scarron est moins forcenée que la péroraison de la lettre contre les Frondeurs : on peut en conclure qu'elle est d'une date antérieure. Un passage de cette lettre semble indiquer que tout ce débordement d'invectives atroces avait été provoqué par une critique de Scarron, critique probablement très-vive et très-mordante, comme celles qu'il n'épargnait pas à son prochain et surtout à ses

vres diverses, mais, dans les éditions suivantes, ces initiales ont fait place à celles-ci : *A monsieur D. L. L. V.*

confrères. Scarron aurait dit, en parlant des ouvrages de Cyrano, que c'était un fagot d'épines et qu'on s'y blessait aux pointes affreusement. Cyrano prit bravement la défense de ses pointes : « Scarron en est venu à ce point de bestialité, dit-il, que de bannir les pointes et les pensées de la composition de ses ouvrages. Quand, par malheur, en lisant, il tombe sur quelqu'une, on diroit, à voir l'horreur dont il est surpris, qu'il est tombé des yeux sur un basilic ou qu'il a marché sur un aspic. » La défense des pointes entraîne ensuite Cyrano à d'horribles personnalités, qu'il eut la barbarie de faire imprimer en 1654, avec le nom de la victime, laquelle toutefois n'osa se pas plaindre trop haut, et qui obtint seulement de ne plus figurer dans les éditions suivantes que sous le pseudonyme de *Ronscar*.

Cyrano fut encore plus impitoyable pour Dassoucy que pour Scarron. Il avait vécu en bonne intelligence, pendant plusieurs années, avec cet *empereur du burlesque*, comme il l'avait surnommé lui-même ; leur connaissance s'était faite sans doute sous les auspices de la musique, car Cyrano était musicien, de même que Dassoucy. Celui-ci, qui composait la musique de ses vers et qui la faisait exécuter par ses deux pages, qu'il promenait avec leurs *théorbes* dans les assemblées du grand monde, avait eu l'honneur de donner plusieurs concerts à la cour; Louis XIII, dans les derniers temps de sa vie, l'avait fait venir au Louvre; la reine mère et le cardinal Mazarin s'étaient amusés de ses chansons, et tout le quartier du Marais avait alors voulu l'applaudir. Mais il tomba par degrés dans la débauche et dans la misère ; on le chassa des maisons honnêtes, à cause de ses mœurs dépravées, et le pauvre poëte, renversé de son piédestal burlesque, se réfugia dans les cabarets. Cyrano s'était attaché à lui, probablement par les services qu'il lui avait rendus, car « il ne put jamais s'imaginer ce que c'étoit de posséder du bien en particulier, le sien étant moins à lui qu'à ceux de sa connoissance qui en avoient besoin[1]. » On peut croire que Dassoucy avait tellement puisé dans la bourse de Cyrano, qu'elle était vide, quand celui-ci prit chaudement parti pour le poëte famélique contre « un partisan qui avoit refusé de lui prêter de l'argent. » Dans une

[1] *Voy.*, ci-après, p. 18.

lettre qu'il écrivit à cette occasion, sous le nom de son ami, et qui ne fut publiée qu'après sa mort, il faisait dire à Dassoucy : « Vous me le deviez, l'argent que je vous demandois, car ne pensez pas, qu'à moins de quarante pistoles, j'eusse voulu salir ma réputation, en prostituant ma compagnie à vos promenades, et que je me fusse tant de fois donné la peine de protester què vous étiez le plus honnête homme du monde[1]. » Cyrano était alors si furieux du refus fait à Dassoucy, qu'il ne craignait pas de menacer du bâton ce partisan incivil, et de lui prédire le gibet en Grève.

A peu de temps de là, Cyrano, brouillé avec Dassoucy, en disait pis que pendre, et le menaçait à son tour, non pas du bâton, mais d'un coup d'épée : « Hé! par la mort, monsieur le coquin, lui écrivait-il, je trouve que vous êtes bien impudent de demeurer en vie après m'avoir offensé! vous qui ne tenez lieu de rien au monde, ou qui n'êtes plus qu'un clou aux fesses de la Nature; vous qui tomberez si bas, si je cesse de vous soutenir, qu'une puce, en léchant la terre, ne vous distinguera du pavé!... Encore, si vous m'eussiez envoyé demander le temps d'un *Peccavi!* Mais, sans vous enquêter si je trouve bon que vous viviez encore demain, ou que vous mouriez dès aujourd'hui, vous avez l'impudence de boire et de manger, comme si vous n'étiez pas mort[2]! » Quelle était l'origine de ce furieux ressentiment? Nous avons déjà hasardé une conjecture au sujet de l'*affaire du chapon*, à laquelle Dassoucy attribue sa brouille avec Cyrano. Celui-ci écrivait volontiers des lettres amoureuses, pleines de bons sentiments et de pointes, mais il s'en tenait à la lettre, et ne dérogeait pas, quoi qu'on fît, à ses habitudes de chasteté, que le libertin Dassoucy avait pu tourner en ridicule. Quoi qu'il en soit, Cyrano paraît avoir si mal pris la chose, que le malheureux auteur du *Jugement de Pâris* se cacha dans le fond des tavernes, pour ne pas rencontrer son ennemi, qui l'aurait fait rentrer sous terre. Les amis de Cyrano s'étaient ligués aussi contre *Dassoucy*, qu'ils harcelaient d'épigrammes sous le nom anagrammatique de *Soucidas*, qui lui avait été donné

[1] Cette lettre ne parut qu'en 1662, dans les *Nouvelles Œuvres* de Cyrano.

[2] Lettre à Soucidas, dans les *Lettres satiriques*.

par son implacable persécuteur; une de ces épigrammes[1], imprimée dans les *Œuvres poétiques* du sieur de Prade (1650), doit être antérieure pourtant à la grande querelle de Cyrano contre Dassoucy. Ce dernier, dans ses *Poésies et Lettres*, publiées en 1653 (*Paris, Louis Champhoudry*, in-12), ne nomme pas même Cyrano; d'où l'on peut conclure qu'ils étaient déjà brouillés à cette époque.

Cette querelle fut égayée de quelques épisodes comiques, car nous acceptons comme véritable l'aventure racontée dans une pièce volante, dont on ne connaît pas d'édition plus ancienne que celle de 1704 (*Paris, Maurice Rebuffé le jeune*, 1704, in-8), mais qui fut assurément imprimée ou du moins composée vers 1654[2]. Voici comment nous expliquons cette aventure. Cyrano, dans sa lettre à Soucidas, avait dit : « O plaisant petit singe ! ô marionnette incarnée!... Mais je vois que vous vous cabrez de ce glorieux sobriquet? Hélas! demandez ce que vous êtes à tout le monde, et vous verrez si tout le monde ne dit pas que vous n'avez rien d'homme que la ressemblance d'un magot? Ce n'est pas pourtant, quoique je vous compare à ce petit homme à quatre pattes, que je pense que vous raisonniez aussi bien qu'un singe. Non, non, messer Gambade! » Dassoucy aurait supporté, sans se plaindre, les insultes les plus cruelles; mais il fut blessé au cœur par les sobriquets de *petit singe* et de *marionnette incarnée;* il chargea de sa vengeance un joueur de marionnettes et un singe. Jean Briocchi, dit Brioché, charlatan italien, avec lequel il était lié, peut-être à cause de ses vilaines mœurs, avait au bout du pont Neuf, près du fossé de la porte de Nesle, vis-à-vis de la rue Guénégaud, un théâtre de marionnettes qui faisait les délices des laquais et du bas peuple. Le principal acteur et le seul vivant de ce théâtre

[1] *A un mauvais Poëte :*

Tes amis et tes envieux,
Ouvrant ton livre glorieux,
N'ouvrent la bouche que pour rire,
Et confessent également,
Soucidas, qu'on ne peut écrire
Des vers plus ridiculement.

[2] Voy. l'*Histoire des Marionnettes*, par Ch. Magnin (Paris, 1852, in-8°, p. 136).

en plein vent était un grand singe, nommé Fagotin, très-intelligent et très-effronté, auquel son maître avait appris une foule de tours, de gambades et de grimaces. L'idée vint à Dassoucy de faire de Fagotin la copie bouffonne de Cyrano; il ne dédaigna pas de lui donner des leçons pour le dresser à représenter le fameux duelliste, en imitant sa démarche, ses gestes, ses airs de tête et même ses jeux de physionomie. Après quoi, on l'habilla de manière à compléter la ressemblance : « Ce singe étoit gros ainsi qu'un pâté d'Amiens, grand comme un petit homme, bouffon en diable; Brioché l'avoit coiffé d'un vieux vigogne, dont un plumet cachoit les trous, les fissures, la gomme et la colle; il lui avoit ceint le col d'une fraise à la Scaramouche; il lui faisoit porter un pourpoint à six basques mouvantes, garni de passemens et d'éguillettes, vêtement qui sentoit le laquéisme. Il lui avoit concédé un baudrier où pendoit une lame sans pointe. *Nota* que le maître avoit accoutumé son disciple à se mettre en garde et à pousser quelques bottes. Cette remarque est nécessaire. » Enfin, il est probable que le nom de Fagotin avait été remplacé, pour la circonstance, par celui de Cyrano ou de Bergerac.

La mascarade eut un plein succès, et les laquais applaudirent aux gentillesses de ce singe matamore. Brioché se trouva bien de l'affluence que cette pantomime attirait tous les jours devant son théâtre. Cyrano fut peut-être averti officieusement de ce qui se passait : il alla lui-même pour y mettre ordre. Son portrait, tel qu'il nous a été conservé dans le récit de cette aventure, ajoute à la singularité de la scène, qui devait se terminer d'une manière tragique pour le singe de Brioché. « Bergerac, dit le plaisant narrateur de cette scène bouffonne, n'étoit ni de la nature des Lapons ni de celle des géants. Sa tête paroissoit presque veuve de cheveux : on les eût comptés de dix pas. Ses yeux se perdoient sous ses sourcils; son nez, large par sa tige et recourbé, représentoit celui de ces babillards jaunes et verts qu'on apporte de l'Amérique; ses jambes, brouillées avec sa chair, figuroient des fuseaux. Son œsophage pagotoit un peu; son estomac étoit une copie de la bedaine ésopique. Il n'est pas vrai que notre auteur fût malpropre, mais il est vrai que ses souliers aimoient fort madame la boue : ils ne se quittoient

presque point. » Dès que les laquais qui composoient le public ordinaire du théâtre de Brioché aperçurent la figure hétéroclite de Cyrano, ils poussèrent un immense éclat de rire. Un d'eux, plus hardi que les autres, sortit des rangs et fit faire le moulinet au feutre du farouche duelliste; un autre lui appliqua une chiquenaude au beau milieu de la face, en s'écriant : « Est-ce là votre nez de tous les jours? Quel diable de nez! Prenez la peine de reculer, il m'empêche de voir! » Cyrano mit flamberge au vent contre une vingtaine de laquais qui avaient tiré aussi leurs épées, mais ils s'enfuirent à la première botte. Fagotin était là, équipé en Cyrano; il ne put voir le combat sans vouloir y prendre part, et il fit mine de croiser le fer avec le sieur de Bergerac. Celui-ci, qui ne se connaissait plus, crut que le singe était aussi un laquais, et il l'embrocha tout vif. Brioché emporta, tout en larmes, le corps inanimé de Fagotin, et intenta un procès à Cyrano, en lui demandant cinquante pistoles de dommages et intérêts.

Ce procès paraît avoir suivi son cours. Des mémoires furent publiés par les parties, et la cause plaidée au Châtelet. « Bergerac se défendit en Bergerac, c'est-à-dire avec des écrits facétieux et des paroles grotesques. Il dit au juge qu'il payeroit Brioché en poëte ou en monnaie de singe; que les espèces étoient un meuble que Phébus ne connoissoit point; il jura qu'il apothéoseroit la bête morte par une épitaphe apollonique. » Brioché perdit son procès, et l'arrêt qui le débouta de ses prétentions, en le condamnant aux dépens, lui défendit de laisser vaguer à l'avenir sur la voie publique le successeur qu'il voudrait donner à son singe [1]. On ne dit pas si Dassoucy avait été impliqué dans ce procès, dont il était cause; mais il est impossible de ne pas le reconnaître pour auteur de la relation burlesque intitulée : *Combat de Cyrano de Bergerac contre le singe de Brioché, au bout du pont Neuf.* On comprend que cette pièce en prose, à laquelle on ajouta une épître en vers à Cyrano dans l'édition publiée après sa mort, ait porté au comble sa colère contre celui qu'il soupçonnait de l'avoir écrite. Il cherchait partout Dassoucy pour le tuer ou du moins pour l'assommer; Dassoucy,

[1] *Voy.*, à la suite de cette notice, la pièce dont tous ces détails sont extraits.

jugeant que la position n'était pas tenable, s'exila lui-même de Paris, afin de n'être plus exposé à rencontrer Cyrano : « Je ne sçais, dit-il dans l'exorde de ses *Aventures*, si ce fut l'an 1654 ou 55 que le grand désir que j'avois de retourner à Turin auprès de LL. AA. RR. (le duc et la duchesse de Savoie) me fit sortir de Paris avec tant de précipitation, qu'à peine eus-je le loisir de dire adieu à une partie de mes amis et de payer une partie de mes debtes. J'en partis donc, moy cinquiesme, comptant ma fièvre quatre (*sic*) et mon mauvais génie, que j'aurois tort d'oublier dans mes écrits, après m'avoir tenu si bonne et si fidelle compagnie dans mes voyages. »

Le départ précipité de Dassoucy eut lieu vers le milieu de l'année 1654; Cyrano ne songea pas à le poursuivre, dès qu'il apprit que ce *petit singe* s'était mis à courir les aventures en province. Mais Dassoucy n'oubliait pas la peur que lui avait faite son belliqueux adversaire, bien qu'il en fût éloigné de plus de cent lieues. « Vous ne sçavez pas, raconte-t-il dans ses *Aventures*, publiées vingt ans plus tard[1], vous ne sçavez pas non plus que le feu sieur D. B., fâché de m'avoir fâché, venant en mon logis pour se repatrier avec moy, la peur que j'eus d'un fourreau de pistolet qu'il portoit raccommoder chez un guaignier, me fit fuir de France en Italie; et qu'après sa mort, allant de Paris à Thurin, et voyageant au clair de la lune, la peur que j'eus de mon ombre me fit jetter dans une riviere, croyant que ce fust l'ombre vangeresse de ce furieux soldat, la terreur des vivres et l'épouventail des braves, qui, pour se vanger de l'affaire du chapon, estoit encore à mes trousses. »

Mais Cyrano avait déjà une autre querelle sur les bras. Son nouvel adversaire était de force à lui tenir tête et à l'écraser, sans lui donner le temps de tirer l'épée; mais, si c'était le plus gros homme de France, ce n'en était pas le plus brave. Jacob Montfleury, comédien de la troupe royale de l'Hôtel de Bourgogne, eut le malheur de blesser et d'irriter Cyrano, soit en critiquant ses pièces de théâtre, soit en refusant de les jouer, soit plutôt en cherchant à l'imiter dans un des rôles de capitan où il excellait à cause de sa taille gigantesque, de son monstrueux embonpoint et de sa voix de

[1] P. 306 et suiv. du t. II des *Aventures* de M. Dassoucy.

stentor. Cyrano lui écrivit une de ces lettres qui valaient un coup d'épée ou plutôt cent coups de bâton : « Gros homme, lui disait-il, je vous puis assurer que, si les coups de bâton s'envoyoient par écrit, vous liriez ma lettre des épaules... Pensez-vous donc, à cause qu'un homme ne vous sauroit battre tout entier en vingt-quatre heures, et qu'il ne sauroit en un jour échigner qu'une de vos omoplates, que je me veuille reposer de votre mort sur le bourreau? Non, non, je serai moi-même votre Parque, et ce seroit déjà fait de vous, si j'étois bien délivré d'un mal de rate, pour la guérison duquel les médecins m'ont ordonné encore quatre ou cinq prises de vos impertinences; mais, sitôt que j'aurai fait banqueroute aux divertissemens, et que je serai las de rire, tenez pour tout assuré que je vous envoyerai défendre de vous compter parmi les choses qui vivent[1]. » Montfleury ne fit que rire de ce cartel en style de coups de bâton.

Mais il changea de contenance, quand il eut rencontré le regard formidable de Cyrano, qui lui défendit de remonter sur le théâtre jusqu'à nouvel ordre. « Je t'interdis pour un mois, gros crevé! » lui dit, en le quittant, l'auteur d'*Agrippine*. Montfleury n'attendit pas que l'interdiction fût levée : deux jours après, il jouait un de ses rôles qui provoquaient le plus de bravos, quand une voix lui cria du milieu du parterre : « Coquin, ne t'ai-je pas interdit pour un mois? » C'était Cyrano, qui se leva d'un air d'empereur romain et qui lui ordonna de sortir de scène à l'instant, sous peine d'avoir les oreilles coupées en plein théâtre. Il fallut, bon gré, mal gré, que Montfleury fît ses excuses au public et se retirât, en dépit des protestations du parterre, auquel Cyrano imposa silence en lui adressant un défi collectif[2]. Montfleury, qui avait de puissants protecteurs, entre autres le duc de Candale, n'osa pas résister, et entra en composition avec Cyrano.

Les rapports avec un pareil homme, qui prenait la mouche si facilement et qui s'emportait à de telles violences, n'étaient pas toujours agréables; on doit présumer qu'il se rendit en même temps redoutable et odieux à toute la littérature, ce qui expliquerait cette espèce de conspiration du silence sous la-

[1] *Voy.* la Lettre satirique *contre un gros homme.*
[2] *Menagiana*; édit. de 1729, t. III, p. 242.

quelle sa réputation et son talent ont été comme enfouis. Scarron devait être le chef de cette conspiration, qui poursuivit longtemps encore Cyrano au delà de sa mort, et qui comptait parmi les conjurés tous les *poëtes du pont Neuf*, les amis de Dassoucy, ceux de Loret, ceux de Montfleury et tant d'autres. Cyrano ne conserva qu'un petit nombre d'amitiés littéraires, timides et pâles, qui n'osaient pas se prononcer bien haut en sa faveur, et qui le laissaient attaquer sans le défendre. Cependant Cyrano manifestait des sentiments de cordiale fraternité à l'égard des auteurs en général : « Il ne blâmoit jamais un ouvrage absolument, quand il y trouvoit quelque chose de nouveau, parce qu'il disoit que c'étoit un accroissement de bien aussi grand pour la république des lettres, que la découverte des terres nouvelles est utile à la science[1]. » Il était l'ennemi déclaré de la *nation des critiques ;* car il attribuait à l'impuissance de produire rien de bon cette fâcheuse manie de se poser en Aristarque et de reprendre les autres : « Si on souffre bien des ombres dans un tableau, disait-il, en citant à l'appui de son opinion quelques vers de l'*Art poétique* d'Horace, qu'il savait par cœur, pourquoi ne pas souffrir dans un livre quelques endroits moins forts que d'autres, puisque, par la règle des contraires, le noir sert quelquefois à faire davantage briller le blanc[2] ? » Mais, s'il se plaisait à voir dans un livre matière à des éloges, il était rarement satisfait de tout un ouvrage, et il n'en lisait pas un, qu'il ne le souhaitât plus court de moitié ; il eût fait volontiers le sacrifice de la moitié des livres qui existent, car, remarquait-il, « si chacun eût travaillé à ne dire que ce qui n'eût point été dit, les bibliothèques eussent été moins grosses, moins embarrassantes, plus utiles, et la vie de l'homme, quoique très-courte, eût presque suffi pour lire et savoir toutes les bonnes choses[3]. » On peut juger, d'après cela, qu'il n'avait pas une grande bi-

[1] *Voy.*, ci-après, p. 16.
[2] *Voy.*, ci-après, p. 17.
[3] *Voy.*, ci-après, p. 16. Les bibliophiles n'ont donc guère la chance de trouver des livres aux armes de Cyrano ; cependant M. Édouard Fournier en possède un qui porte la signature de mademoiselle Cyrano. Était-ce la fille ou la nièce, ou la cousine de notre ennemi des bibliothèques ?

bliothèque, et qu'il eût volontiers condamné au feu la moitié des livres qui existaient de son temps.

Cyrano vivait en dehors de la société des beaux esprits d'académie, des chantres de la Samaritaine, des auteurs de cabaret et des romanciers de ruelles : il avait formé une espèce d'association philosophique et littéraire, au milieu de laquelle il rendait ses oracles. On y traitait en toute liberté les questions les plus abstraites de la métaphysique et les plus délicates de la morale humaine : on ne se piquait pas sans doute d'être toujours très-orthodoxe en fait de religion. Puis, tout à coup, la discussion descendait de ces hautes sphères et se rejetait gaiement sur des sujets familiers. Les *Entretiens pointus*, qui ont été publiés dans les œuvres posthumes de Cyrano, nous donnent une idée exacte du tour ordinaire que prenait la conversation : c'était un assaut de jeux de mots, d'équivoques et même de coq-à-l'âne. L'éditeur de ces *Entretiens* ne nous a pas fait connaître malheureusement les personnages qui y prenaient part. « J'ai déguisé les noms, dit-il, afin que la liberté qu'ils se sont donnée ne puisse leur être nuisible, et que sous le masque, se jouant de tous également, ils puissent descendre du théâtre parmi le peuple, sans courir les dangers où les pourroient mettre les ressentimens d'un brutal. » Cyrano se nommait *Socrate* dans cette école pointue, dont il était l'âme; on peut aussi, sous le nom de *Platon*, reconnaître Jacques Rohault; mais nous ne savons à qui attribuer les surnoms de *Timandre*, de *Philogias* et d'*Épaminondas*.

Dans ces *Entretiens pointus*, on voit figurer deux frères de Socrate, l'aîné et le plus jeune, qu'on désigne sous le nom de *Phocion*. Nous n'avons connaissance que d'un seul frère de Cy rano. Ce frère, qui se faisait appeler le sieur de Bergerac, ne prit le nom de Cyrano qu'après la mort de son aîné. Il était capitaine au régiment de Conti, et il se distingua au siége de Solsone en Espagne [1]. Il s'occupait, d'ailleurs, de poésie, et il avait aussi la passion des pointes, comme on le voit dans un sixain adressé à son ami de Prade, au sujet d'une pièce de vers intitulée *Jalousie*.

Tu prétends te rendre connu

[1] Voy. la *Gazette extraordinaire*, du 30 sept. 1655, et la dédicace des *Nouvelles Œuvres* de Cyrano, p. 127 de ce volume.

Par ces vers où tu peins à nu
Les bourreaux de ta fantaisie.
Mais sans doute il n'en sera rien,
Car le peuple pourroit-il bien
Te voir par une *Jalousie*[1]?

Jean Le Royer, sieur de Prade, était un des membres les plus considérés de la petite école de Cyrano; celui-ci, qui fut évidemment l'éditeur des œuvres poétiques du sieur de Prade, le regardait comme son élève, et nous avons cru retrouver quelques traits de son esprit, quelques vers de son style, dans les deux tragédies du sieur de Prade, la *Victime d'État* et *Annibal*, qui furent imprimées avant *Agrippine*. Un sonnet de Charles Beys, que nous rattachons également à la société des *Entretiens pointus*, nous donne la mesure de l'estime qu'on accordait, dans ce petit cénacle littéraire, au génie du sieur de Prade[2].

Le sieur de Prade n'était pas seulement un poëte, c'était aussi un *escrimeur*, et ce mérite-là, plus que tous les autres, lui avait gagné le cœur de Cyrano. Au reste, la plupart des beaux esprits qui s'adonnaient aux *Entretiens pointus* maniaient l'épée aussi bien que la plume. Il y avait là un certain nombre de bonnes lames, qui avaient brillé dans les duels, à

[1] Voy., dans les *Œuvres poét.* de M. de Prade, la pièce de vers en question, avec le sixain qui la précède et un quatrain de même force, signé *Hector de Brissailles*.

[2] Voici ce sonnet :

Muse, ne sçaurois-tu m'en dire la raison?
D'un travail seulement ma muse est étourdie :
Je ne fais que des vers; Prade, en toute saison,
Fait cent choses d'une âme également hardie.

Que personne avec lui n'entre en comparaison:
Cet esprit tout savant tous les arts étudie.
Il compose l'histoire, il montre le blason ;
Il fait élégamment l'ode et la tragédie.

D'une grâce héroïque il honore le bal,
Il entend la peinture, il est bien à cheval,
Sur tous les escrimeurs il gagne la victoire.

Mais je ne puis louer cent vertus à la fois,
Puisqu'il décrit si bien les gestes de nos Rois,
Il pourra dignement écrire son histoire.

l'époque où l'on ne parlait de Cyrano que comme du *Démon de la Bravoure*. Hector de Brissailles, Lebret, de Bourgogne, de Châteaufort, etc., avaient à cœur de prouver que les travaux de l'intelligence ne sont pas incompatibles avec ceux de la guerre. La correspondance si spirituelle et en même temps si savante que Lebret entretenait avec eux et avec plusieurs anciens compagnons d'armes de Cyrano témoigne assez de la culture d'esprit qui distinguait ces jeunes officiers[1]. Dans une de ses lettres à madame des B... (des Bois-Clairs[2]), Lebret rappelle à cette dame la joyeuse vie qu'on menait à Paris au sortir de la Fronde : « Que la cour étoit belle ! que l'on se divertissoit bien à Fontainebleau ! que les gazettes nous disoient de belles choses ! que de différentes chasses ! que de belles comédies ! que de bonne chère ! que vous étiez satisfaite ! que j'avois d'argent ! que j'étois gai ! » Cyrano devait, à coup sûr, être de la partie, et nous n'hésitons pas à lui attribuer le charmant triolet qui accompagna le départ des officiers que l'ordre du roi rappelait dans leurs régiments, après les réjouissances d'un carnaval qu'ils avaient prolongé jusqu'au delà de la mi-carême[3] :

Ils s'en vont, les nobles François
Qui portent la cape et l'épée !
Courage, messieurs les bourgeois !
Ils s'en vont, les nobles François !
Vous serez les maîtres six mois
De la case et de la poupée.
Ils s'en vont, les nobles François
Qui portent la cape et l'épée !

[1] Nous avons emprunté de nombreux extraits à cette curieuse correspondance, qui a été imprimée pour l'auteur et ses amis, mais dont il n'existe plus peut-être qu'un seul exemplaire. C'est un petit in-12 de 30 et 273 pages pleines de fautes d'impression qui ont été corrigées à la main ; il n'a pas d'autre titre qu'une page blanche portant ces mots : *Lettres diverses*. Quant au lieu et à la date de l'impression, nous supposons, d'après certains passages du volume, qu'elle a eu lieu vers 1666, à Montauban.

[2] *Lettres diverses* de M. Lebret, p. 2.

[3] *Lettres diverses* de M. Lebret, page 25 de la Lettre en forme de Poétique, qui sert d'introduction.

L'on ne verra plus dans Paris
Tant de plumes ni de moustaches;
De duellistes aguerris,
L'on ne verra plus dans Paris.
Consolez-vous, jaloux maris;
Coquettes, pleurez comme vaches;
L'on ne verra plus dans Paris
Tant de plumes ni de moustaches!

Cyrano n'allait pas à la cour; il était trop indépendant de caractère; il n'était pas, d'ailleurs, assez riche pour y pouvoir *paraître;* mais il fréquentait une foule de personnes de distinction, qui le recherchaient dans sa pauvreté, à cause de son esprit et de son humeur originale. « Si Bergerac avoit vécu de ce temps-ci, écrivait La Monnoye trente ans plus tard, je doute fort qu'il fût autant estimé, à beaucoup près, qu'il l'a été de son temps, qui étoit le règne des pointes et des équivoques [1]. » Cyrano avait fait école en ce genre, et les hommes les plus considérables par leur naissance et par leur rang ne dédaignaient pas de se plaire à ce qui nous semble le comble du mauvais goût. Les lettres de Cyrano circulaient manuscrites, ses bons mots se répétaient avec applaudissement, et son nom avait autorité dans les meilleures compagnies. Ce fut alors que ses amis lui conseillèrent « de se faire un patron qui l'appuyât à la cour [2] » et qui lui fît obtenir, sinon quelque grande charge de l'État, du moins une position honorifique et lucrative auprès d'un prince ou d'un grand seigneur. Cyrano s'y refusait toujours par aversion pour tout esclavage, pour toute gêne et pour toute étiquette.

Il aimait la solitude, et il avait en lui ce profond sentiment des beautés de la Nature qu'on trouve si rarement chez ses contemporains. Il s'en allait souvent au milieu des bois, et il y passait de longues heures, des journées entières, étudiant les secrets de la création, s'entretenant avec les arbres, écoutant les chants des oiseaux et s'imaginant communiquer avec les objets inanimés, auxquels il accordait une vie sensitive. Il était musicien, de même que tous les Gassendistes, qui considéraient la musique comme une des expressions de

[1] *Menagiana*, t. III, p. 242.
[2] *Voy.*, ci-après, p. 22.

la philosophie et comme une des branches de la science mathématique; ainsi, dans son *Histoire comique des États et Empires de la Lune*, il avait représenté par une notation musicale les noms de lieux du pays lunaire. Mais ce qui le préoccupait surtout, c'était ce qu'il appelait la musique de la Nature, ces mille bruits vagues et indéterminés qui troublent le silence des forêts et qui ressemblent à des murmures, à des plaintes, à des voix; car, pour lui, les herbes, les arbres, les pierres, les eaux, étaient des êtres vivants et à demi raisonnables. « N'avez-vous pas pris garde, dit-il dans son dernier ouvrage [1], à ce vent doux et subtil qui ne manque jamais de respirer à l'orée des bois? C'est l'haleine de leur parole, et ce petit murmure ou ce bruit délicat, dont ils rompent le sacré silence de leur solitude, c'est proprement leur langage. Mais encore que le bruit des forêts semble toujours le même, il est toujours si différent, que chaque espèce de végétaux garde le sien particulier, en sorte que le bouleau ne parle pas comme l'érable, ni le hêtre comme le cerisier. »

Il cherchait donc à comprendre le langage mystérieux des arbres, et, pour y parvenir, il s'était d'abord familiarisé avec la langue des oiseaux, car, disait-il, « presque tous les concerts, dont les oiseaux font musique, sont composés à la louange des arbres [2]. » Il croyait que les oiseaux raisonnent et parlent; non-seulement il avait la prétention d'entendre ce qu'ils disaient, dans leur ramage; mais encore il se flattait d'être entendu par eux, et de pouvoir converser avec eux, en toutes sortes de jargons; les oiseaux, suivant son opinion, de même que les arbres, avaient différentes langues, qui n'étaient que les dialectes d'une langue unique en usage parmi la gent ailée. Au reste, il éprouvait une véritable passion, une sympathie tout humaine pour les oiseaux en général, à l'exception des oiseaux de proie, auxquels il faisait une guerre implacable; il les chassait *à l'œil*, et les faisait tomber étourdis à ses pieds, en les fascinant du regard, comme le serpent attire invinciblement dans sa gueule un oiseau sur lequel il a fixé sa vue. « Cyrano, raconte un témoin respectable, prenoit un plaisir extrême à surprendre

[1] *Hist. com. des États et Empires du Soleil;* voy., ci-après, p. 232.
[2] *Voy.*, ci-après, p. 233.

le milan dans le temps qu'il fait sa spirale descendante : il l'étourdissoit par les coups d'œil qu'il lui lançoit et le faisoit tomber à terre; il a donné plusieurs fois ce divertissement à M. de Carbon Castelgeloux, et a montré à madame de Neuvillette, sa parente, qui lui en faisoit un scrupule, que rien n'étoit plus naturel[1]. »

Son *Histoire comique des États et Empires du Soleil* nous initie à ses idées singulières au sujet de l'intelligence des oiseaux. Il y met en scène le perroquet de sa cousine, nommé César, dont il citait souvent les faits et gestes, quand il voulait prouver « que les oiseaux raisonnent[2]. » Un jour, il ouvrit la cage du pauvre César, pour lui rendre la liberté « que la tyrannique coutume de notre monde lui avoit otée. » Il parle aussi d'une pie apprivoisée, pleine de finesse et de malice, qu'il avait vue dans un château où il allait quelquefois. Il prenait la peine, ce farouche duelliste, de la porter auprès du feu quand elle était morfondue, et de lui *hacher de la mangeaille*, quand on avait oublié de lui préparer sa pitance. Les domestiques n'eussent point osé l'agacer en sa présence, car il les aurait battus. Cette pie, si digne d'intérêt, se voyait pourtant reléguée à la cuisine, où elle répétait à tort et à travers les sottises que lui avait enseignées un petit laquais, nommé Verdelet. Un jour, Verdelet, qui était un fort mauvais sujet, soutenait effrontément avoir exécuté un ordre de son maître; la pie, qui se trouvait là, se mit à dire : « Taisez-vous, fils de putain! vous avez menti! » Cyrano s'avise de donner raison à la pie : on interroge Verdelet, et Verdelet, convaincu de mensonge, reçoit les étrivières. Il voulait se venger et jeter au chat la trop véridique pie; mais Cyrano vint au secours de Margot, et le petit laquais fut fouetté de nouveau, puis congédié[3].

Ce fut peut-être au château de Châtres, près de Monthléry, que se passa l'aventure de la pie. Ce château appartenait au duc d'Arpajon, qui devint le patron de Cyrano en 1653; c'est-à-dire que Cyrano entra dans la maison de ce seigneur

[1] Lettre de Pierquin, curé de Chastel, diocèse de Reims, dans le *Journal de Verdun*, novembre 1735.

[2] *Voy.*, ci-après, p. 229.

[3] *Voy.*, ci-après, p. 219.

en qualité de secrétaire intime ou de gentilhomme ordinaire. Il avait consenti enfin, malgré sa répugnance, à tenter cette voie de la fortune et des honneurs. Le duc d'Arpajon était un des plus braves et des plus aventureux capitaines de son temps; il n'avait jamais manqué une occasion de s'illustrer par les armes, et il s'était mêlé à toutes les guerres du règne de Louis XIII. « Ce n'est pas seulement de vostre naissance, monseigneur, que nous tirons des preuves de vostre sagesse, lui disait Beys dans la dédicace de la comédie des *Illustres fous;* mais les actes de votre vie nous en donnent des tesmoignages esclatans, et la France, le Portugal, l'Italie, l'Alsace, la Lorraine, Malte et le Roussillon, en ont esté les théâtres magnifiques[1]. » Le duc d'Arpajon, en effet, était allé de son propre mouvement secourir l'île de Malte assiégée par les Turcs[2].

C'était donc un véritable homme de guerre, et, à ce titre, il devait faire grand cas de Cyrano. Il l'avait vu, d'ailleurs, donner des marques de bravoure incroyable pendant la campagne de Lorraine, et au siége de Mouzon, en 1640. On peut supposer aussi qu'il l'avait emmené avec lui en Pologne, lorsqu'il y fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire à l'occasion du mariage de Marie de Gonzague avec le roi Ladislas. Il savait donc les services que Cyrano pouvait lui rendre dans toutes les circonstances où il aurait besoin d'une bonne plume ou d'une bonne épée. Il était ambitieux, et il ne se consolait pas de ne point obtenir le bâton de maréchal de France; ce n'était rien pour lui que d'être général des armées du roi, gouverneur de Lorraine et ambassadeur de France; il voulait être maréchal, comme l'avait été son ami et frère d'armes, M. de Gassion. Il n'avait rien à désirer du côté des titres et de la richesse, car il possédait d'immenses revenus, comme marquis de Severac, comte de Rhodez, vicomte de Montal, baron de Salvagnac, de Montclar et autres lieux.

[1] Tous les poëtes lui consacraient à l'envi des dédicaces de poésies et de pièces de théâtre, dédicaces qu'il payait sans doute généreusement. La plus curieuse est celle que lui adresse Saint-Amant en lui offrant la troisième partie de ses poésies. *Voy.* la nouv. édit. des *Œuvres* de Saint-Amant, publ. et annotée par M. Livet.

[2] *Voy.* la dédicace de la tragédie d'*Agrippine*.

Tous les grands seigneurs de ce temps avaient ainsi des poëtes et des écrivains qui faisaient partie de leurs serviteurs, et qui touchaient des gages plus ou moins élevés. Ces espèces de clients composaient des vers et des dédicaces en l'honneur de leur patron, à la suite duquel ils étaient servilement attachés. Cette position subalterne ne convenait guère à Cyrano. Cependant il faut croire qu'on le traitait en ami plutôt qu'en domestique. Il débuta, dans son rôle de flatteur qui lui allait assez mal, par la réunion et la publication de ses *Œuvres diverses*, accompagnées de la comédie du *Pédant joué* (Paris, Charles de Sercy, 1654, in-4°). Il dédia par reconnaissance ce recueil au duc d'Arpajon : « Il y a près d'un an, lui disait-il, que je me donnai à vous, et depuis cet heureux moment, tenant pour perdu tout le temps de ma vie que j'ai passé ailleurs qu'à votre service, et ne me contentant pas de vous avoir dévoué tout ce qui m'en reste, j'ai tâché de réparer cette perte en vous en consacrant encore les commencemens. » Cette dédicace était suivie d'un délicieux sonnet à mademoiselle d'Arpajon, de laquelle il disait :

L'éclat de ce visage est l'éclat adorable
De son âme, qui luit au travers de son corps.

Le duc d'Arpajon se montra sans doute satisfait du livre et de la dédicace. Le livre fut reçu du public avec enthousiasme, et dès lors le nom de Cyrano prit rang entre ceux de Balzac et de Voiture. « Pour les *Lettres* du sieur de Bergerac Cyrano, dit Sorel dans sa *Bibliothèque françoise*, qui vit le jour dix ans après, on les peut considérer comme estant d'un stile particulier dont elles sont l'exemple, qui est d'avoir la plus part de leurs pointes sur les mots, par équivoques et sous une double signification : ce qui n'est fait que pour une matière de raillerie, la plus part de l'ouvrage estant d'un stile comique ou burlesque, à quoi cet auteur se plaisoit principalement. » A partir de cette époque, la réputation de Cyrano parut établie sur une base solide, en dépit de l'opposition des écrivains coalisés. Faut-il attribuer aux manœuvres de cette coalition la presque complète disparition de ce volume, qui circula librement, et qui trouva des lecteurs surtout à la cour? C'est, en effet, la seule édition où Scarron soit nommé dans la lettre satirique que lui adresse

son redoutable antagoniste. Le succès des *Lettres* invita probablement Cyrano à faire sortir d'autres ouvrages de son portefeuille ; il fit imprimer aussi sa tragédie d'*Agrippine*, et il la dédia également au duc d'Arpajon. Cette dédicace était empreinte d'une reconnaissance encore mieux sentie et d'un dévouement plus absolu encore ; mais, comme elle n'a pas été réimprimée dans les éditions suivantes, on doit conclure de là que le duc d'Arpajon, qui était très-pieux, fut ému du scandale que cette tragédie avait causé parmi les dévots, et qu'il demanda la suppression de la dédicace.

Cyrano commençait à se dégoûter de l'espèce de servage qu'il avait accepté, et il aurait quitté de son plein gré la maison du duc d'Arpajon, lorsqu'un fâcheux accident ne lui permit pas d'y rester plus longtemps. Un soir, au moment où il rentrait à l'hôtel, on lui jeta, par mégarde ou avec intention, une pièce de bois sur la tête, et il faillit être tué sur le coup. Il ne fit plus que languir. Le duc d'Arpajon lui conseilla d'aller à la campagne pour se remettre : aussi, après être sorti de la maison de ce seigneur, il répétait sans cesse avec amertume que le duc d'Arpajon l'avait abandonné[1]. Le bruit courut qu'il était devenu fou, et l'on répandit les fables les plus absurdes sur sa maladie et sur sa mort.

« Je crois, dit Ménage[2], que quand il fit son *Voyage de la Lune*, il en avoit déjà le premier quartier dans la tête : il est mort fou. La première marque qu'il donna au public de sa folie, fut d'aller à la messe, à la Mercy, à midi, en haut-de-chausses et bonnet de nuit, sans pourpoint. Il n'avoit pas le sou, quand il tomba dans une grande maladie ; et, sans M. de Sainte-Marthe, qui eut la charité de lui faire fournir toutes ses nécessités, il auroit été obligé d'aller à l'Hôtel-Dieu. Il y est mort. » Tous ces faits sont faux, comme le remarque La Monnoye.

Cyrano avait besoin de se faire soigner ; sa maladie paraissait devoir être longue, et l'on n'en prévoyait que trop l'issue. Plusieurs de ses amis se disputaient la triste consolation de le voir

[1] *Voy.*, ci-après, p. 32.

[2] *Menagiana*, t. II, p. 22. La Monnoye réfute comme fausse l'assertion de Ménage, en se servant des renseignements que lui fournissait la préface de Lebret.

mourir chez eux; mais Tanneguy Regnault des Bois-Clairs, chevalier, conseiller du roi en ses conseils, et grand prévôt de Bourgogne et Bresse, fut averti, par Jacques Rohault, de l'état inquiétant dans lequel se trouvait le pauvre Cyrano; M. des Bois-Clairs était un ami véritable, qui avait déjà rendu de grands services à Cyrano; il ne balança pas à le prendre chez lui, et à le faire soigner avec tant de zèle, que le mal sembla un moment suspendre ses progrès et ménager la vie du malade. Cyrano, alité pendant quatorze mois, se vit mourir lentement et eut le temps de se familiariser avec la mort.

Pendant sa maladie, ses ennemis eurent le champ libre pour le diffamer. La calomnie ne savait qu'inventer à son sujet. On disait que son impiété avait passé toutes les bornes, et que son frère lui-même, Cyrano de Mauvières, ne voulait plus le voir[1]; on colportait des blasphèmes qu'on lui attribuait; on annonçait qu'il avait composé des livres abominables, et l'on avait l'air de l'excuser en répétant qu'il était fou. Le malade ignorait sans doute les complots de ses ennemis, et, d'ailleurs, il n'aurait pas eu la force d'étouffer ces *hydres renaissantes*[2]. Il était entouré d'amis qui s'efforçaient de le distraire et de l'égayer; Henri Lebret surtout lui tenait fidèle compagnie, et cherchait à lui cacher la gravité de sa situation. Mais Cyrano ne s'abusait pas à cet égard; il voyait la mort approcher, et il ne s'en effrayait pas; seulement il n'avait plus l'humeur plaisante, comme autrefois; il méditait et tombait par intervalles dans la mélancolie. Lebret lui reprocha un jour ce changement de caractère; Cyrano répondit « qu'il se trouvoit dans un état où il prévoyoit que dans peu la fin de sa vie seroit la fin de ses disgrâces, mais qu'en vérité, son plus grand déplaisir étoit de ne l'avoir mieux employée. » Puis il se mit à réciter ces vers de Tibulle :

Jam juvenem vides, instet cum serior ætas,
Mœrentem stultos præteriisse dies.

[1] *Voy.* l'épître dédicatoire du libraire Charles de Sercy, p. 127 et suivantes.

[2] *Voy.*, ci-après, p. 129. Tallemant des Réaux parle de lui comme d'un fou, avec un souverain mépris.

« Et, en vérité, ajouta-t-il, je crois que Tibulle prophétisoit de moi, quand il parloit de la sorte; car personne n'eut jamais tant de regret que j'en ai de tant de beaux jours passés si inutilement[1]. »

Dans les moments de calme que lui laissait sa maladie, il s'occupait de terminer, de revoir et de corriger ses ouvrages; il avait prié son ami Lebret de les publier après sa mort, mais ce fut avec un profond chagrin qu'il s'aperçut que tous ses manuscrits avaient été enlevés, entre autres l'*Histoire de la république du Soleil* et celle de l'*Étincelle*[2]. Cette dernière n'a jamais été retrouvée. Lebret ne sauva que l'*Histoire comique des Etats et Empires de la Lune,* parce que Cyrano y travaillait sans doute, lorsque l'on *pilla son coffre.* S'il est permis de hasarder une conjecture à propos de ce vol de manuscrits, nous dirons que ce furent des amis de l'auteur qui les emportèrent, peut-être de son aveu, pour les préserver de la destruction qui les menaçait. Son lit de douleur était en quelque sorte surveillé par des personnes pieuses qui avaient la rage d'opérer sa conversion. C'était sa cousine, Madeleine Robineau, baronne de Neuvillette, « cette femme toute pieuse, toute charitable, toute à son prochain, parce qu'elle est toute en Dieu[3], » qui dirigeait cette opération délicate et difficile. Elle était secondée par la mère Marguerite de Jésus, fondatrice du couvent des Filles de la Croix, au faubourg Saint-Antoine.

Cyrano avait toujours eu beaucoup de vénération pour la mère Marguerite de Jésus, beaucoup d'affection pour la baronne de Neuvillette. La première, qui l'*estimait particulièrement,* s'était employée plus d'une fois pour le recommander à de hauts personnages; car cette sainte femme, qu'on avait vue belle, riche et recherchée, avant qu'elle se fût consacrée à Dieu dans l'ordre de Saint-Dominique, conservait à la cour les influences et les appuis les plus considérables. Elle avait fondé son couvent de la rue de Charonne avec le produit des dons rassemblés par la princesse de Condé, la duchesse d'Aiguillon et la maréchale d'Effiat. Quant à madame de Neu-

[1] *Voy.*, ci-après, p. 25.
[2] *Voy.*, ci-après, p. 123 et 132.
[3] *Voy.*, ci-après, p. 25.

villette, son mari, qui s'appelait Christophe de Champagne, avait été tué au siége d'Arras, où Cyrano fut blessé. Alors, suivant les expressions du biographe de cette dame, « la douceur des parfums, les attraits de la vue, la mollesse des vestemens, les délices du goust, les charmes des oreilles, partageoient misérablement cette ame, qui sembloit estre clouée à la chair et livrée en proie à toutes sortes de vanités [1]. » Elle se donna sur-le-champ à Dieu, en devenant veuve. Sa vie ne fut plus qu'une suite non interrompue de pénitences et de mortifications. « Il luy vint des poils au menton, toute jeune qu'elle estoit, mais en telle quantité et si hideux, qu'ils pouvoient la faire passer comme une personne monstrueuse. » Elle refusait de se faire raser, par esprit d'humilité. Et pourtant elle avait eu de la beauté, et Cyrano n'avait pas été insensible à ses grâces naturelles, que rehaussait un esprit vif et brillant.

Cyrano lui gardait encore tant d'estime et de tendre respect, qu'il évita de la contrarier sur le chapitre des questions religieuses; il ne s'obstina pas, devant elle, à exprimer des croyances et des sentiments qui l'eussent blessée et chagrinée; il évita seulement de déroger à ses convictions philosophiques, et il ne fit pas difficulté de déclarer « que le libertinage lui paroissoit un monstre pour lequel il avoit toute l'aversion qu'en doivent avoir ceux qui veulent vivre chrétiennement [2]. » Lebret, qui avait toujours été bon catholique et qui ne se faisait pas faute de blâmer aussi le *libertinage* (esprit fort) de son ami, s'était entendu avec la mère Marguerite de Jésus et la baronne de Neuvillette, pour que Cyrano abjurât ses erreurs et réparât par une mort édifiante le scandale qu'il avait causé en se laissant soupçonner d'athéisme; mais Cyrano, sentant que sa fin approchait, et voulant échapper aux persécutions qu'on préparait à ses derniers moments, se fit transporter à la campagne, chez M. de Cyrano, son cousin, sous prétexte de changer d'air. Ce cousin, « dont il avoit reçu de grands témoignages d'amitié, » et dont la conversation savante lui plaisait beaucoup [3], est peut-être le même que celui qui est qualifié, en 1665, *trésorier*

[1] *Rec. des vertus et des écrits de madame la baronne de Neuvillette*, par le R. P. Saint-Cyprien-de-la-Nativité-de-la-Vierge, religieux carme déchaussé (Paris, Denis Bechet, 1660, in-8°).

[2] *Voy.*, ci-après, p. 25.

[3] *Voy.*, ci-après, p. 23.

général des offrandes, aumônes et dévotions du roi. Cyrano ne s'était éloigné de Paris que pour pouvoir mourir tranquille. En effet, il mourut cinq jours après (vers le mois de septembre 1655), quelques semaines avant son ami Tristan l'Hermite et son maître Gassendi.

On voulut faire croire qu'il était mort converti, dûment confessé et pourvu des sacrements de l'Église. Pour n'en avoir pas le démenti, la mère Marguerite de Jésus demanda son corps à sa famille, et n'eut pas de peine à l'obtenir : il fut inhumé dans l'église du couvent des Filles de la Croix, où le duc d'Arpajon avait fait construire une chapelle pour y placer sa sépulture de famille. Tous les historiens de Paris ont répété que Cyrano était enterré dans cette église, mais ils ne disent pas s'il avait une modeste épitaphe à côté des épitaphes pompeuses du duc et de la duchesse d'Arpajon.

Cyrano mort, la haine et la vengeance auraient étouffé son souvenir, si des amis pieux n'eussent obéi à ses dernières volontés en publiant ses ouvrages. Henri Lebret, qui était retourné à Montauban pour y remplir sa charge de grand prévôt de l'église de cette ville, ne dédaigna pas de se faire l'éditeur du *Voyage dans la Lune* et de signer une préface apologétique sur l'auteur [1]. C'est à lui, à sa prudence ou plutôt à sa timidité, qu'il faut attribuer les lacunes qui déparent ce chef-d'œuvre de philosophie élevée et de fine plaisanterie. Cette première édition, de 1656, est si rare, que nous n'en connaissons pas un seul exemplaire. Six ans plus tard, Jacques Rohault publiait à son tour, mais sans se nommer, le *Voyage dans le Soleil*, avec une préface où il faisait un éloge très-sensé du défunt, qu'il présentait comme un savant et un philosophe, sans préjudice du génie de l'écrivain. Ces *nouvelles œuvres* furent imprimées en 1662, avec le consentement du frère de Cyrano, auquel le livre était dédié par le libraire Charles de Sercy. Depuis cette édition, on en fit d'autres qui rassemblèrent les œuvres complètes de Cyrano, et qui ne l'empêchèrent pas de tomber graduellement dans le dédain et dans l'oubli [2].

[1] *Voy.*, ci-après, p. 7. Cette préface paraît lui avoir été fournie en partie, comme nous l'avons remarqué, par un ami de Cyrano, plus instruit que ne l'était Lebret dans les sciences naturelles et physiques.

[2] Il est permis de croire que Molière avait en vue de donner un

Cependant, dix ans après la mort de cet auteur célèbre, l'abbé Gabriel Guéret l'avait fait figurer dans l'ouvrage intitulé la *Guerre des auteurs anciens et modernes*[1], en lui conservant sa physionomie originale et en prononçant à son égard un jugement littéraire dont la forme bizarre n'exclut pas l'impartialité. Voici ce jugement, le seul que l'on trouve dans les écrits contemporains :

« On appela les nouveaux auteurs ; mais quelle foule, bon Dieu ! On ne savoit par où commencer, et je ne crois pas que l'Autel de Lyon, si fameux dans l'antiquité, en vit jamais tant. J'appris que cette grande confusion venoit de ce que leurs rangs n'étoient pas encore réglés, et que chacun, dans la bonne estime qu'il avoit de soi, vouloit marcher le premier... On commença par Cyrano, et d'abord on lui demanda ce qu'il prétendoit faire de ses *Lettres*, qu'il étaloit avec tant d'affectation. « N'est-ce pas assez, dit Balzac, que l'on vous conserve vos Mondes de la Lune et du Soleil, et quelque chose de votre *Agrippine* et de votre *Pédant joué?*

«—Non, répondit Cyrano, ce n'est pas assez, ou, si vous voulez que je m'en contente, commencez le premier à supprimer plus de la moitié de vos *Lettres*, et souffrez qu'on traite vos œuvres comme vous prétendez traiter aujourd'hui les miennes.

« — La différence, répliqua Balzac, est grande de vous à moi : on en peut juger par le rang que je tiens ici. Mais, d'ailleurs, on ne verra point dans mes livres ces allusions puériles, ni ces fades équivoques, qui vous sont si ordinaires. L'on n'y verra point ces amas d'injures, qui font peur à ceux qui vous lisent, et, quand j'ai dit du mal de quelqu'un, ce qui m'est arrivé rarement, je l'ai fait d'un air qui sent l'honnête homme et qui ne salit point l'imagination du lecteur. C'est de quoi, continua-t-il, vous ne vous êtes guère mis en peine : témoin *Soucidas*, qui, selon vous, *n'est tout au plus qu'un clou aux fesses de la Nature et une marionnette incarnée;* témoin

souvenir à la mémoire de Cyrano, dans la scène des *Fourberies de Scapin* où il fait provoquer en duel le pauvre Pourceaugnac par un ferrailleur matamore. Ce fut là sans doute une petite vengeance posthume contre l'auteur du *Pédant joué*.

[1] Publié sans nom d'auteur, en 1671, chez Girard, in-12.

le *gros homme* (Montfleury, le comédien), que vous faites passer tantôt pour *une louppe aux entrailles de la terre*, tantôt pour *une longe de veau qui se promène sur ses lardons*, et partout pour un *gros crevé;* témoin encore Scarron, que vous traitez *de monstre ou de germe planté au parvis du temple de la Mort*, et dont les œuvres ne sont, à ce que vous dites, qu'*un pot-pourri de Peaux-d'Asnes et de contes de ma Mère l'Uye*. Je ne parle point des impiétés qui vous sont naturelles et qui se rencontrent à chaque page : c'est le principal caractère de toutes vos pièces; et vous savez bien aussi que c'est ce qui fit défendre votre *Agrippine*, qui, sans trente ou quarante vers qui blessent les bonnes mœurs, auroit diverti longtemps le public et tiendroit encore sa place sur le théâtre.

« — Chacun écrit à sa mode, reprit Cyrano; je ne me rétracte point de ce que j'ai fait, et je vous défie, continua-t-il, de me montrer dans mes œuvres une allusion ou une équivoque qui ne soit pas juste. Puisque la rhétorique a ses figures, dont elle nous permet l'usage, puisque chacun a droit de choisir la sienne, peut-on me blâmer du choix que j'ai fait, et, prix pour prix, mes équivoques ne valent-elles pas vos hyperboles? J'ai du moins cet avantage sur vous, que l'on rit de mes équivoques; mais je sais de bonne part que vos hyperboles font pitié. On aime bien mieux voir, dans mes lettres, *le redoutable Bouteville en la compagnie des grammairiens grecs, qui ont inventé le duel* (lettre XIX, *d'un Songe*), que l'on sait qu'il aimoit plus que la vie, que de voir, dans les vôtres, un duc d'Épernon, à qui vous voulez qu'*on rende le même honneur que l'on doit aux choses saintes* (livr. II, lett. XVIII); et, tout bien considéré, quand on voudra nous comparer l'un à l'autre, on trouvera que je me joue quelquefois et que vous vous perdez presque toujours en vous élevant. Mais demeurons-en là, si vous m'en croyez; car, si vous êtes glorieux comme un barbier, je vous apprends que je suis fantasque comme la mule du pape et vaillant comme mon épée.

« — N'est-ce pas assez de vos équivoques? interrompit Vaugelas : voulez-vous encore nous assassiner de vos proverbes?

« — Vraiment, repartit Cyrano, vous êtes bien délicats, vous autres, messieurs! S'il faut vous en croire, Érasme a perdu son temps avec ses *Adages;* Baïf s'est moqué du monde de faire des *Mimes;* le comte de Cramail est un mauvais plaisant, avec

sa comédie des *Proverbes*, et Voiture, tout Voiture qu'il est, a de grands comptes à vous rendre de cent sortes de petits jeux qui sont si fréquents dans ses *Lettres*. Que deviendra celle de : *Valentin, puisque Valentin il y a?* A quelle sauce mangerons-nous : *Ma commère la carpe*, et que ferons-nous de : *Madame l'abbesse ***** et de son chat?* Non, non, continua-t-il, les proverbes ne sont pas si peu de chose que vous croyez, et, si je vous avois montré des lettres, qui me tombèrent autrefois entre les mains, je vous ferois bien changer de langage. Mais, à propos, il m'en souvient d'une qui commence ainsi. »

« A peine eut-il achevé la première période, qu'Ogier l'arrêta tout court, et, prenant la parole : « Je reconnois, dit-il, cette lettre; c'est une réponse que me fit autrefois un grand ministre, qui, pour se délasser de la plus importante des négociations de l'Europe, avoit choisi cette matière de divertissement, et je puis dire, continua-t-il, que cet excellent homme, qui effaçoit les plus grands politiques de son temps, avoit encore l'avantage de surpasser les plus beaux esprits dans les exercices des belles-lettres et de la galanterie. Il étoit un des héros de Voiture, dont vous venez de parler, et quiconque a lu l'éloge que j'ai mis à la tête de mes ouvrages n'a pas besoin de chercher son nom. Mais ne vous y trompez pas, ajouta-t-il, s'adressant à Cyrano, ces *Lettres* ne se faisoient pas tout de bon : c'étoit une irrégularité affectée, et il en est à peu près de ce petit amusement comme des caprices de ces grands peintres, qui égayent leur imagination sur des grotesques, après l'avoir fatiguée sur les grands desseins. J'apprends (car, heureusement pour moi, je ne vous ai jamais lu) que vous n'en avez pas usé de la sorte : les allusions et les équivoques ont toujours fait votre capital; c'étoient vos favorites et vos bien-aimées, et vous avez cru qu'on ne pouvoit bien écrire sans elles. »

« Cyrano voulut répliquer, mais Vaugelas et Malherbe lui arrachèrent ses lettres, et prononcèrent leur jugement de condamnation. »

Et maintenant écoutons Charles Nodier, qui, après avoir jugé Cyrano avec plus d'indulgence que Guéret, résume ainsi, avec une douce et touchante sympathie pour ce génie incom-

pris et oublié, la *moralité* de ce triste épisode de l'histoire littéraire :

« Il semble qu'un homme qui a ouvert tant de voies au talent et qui est allé si avant lui-même dans toutes les voies qu'il a ouvertes devrait avoir laissé un beau nom dans une littérature. Or demandez, s'il vous plaît, ce que vaut en France le nom littéraire de Cyrano ?

« Il y avait une fois un cheval de bois qui porta dans ses flancs tous les conquérants d'Ilion et qui n'eut point de part au triomphe. Ceci commence comme un conte de fées..., et cependant c'est une histoire.

« Pauvre cheval de bois ! pauvre Cyrano !

« Que s'il avait fait valoir, aux dépens de son honneur, la tutelle obligeante de M. le duc d'Arpajon ou de M. le maréchal de Gassion, et fréquenté sous leurs auspices quelque bureau de pédants favorisé de la clientèle d'un grand seigneur ou avantageusement noté dans la plate Gazette de Loret;

« S'il avait, l'infortuné ! doté de quelques vers d'*Agrippine* la boutique des Cinq Auteurs et l'atelier tragique du Cardinal;

« S'il avait seulement résumé son génie dans le *sonnet sans défaut* qui vaut *un long poëme*, et jeté une troisième pomme de discorde entre les Uranins et les Jobelins;

« S'il avait dépensé son entraînante gaieté à distraire, comme Boisrobert, les veilles moroses d'un tyran cacochyme, ou son mérite éminent de versification, comme Colletet, à dépeindre en six vers descriptifs, au modeste prix de dix pistoles chacun :

La cane barbotant dans la bourbe de l'eau ;

« Que dis-je ? hélas ! s'il avait gardé le *silence prudent* de Conrart, ou s'il avait épanché du moins les flots de sa verve abondante au milieu d'un auditoire moins nombreux que celui de Cassagne, mais un peu frotté de bel esprit et bien accrédité en cour;

« Alors, il eût pu vieillir doucement, dignement, plein de jours, choyé, prôné, pensionné :

Coiffé d'un froc bien raffiné
Et revêtu d'un doyenné.

« Il mourut de chagrin, de misère et peut-être de faim, à l'âge où le génie achève à peine de mesurer ses forces et de comprendre la hauteur à laquelle son essor peut s'élever. Pourquoi tenter aussi la carrière des lettres, quand on a le malheur d'y porter un caractère qui ne sympathise pas avec le monde et une liberté d'âme incapable de souplesse ?

« *Que diable allait-il faire dans cette galère ?*

« Pauvre Cyrano ! »

P. L.

COMBAT DE CYRANO DE BERGERAC

AVEC

LE SINGE DE BRIOCHÉ, AU BOUT DU PONT-NEUF [1]

ÉPITRE A CIRANO DE BERGERAC.

Sur tout animal qui respire,
Le ris est propre à l'homme; il n'appartient qu'à luy;
Donc on ne peut luy deffendre de rire,
Et moins encor de faire rire autruy.
Un auteur est maître aujourd'huy
De nous parler en Héraclite;
Moi, qui ne connois point la tristesse et l'ennuy,
Je prétens m'ériger en petit Démocrite,
Pour mon seul divertissement;
Et sans craindre aucune censure,
Je veux, cher Bergerac, conter fidellement
Ta facétieuse avanture;
Mais, pour le faire plaisamment,
Infuse-moi dans ce moment
Quatre onces d'esprit de vin, cinq dragmes de manie,
Dix grains de folâtre génie,
Et tu vas voir, feu Bergerac,
Que mon affaire est dans le sac.

[1] Cette pièce curieuse a été réimprimée avec des notes, d'après l'édition de 1704, dans les *Variétés historiques et littéraires*, publ. par M. Édouard Fournier (Paris, Jannet, 1855, in-12, t. I). Nous la reproduisons avec son orthographe, qui, quoique rajeunie, constate encore l'époque de sa première publication.

Ma foy, je sens déjà que ton esprit m'inspire;
Je sens qu'il me force de dire
Ce que de ton vivant tu souhaitois d'écrire.
Sans ta mort, dont je suis fâché,
Tu nous aurois peint Brioché,
Son singe, ses marionnettes,
Et chanté là-dessus cent plaisantes sornettes;
Mais, puisque ton esprit s'est infusé chez moy,
L'ouvrage que je donne est moins à toy qu'à moy.

COMBAT DE CIRANO DE BERGERAC AVEC LE SINGE DE BRIOCHÉ, AU BOUT DU PONT-NEUF[1].

Un jour, Phœbus, plus gay qu'à l'ordinaire, avoit quitté de grand matin le lit de Thétis, sa belle hôtesse, pour dorer la terre de ses rayons; il s'étoit même donné les airs de montrer sa tresse blonde pendant douze heures, lorsqu'un auteur, qui se vantoit de tirer son origine des Mages, représenta une tragi-comédie au bout du Pont où le Cheval de bronze[2] accompagne de loin la Samaritaine. Ce fut là que ce brave champion extermina le presqu'homme des marionnettes.

Tout ce beau préambule signifie qu'en un charmant jour d'esté, sur les quatre heures du soir, Cirano de Bergerac tua le singe de Brioché au bout du Pont-Neuf.

Que ne parlois-tu d'abord naturellement? dira quelqu'un.

Doucement, monsieur le critique. Souviens-toy que j'entre

[1] Jean Brioché, ou Briocci, avait établi son théâtre de marionnettes à l'extrémité nord de la rue Guénégaud, en face d'une petite tour en encorbellement sur la Seine, qu'on appelait le *Château Gaillard*. Ce théâtre existait encore en 1677, puisque Boileau en fait mention dans sa VIIe épître, publiée cette année-là; mais alors François Brioché avait succédé à son père, qui s'était retiré ou qui était mort.

[2] C'est ainsi qu'on désignait ordinairement la statue équestre de Henri IV, exécutée par Jean de Bologne, et alors érigée à l'endroit même où s'élève aujourd'hui celle qui l'a remplacée.

dans l'esprit de celuy dont je décris l'avanture, et que la métaphore, l'allégorie, l'hyperbole et le reste, sont gens dont je ne me puis passer aujourd'huy.

J'ay dit que Bergerac se vantoit de tirer son origine des Mages : lecteur, peut-être serois-tu bien aise de sçavoir l'éthimologie comique du terme Cirano.

Bergerac soutenoit, en plaisantant, que mage et roy étoient jadis *unum* et *idem*, qu'on appeloit un roy *cir*, en françois *sire*, et, comme ce mage, ce roy, ce cir, pour faire ses enchantemens, se campoit au milieu d'un cercle, c'est-à-dire d'un O, on le nommoit *cir an o*.

Charbonnons maintenant le portrait de mon héros, j'entens le portrait de sa corporance; il n'est question que de celuy-cy, et il fait beaucoup à la chose. Bergerac n'estoit ni de la nature des Lapons, ny de celle des geans. Sa tête paroissoit presque veuve de cheveux; on les eût comptez de dix pas. Ses yeux se perdoient sous ses sourcils; son nez, large par sa tige et recourbé, représentoit celuy de ces babillards jaunes et verds, qu'on apporte de l'Amérique. Ses jambes, broüillées avec sa chair, figuroient des fuseaux. Son ésophage pagotoit un peu. Son estomach étoit une copie de la bedaine ésopique. Il n'est pas vrai que notre auteur fût malpropre; mais il est vrai que ses souliers aimoient fort madame la boue : ils ne se quittoient presque point.

Après avoir portraituré Bergerac, venons à Brioché. Quand je serois peintre en fresque, en huile, en détrempe, on ne verroit point icy sa peinture. Eh! pourquoy? parce qu'elle ne sert pas à mon sujet.

Encore une digression, monsieur le lecteur, et puis plus. On connoîtra par là que Brioché fut original pour les marionnettes, puisque certains, en certains païs, les croyoient personnes vivantes. Il se mit un jour en tête de se promener au loin avec son petit Ésope de bois remuant, tournant, virant, dansant, riant, parlant, petant. Cet hétéroclite marmouset, disons mieux, ce drolifique bossu, s'appeloit Polichinelle; son camarade se nommoit Voisin, et manioit un violon, comme Pierrot le Fort[1].

Après que Brioché se fut présenté en divers bourgs, bourgades, villes, villages, escorté de Polichinelle et de sa bande,

[1] Virtuose renommé au dix-septième siècle.

il piétonna en Suisse dans un canton, dont Rochefort[1] n'a point de réminiscence, ni moy non plus. Qu'importe? c'étoit un quartier où l'on connoissoit les Marions, et point les marionnettes.

Polichinelle ayant montré son minois aussi bien que sa sequelle, en présence d'un peuple brûle-sorcier, on dénonça Brioché aux magistrats. Des témoins attestoient avoir oüy jargonner, parlementer et deviser de petites figures qui ne pouvoient être que des diables : on decrette contre le maître de cette troupe de bois animée par des ressorts. Sans la rethorique d'un homme d'esprit qui prêcha les accusateurs, on auroit condamné le sieur Brioché à la grillade dans la Grève de ce païs-là, s'il y en a une, s'entend. On se contenta de dépoüiller les marionnettes qui montroient leur nudité[2].

Brioché servit de plastron à d'étranges bourrasques pendant le cours de sa vie turlipine; mais la mort de son singe le saisit et l'affligea si cruellement, que peu s'en fallut qu'il n'allât luy tenir compagnie au delà du bateau caronique.

Voilà ma digression finie. Entrons maintenant dans l'arène et voyons le combat en question. Notre auteur, galoppant de son pied sur le Pont-Neuf, s'arrêta court devant le logis de Brioché. Une troupe de gens du régiment de l'arc-en-ciel[3], attendant que les machines briochiques fussent prêtes à donner le divertissement à l'honorable compagnie, agaçoient le singe deffunt. Ce singe étoit gros ainsi qu'un pâté d'Amiens, grand comme un petit homme, bouffon en diable; Brioché l'avoit coëffé d'un vieux vigogne, dont un plumet cachoit les trous, les fissures, la gomme et la colle; il lui avoit ceint le col d'une fraise à la Scaramouche; il lui faisoit porter un pourpoint à six basques mouvantes garni de passemens et d'éguillettes, vêtement qui sentoit le laquéisme; il lui avoit concédé un baudrier où pendoit une lame sans

[1] César Rochefort, auteur d'un *Dictionnaire des mots de la langue françoise* (Paris, 1649, in-fol.), dans lequel sont compris tous les noms géographiques.

[2] Cette aventure de Brioché est racontée avec plus de détails dans les *Nouveaux Mémoires d'histoire, de critique et de littérature*, par l'abbé d'Artigny (t. V, p. 123).

[3] C'est-à-dire la foule des laquais aux livrées de toutes couleurs.

pointe. *Nota*, que le maître avoit accoutumé son disciple à se mettre en garde et à pousser quelques bottes. Cette remarque est nécessaire[1]. »

A l'aspect de la figure de Bergerac, la troupe à couleurs éclata de rire sardoniquement; un de la bande fit faire le moulinet au feutre de l'auteur; un autre gaillard, en luy appuyant une chiquenaude au beau milieu de la face, s'écria : « Est-ce là votre nez de tous les jours? Quel diable de nez! Prenez-donc la peine de reculer, il m'empêche de voir! » Notre nasardé, plus brave que dom Quixote de la Manche, mit flamberge au vent contre vingt ou trente agresseurs à brettes : les laquais alors portoient des épées[2]. Il les poussa si vivement, qu'il les chassa tous devant luy comme le mâtin d'un berger fait un troupeau. Belle comparaison! Laissez-la passer.

Le singe, farci d'une ardeur guénonique, lorgnant notre guerrier le fer en main, se présenta pour luy allonger une botte de quarte. Bergerac, dans l'agitation où il se trouvoit, crut que le singe étoit un laquais et l'embrocha tout vif. O! quelle désolation pour Brioché!

« Animal sans pareil, s'écria-t-il, larmoyant comme un veau, t'avois-je doué de tant de gentillesses pour te faire transpercer la bedaine? Digne amusement de la canaille, introducteur du divertissement marionnettique, cher Fagotin de mes lucratives folies, utile et facétieux gagne-pain, bête moins bête que tel homme, singe des plus singes, où me réduis-tu! »

Après ces pitoyables et lamentables paroles, il se cola quelque temps sur le mort; ensuite, son camarade Violon, l'angoisse au cœur, s'empara du corps du deffunt; ayant détaillé maintes remontrances à son maître, il luy persuada, *primo*, de rendre six blancs à ceux qui étoient entrez pour

[1] Le singe de Brioché se nommait Fagotin. *Voy.* le *Tartufe* de Molière, acte III, sc. IV, et le *Roman bourgeois* de Furetière.

[2] « Ce détail, dit M. Édouard Fournier, prouve que la scène eut lieu plus d'un an avant la mort de Cyrano, puisque la défense faite aux laquais de porter l'épée se trouve aussi dans la déclaration royale de 1654, rendue à propos du meurtre de M. de Tilladet, capitaine aux gardes, » qui fut tué par une bande de laquais, au mois de janvier 1654.

visiter les marionnettes; *secundo* et *ultimo*, de noyer sa douleur dans le vin. Brioché suivit ce conseil salutaire; ils prennent tous deux le chemin du cabaret gargotique : on y sable des rasades, la couleur enlumine la face, les esprits volatils de la liqueur petillante s'insinuent dans la glande pinéale : alors, que de pleurs vineux sur la privation d'un trépassé! que de clameurs bachiques contre l'assassin! Minuit se fit entendre, l'hôte reçut de la pécune, on déguerpit. Brioché ne put reconnoître sa maison, tant il étoit brouillé; il eut même un si grand mal de cœur, qu'il vomit de foiblesse dans un égout où il se trouva enfangé. Son camarade étoit si peu hardy, qu'au lieu d'avancer pour débourber son maître du cloaque, il reculoit en arrière et battoit la terre de son corps. Ils restèrent trois heures à serpenter les rues, enveloppez dans les voiles ténébreux de l'ennemie du jour. La corne argentée de Diane vint à briller sur l'horizon : à la lueur de ce flambeau nocturne, ils regagnèrent leur gîte, bien harassez : là, ils firent mille caresses à leur duvet; Morphée leur ferma les paupières. Laissons nos gens entre ses bras; à bientôt choses nouvelles.

Cinq ou six heures après, Brioché ouvre ses visières, mal nettes, il rumine à sa perte. « Quittons le grabat, dit-il, et intentons un procès criminel. »

Ce qui fut dit, fut exécuté : il se lève et met la main à l'œuvre; il ne prétendoit pas moins que cinquante pistoles de dommages et intérêts.

Bergerac se deffendit en Bergerac, c'est-à-dire avec des écrits facétieux et des paroles grotesques : il dit au juge, qu'il payeroit Brioché en poëte, ou en monnoye de singe; que les espèces étoient un meuble que Phœbus ne connoissoit point; il jura qu'il apothéoseroit la bête morte, par une épitaphe appollinique.

Sur les raisons alléguées, Brioché fut débouté de ses prétentions; on luy deffendit même de laisser vaguer à l'avenir le singe qui succéderoit au deffunt, crainte d'accident.

Dixi.

HISTOIRE COMIQUE

OU

VOYAGE DANS LA LUNE

A MESSIRE

TANNEGUY REGNAULT DES BOIS-CLAIRS

CHEVALIER, CONSEILLER DU ROI EN SES CONSEILS,
ET GRAND PRÉVÔT DE BOURGOGNE ET BRESSE[1].

MONSIEUR,

Je satisfais à la dernière volonté d'un mort que vous obligeâtes d'un signalé bienfait pendant sa vie. Comme il étoit connu d'une infinité de gens d'esprit, par le beau feu du sien, il fut absolument impossible que beaucoup de personnes ne sussent la disgrâce qu'une dangereuse blessure, suivie d'une violente fièvre, lui causa quelques mois devant sa

[1] Cette dédicace est imprimée en tête de la première édition du *Voyage dans la Lune*. Voy. ci-après la Préface de Lebret, qui nous paraît avoir adressé plusieurs lettres à M. des Bois-Clairs et à sa femme, qu'il devait connaître en qualité d'ancien ami de Cyrano. Ces lettres sont publiées dans le recueil de *Lettres diverses* de Lebret, sur lequel nous aurons plus d'une occasion de revenir. Une de ces lettres (*à M. des B.*) est certainement relative à Cyrano et se rapporte à ses expériences de physique comme à sa philosophie antireligieuse; elle contient de sages conseils sur le danger qu'il y a de parler trop sur des matières épineuses : « Je sais bien, dit-il en terminant, que la démangeaison de passer pour bel esprit prévaut souvent sur le raisonnement; mais combien en avons-nous connus, qui, s'y étant laissés emporter, se sont trouvés en tel état, qu'ils auroient voulu n'avoir pas seulement su lire, tant les meilleures choses deviennent dangereuses entre les mains de ceux qui n'en savent pas faire un bon usage ! »

mort. Plusieurs ont ignoré par quel bon démon il avoit été secouru; mais il a cru que le nom n'en devoit pas être moins public que l'action lui en fut avantageuse. Vous étiez son ami, vous l'en aviez souvent assuré, et même vous le lui auriez témoigné en plusieurs rencontres où vous saviez le besoin qu'il en avoit; mais qu'étoit-ce faire, que quelques autres hommes n'eussent fait comme vous? qu'étoit-ce paroître envers notre ami, que ce que vous paroissiez envers cent autres qui n'étoient point de sa trempe? Il falloit donc le tirer de la presse, et que votre générosité, le distinguant du grand nombre de ceux que vous obligiez, fît voir non-seulement, comme parle Aristote, qu'elle n'avoit pas dégénéré, mais qu'elle avoit enchéri sur soi-même en faveur d'un si digne sujet; de sorte que, quand vous eûtes la bonté de lui rendre des preuves de votre protection et de votre amitié dans sa maladie, dont vous arrêtâtes le cours par vos soins et les assistances généreuses que vous lui rendîtes en l'extrémité de ses maux les plus violens; ce fut d'une si puissante protection pour lui, qu'il espéra de vous encore celle qu'un peu devant sa mort il me pria de vous demander pour cet ouvrage, et ce sera aussi de cette grande confiance et de ce dernier sentiment que vous jugerez de ceux qu'il doit avoir eus de votre amitié, puisque c'est dans ce moment fatal que la bouche parle comme le cœur :

> *Nam veræ voces tum demum pectore ab imo*
> *Eliciuntur...*

Et je me suis rendu l'interprète du sien, d'autant plus volontiers, que je prenois part également à ses disgrâces, comme au bien qu'on lui faisoit; et que, par cette raison, comme par mon inclination particulière, je suis, en vérité,

Monsieur,

Votre très-humble et très-affectionné serviteur,

LE BRET.

A L'AUTEUR

DES

ÉTATS ET EMPIRES DE LA LUNE

SONNET[1]

Ton esprit, qu'en son vol nul obstacle n'arrête,
Découvre un autre monde à nos ambitieux,
Qui tous également respirent sa conquête
Comme un noble chemin pour arriver aux cieux.

Mais ce n'est point pour eux que la palme s'apprête.
Si j'étois du conseil des destins et des Dieux,
Pour prix de ton audace, on chargeroit ta tête
Des couronnes des rois qui gouvernent ces lieux.

1 Ce sonnet, qui se trouve dans les *Œuvres poétiques du sieur de P.* (Prade), publiées en 1650 (*Paris, Nicolas et Jean de la Coste*, in-4), prouve, comme nous l'avions supposé, que le *Voyage dans la Lune* était composé longtemps avant la mort de Cyrano, auquel il causa sans doute quelques graves ennuis, car les copies de cet ouvrage circulaient à Toulouse et aux environs (c'est lui-même qui nous l'apprend dans l'*Histoire des États et empires du Soleil*), et les dévots y trouvèrent beaucoup de propositions malsonnantes et sentant l'hérésie. Au reste, nous sommes à peu près sûr d'avoir rencontré le *Voyage dans la Lune* dans un recueil de pièces imprimé vers 1654.

Mais non, je m'en dédis; l'inconstante fortune
Semble avoir trop d'empire en celui de la Lune :
Son pouvoir n'y paroît que pour tout renverser.

Peut-être verrois-tu, dans ces demeures mornes,
Dès le premier instant ton État s'éclipser
Et du moins chaque mois en rétrécir les bornes.

DE PRADE.

PRÉFACE[1]

Lecteur, je te donne l'ouvrage d'un mort, qui m'a chargé de ce soin, pour te faire connoître qu'il n'est pas un mort du commun;

> Puisqu'il n'est point couvert de ces tristes lambeaux
> Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux;

qu'il ne s'amuse plus à faire de vaines plaintes, à renverser les meubles d'une chambre, à traîner des chaînes dans un grenier; qu'il ne souffle point la chandelle dans une cave, qu'il

[1] Cette Préface, qui est de Henri Lebret aîné, l'ami *le plus inviolable* et l'exécuteur testamentaire de Cyrano, a paru avec la première édition posthume du *Voyage dans la Lune*, édition sans date, laquelle doit être de 1656. Nous avons retrouvé textuellement la plus grande partie de cette Préface dans le recueil de *Lettres diverses* de M. Lebret, où elle figure sous la forme d'une lettre anonyme adressée à *Monsieur Lebret, prévôt de l'église de Montauban.* Voici le commencement de cette lettre, laquelle ne renferme pas les détails biographiques qui ont été ajoutés depuis dans la préface de Lebret: « Monsieur, j'ai fait mettre au net l'ouvrage du mort, pour qui vous avez tant témoigné d'inclination, et je vous en envoie une copie, afin qu'il ne soit plus redevable de votre estime au rapport d'autrui et que vous le connoissiez par lui-même pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour un mort qui n'est pas du commun, » etc. Les différences qui existent d'ailleurs entre la lettre et la Préface sont si peu importantes, que nous croyons inutile de les si-

ne bat personne, qu'il ne fait point le Cauchemar, ni le Moine-bourru, ni enfin aucune des fadaises dont on dit que les autres morts épouvantent les sots; et qu'au contraire de tout cela, il est d'aussi belle humeur que jamais. Je crois qu'une façon d'agir, si agréable et si extraordinaire dans un mort, suspendra le chagrin des plus Critiques, en faveur de cet ouvrage, parce qu'il y auroit double lâcheté d'insulter à des mânes si remplies de bienveillance, et si soigneuses du divertissement des vivans; mais que cela soit ou ne soit pas, que le Critique le révère ou le morde, je suis assuré qu'il s'en souciera d'autant moins que sa belle humeur est l'unique chose de ce monde qu'il ait retenue en l'autre; de sorte qu'étant impassible à tout le reste, quelque coup que la médisance lui porte, il ne fera que blanchir. Ce n'est pas (raillerie à part) que je veuille imposer à personne la nécessité de n'en juger que par mes yeux : je sais trop bien que la lecture n'est agréable qu'à proportion de ce qu'elle est libre; c'est pourquoi je trouve bon que chacun en juge selon le fort ou le foible de son génie; mais je prie les plus généreux de se laisser prévenir par cette favorable pensée, qu'il n'a eu pour but que le plaisant, et c'est ce qui lui a pu faire négliger quelques endroits, auxquels, à cause de cela, on doit une attention d'autant moins austere, que par ce moyen on l'excusera plus facilement de la circonspection, qu'autrement on y désireroit trop grande de sa part, de la mienne, de celle des Imprimeurs.

Quid ergo?
Ut scriptor si peccat, idem librarius usque
Quamvis est monitus, venia caret[1].

gnaler, à l'exception de cette phrase, qui prouve que Cyrano n'était pas en trop bonne odeur auprès des dévots. L'auteur de la lettre, après avoir dit que ce mort ne s'amusait à aucune des fadaises dont on prétend « que certains morts épouvantent les sots, » déclare « qu'au contraire de tout cela, il est de la plus belle humeur du monde. De quoi je suis assuré que vous demeurerez d'accord, quand vous aurez lu son ouvrage. J'y ajoute un éclaircissement de tous les doutes que vous a faits là-dessus ce cagot, dont vous ne voulez pas dire le nom et qui ne me donne aucune curiosité. » Voy., sur les *Lettres diverses* de Lebret, la note que nous avons placée à la fin du *Pédant joué*.

[1] Horat., *de Arte poet.*

J'avoue, toutefois, que, si j'eusse eu le temps, ou que je n'y eusse pas prévû de très-grandes difficultés, j'aurois volontiers examiné la chose, de sorte qu'elle t'auroit semblé peut-être plus complète; mais j'ai appréhendé d'y mettre, ou de la confusion, ou de la difformité, si j'entreprenois d'en changer l'ordre, ou de suppléer à quelques lacunes, par le mélange de mon style au sien, dont ma mélancolie ne me permet pas d'imiter la gaieté, ni de suivre les beaux emportemens de son imagination; la mienne, à cause de sa froideur, étant beaucoup plus stérile. C'est une disgrâce qui est arrivée à presque tous les ouvrages posthumes, où ceux qui se sont donné le soin de les mettre au jour ont souffert de semblables lacunes, dans la crainte (s'ils en avoient entrepris le supplément) de ne pas quadrer à la pensée de l'Auteur. Ceux de Pétrone sont de ce nombre-là; mais on ne laisse pas d'en admirer les beaux fragmens, comme on fait les restes de l'ancienne Rome.

Peut-être, toutefois, que, sans mettre ces choses en considération, le Critique, qui ne se dément jamais, biaisant au reproche qu'il pourroit encourir s'il attaquoit un mort, changera seulement d'objets, et prétendra me rendre caution de l'événement de ce Livre, sous ombre que je me suis donné le soin de son impression; mais j'appelle dès à présent, de son sentiment, à celui des Sages, qui me dispenseront toujours d'être responsable des faits d'autrui, et de rendre raison d'un pur effet de l'imagination de mon ami, qui lui-même n'auroit pas entrepris d'en donner de plus solides que celles qu'on rend ordinairement des fables et des romans.

Je dirai seulement, par forme de manifeste en sa faveur, que sa chimère n'est pas si absolument dépourvue de vraisemblance, qu'entre plusieurs grands hommes anciens et modernes, quelques-uns n'aient cru que la Lune étoit une terre habitable; d'autres, qu'elle étoit habitée[1]; et d'autres plus

[1] Henri Lebret, en étudiant l'ouvrage posthume qu'il se chargeait de publier, avait fini par se persuader que les visions lunatiques de Cyrano n'étaient pas plus invraisemblables que d'autres systèmes de philosophie. Il crut aussi avoir hérité de la plume de son ami; car, dans une lettre adressée à mademoiselle **** (Voy. ses *Lettres diverses*, p. 104 et suiv.), il raconte l'ascension qu'il fit au pic du Midi, et il emprunte au *Voyage dans la Lune* le principal épisode de son Voyage dans les Pyrénées. Ce morceau intéresse

retenus, qu'elle leur sembloit telle. Entre les premiers et les seconds, Héraclite a soutenu qu'elle étoit une terre entourée

trop notre Cyrano, pour n'avoir pas sa place dans cette nouvelle édition : « J'étendis mon manteau, dit-il, sur cette neige, et, malgré le froid, m'y endormis. Mon guide et Champagne, qui est un témoin irréprochable de tout cela, en firent autant, jusqu'à ce que l'envie de boire leur fît perdre celle de dormir; après quoi, ne sachant que faire, et la nuit étant venue, ils s'amusèrent à regarder la lune, qui étoit plus pleine qu'un œuf, et dans laquelle ayant découvert, par le moyen de ma lunette, beaucoup de choses qui les étonnèrent, le bruit de leur admiration m'éveilla. Je pris la lunette, qui s'appelle en termes de l'art un *télescope;* et, l'appuyant sur une pointe de rocher, je portai ma vue dans ce grand rond lumineux, dont je parcourus toutes les parties ; mais je les distinguai bien mieux, sans comparaison, qu'on ne les a marquées dans les cartes que l'on en a faites, car j'y vis effectivement des mers, des forêts, des montagnes, des rivières et des villes; j'y découvris même des rossignols sur des arbres, et je crois que, si j'eusse eu quelque invention qui m'eût autant allongé les oreilles que le télescope m'allongeoit les yeux, je les eusse ouïs chanter. Cela me donna beaucoup de satisfaction; de sorte qu'ayant fait éloigner mon guide et Champagne, pour n'en être pas interrompu, je repris le télescope et me remis à contempler de plus belle ce monde qui fait rire si mal à propos tant de sottes gens qui ne croient rien de ce qu'on en dit; et, tout de bon, j'y découvris des choses qui enchérissent par-dessus ce qu'en ont écrit les plus grands philosophes. Le peuple, entre autres choses, y est grand, puissant et y marche à quatre pattes, comme le dit Monsieur de Bergerac : à quoi je n'avois pas ajouté beaucoup de foi avant cela ; mais je doute d'autant moins à cette heure de tout ce qu'il en a écrit, que je l'y vis lui-même sur un grand char tiré par six hippogriffes qui marchoient des pieds et des ailes avec tant de rapidité, que je le perdis de vue un moment après. Il passa au milieu d'une multitude incroyable de peuple, et entra dans une grande ville qui étoit au bout du chemin que ses hippogriffes avoient enfilé, et au devant de laquelle il y avoit une espèce d'arc triomphal rempli de plusieurs inscriptions à sa louange, d'où je conjecture que c'étoit une entrée solennelle qu'on lui faisoit en cette ville-là, et je me réjouis de voir que tôt ou tard les grands hommes sont récompensés, et que le ciel permet, quand leur propre pays leur témoigne de l'ingratitude, que les étrangers leur rendent les honneurs qui leur sont dus. Cependant la montagne où j'étois tournant avec tout notre globe, je perdis de vue celui de la lune... »

de brouillards[1]; Xénophon, qu'elle étoit habitable; Anaxagoras, qu'elle avoit des collines, des vallées, des forêts, des maisons, des rivières, et des mers; et Lucien[2], qu'il y avoit vu des hommes avec lesquels il avoit conversé et fait la guerre contre les habitans du Soleil : ce qu'il conte toutefois avec beaucoup moins de vraisemblance et de gentillesse d'imagination que Monsieur de Bergerac. En quoi certainement les Modernes l'emportent sur les Anciens, puisque les gansars, qui y portèrent l'Espagnol, dont le Livre parut il y a quelques années[3], les bouteilles pleines de rosée, les fusées volantes et le chariot d'acier de Monsieur de Bergerac, sont des machines bien plus agréablement imaginées que le Vaisseau dont se servit Lucien, pour y monter[4]. Enfin, entre les derniers, le Pere de Mersenne[5], dont la grande piété et la science profonde ont été également admirées de ceux qui l'ont connu, a douté si la Lune n'étoit pas une terre, à cause des eaux qu'il y remarquoit, et que celles qui environnent la terre où nous sommes en pourroient faire conjecturer la même chose à ceux qui en seroient éloignés de soixante demi-diamètres terrestres, comme nous sommes de la Lune. Ce qui peut passer pour une espèce d'affirmation, parce que le doute, dans un si grand homme, est toujours fondé sur une bonne raison, au moins sur plusieurs apparences qui y équipollent. Gilbert[6] se déclare plus précisément sur le même sujet, car il veut[7] que la Lune

[1] Diog. Laert., *de Vitis philosoph.*

[2] Dans son *Traité de l'Histoire vraie.*

[3] Lebret veut parler d'un ouvrage de François Godwin, traduit de l'anglais par Jean Baudoin, sous ce titre : *L'Homme dans la Lune, ou le Voyage chimérique fait au monde de la Lune nouvellement découvert, par Dominique Gonzalès, aventurier espagnol.* (Paris, F. Piot, 1648, in-8°.) Dans ce roman, qui peut avoir donné à Cyrano l'idée du sien, l'Espagnol se fait enlever dans la lune par des gansars, grosses oies d'Amérique.

[4] Dans son *Traité des quest. inouïes*, chap. IX et XVII.

[5] Marin Mersenne, religieux minime, né en 1588, mort en 1640, célèbre physicien et géomètre, traducteur des ouvrages de Gassendi et partisan enthousiaste des doctrines de Descartes, son ami.

[6] Guill. Gilbert, célèbre médecin anglais, mort en 1603. Son livre, où il a fait preuve d'une science universelle, parut à Londres en 1600, sous ce titre : *De Magnete et magneticis corporibus.*

[7] *Philos. magnet.*, lib. II, cap. XIII et XIV.

soit une terre, mais plus petite que la nôtre, et il s'efforce de le prouver par les convenances qui sont entre celle-ci et celle-là. Henry Leroy[1] et François Patrice[2] sont de ce sentiment, et expliquent fort au long[3] sur quelles apparences ils se fondent, soutenant enfin que notre Terre et la Lune se servent de Lunes réciproquement.

Je sais que les Péripatéticiens ont été d'opinion contraire, et qu'ils ont soutenu que la Lune ne pouvoit être une terre, parce qu'elle ne portoit point d'animaux; qu'ils n'y auroient pu être que par la génération et la corruption, et que la Lune est incorruptible, qu'elle a toujours été portée d'une situation stable et constante, et qu'on n'y a remarqué aucun changement depuis le commencement du monde jusqu'à présent. Mais Hevelius[4] leur répond que notre Terre, quelque corruptible qu'elle nous paroisse, n'a pas laissé de durer autant que la Lune, où il s'est pu faire des corruptions, dont nous ne nous sommes jamais aperçus, parce qu'elles s'y sont faites dans ses moindres parties, et sur sa simple surface; comme celles qui se font sur la surface de notre Terre, où nous ne les pourrions découvrir, si nous en étions aussi éloignés que de la Lune. Il ajoute plusieurs autres raisonnemens qu'il confirme par un télescope de son invention, avec quoi il dit (et l'expérience en est facile et familière) qu'il a découvert dans la Lune que les parties plus luisantes et plus épaisses, les

[1] Henri Leroy ou de Roy, dit *Regius*, médecin philosophe, zélé partisan de Descartes et propagateur de ses doctrines, né à Utrecht en 1598, mort en 1679.

[2] C'est Franç. Patrizio, savant philosophe, qui professait à Ferrare et à Rome, vers la fin du seizième siècle; il mourut en 1597, à l'âge de soixante-sept ans. Ses ouvrages, écrits en latin et en italien, sont nombreux; ils renferment une foule d'opinions neuves et hardies.

[3] Le premier, au livre II de sa *Philos. naturalis* (Amst., 1654, in-4); le second, au livre II de sa *Nova de universis philosophia* (Ferr., 1591, in-fol.).

[4] Jean Hevelius, célèbre astronome, né à Dantzig en 1611, était un des correspondants les plus assidus de Gassendi. Son premier et son plus célèbre ouvrage, dont il est ici question, donne une description complète de la Lune, avec beaucoup de planches qui en représentent toutes les parties; c'est la *Selenographia*, publiée à Dantzig en 1647.

grandes et les petites, ont un juste rapport avec nos mers, nos rivières, nos lacs, nos plaines, nos montagnes et nos forêts[1].

Enfin, notre divin Gassendi[2], si sage, si modeste, et si savant en toutes ces choses, ayant voulu se divertir, comme je crois qu'ont voulu faire les autres, a écrit sur ce sujet[3], de même que Hevelius, ajoutant qu'il croit qu'il y a des montagnes dans la Lune, hautes quatre fois comme le mont Olympe, à prendre sa hauteur sur celle que lui donne Anaxagoras, c'est-à-dire de quarante stades, qui reviennent environ à cinq milles d'Italie.

Tout cela, Lecteur, te peut faire connoître que Monsieur de Bergerac ayant eu tant de grands hommes de son sentiment, il est d'autant plus à louer, qu'il a traité plaisamment une chimère dont ils ont traité trop sérieusement : aussi, avoit-il cela de particulier, qu'il croyoit qu'on devoit rire et douter de tout ce que certaines gens assurent bien souvent aussi opiniâtrément que ridiculement; en sorte que je lui ai ouï dire plusieurs fois qu'il avoit autant de Farceurs qu'il rencontroit de Sidias (c'est le nom d'un pédant que Théophile[4], dans ses fragments comiques, fait battre à coups de poing contre un jeune homme à qui le pédant opiniâtroit qu'*odor in pomo non erat forma, sed accidens*), parce qu'il croyoit qu'on pouvoit donner ce nom à ceux qui disputent, avec la même opiniâtreté, de choses aussi inutiles.

L'éducation que nous avions eue ensemble, chez un bon prêtre de la campagne qui tenoit de petits pensionnaires, nous avoit faits amis dès notre plus grande jeunesse, et je me souviens de l'aversion qu'il avoit dès ce temps-là pour ce qui lui paroissoit l'ombre d'un Sidias; parce que, dans la pensée que cet homme en tenoit un peu, il le croyoit incapable de lui en-

[1] Voy. la *Selenogr.*, pag. 119, 135, 249, 297 et *alib.*

[2] Pierre Gassendi, célèbre philosophe, savant universel, chef de l'école épicurienne du dix-septième siècle, né à Chantersier (Provence) en 1592, mort à Aix en 1655. Ce passage, où Lebret le qualifie de *divin*, prouve qu'il l'avait connu et qu'il avait été peut-être, comme Cyrano, un des disciples de ce grand homme.

[3] *Lib. de Meteorol.*, *Episc.*, p. 882.

[4] Auteur de comédies grecques, qui ne nous sont connues que par leurs titres et par quelques fragments conservés par Suidas et Athénée.

seigner quelque chose; de sorte qu'il faisoit si peu d'état de ses leçons et de ses corrections, que son pere, qui étoit un bon vieux Gentilhomme assez indifférent pour l'éducation de ses enfans, et trop crédule aux plaintes de celui-ci, l'en retira un peu trop brusquement; et, sans s'informer si son fils seroit mieux ailleurs, il l'envoya à Paris, où il le laissa jusqu'à dix-neuf ans sur sa bonne foi. Cet âge, où la nature se corrompt plus aisément, et la grande liberté qu'il avoit de ne faire que ce que bon lui sembloit, le portèrent sur un dangereux penchant, où j'ose dire que je l'arrêtai; parce qu'ayant achevé mes études, et mon père voulant que je servisse dans les Gardes, je l'obligeai d'entrer avec moi dans la Compagnie de Monsieur de Carbon Castel-Jaloux[1]. Les duels, qui sembloient, en ce temps-là, l'unique et le plus prompt moyen de se faire connoître, le rendirent en si peu de jours si fameux, que les Gascons, qui composoient presque seuls cette Compagnie, le considéroient comme le démon de la bravoure, et lui comptoient autant de combats que de jours qu'il y étoit entré. Tout cela cependant ne le détournoit point de ses études, et je le vis un jour dans un corps de garde travailler à une Elegie avec aussi peu de distraction que s'il eût été dans un cabinet fort éloigné du bruit. Il alla quelque temps après au siége de Mouzon, où il reçut un coup de mousquet au travers du corps, et, depuis, un coup d'épée dans la gorge, au siége d'Arras en 1640[2]. Mais les incommodités qu'il souffrit pen-

[1] Tous les gardes du roi étaient nobles, ou le devenaient par le seul fait de leur entrée dans le corps des gardes, car ils avaient dès lors le droit de se qualifier d'*écuyers*. M. de Carbon, qui commandait une compagnie que les Gascons composaient presque seuls, devait être un triple Gascon, comme seigneur de Castel-Jaloux ou Geloux, petite ville de Guyenne, située à trois lieues de la Garonne, et fameuse par une vieille tour, au sujet de laquelle les habitants faisaient bien des contes pour expliquer l'origine du nom de leur ville. Il avait été d'abord capitaine au régiment de Saint-Aignan et commandant du château de Bomiers, en Berri.

[2] Lebret semble faire allusion aux blessures de son ami, dans une lettre qu'il adresse de Montauban à une dame qu'il avoit aimée à Paris : « Un Gascon vous diroit qu'il a toutes les affaires de son canton sur les bras; qu'un coup de pique qu'il reçut au siége d'Arras, un coup de pertuisane à la bataille de Lens et un coup de

dant ces deux siéges, celles que lui laissèrent ces deux grandes plaies, les fréquens combats que lui attiroit la réputation de son courage et de son adresse, qui l'engagèrent plus de cent fois à être second (car il n'eut jamais une querelle, de son chef), le peu d'espérance qu'il avoit d'être considéré, faute d'un patron, auprès de qui son génie tout libre le rendoit incapable de s'assujétir, et enfin le grand amour qu'il avoit pour l'étude, le firent renoncer entièrement au métier de la guerre, qui veut tout un homme, et qui le rend autant ennemi des lettres que les lettres le font ami de la paix. Je te particulariserois quelques combats qui n'étoient point des duels, comme fut celui où, de cent hommes attroupés pour insulter en plein jour à un de ses amis sur le fossé de la porte de Nesle, deux, par leur mort, et sept autres, par de grandes blessures, payèrent la peine de leur mauvais dessein. Mais, outre que cela passeroit pour fabuleux, quoique fait à la vue de plusieurs personnes de qualité qui l'ont publié assez hautement pour empêcher qu'on n'en puisse douter, je crois n'en devoir pas dire davantage, puisque aussi bien en suis-je à l'endroit où il quitta Mars pour se donner à Minerve; je veux dire qu'il renonça si absolument à toutes sortes d'emplois depuis ce temps-là, que l'étude fut l'unique auquel il s'adonna jusqu'à la mort.

Au reste, il ne bornoit pas sa haine pour la sujétion, à celle qu'exigent les Grands auprès desquels on s'attache; il l'étendoit encore plus loin, et même jusqu'aux choses qui lui sembloient contraindre les pensées et les opinions, dans lesquelles il vouloit être aussi libre que dans les plus indifférentes actions; et il traitoit de ridicules certaines gens qui, avec l'autorité d'un passage, ou d'Aristote, ou de tel autre, prétendent, aussi audacieusement que les disciples de Pithagore avec leur *Magister dixit*, juger des questions importantes, quoique des expériences sensibles et familières les démentent tous les jours. Ce n'est pas qu'il n'eût toute la vénération qu'on doit avoir pour tant de rares Philosophes, anciens et modernes; mais la grande diversité de leurs sectes, et l'étrange contra-

canon à celle des Dunes de Dunkerque, l'empêchent d'aller à cheval, en carrosse et en litière; de sorte que, n'étant pas de condition à aller à pied, il est contraint de se priver de l'honneur de vous aller rendre ses devoirs. »

riété de leurs opinions, lui persuadoient qu'on ne devoit être d'aucun parti :

Nullius addictus jurare in verba Magistri[1].

Démocrite et Pyrrhon lui sembloient, après Socrate, les plus raisonnables de l'antiquité; encore, n'étoit-ce qu'à cause que le premier avoit mis la vérité dans un lieu si obscur, qu'il étoit impossible de la voir; et que Pyrrhon avoit été si généreux, qu'aucun des Savans de son siècle n'avoit pu mettre ses sentimens en servitude, et si modeste, qu'il n'avoit jamais voulu rien décider; ajoutant, à propos de ces Savans, que beaucoup de nos Modernes ne lui sembloient que les échos d'autres Savans, et que beaucoup de gens passent pour très-doctes, qui auroient passé pour très-ignorans, si des Savans les avoient précédés. De sorte que, quand je lui demandois pourquoi donc il lisoit les ouvrages d'autrui, il me répondoit que c'étoit pour connoître les larcins d'autrui, et que, s'il eût été juge de ces sortes de crimes, il y auroit établi des peines plus rigoureuses que celles dont on punit les voleurs de grands chemins; à cause que, la gloire étant quelque chose de plus précieux qu'un habit, qu'un cheval, et même que de l'or, ceux qui s'en acquièrent par des livres qu'ils composent de ce qu'ils dérobent chez les autres étoient comme des voleurs de grands chemins, qui se parent aux dépens de ceux qu'ils dévalisent; et que, si chacun eût travaillé à ne dire que ce qui n'eût point été dit, les bibliothèques eussent été moins grosses, moins embarrassantes, plus utiles, et la vie de l'homme, quoique très-courte, eût presque suffi pour lire et savoir toutes les bonnes choses; au lieu que, pour en trouver une qui soit passable, il en faut lire cent mille, ou qui ne valent rien, ou qu'on a lues ailleurs une infinité de fois, et qui font cependant consumer le temps inutilement et désagréablement.

Néanmoins, il ne blâmoit jamais un ouvrage absolument, quand il y trouvoit quelque chose de nouveau; parce qu'il disoit que c'étoit un accroissement de bien aussi grand pour la République des Lettres que la découverte des terres nouvelles est utile aux anciennes; et la nation des Critiques lui sembloit

[1] Horat., *Ep.*, lib. I.

d'autant plus insupportable, qu'il attribuoit, à l'envie et au dépit qu'ils avoient de se voir incapables d'aucune entreprise (qui est toujours louable, quand bien l'effet n'y répondroit pas entièrement), la passion qu'ils font paroître à reprendre les autres. *Non ego paucis*, disoit-il,

Non ego paucis
Offendar maculis quas aut incuria fudit
Aut humana parum cavit natura [1].

« Et, en effet, si on souffre bien des ombres dans un tableau, pourquoi ne pas souffrir dans un Livre quelques endroits moins forts que d'autres, puisque, par la règle des contraires, le noir sert quelquefois à faire davantage briller le blanc? »

Cependant, comme il n'avoit que des sentimens extraordinaires, aucun de ses ouvrages n'a été mis entre les communs. Son *Agrippine* commence, continue, et finit d'une manière que d'autres n'avoient point encore pratiquée. L'élocution y est toute poétique, le sujet bien choisi, les rôles fort beaux, les sentimens romains dans une vigueur digne d'un si grand nom, l'intrigue merveilleuse, la surprise agréable, le dénoûment clair, et la règle des vingt-quatre heures si régulièrement observée, que cette Pièce peut passer pour un modèle de Poëme dramatique.

Mais en quoi particulièrement il étoit admirable, c'est que du sérieux il passoit au plaisant, et y réussissoit également. Sa comédie du *Pédant joué* en est une preuve et très-forte et très-agréable; de même que plusieurs de ses autres ouvrages; témoignage très-fidèle de l'universalité de son bel esprit. Son *Histoire de l'Etincelle*[2] *et de la République du Soleil*, où, en même style qu'il a prouvé la Lune habitable, il prouvoit le sentiment des pierres, l'instinct des plantes, et le raisonnement des brutes, étoit encore au-dessus de tout cela, et j'avois résolu de la joindre à celle-ci; mais un voleur, qui

[1] Horat., *de Arte poet.*

[2] Lorsque Lebret publia le *Voyage dans la Lune*, de Cyrano l'*Histoire des Etats et Empires du Soleil* n'avait pas encore été retrouvée. Quant à l'*Histoire de l'Etincelle*, on peut croire qu'elle n'existe plus, car elle n'a pas été publiée par les détenteurs des manuscrits de Cyrano.

pilla son coffre pendant sa maladie, m'a privé de cette satisfaction, et toi, de ce surcroît de divertissement [1].

Enfin, Lecteur, il passa toujours pour un homme d'esprit très-rare; à quoi la Nature joignit tant de bonheur du côté des sens, qu'il se les soumit toujours autant qu'il voulut; de sorte qu'il ne but du vin que rarement, à cause, disoit-il, que son excès abrutit, et qu'il falloit être autant sur la précaution à son égard que de l'arsenic (c'étoit à quoi il le comparoit), parce qu'on doit tout appréhender de ce poison, quelque préparation qu'on y apporte; quand même il n'y auroit à en craindre que ce que le vulgaire nomme *qui pro quo*, qui le rend toujours dangereux. Il n'étoit pas moins modéré dans son manger, dont il bannissoit les ragoûts tant qu'il pouvoit, dans la croyance que le plus simple vivre, et le moins mixtionné, étoit le meilleur : ce qu'il confirmoit par l'exemple des hommes modernes, qui vivent si peu; au contraire de ceux des premiers siècles, qui semblent n'avoir vécu si longtemps qu'à cause de la simplicité de leurs repas.

> Quippe aliter tunc orbe novo cœloque recenti
> Vivebant homines [2].

Il accompagnoit ces deux qualités d'une si grande retenue envers le beau sexe, qu'on peut dire qu'il n'est jamais sorti du respect que le nôtre lui doit; et il avoit joint à tout cela une si grande aversion pour tout ce qui lui sembloit intéressé, qu'il ne put jamais s'imaginer ce que c'étoit de posséder du bien en particulier, le sien étant bien moins à lui qu'à ceux de sa connoissance qui en avoient besoin. Aussi le ciel, qui n'est point ingrat, voulut que d'un grand nombre d'amis qu'il eut pendant sa vie, plusieurs l'aimassent jusqu'à la mort, et quelques-uns même par delà.

Je me doute, Lecteur, que ta curiosité, pour sa gloire et ma satisfaction, demande que j'en consigne les noms à la postérité; et j'y défère d'autant plus volontiers, que je ne t'en

[1] Le vol des manuscrits de Cyrano (il s'en plaint amèrement à la fin du *Voyage dans la Lune*) nous paraît n'avoir eu d'autre mobile qu'un zèle religieux qui voulait détruire des écrits entachés d'impiété et nuisibles à la religion.

[2] Juven., *Sat.* VI.

nommerai aucun qui ne soit d'un mérite extraordinaire, tant il les avoit bien su choisir. Plusieurs raisons, et principalement l'ordre du temps, veulent que je commence par Monsieur de Prade[1], en qui la belle science égaloit un grand cœur et beaucoup de bonté; que son admirable histoire de France[2] fait si justement nommer le Corneille Tacite des François, et qui sut tellement estimer les belles qualités de Monsieur de Bergerac, qu'il fut après moi le plus ancien de ses amis et un de ceux qui le lui a témoigné le plus obligeamment en une infinité de rencontres. L'illustre Cavois[3], qui fut tué à la bataille de Lens, et le vaillant Brissailles[4], Enseigne des Gendarmes de Son Altesse Royale, furent non-seulement les justes estimateurs de ses belles actions, mais encore ses glorieux témoins, et ses fidèles compagnons en quelques-unes. J'ose

[1] Jean Le Royer, sieur de Prade, qui fut peut-être condisciple de Cyrano, est auteur de plusieurs tragédies, à la composition desquelles son ami eut certainement part: La *Victime d'État, ou la Mort de Plautius Silvanus, préteur romain*, et *Annibal*, représentées et imprimées avec les initiales de l'auteur, en 1649; *Arsace, roi des Parthes*, tragédie composée en 1652, et imprimée seulement en 1666 avec le nom de l'auteur. On lit dans la préface de cette dernière pièce: « MM. de Sainte-Marthe, Le Vayer de Boutigny, Lebret, de Folleville, l'abbé de La Motte Le Vayer, de Montauban, de Scudéry, de Rotrou, du Ryer et Beys, ont publié, dès l'année 1653, l'estimation qu'ils en faisoient. » Le sieur de Prade a fait beaucoup d'autres ouvrages en vers et en prose, qui eurent une certaine vogue, notamment une *Histoire du tabac*. Il vivait encore en 1685.

[2] *Sommaire de l'histoire de France depuis Pharamond jusqu'à présent, avec les portraits des rois et des reines*, par le sieur de Prade. *Paris*, 1651, in-4; réimpr. en 1658, in-4; avec des augmentations jusqu'en 1679, 1684, 5 vol. in-12.

[3] C'était le frère aîné de Louis d'Oger, marquis de Cavoye, qui, né en 1640, fut le dernier d'une famille illustre de Picardie, et qui se distingua aussi par son intrépidité dans les guerres du règne de Louis XIV; de telle sorte qu'on le surnomma le *brave Cavoye*; voy. les *Mém. de Saint-Simon*.

[4] Hector de Prissailles, enseigne des gardes du prince de Conti, aimait les lettres et les cultivait à sa manière : on peut juger qu'il était moins vaillant, la plume à la main, que sur les champs de bataille, d'après un quatrain de sa façon, que le sieur de Prade a imprimé dans ses *Œuvres poétiques*,

dire que mon frère[1] et Monsieur de Zeddé[2], qui se connoissent en braves, et qui l'ont servi, et en ont été servis dans quelques occasions souffertes en ce temps-là aux gens de leur métier, égaloient son courage à celui des plus vaillans; et, si ce témoignage étoit suspect, à cause de la part qu'y a mon frere, je citerois encore un brave de la plus haute classe, je veux dire Monsieur Duret de Monchenin[3], qui l'a trop bien connu et trop estimé, pour ne pas confirmer ce que j'en dis. J'y puis ajouter Monsieur de Bourgogne[4], Mestre de Camp du Régiment

[1] Le frère cadet du sieur Lebret, éditeur des œuvres posthumes de Cyrano, était capitaine et major du régiment de Conti. On voit dans les *Lettres diverses* de M. Lebret que ce dernier lui reprochait de faire des dettes et de se nuire à lui-même par des écarts de conduite répréhensibles. C'était, du reste, un bon militaire qui comptait de longs services sous les drapeaux. « Je t'avoue, lui écrit son frère le philosophe, qu'une campagne de quinze ans mérite un peu de repos; car je considère ton corps comme un vaisseau entr'ouvert que l'on ne peut radouber que dans la bonace. » Il mourut de la fièvre peu de temps après, car M. Lebret déplore cette mort fatale dans une lettre à M. Bignon. « Après tant de plaies si favorables, s'écrie-t-il, et quinze campagnes, ou plutôt une campagne de quinze ans (car, depuis l'âge de quatorze jusques à sa mort, il n'a point eu d'autre ville que son régiment), il sembloit que j'avois pu raisonnablement me flatter de le voir jouir plus longtemps qu'il n'a fait de son établissement. »

[2] Ce devait être un officier du régiment de Conti, puisque M. Lebret le présente ici comme un compagnon d'armes de son frère; mais il n'en parle pas dans ses *Lettres diverses*.

[3] Duret de Monchenin était capitaine au régiment de cavalerie de Conti. Dans les *Lettres diverses* de M. Lebret, il y en a une qui lui est adressée avec un envoi de douze bouteilles de cidre normand, pour régaler une demoiselle à qui le galant capitaine offrait un *cadeau* ou repas arrosé de vin de Mâcon.

[4] Parmi les *Lettres* de M. Lebret, on en rencontre deux qui sont adressées à cet officier; la première, lorsque M. de Bourgogne fut attaché, avec le grade de mestre de camp, au régiment de Conti; la seconde, pour l'inviter à venir faire collation avec madame de Caen, mesdemoiselles de Duret et MM. de Chevagne. « Que de chansons, que de bons mots, que de joie! Car, comme vous savez, il y a des gens parmi ceux-là qui, grâces à Dieu, en ont bonne provision. C'est cependant le meilleur de tous les remèdes contre la mélancolie : venez donc en prendre quelques dragmes pour chasser la vôtre, et réparer votre appétit dans notre frugalité. »

d'Infanterie de Monseigneur le Prince de Conti; puisqu'il vit le combat surhumain dont j'ai parlé, et que le témoignage qu'il en rendit avec le nom d'*intrépide*, qu'il lui en donna toujours depuis, ne permet pas qu'il en reste l'ombre du moindre doute, au moins à ceux qui ont connu Monsieur de Bourgogne, qui étoit trop savant à bien faire le discernement de ce qui mérite de l'estime, d'avec ce qui n'en mérite point, et dont le génie étoit universellement trop beau pour se tromper dans une chose de cette nature. Monsieur de Chavagne[1], qui court toujours avec une si agréable impétuosité au-devant de ceux qu'il veut obliger; cet illustre Conseiller Monsieur de Longueville-Gontier, qui a toutes les qualités d'un homme achevé; Monsieur de Saint-Gilles[2], en qui l'effet suit toujours l'envie d'obliger, et qui n'est pas un petit témoin de son courage et de son esprit; Monsieur de Lignières[3], dont les productions sont les effets d'un parfaitement beau feu; Monsieur de Châteaufort[4], en qui la mémoire et le jugement sont si admirables, et l'application si heureuse d'une infinité de belles choses qu'il sait; Monsieur des Billettes[5], qui n'ignoroit rien, à vingt-

[1] Ou plutôt de Chevagne-Duret. C'est à lui que M. Lebret adresse une charmante lettre, pour lui raconter les hâbleries militaires d'un campagnard qu'il avait invité à dîner.

[2] Il était capitaine au régiment de Conti. Lebret lui adresse une lettre pour s'excuser de faire manquer une partie de campagne, à cause d'une indigestion qui avait failli l'étouffer pendant la nuit.

[3] François Payot de Linières, poëte satirique, dont les vers sont épars dans les recueils du temps, et qui ne les composait que pour les réciter dans les cabarets, où il passait sa vie. Né en 1628 mort en 1704, il n'a laissé aucun ouvrage, quoiqu'il eût fait beaucoup de vers et de prose pendant sa vie.

[4] Le sieur de Châteaufort commandait un corps de cavalerie à la bataille de Lens, en 1648, et il donna de grandes preuves de courage dans les campagnes de 1650 et 1651 en Lorraine. Voy. la *Gaz. de France*. N'est-ce pas lui que Cyrano aurait introduit sous son propre nom dans la comédie du *Pédant joué?* Le personnage de la comédie nous paraît cependant avoir plus d'analogie avec le sieur de Carbon-Casteljaloux.

[5] Gilles Filleau des Billettes, frère de l'abbé de la Chaise et de l'abbé de Saint-Martin, fut un des hommes les plus instruits de son temps, quoiqu'il n'ait publié que quelques Mémoires dans le recueil de l'Académie des sciences. Il était né à Poitiers en 1634; il mourut en 1720, après avoir prédit le jour et l'heure de sa mort.

trois ans, de ce que les autres font gloire de savoir à cinquante; Monsieur de la Morlière[1], dont les mœurs sont si belles, et la façon d'obliger si charmante; Monsieur le Comte de Brienne[2], de qui le bel esprit répond si bien à sa grande naissance; eurent pour lui toute l'estime qui fait la véritable amitié, dont à l'envi ils prirent plaisir de lui donner des marques très-sensibles. Je ne particulariserai rien de ce fort esprit, de ce tout savant, de cet infatigable à produire tant de bonnes et si utiles choses, Monsieur l'Abbé de Villeloin[3], parce que je n'ai pas eu l'honneur de le pratiquer; mais je puis assurer que Monsieur de Bergerac s'en louoit extrêmement, et qu'il en avoit reçu plusieurs témoignages de beaucoup de bonté.

J'aurois ajouté que, pour complaire à ses amis qui lui conseilloient de se faire un Patron qui l'appuyât à la Cour, ou ailleurs, il vainquit le grand amour qu'il avoit pour sa liberté, et que, jusqu'au jour qu'il reçut à la tête le coup dont j'ai parlé, il demeura auprès de Monsieur le Duc d'Arpajon[4], à qui même il dédia tous ses Ouvrages; mais, parce que dans sa maladie il se plaignit d'en avoir été abandonné, j'ai cru ne pas devoir décider si ce fut par un effet du malheur général pour tous les petits, et commun à tous les grands, qui ne se souviennent des services qu'on leur rend que dans le temps qu'il les reçoivent; ou si ce n'étoit point un secret du Ciel, qui, voulant l'ôter sitôt du monde, vouloit aussi lui inspirer le peu de re-

[1] Adrien de la Morlière, chanoine d'Amiens, se piquait d'être poëte; mais il a caché ses vers dans son *Histoire des antiquités d'Amiens*, dont la seconde édition parut en 1642.

[2] C'est sans doute Henri, comte de Brienne, fils du ministre de Louis XIII. Il devait être bien jeune, sans doute, lorsqu'il fit connaissance avec Cyrano, car il était né en 1635; mais il aimait les lettres et les écrivains, avant d'être secrétaire d'État, de devenir oratorien et de mourir fou.

[3] Michel de Marolles, abbé de Villeloin, né en 1600, mort en 1681, le plus infatigable traducteur qui ait jamais existé, était en relation de politesse et d'amitié avec tous les auteurs de son temps; il leur envoyait ses livres publiés à ses frais, pour avoir occasion d'enregistrer ensuite leurs noms sur la liste des personnes notables auxquelles il avait fait hommage de ses publications.

[4] Voy. la Notice sur Cyrano et la dédicace du *Pédant joué* adressée au duc d'Arpajon.

gret qu'on doit avoir de quitter ce qui nous y semble de plus beau, et qui pourtant ne l'est pas toujours.

Je ferois tort à Monsieur Rohault[1], si je n'ajoutois son nom sur une liste si glorieuse, puisque cet illustre Mathématicien, qui a tant fait de belles épreuves physiques, et qui n'est pas moins aimable pour sa bonté et sa modestie que relevé au-dessus du commun par sa science, eut tant d'amitié pour Monsieur de Bergerac, et s'intéressa de telle sorte pour ce qui le touchoit, qu'il fut le premier qui découvrit la véritable cause de sa maladie, et qui rechercha soigneusement, avec tous ses amis, les moyens de l'en délivrer; mais Monsieur des Boisclairs[2], qui jusque dans ses moindres actions n'a rien que d'héroïque, crut trouver en Monsieur de Bergerac une trop belle occasion de satisfaire sa générosité, pour en laisser la gloire aux autres, qu'il résolut de prévenir, et qu'il prévint en effet, dans une conjoncture d'autant plus utile à son ami, que l'ennui de sa longue captivité le menaçoit d'une prompte mort, dont une violente fièvre avoit même déjà commencé le triste prélude. Mais cet ami sans pair l'interrompit, par un intervalle de de quatorze mois, qu'il le garda chez lui, et il eût eu, avec la gloire que méritent tant de grands soins et tant de bons traitemens qu'il lui fit, celle de lui avoir conservé la vie, si ses jours n'eussent été comptés et bornés à la trente cinquième année de son âge, qu'il finit à la campagne chez Monsieur de Cyrano[3], son cousin, dont il avoit reçu de grands témoignages d'amitié, de qui les conversations, si savantes dans

[1] Jacques Rohault, savant physicien, né à Amiens en 1620, avait été condisciple de Cyrano, sinon au collége de Beauvais, du moins à l'école de Gassendi. Nous avons constaté l'analogie qui existe entre son *Traité de physique* et les *Fragments de Physique*, trouvés dans les papiers de Cyrano, et publiés après sa mort. Rohault avait fini par s'éloigner du système de Gassendi, pour se rapprocher de celui de Descartes. Il mourut en 1675.

[2] Voy. la dédicace que Lebret lui adresse en publiant le *Voyage dans la Lune*. Ce gentilhomme se nommait Tanneguy Regnault des Boisclairs; il était chevalier, conseiller du roi en ses conseils, et grand prévôt de Bourgogne et Bresse.

[3] Le libraire Charles de Sercy, dans sa dédicace des *Etats et Empires du Soleil* au frère de l'auteur, M. Cyrano de Mauvières, dit qu'il est sorti de sa famille une foule de *personnes recommandables dans la robe et dans l'épée.*

l'Histoire du temps présent et du passé, lui plaisoient extrêmement, et chez qui, par une affectation de changer d'air qui précède la mort, et qui en est un symptôme presque certain dans la plupart des malades, il se fit porter, cinq jours avant de mourir.

Je crois que c'est rendre à Monsieur le Maréchal de Gassion[1] une partie de l'honneur qu'on doit à sa mémoire, de dire qu'il aimoit les gens d'esprit et de cœur, parce qu'il se connoissoit en tous les deux, et que, sur le récit que Messieurs de Cavois et de Cuigy[2] lui firent de Monsieur de Bergerac, il le voulut avoir auprès de lui. Mais la liberté dont il étoit encore idolâtre (car il ne s'attacha que longtems après à M. d'Arpajon) ne put jamais lui faire considérer un si grand homme que comme un maître; de sorte qu'il aima mieux n'en être pas connu et être libre, que d'en être aimé et être contraint; et même cette humeur, si peu soucieuse de la fortune, et si peu des gens du temps, lui fit négliger plusieurs belles connoissances que la Révérende Mère Marguerite[3], qui l'estimoit particulièrement, voulut lui procurer; comme s'il eût pressenti que ce qui fait le bonheur de cette vie lui eût été inutile pour s'assurer celui de l'autre. Ce fut la seule pensée qui l'occupa sur la fin de ses jours d'autant plus sérieusement, que Madame de Neuvillette[4], cette femme toute

[1] Voyez, dans les *Lettres diverses* de Cyrano, le souvenir qu'il donne lui-même à ce brave maréchal de France.

[2] L'*illustre* Cavoye, qui fut tué à la bataille de Lens. Voy. ci-dessus, p. 19. Quant à M. de Cuigy, ce doit être le fils de Jean de Cuigy, avocat au parlement, seigneur de Clamart. Voy. plus loin, p. 29.

[3] Marie de Senaux, connue en religion sous le nom de la mère *Marguerite de Jésus*, après avoir établi à Paris le couvent des Filles de Saint-Thomas, eut la persévérance de fonder un autre couvent, du même ordre de Saint-Dominique, sous le nom de *Filles de la Croix*. La princesse de Condé, la duchesse d'Aiguillon et la maréchale d'Effiat posèrent la première pierre du nouveau couvent, dans la rue de Charonne, au faubourg Saint-Antoine, et trois ans après, en 1641, la communauté y était installée.

[4] Madeleine Robineau, baronne de Neuvillette, morte en 1657. Sa vie a été écrite par le P. Cyprien, carme déchaussé : *Recueil des vertus et des écrits de la baronne de Neuvillette*. (Paris, 1668, in-8).

pieuse, toute charitable, toute à son prochain, parce qu'elle est toute à Dieu, et de qui il avoit l'honneur d'être parent du côté de la noble famille des Bérangers, y contribua, de sorte qu'enfin le libertinage, dont les jeunes gens sont pour la plupart soupçonnés, lui parut un monstre, pour lequel je puis témoigner qu'il eut depuis cela toute l'aversion qu'en doivent avoir ceux qui veulent vivre chrétiennement.

J'augurai ce grand changement, quelque tems avant sa mort, de ce que, lui ayant un jour reproché la mélancolie qu'il témoignoit dans les lieux où il avoit accoutumé de dire les meilleures et les plus plaisantes choses, il me répondit que c'étoit à cause que, commençant à connoître le monde, il s'en désabusoit; et qu'enfin il se trouvoit dans un état où il prévoyoit que dans peu la fin de sa vie seroit la fin de ses disgrâces; mais qu'en vérité son plus grand déplaisir étoit de ne l'avoir pas mieux employée :

Jam juvenem vides,

me dit-il,

instet cum serior ætas,
Mœrentem stultos præteriisse dies[1].

« Et en vérité, ajouta-t-il, je crois que Tibulle prophétisoit de moi, quand il parloit de la sorte; car personne n'eut jamais tant de regret que j'en ai de tant de beaux jours passés si inutilement. »

Tu me dois pardonner cette digression, Lecteur, et si je me suis si fort étendu sur le mérite d'un ami, sa mort m'exempte du blâme que j'aurois encouru de l'avoir voulu flatter, outre que de si belles choses ne sauroient jamais déplaire. Pour donc reprendre la suite des autorités sur lesquelles il s'est fondé, je dis que le démon dont il se fait servir si utilement pendant son séjour dans la Lune n'est pas une chose inouïe, puisque Thalès et Héraclite ont dit que le monde en étoit rempli; outre ce qu'on a publié de ceux de Socrate, de Dion, de Brutus, et de plusieurs autres. La pluralité des mondes, dont il a parlé, est appuyée sur le sentiment de Dé-

[1] Tibul., *Eleg.*, liv. Ier.

mocrite, qui l'a soutenue; de même que l'infini et les petits corps ou atomes, dont il a discouru en quelques endroits après ce Philosophe, Épicure, et Lucrèce.

Le mouvement qu'il donne à la Terre n'est pas nouveau, puisque Pythagore, Philolaus, et Aristarque[1], soutinrent autrefois qu'elle tournoit autour du Soleil, qu'ils mettoient au centre du monde. Leucippe, et plusieurs autres ont presque dit la même chose ; mais Copernic, dans le dernier siècle, l'a soutenue plus hautement que tous, puisqu'il a changé le système de Ptolomée, auparavant suivi de tous les Astronomes, dont la plupart approuvent aujourd'hui celui de Copernic, d'autant plus simple et plus aisé, qu'il met le Soleil au centre du Monde, la Terre entre les Planètes, à la place que Ptolomée y donne au Soleil, c'est-à-dire qu'il fait mouvoir autour du Soleil la sphère de Mercure, puis celle de Vénus, puis celle de la Terre, au bord de laquelle il met un Epicicle, sur lequel il fait tourner la Lune autour de la Terre, et achever sa révolution en vingt-sept jours, outre celle qu'il lui fait faire avec la même Terre autour du Soleil en un an.

Je te confesserai toutefois, Lecteur, que ce changement m'est indifférent, parce que je ne professe point ces Sciences, qui sont trop abstraites pour moi; et je te proteste que tout ce que j'en sais ne consiste qu'en quelques termes que me fournit la mémoire de quelque lecture des ouvrages qui en traitent. C'est pourquoi je déclare que, par ce que j'ai dit de Copernic, je n'ai point prétendu offenser Ptolomée; il me suffit que *Cœli enarrant gloriam Dei*[2], et que leur admirable structure me prouve qu'ils ne sont point l'ouvrage de la main des hommes. Quoi qu'en ait dit Ptolomée, ils ne sont que ce qu'ils ont toujours été; et, quelque changement qu'y ait apporté Copernic, ils sont demeurés dans le même lieu et dans la même fonction que leur a donnés l'Être Souverain, qui, sans changer, peut seul changer toutes choses. J'ai dit, au

[1] Philolaus de Cortone, disciple de Pythagore, soutenait la doctrine de son maître, vers 450 avant J. C.; Aristarque, de Samos, deux siècles plus tard, développa la même doctrine dans son *Traité de la grandeur et de l'éloignement du soleil et de la lune*, traité qui est venu jusqu'à nous.

[2] Paroles du Psalmiste.

commencement de ce discours, le sujet qui me l'a fait entreprendre; et, dans la suite, on peut connoître comment et pourquoi j'ai cité, tous ces Savans. Je te prie, Lecteur, de t'en souvenir, afin de justifier le peu ou point de déférence que j'ai pour tout ce qui peut commettre la vérité de ma croyance avec les imaginations d'autrui.

HISTOIRE COMIQUE

OU

VOYAGE DANS LA LUNE

La Lune étoit en son plein, le Ciel étoit découvert, et neuf heures du soir étoient sonnées, lorsque, revenant de Clamard[1], près Paris (où Monsieur de Cuigy le fils, qui en est Seigneur, nous avoit régalés plusieurs de mes amis et moi), les diverses pensées que nous donna cette boule de safran nous défrayèrent sur le chemin : de sorte que, les yeux noyés dans ce grand Astre, tantôt l'un le prenoit pour une lucarne du Ciel; tantôt un autre assuroit que c'étoit la platine où Diane dresse les rabats d'Apollon; un autre, que ce pouvoit bien être le Soleil

[1] Aujourd'hui Clamart-sous-Meudon. Ancien fief, qui avait passé successivement dans différentes familles. Celle de Cuigy en possédait une partie depuis la fin du seizième siècle, où Jean de Cuigy, avocat au parlement, acheta, de l'Hôtel-Dieu de Paris, le fief de Maudétour, qui faisait partie du fief de Clamart. « Le roi lui donna, dit l'abbé Lebeuf, au mois d'avril 1635, le droit de haute justice en ce village. Le 4 juillet 1657, il vendit, conjointement avec Marie de Caen, sa femme, à M. Servien, la seigneurie de Clamart. » (*Hist. du diocèse de Paris*, t. VIII, p. 397.)

lui-même, qui, s'étant au soir dépouillé de ses rayons, regardoit par un trou ce qu'on faisoit au monde, quand il n'y étoit pas. « Et moi, leur dis-je, qui souhaite mêler mes enthousiasmes aux vôtres, je crois, sans m'amuser aux imaginations pointues dont vous chatouillez le Temps pour le faire marcher plus vite, que la Lune est un monde comme celui-ci; à qui le nôtre sert de Lune. » Quelques-uns de la compagnie me régalèrent d'un grand éclat de rire. « Ainsi peut-être, leur dis-je, se moque-t-on maintenant, dans la Lune, de quelque autre, qui soutient que ce globe-ci est un monde. » Mais j'eus beau leur alléguer que plusieurs grands hommes avoient été de cette opinion, je ne les obligeai qu'à rire de plus belle.

Cette pensée cependant, dont la hardiesse biaisoit à mon humeur, affermie par la contradiction, se plongea si profondément chez moi, que, pendant tout le reste du chemin, je demeurai gros de mille définitions de Lune, dont je ne pouvois accoucher : de sorte qu'à force d'appuyer cette croyance burlesque par des raisonnemens presque sérieux, il s'en falloit peu que je n'y déférasse déjà, quand le miracle ou l'accident, la providence, la fortune, ou peut-être ce qu'on nommera vision, fiction, chimère, ou folie, si on veut, me fournit l'occasion qui m'engagea à ce discours. Étant arrivé chez moi, je montai dans mon cabinet, où je trouvai sur la table un livre ouvert que je n'y avois point mis. C'étoit celui de Cardan[1]; et, quoique je n'eusse pas dessein d'y lire, je tombai de la vue, comme par force, justement sur une histoire de ce Philosophe qui dit, qu'étudiant un soir à la chandelle, il

[1] C'est le fameux traité *de Subtilitate*, dont le XVIIIe livre est consacré aux choses merveilleuses, et le XIXe aux démons ou génies. Jérôme Cardan, philosophe, médecin, naturaliste, astrologue et mathématicien, se piquait d'être un peu sorcier et d'avoir des intelligences avec les esprits. Il a composé une multitude d'ouvrages, pleins d'érudition, de vues élevées, d'erreurs et d'extravagances. Il mourut à Rome en 1576.

aperçut entrer, au travers des portes fermées, deux grands vieillards, lesquels, après beaucoup d'interrogations qu'il leur fit, répondirent qu'ils étoient habitans de la Lune, et en même temps disparurent. Je demeurai si surpris, tant de voir un livre qui s'étoit apporté là tout seul, que du temps et de la feuille où il s'étoit rencontré ouvert, que je pris toute cette enchaînure d'incidens pour une inspiration de faire connoître aux hommes que la Lune est un monde. « Quoi ! disois-je en moi-même, après avoir tout aujourd'hui parlé d'une chose, un livre qui est peut-être le seul au monde où cette matière se traite si particulièrement, voler de ma bibliothèque sur ma table, devenir capable de raison, pour s'ouvrir justement à l'endroit d'une aventure si merveilleuse; entraîner mes yeux dessus, comme par force, et fournir ensuite à ma fantaisie les réflexions, et à ma volonté les desseins que je fais ! — Sans doute, continuois-je, les deux vieillards qui apparurent à ce grand homme sont ceux-là mêmes qui ont dérangé mon livre, et qui l'ont ouvert sur cette page pour s'épargner la peine de me faire la harangue qu'ils ont faite à Cardan. — Mais, ajoutois-je, je ne saurois m'éclaircir de ce doute, si je ne monte jusque-là ? — Et pourquoi non? me répondois-je aussitôt. Prométhée fut bien autrefois au Ciel y dérober du feu. Suis-je moins hardi que lui ? et ai-je lieu de n'en pas espérer un succès aussi favorable ? »

A ces boutades, qu'on nommera peut-être des accès de fièvre chaude, succéda l'espérance de faire réussir un si beau voyage : de sorte que je m'enfermai, pour en venir à bout, dans une maison de campagne assez écartée, où, après avoir flatté mes rêveries de quelques moyens proportionnés à mon sujet, voici comment je montai au Ciel.

J'avois attaché autour de moi quantité de fioles pleines de rosée, sur lesquelles le Soleil dardoit ses rayons si violemment, que la chaleur, qui les attiroit, comme elle fait

les plus grosses nuées, m'éleva si haut, qu'enfin je me trouvai au-dessus de la moyenne région. Mais, comme cette attraction me faisoit monter avec trop de rapidité, et qu'au lieu de m'approcher de la Lune, comme je prétendois, elle me paroissoit plus éloignée qu'à mon départ, je cassai plusieurs de mes fioles, jusques à ce que je sentis que ma pesanteur surmontoit l'attraction, et que je redescendois vers la terre. Mon opinion ne fut point fausse, car j'y retombai quelque temps après; et, à compter de l'heure que j'en étois parti, il devoit être minuit. Cependant je reconnus que le Soleil étoit alors au plus haut de l'horizon, et qu'il étoit là midi. Je vous laisse à penser combien je fus étonné : certes, je le fus de si bonne sorte, que, ne sachant à quoi attribuer ce miracle, j'eus l'insolence de m'imaginer qu'en faveur de ma hardiesse, Dieu avoit encore une fois recloué le Soleil aux Cieux, afin d'éclairer une si généreuse entreprise. Ce qui accrut mon étonnement, ce fut de ne point connoître le pays où j'étois, vu qu'il me sembloit qu'étant monté droit, je devois être descendu au même lieu d'où j'étois parti. Équipé pourtant comme j'étois, je m'acheminai vers une espèce de chaumière, où j'aperçus de la fumée; et j'en étois à peine à une portée de pistolet, que je me vis entouré d'un grand nombre d'hommes tout nus. Ils parurent fort surpris de ma rencontre; car j'étois le premier, à ce que je pense, qu'ils eussent jamais vu habillé de bouteilles. Et, pour renverser encore toutes les interprétations qu'ils auroient pu donner à cet équipage, ils voyoient qu'en marchant je ne touchois presque point à la terre : aussi ne savoient-ils pas qu'au moindre branle que je donnois à mon corps, l'ardeur des rayons de midi me soulevoit avec ma rosée, et que, sans que mes fioles n'étoient plus en assez grand nombre, j'eusse été possible à leur vue enlevé dans les airs. Je les voulus aborder; mais, comme si la frayeur les eût changés en oiseaux, un moment les vit perdre dans la forêt prochaine. J'en attrapai un toutefois,

dont les jambes sans doute avoient trahi le cœur. Je lui demandai, avec bien de la peine (car j'étois tout étouffé), combien l'on comptoit de là à Paris, et depuis quand en France le monde alloit tout nu, et pourquoi ils me fuyoient avec tant d'épouvante. Cet homme, à qui je parlois, étoit un vieillard olivâtre, qui d'abord se jeta à mes genoux ; et, joignant les mains en haut derrière la tête, ouvrit la bouche et ferma les yeux. Il marmotta longtemps entre ses dents, mais je ne discernai point qu'il articulât rien : de façon que je pris son langage pour le gazouillement enroué d'un muet.

A quelque temps de là, je vis arriver une compagnie de soldats tambour battant, et j'en remarquai deux se séparer du gros, pour me reconnoître. Quand ils furent assez proche pour être entendu, je leur demandai où j'étois. « Vous êtes en France, me répondirent-ils; mais quel Diable vous a mis en cet état? et d'où vient que nous ne vous connoissons point? Est-ce que les vaisseaux sont arrivés? En allez-vous donner avis à monsieur le Gouverneur? et pourquoi avez-vous divisé votre eau-de-vie en tant de bouteilles?» A tout cela, je leur repartis que le Diable ne m'avoit point mis en cet état; qu'ils ne me connoissoient pas, à cause qu'ils ne pouvoient pas connoître tous les hommes ; que je ne savois point que la Seine portât de Navires à Paris, que je n'avois point d'avis à donner à Monsieur le mareschal de l'Hôpital[1] ; et que je n'étois point chargé d'eau-de-vie. « Ho, ho, me dirent-ils, me prenant les bras, vous faites le gaillard? Monsieur le Gouverneur vous connoîtra bien, lui! » Ils me menèrent vers leur gros[2], où j'appris que j'étois véritablement en France, mais en la Nouvelle[3],

[1] On appelait ainsi, dans les ports de mer, le directeur du lazaret, lequel était chargé, à l'arrivée des navires, de vérifier la santé du bord.

[2] Le gros de leur troupe.

[3] La *Nouvelle-France*, ou Canada, qui appartenait à la France depuis le règne de François Ier, commençait à être colonisée depuis quarante ans, c'est-à-dire depuis la fondation de Québec, en 1610.

de sorte qu'à quelque temps de là je fus présenté au Vice-Roi, qui me demanda mon pays, mon nom et ma qualité; et, après que je l'eus satisfait, lui contant l'agréable succès de mon voyage, soit qu'il le crût, soit qu'il feignît de le croire, il eut la bonté de me faire donner une chambre dans son appartement. Mon bonheur fut grand de rencontrer un homme capable de hautes opinions, et qui ne s'étonna point, quand je lui dis qu'il falloit que la Terre eût tourné pendant mon élévation, puisque, ayant commencé de monter à deux lieues de Paris, j'étois tombé, par une ligne quasi perpendiculaire, en Canada.

Le soir, comme je m'allois coucher, il entra dans ma chambre, et me dit : « Je ne serois pas venu interrompre votre repos, si je n'avois cru qu'une personne qui a pu trouver le secret de faire tant de chemin en un demi-jour n'ait pas eu aussi celui de ne se point lasser. Mais vous ne savez pas, ajouta-t-il, la plaisante querelle que je viens d'avoir pour vous avec nos Pères? Ils veulent absolument que vous soyez magicien; et la plus grande grâce que vous puissiez obtenir d'eux est de ne passer que pour imposteur. Et, en effet, ce mouvement que vous attribuez à la Terre est un paradoxe assez délicat; et, pour moi, je vous dirai franchement que ce qui fait que je ne suis pas de votre opinion, c'est qu'encore qu'hier vous soyez parti de Paris, vous pouvez être arrivé aujourd'hui en cette contrée, sans que la Terre ait tourné; car le Soleil, vous ayant enlevé par le moyen de vos bouteilles, ne doit-il pas vous avoir amené ici, puisque, selon Ptolomée et les Philosophes modernes, il chemine du biais que vous faites marcher la Terre? Et puis, quelle grande vraisemblance avez-vous, pour vous figurer que le Soleil soit immobile, quand nous le voyons marcher? et quelle apparence que la Terre tourne avec tant de rapidité, quand nous la sentons ferme dessous nous? — Monsieur, lui répliquai-je, voici les raisons à peu près qui nous obligent à le préjuger. Premièrement, il est du sens commun de croire que

le Soleil a pris la place au centre de l'univers, puisque tous les corps qui sont dans la Nature ont besoin de ce feu radical ; qu'il habite au cœur de ce Royaume, pour être en état de satisfaire promptement à la nécessité de chaque partie, et que la cause des générations soit placée au milieu de tous les corps, pour y agir également et plus aisément : de même que la sage Nature a placé les parties génitales dans l'homme, les pepins dans le centre des pommes, les noyaux au milieu de leur fruit; et de même que l'oignon conserve, à l'abri de cent écorces qui l'environnent, le précieux germe où dix millions d'autres ont à puiser leur essence ; car cette pomme est un petit univers à soi-même, dont le pepin, plus chaud que les autres parties, est le soleil, qui répand autour de soi la chaleur, conservatrice de son globe; et ce germe, dans cette opinion, est le petit Soleil de ce petit monde, qui réchauffe et nourrit le sel végétatif de cette petite masse. Cela donc supposé, je dis que la Terre ayant besoin de la lumière, de la chaleur, et de l'influence de ce grand feu, elle tourne autour de lui pour recevoir également en toutes ses parties cette vertu qui la conserve. Car il seroit aussi ridicule de croire que ce grand corps lumineux tournât autour d'un point dont il n'a que faire que de s'imaginer, quand nous voyons une alouette rôtie, qu'on a, pour la cuire, tourné la cheminée alentour. Autrement, si c'étoit au Soleil à faire cette corvée, il sembleroit que la médecine eût besoin du malade; que le fort dût plier sous le foible; le grand servir au petit ; et qu'au lieu qu'un vaisseau cingle le long des côtes d'une Province, la Province tourneroit autour du vaisseau. Que si vous avez peine à comprendre comme une masse si lourde se peut mouvoir, dites-moi, je vous prie, les Astres et les Cieux, que vous faites si solides, sont-ils plus légers ? Encore est-il plus aisé à nous, qui sommes assurés de la rondeur de la Terre, de conclure son mouvement par sa figure. Mais pourquoi supposer le Ciel rond, puisque vous

ne le sauriez savoir, et que, de toutes les figures, s'il n'a pas celle-ci, il est certain qu'il ne se peut mouvoir? Je ne vous reproche point vos excentèques, ni vos épicicles [1]; lesquels vous ne sauriez expliquer que très-confusément, et dont je sauve mon système. Parlons seulement des causes naturelles de ce mouvement. Vous êtes contraints, vous autres, de recourir aux intelligences qui remuent et gouvernent vos globes? Mais moi, sans interrompre le repos du Souverain Être, qui sans doute a créé la Nature toute parfaite, et de la sagesse duquel il est de l'avoir achevée, de telle sorte que, l'ayant accomplie pour une chose, il ne l'ait pas rendue défectueuse pour une autre; je dis que les rayons du Soleil, avec ses influences, venant à frapper dessus, par leur circulation, la font tourner, comme nous faisons tourner un globe en le frappant de la main; ou de même que les fumées, qui s'évaporent continuellement de son sein, du côté que le Soleil la regarde, répercutées par le froid de la moyenne région, rejaillissent dessus, et de nécessité, ne la pouvant frapper que de biais, la font ainsi pirouetter. L'explication des deux autres mouvemens est encore moins embrouillée. Considérez un peu, je vous prie... » A ces mots, le Vice-Roi m'interrompit : « J'aime mieux, dit-il, vous dispenser de cette peine; aussi bien, ai-je lu, sur ce sujet, quelques Livres de Gassendi [2], mais à la charge que vous écouterez ce que me répondit un jour un de nos Pères, qui soutenoit votre opinion : « En effet, disoit-il, je m'imagine que « la Terre tourne, non point pour les raisons qu'allègue « Copernic, mais pource que, le feu d'enfer étant enclos « au centre de la terre, les damnés, qui veulent fuir l'ardeur « de sa flamme, gravissent, pour s'en éloigner, contre « la voûte, et font ainsi tourner la Terre, comme un

[1] Termes de philosophie cartésienne.

[2] Cyrano paraît vouloir désigner les ouvrages suivants : *Mercurius in Sole visus et Venus invisa*, 1631; *Epist. XX de apparente magnitudine Solis*, 1641; *Institutio astronomica*, 1647, etc.

« chien fait tourner une roue, lorsqu'il court enfermé de-« dans. »

Nous louâmes quelque temps cette pensée, comme un pur zèle de ce bon Père, et enfin le Vice-Roi me dit qu'il s'étonnoit fort, vu que le système de Ptolomée étoit si peu probable, qu'il eût été si généralement reçu. « Monsieur, lui répondis-je, la plupart des hommes, qui ne jugent que par les sens, se sont laissé persuader à leurs yeux, et de même que celui dont le vaisseau vogue terre à terre croit demeurer immobile, et que le rivage chemine, ainsi les hommes, tournant avec la Terre autour du Ciel, ont cru que c'étoit le Ciel lui-même qui tournoit autour d'eux. Ajoutez à cela l'orgueil insupportable des humains, qui se persuadent que la Nature n'a été faite que pour eux, comme s'il étoit vraisemblable que le Soleil, un grand corps quatre cent trente-quatre fois plus vaste que la terre, n'eût été allumé que pour mûrir ses nèfles, et pommer ses choux. Quant à moi, bien loin de consentir à leur insolence, je crois que les Planètes sont des mondes autour du Soleil, et que les étoiles fixes sont aussi des Soleils qui ont des Planètes autour d'eux, c'est-à-dire, des mondes que nous ne voyons pas d'ici à cause de leur petitesse, et parce que leur lumière empruntée ne sauroit venir jusqu'à nous. Car comment, en bonne foi, s'imaginer que ces globes si spacieux ne soient que de grandes campagnes désertes, et que le nôtre, à cause que nous y campons, ait été bâti pour une douzaine de petits superbes? Quoi! parce que le Soleil compasse nos jours et nos années, est-ce à dire, pour cela, qu'il n'ait été construit qu'afin que nous ne frappions pas de la tête contre les murs? Non, non, si ce Dieu visible éclaire l'homme, c'est par accident, comme le flambeau du Roi éclaire par accident au Crocheteur qui passe par la rue.

— Mais, me dit-il, si, comme vous assurez, les étoiles fixes sont autant de Soleils, on pourroit conclure de là que le monde seroit infini, puisqu'il est vraisemblable que

les peuples de ce monde qui sont autour d'une étoile fixe, que vous prenez pour un Soleil, découvrent encore au-dessus d'eux d'autres étoiles fixes que nous ne saurions apercevoir d'ici, et qu'il en va de cette sorte à l'infini.— N'en doutez point, lui répliquai-je; comme Dieu a pu faire l'âme immortelle, il a pu faire le monde infini, s'il est vrai que l'éternité n'est rien autre chose qu'une durée sans bornes, et l'infini, une étendue sans limites. Et puis, Dieu seroit fini lui-même, supposé que le monde ne fût pas infini, puisqu'il ne pourroit pas être où il n'y auroit rien, et qu'il ne pourroit accroître la grandeur du monde, qu'il n'ajoutât quelque chose à sa propre étendue, commençant d'être où il n'étoit pas auparavant. Il faut donc croire que, comme nous voyons d'ici Saturne et Jupiter, si nous étions dans l'un ou dans l'autre, nous découvririons beaucoup de mondes que nous n'apercevons pas, et que l'univers est à l'infini construit de cette sorte. — Ma foi ! me répliqua-t-il, vous avez beau dire, je ne saurois du tout comprendre cet infini. — Hé ! dites-moi, lui repartis-je, comprenez-vous le rien qui est au delà ? Point du tout. Car, quand vous songez à ce néant, vous vous l'imaginez tout au moins comme du vent ou comme de l'air, et cela, c'est quelque chose; mais l'infini, si vous ne le comprenez en général, vous le concevez au moins par parties, puisqu'il n'est pas difficile de se figurer, au delà de ce que nous voyons de terre et d'air, du feu, d'autre air, et d'autre terre. Or, l'infini n'est rien qu'une tissure sans bornes de tout cela. Que si vous me demandez de quelle façon ces mondes ont été faits, vu que la Sainte Ecriture parle seulement d'un que Dieu créa, je réponds que je ne dispute plus; car, si vous voulez m'obliger à vous rendre raison de ce que me fournit mon imagination, c'est m'ôter la parole, et m'obliger de vous confesser que mon raisonnement le cédera toujours en ces sortes de choses à la Foi. » Il me dit qu'à la vérité sa demande étoit blâmable, mais que je reprisse mon idée.

« De sorte, ajoutai-je, que tous ces autres mondes qu'on ne voit point, ou qu'on ne voit qu'imparfaitement, ne sont rien que l'écume des Soleils qui se purgent. Car comment ces grands feux pourroient-ils subsister, s'ils n'étoient attachés à quelque matière qui les nourrit? Or, de même que le feu pousse loin de chez soi la cendre dont il est étouffé; de même que l'or, dans le creuset, se détache, en s'affinant, du marcassite qui affoiblit son carat, et de même encore que notre cœur se dégage, par le vomissement, des humeurs indigestes qui l'attaquent; ainsi ces Soleils dégorgent tous les jours et se purgent des restes de la matière qui nouoit leur feu. Mais, lorsqu'ils auront tout à fait consumé cette matière qui les entretient, vous ne devez point douter qu'ils ne se répandent de tous côtés pour chercher une autre pâture, et qu'ils ne s'attachent à tous les mondes qu'ils auront construits autrefois, à ceux particulièrement qu'ils rencontreront les plus proches; alors ces grands feux, rebouillant tous les corps, les rechasseront pêle-mêle de toutes parts comme auparavant, et, s'étant peu à peu purifiés, ils commenceront de servir de Soleils à d'autres petits mondes qu'ils engendreront en les poussant hors de leurs Sphères. Et c'est ce qui a fait sans doute prédire aux Pithagoriciens l'embrasement universel. Ceci n'est pas une imagination ridicule : la Nouvelle-France, où nous sommes, en produit un exemple bien convaincant. Ce vaste continent de l'Amérique est une moitié de la Terre, laquelle, en dépit de nos prédécesseurs, qui avoient mille fois cinglé l'Océan, n'avoit point été encore découverte; aussi n'y étoit-elle pas encore, non plus que beaucoup d'îles, de péninsules, et de montagnes, qui se sont soulevées sur notre globe, quand les rouillures du Soleil qui se nettoyoit ont été poussées assez loin, et condensées en pelotons assez pesans, pour être attirées par le centre de notre monde, possible peu à peu, en particules menues, peut-être aussi tout à coup en une masse. Cela n'est pas si déraisonnable, que saint Augustin

n'y eût applaudi, si la découverte de ce pays eût été faite de son âge; puisque ce grand personnage, dont le génie étoit fort éclairé, assure que de son temps la Terre étoit plate comme un four, et qu'elle nageoit sur l'eau comme la moitié d'une orange coupée. Mais, si j'ai jamais l'honneur de vous voir en France, je vous ferai observer, par le moyen d'une lunette excellente, que certaines obscurités, qui d'ici paroissent des taches, sont des mondes qui se construisent. »

Mes yeux, qui se fermoient en achevant ce discours, obligèrent le Vice-Roi de sortir. Nous eûmes, le lendemain et les jours suivans, des entretiens de pareille nature. Mais, comme quelque temps après l'embarras des affaires de la Province accrocha notre Philosophie [1], je retombai de plus belle au dessein de monter à la Lune.

Je m'en allois, dès qu'elle étoit levée, rêvant, parmi les bois, à la conduite et à la réussite de mon entreprise; et enfin, une veille de Saint-Jean, qu'on tenoit conseil dans le Fort pour déterminer si l'on donneroit secours aux Sauvages du pays contre les Iroquois, je m'en allai tout seul, derrière notre habitation, au coupeau d'une petite montagne, où voici ce que j'exécutai. J'avois fait une machine que je m'imaginois capable de m'élever autant que je voudrois, en sorte que, rien de tout ce que j'y croyois nécessaire n'y manquant, je m'assis dedans, et me précipitai en l'air, du haut d'une roche. Mais, parce que je n'avois pas bien pris mes mesures, je culbutai rudement dans la vallée. Tout froissé néanmoins que j'étois, je m'en retournai dans ma chambre, sans perdre courage, et je pris de la moelle de bœuf, dont je m'oignis tout le corps, car j'é-

[1] L'établissement de la colonie française du Canada éprouva bien des vicissitudes vers cette époque, et fut plus d'une fois menacé par les sauvages, qui entretenaient dans le pays une guerre continuelle. Voy. l'*Histoire de la Nouvelle-France*, par le P. Charlevoix.

tois tout meurtri, depuis la tête jusqu'aux pieds; et, après m'être fortifié le cœur d'une bouteille d'essence cordiale, je m'en retournai chercher ma machine; mais je ne la trouvai point, car certains soldats, qu'on avoit envoyés dans la forêt couper du bois pour faire le feu de la Saint-Jean, l'ayant rencontrée par hasard, l'avoient apportée au Fort, où, après plusieurs explications de ce que ce pouvoit être, quand on eut découvert l'invention du ressort, quelques-uns dirent qu'il y falloit attacher quantité de fusées volantes, parce que, leur rapidité les ayant enlevées bien haut, et le ressort agitant ses grandes ailes, il n'y auroit personne qui ne prît cette machine pour un dragon de feu. Je la cherchai longtemps, cependant, mais enfin je la trouvai, au milieu de la place de Kebec, comme on y mettoit le feu. La douleur de rencontrer l'œuvre de mes mains en un si grand péril me transporta tellement, que je courus saisir le bras du soldat qui y allumoit le feu; je lui arrachai sa mèche, et me jetai tout furieux dans ma machine pour briser l'artifice dont elle étoit environnée; mais j'arrivai trop tard, car à peine y eus-je les deux pieds, que me voilà enlevé dans la nue. L'horreur dont je fus consterné ne renversa point tellement les facultés de mon âme, que je ne me sois souvenu depuis de tout ce qui m'arriva en cet instant. Car, dès que la flamme eut dévoré un rang de fusées, qu'on avoit disposées six à six, par le moyen d'une amorce qui bordoit chaque demi-douzaine, un autre étage s'embrasoit, puis un autre; en sorte que le salpêtre, prenant feu, éloignoit le péril en le croissant. La matière, toutefois, étant usée, fit que l'artifice manqua, et, lorsque je ne songeois plus qu'à laisser ma tête sur celle de quelque montagne, je sentis, sans que je remuasse aucunement, mon élévation continuée, et, ma machine prenant congé de moi, je la vis retomber vers la terre. Cette aventure extraordinaire me gonfla le cœur d'une joie si peu commune, que, ravi de me voir délivré d'un danger assuré, j'eus l'impudence de philosopher là

dessus. Comme donc je cherchois, des yeux et de la pensée, ce qui en pouvoit être la cause, j'aperçus ma chair boursouflée, et grasse encore de la moelle dont je m'étois enduit pour les meurtrissures de mon trébuchement; je connus qu'étant alors en décours, et la Lune pendant ce quartier ayant accoutumé de sucer la moelle des animaux, elle buvoit celle dont je m'étois enduit, avec d'autant plus de force que son globe étoit plus proche de moi, et que l'interposition des nuées n'en affoiblissoit point la vigueur.

Quand j'eus percé, selon le calcul que j'ai fait depuis, beaucoup plus des trois quarts du chemin qui sépare la Terre d'avec la Lune, je me vis tout d'un coup choir les pieds en haut, sans avoir culbuté en aucune façon; encore, ne m'en fussé-je pas aperçu, si je n'eusse senti ma tête chargée du poids de mon corps. Je connus bien à la vérité que je ne retombois pas vers notre monde; car, encore que je me trouvasse entre deux Lunes, et que je remarquasse fort bien que je m'éloignois de l'une à mesure que je m'approchois de l'autre, j'étois assuré que la plus grande étoit notre globe; parce qu'au bout d'un jour ou deux de voyage, les réfractions éloignées du Soleil venant à confondre la diversité des corps et des climats, il ne m'avoit plus paru que comme une grande plaque d'or : cela me fit imaginer que je baissois vers la Lune; et je me confirmai dans cette opinion quand je vins à me souvenir que je n'avois commencé de choir qu'après les trois quarts du chemin. « Car, disois-je en moi-même, cette masse étant moindre que la nôtre, il faut que la sphère de son activité ait aussi moins d'étendue, et que, par conséquent, j'aie senti plus tard la force de son centre. »

Enfin, après avoir été fort longtemps à tomber (à ce que je préjugeai, car la violence du précipice m'empêcha de le remarquer), le plus loin dont je me souviens, c'est que je me trouvai sous un arbre, embarrassé avec trois

ou quatre branches assez grosses que j'avois éclatées par ma chute, et le visage mouillé d'une pomme qui s'étoit écachée dessus.

Par bonheur, ce lieu-là étoit, comme vous le saurez bientôt........ Ainsi vous pouvez bien juger que, sans ce hasard, je serois mille fois mort. J'ai souvent fait depuis réflexion sur ce que le vulgaire assure, qu'en se précipitant d'un lieu fort haut, on est étouffé avant de toucher la terre; et j'ai conclu, de mon aventure, qu'il en avoit menti, ou bien qu'il falloit que le jus énergique de ce fruit, qui m'avoit coulé dans la bouche, eût rappelé mon âme qui n'étoit pas loin de mon cadavre, encore tout tiède, et encore disposé aux fonctions de la vie. En effet, sitôt que je fus à terre, ma douleur s'en alla, avant même de se perdre en ma mémoire; et la faim, dont pendant mon voyage j'avois été beaucoup travaillé, ne me fit trouver en sa place qu'un léger souvenir de l'avoir perdue.

A peine, quand je fus relevé, eus-je observé la plus large de quatre grandes rivières qui forment un lac en s'abouchant, que l'esprit ou l'âme invisible des simples, qui s'exhalent sur cette contrée, me vint réjouir l'odorat; et je connus que les cailloux n'y étoient ni durs ni raboteux, et qu'ils avoient soin de s'amollir, quand on marchoit dessus. Je rencontrai d'abord une étoile de cinq avenues, dont les arbres par leur excessive hauteur sembloient porter au Ciel un parterre de haute futaie. En promenant mes yeux, de la racine au sommet, puis les précipitant du faîte jusqu'au pied, je doutois si la terre les portoit, ou si eux-mêmes ne portoient point la terre pendue à leurs racines [1]; leur front, superbement élevé, sembloit aussi plier, comme par force, sous la pesanteur des globes célestes, dont on diroit qu'ils ne soutiennent la charge qu'en gémissant; leurs bras, étendus vers le

[1] Cyrano emprunte textuellement cette image burlesque, avec la plupart des détails qui la suivent, à sa Description d'une maison de campagne. Voy. ses *Lettres diverses*, XI.

Ciel, témoignoient, en l'embrassant, demander aux Astres la bénignité toute pure de leurs influences, et les recevoir, avant qu'elles aient rien perdu de leur innocence, au lit des Élémens. Là, de tous côtés, les fleurs, sans avoir eu d'autre Jardinier que la Nature, respirent une haleine si douce, quoique sauvage, qu'elle réveille et satisfait l'odorat; là, l'incarnat d'une rose sur l'églantier, et l'azur éclatant d'une violette sous des ronces, ne laissant point de liberté pour le choix, font juger qu'elles sont toutes deux plus belles l'une que l'autre; là, le Printemps compose toutes les Saisons; là, ne germe point de plante vénéneuse, que sa naissance ne trahisse sa conversation; là, les ruisseaux, par un agréable murmure, racontent leurs voyages aux cailloux; là mille petits gosiers emplumés font retentir la forêt au bruit de leurs mélodieuses chansons; et la trémoussante assemblée de ces divins musiciens est si générale, qu'il semble que chaque feuille, dans ce bois, ait pris la langue et la figure d'un rossignol; et même l'Écho prend tant de plaisir à leurs airs, qu'on diroit, à les lui entendre répéter, qu'elle ait envie de les apprendre. A côté de ce bois se voient deux prairies, dont le vert-gai continu fait une émeraude à perte de vue. Le mélange confus des peintures, que le Printemps attache à cent petites fleurs, en égare les nuances l'une dans l'autre avec une si agréable confusion, qu'on ne sait si ces fleurs, agitées par un doux zéphyr, courent plutôt après elles-mêmes qu'elles ne fuient pour échapper aux caresses de ce vent folâtre. On prendroit même cette prairie pour un Océan, à cause qu'elle est comme une mer qui n'offre point de rivage, en sorte que mon œil, épouvanté d'avoir couru si loin sans découvrir le bord, y envoyoit vitement ma pensée; et ma pensée, doutant que ce fût l'extrémité du monde, se vouloit persuader que des lieux si charmans avoient peut-être forcé le Ciel de se joindre à la Terre. Au milieu d'un tapis si vaste et si plaisant, court à bouillons d'argent une fontaine rustique, qui cou-

ronne ses bords d'un gazon émaillé de bassinets[1], de violettes, et de cent autres petites fleurs, qui semblent se presser à qui s'y mirera la première : elle est encore au berceau, car elle ne vient que de naître, et sa face jeune et polie ne montre pas seulement une ride. Les grands cercles qu'elle promène en revenant mille fois sur ellemême montrent que c'est bien à regret qu'elle sort de son pays natal; et, comme si elle eût été honteuse de se voir caressée auprès de sa mère, elle repoussa en murmurant ma main qui la vouloit toucher. Les animaux, qui s'y venoient désaltérer, plus raisonnables que ceux de notre monde, témoignoient être surpris de voir qu'il faisoit grand jour vers l'horizon, pendant qu'ils regardoient le Soleil aux Antipodes, et n'osoient se pencher sur le bord, de la crainte qu'ils avoient de tomber au Firmament.

Il faut que je vous avoue qu'à la vue de tant de belles choses, je me sentis chatouillé de ces agréables douleurs, qu'on dit que sent l'embryon, à l infusion de son âme. Le vieux poil me tomba pour faire place à d'autres cheveux plus épais et plus déliés. Je sentis ma jeunesse se rallumer, mon visage devenir vermeil, ma chaleur naturelle se remêler doucement à mon humide radical; enfin, je reculai sur mon âge environ quatorze ans.

J'avois cheminé une demi-lieue à travers une forêt de jasmins et de myrtes, quand j'aperçus, couché à l'ombre, je ne sais quoi qui remuoit. C'étoit un jeune adolescent, dont la majestueuse beauté me força presque à l'adoration. Il se leva pour m'en empêcher : « Ce n'est pas à moi, s'écria-t-il, c'est à Dieu que tu dois ces humilités ! — Vous voyez une personne, lui répondis-je, consternée de tant de miracles, que je ne sais par lequel débuter mes admirations; car, venant d'un monde que vous prenez sans doute ici pour une Lune, je pensois être abordé dans un autre, que ceux de mon pays appellent la Lune

[1] On les appelle aussi *boutons d'or*.

aussi; et voilà que je me trouve en Paradis, aux pieds d'un Dieu qui ne veut pas être adoré. — Hormis la qualité de Dieu, me répliqua-t-il, dont je ne suis que la créature, ce que vous dites est véritable; cette terre-ci est la Lune, que vous voyez de votre globe; et ce lieu-ci où vous marchez est....... Or, en ce temps-là, l'imagination chez l'homme étoit si forte, pour n'avoir point encore été corrompue, ni par les débauches, ni par la crudité des alimens, ni par l'altération des maladies, qu'étant alors excité au violent désir d'aborder cet asile, et que sa masse étant devenue légère par le feu de cet enthousiasme, il y fut enlevé, de la même sorte qu'il s'est vu des Philosophes, leur imagination fortement tendue à quelque chose, être emportés en l'air par des ravissemens que vous appellez extatiques[1].... que l'infirmité de son sexe rendoit plus foible et moins chaude, n'auroit pas eu sans doute l'imaginative assez vigoureuse pour vaincre par la contention de sa volonté le poids de la matière, mais parce qu'il y avoit très-peu..... La sympathie, dont cette moitié étoit encore liée à son tout, la porta vers lui à mesure qu'il montoit, comme l'ambre se fait suivre de la paille, comme l'aimant se tourne au septentrion d'où il a été arraché, et attira cette partie de lui-même, comme la mer attire les fleuves qui sont sortis d'elle. Arrivés qu'ils furent en votre terre, ils s'habituèrent entre la Mésopotamie et l'Arabie; certains peuples l'ont connu sous le nom....... et d'autres sous celui de Prométhée, que les Poëtes feignirent avoir dérobé le feu du Ciel, à cause de ses descendans, qu'il engendra pourvus d'une âme aussi parfaite que celle dont il étoit rempli. Ainsi, pour habiter

[1] Il y a ici, comme dans plusieurs autres endroits, une lacune qui prouve que l'auteur n'avait fait qu'ébaucher cet ouvrage, ou que des feuillets de son manuscrit ont été égarés. Nous ne chercherons pas à compléter cette phrase, dont le sens est imparfait et incertain; mais nous croyons reconnaître que Cyrano avait mis Adam et le paradis terrestre dans la Lune.

votre monde, cet homme laissa celui-ci désert; mais le Tout-Sage ne voulut pas qu'une demeure si heureuse restât sans habitans : il permit, peu de siècles après..... ennuyé de la compagnie des hommes, dont l'innocence se corrompoit, eut envie de les abandonner. Ce personnage toutefois ne jugea point de retraite assurée contre l'ambition de ses parens, qui s'égorgeoient déjà pour le partage de votre monde, sinon la terre bien-heureuse dont son aïeul lui avoit tant parlé, et dont personne n'avoit encore observé le chemin...... Mais son imagination y suppléa; car, comme il eut observé..... il remplit deux grands vases qu'il luta hermétiquement, et se les attacha sous les ailes. La fumée aussitôt, qui tendoit à s'élever, et qui ne pouvoit pénétrer le métal, poussa les vases en haut, et, de la sorte, enlevèrent avec eux ce grand homme. Quand il fut monté jusques à la Lune, et qu'il eut jeté les yeux sur ce beau jardin, un épanouissement de joie presque surnaturelle lui fit connoître que c'étoit le lieu où son aïeul avoit autrefois demeuré. Il délia promptement les vaisseaux qu'il avoit ceints comme des ailes autour de ses épaules, et le fit avec tant de bonheur, qu'à peine étoit-il en l'air quatre toises au-dessus de la Lune, qu'il prit congé de ses nageoires. L'élévation cependant étoit assez grande pour le beaucoup blesser, sans le grand tour de sa robe, où le vent s'engouffra, et le soutint doucement, jusqu'à ce qu'il eut mis pied à terre. Pour les deux vases, ils montèrent jusqu'à un certain espace où ils sont demeurés : et c'est ce qu'aujourd'hui vous appelez les Balances.

« Il faut maintenant que je vous raconte la façon dont j'y suis venu. Je crois que vous n'aurez pas oublié mon nom; car je vous l'ai dit naguère. Vous saurez donc que j'habitois sur les agréables bords d'un des plus renommés fleuves de votre monde, où je menois, parmi les livres, une vie assez douce pour ne la pas regretter, encore qu'elle s'écoulât. Cependant, plus les lumières de mon es-

prit croissoient, plus croissoit aussi la connaissance de celles que je n'avois point. Jamais nos savans ne me ramentevoient l'illustre Mada[1], que le souvenir de sa Philosophie parfaite ne me fît soupirer. Je désespérois de la pouvoir acquérir, quand un jour, après avoir longtemps rêvé, je pris de l'aimant environ deux pieds en carré, que je mis dans un fourneau; puis, lorsqu'il fut bien purgé, précipité et dissous, j'en tirai l'attractif calciné, et le réduisis à la grosseur d'environ une balle médiocre.

« En suite de ces préparations, je fis construire une machine de fer fort légère, dans laquelle j'entrai..... et, lorsque je fus bien ferme et bien appuyé sur le siége, je jettai fort haut en l'air cette boule d'aimant. Or la machine de fer, que j'avois forgée tout exprès plus massive au milieu qu'aux extrémités, fut enlevée aussitôt, et dans un parfait équilibre, à cause qu'elle se poussoit toujours plus vite par cet endroit. Ainsi donc, à mesure que j'arrivois où l'aimant m'avoit attiré, je rejettois aussitôt ma boule en l'air au-dessus de moi. — Mais, l'interrompis-je, comment lanciez-vous votre balle si droit au-dessus de votre chariot, qu'il ne se trouvât jamais à côté? — Je ne vois point de merveille en cette aventure, me dit-il; car l'aimant poussé, qui étoit en l'air, attiroit le fer droit à lui; et, par conséquent, il étoit impossible que je montasse jamais à côté. Je vous dirai même que, tenant ma boule en ma main, je ne laissois pas de monter, parce que le chariot couroit toujours à l'aimant que je tenois au-dessus de lui; mais la saillie de ce fer, pour s'unir à ma boule, étoit si violente, qu'elle me faisoit plier le corps en double, de sorte que je n'osai tenter qu'une fois cette nouvelle expérience. A la vérité, c'étoit un spectacle à voir bien éton-

[1] Il n'a pas été encore question de Mada, et le philosophe de la Lune en parle ici comme s'il en avait déjà parlé ailleurs. C'est une nouvelle preuve que l'ouvrage de Cyrano a subi de nombreuses mutilations faites à dessein. Ce *Mada* n'est autre qu'*Adam*, par anagramme.

nant, car l'acier de cette maison volante, que j'avois poli avec beaucoup de soin, réfléchissoit de tous côtés la lumière du Soleil si vive et si brillante, que je croyois moi-même être tout en feu. Enfin, après avoir beaucoup rué[1] et volé après mon coup, j'arrivai, comme vous avez fait, à un terme où je tombois vers ce monde-ci; et, pour ce qu'en cet instant je tenois ma boule bien serrée entre mes mains, ma machine, dont le siége me pressoit pour approcher de son attractif, ne me quitta point : tout ce qui me restoit à craindre, c'étoit de me rompre le col; mais, pour m'en garantir, je rejetois ma boule de temps en temps, afin que la violence de la machine, retenue par son attractif, se ralentît, et qu'ainsi ma chute fût moins rude, comme en effet il arriva; car, quand je me vis à deux ou trois cents toises près de terre, je lançai ma balle de tous côtés à fleur du chariot, tantôt deçà, tantôt delà, jusqu'à ce que je m'en visse à une certaine distance; et aussitôt je la jetai au-dessus de moi, et, ma machine l'ayant suivie, je la quittai, et me laissai tomber d'un autre côté le plus doucement que je pus sur le sable, de sorte que ma chute ne fut pas plus violente que si je fusse tombé de ma hauteur. Je ne vous représenterai point l'étonnement qui me saisit à la vue des merveilles qui sont céans, parce qu'il fut à peu près semblable à celui dont je vous viens de voir consterné[2].....»

J'en avois à peine goûté, qu'une épaisse nuée tomba sur mon âme : je ne vis plus personne auprès de moi, et mes yeux ne reconnurent en tout l'hémisphère une seule trace du chemin que j'avois fait, et, avec tout cela, je ne laissois pas de me souvenir de tout ce qui m'étoit arrivé. Quand depuis j'ai fait réflexion sur ce miracle, je me suis figuré que l'écorce du fruit où j'avois mordu ne m'avoit pas tout à fait abruti, à cause que mes dents, la traver-

[1] Jeté, lancé la boule d'aimant; *ruer* dérive du latin *ruere*.

[2] Il y a ici une lacune dans le texte On peut supposer que Cyrano racontait comment il avait cueilli un fruit sur l'arbre de la Science.

sant, se sentirent un peu du jus qu'elle couvroit, dont l'énergie avoit dissipé la malignité de l'écorce. Je restai bien surpris de me voir tout seul au milieu d'un pays que je ne connoissois point. J'avois beau promener mes yeux, et les jeter par la campagne, aucune créature ne s'offroit pour les consoler. Enfin, je résolus de marcher jusqu'à ce que la Fortune me fît rencontrer la compagnie, ou de quelques bêtes, ou de la mort.

Elle m'exauça, car, au bout d'un demi-quart de lieue, je rencontrai deux forts grands animaux, dont l'un s'arrêta devant moi; l'autre s'enfuit légèrement au gîte : au moins, je le pensai ainsi, à cause qu'à quelque temps de là je le vis revenir accompagné de plus de sept ou huit cents de même espèce, qui m'environnèrent. Quand je les pus discerner de près, je connus qu'ils avoient la taille et la figure comme nous. Cette aventure me fit souvenir de ce que jadis j'avois ouï conter, à ma nourrice, des sirènes, des faunes, et des satyres. De temps en temps, ils élevoient des huées si furieuses causées sans doute par l'admiration de me voir, que je croyois quasi être devenu monstre. Enfin, une de ces bêtes-hommes, m'ayant pris par le col, de même que font les loups quand ils enlèvent des brebis, me jeta sur son dos et me mena dans leur ville, où je fus plus étonné que devant, quand je reconnus en effet que c'étoient des hommes, de n'en rencontrer pas un qui ne marchât à quatre pattes.

Lorsque ce peuple me vit si petit (car la plupart d'entre eux ont douze coudées de longueur), et mon corps soutenu de deux pieds seulement, ils ne purent croire que je fusse un homme, car ils tenoient que, la Nature ayant donné aux hommes, comme aux bêtes, deux jambes et deux bras, ils s'en devoient servir comme eux. Et, en effet, rêvant depuis là-dessus, j'ai songé que cette situation de corps n'étoit point trop extravagante, quand je me suis souvenu que les enfans, lorsqu'ils ne sont encore instruits que de la Nature, marchent à quatre pieds, et

qu'ils ne se lèvent sur deux que par le soin de leurs nourrices, qui les dressent dans de petits chariots, et leur attachent des lanières pour les empêcher de choir sur les quatre, comme la seule assiette où la figure de notre masse incline de se reposer.

Ils disoient donc (à ce que je me suis fait depuis interpréter) qu'infailliblement j'étois la femelle du petit animal de la Reine. Ainsi je fus, en qualité de tel ou d'autre chose, mené droit à l'Hôtel de Ville, où je remarquai, selon le bourdonnement et les postures que faisoient et le peuple et les Magistrats, qu'ils consultoient ensemble ce que je pouvois être. Quand ils eurent longtemps conféré, un certain bourgeois, qui gardoit les bêtes rares, supplia les Échevins de me commettre à sa garde, en attendant que la Reine m'envoyât querir pour vivre avec mon mâle. On n'en fit aucune difficulté, et ce bateleur me porta à son logis, où il m'instruisit à faire le godenot[1], à passer des culbutes, à figurer des grimaces; et, les après-dînées, il faisoit prendre à la porte un certain prix, de ceux qui me vouloient voir. Mais le Ciel, fléchi de mes douleurs, et fâché de voir profaner le Temple de son maître, voulut qu'un jour, comme j'étois attaché au bout d'une corde, avec laquelle le charlatan me faisoit sauter pour divertir le monde, j'entendis la voix d'un homme qui me demanda en grec qui j'étois. Je fus bien étonné d'entendre parler, en ce pays-là, comme en notre monde. Il m'interrogea quelque temps; je lui répondis, et lui contai ensuite généralement toute l'entreprise et le succès de mon voyage. Il me consola, et je me souviens qu'il me dit : « Hé bien, mon fils, vous portez enfin la peine des foiblesses de votre monde. Il y a du vulgaire, ici comme là, qui ne peut souffrir la pensée des choses où il n'est point accoutumé. Mais sachez qu'on ne

[1] Faire le bouffon, à qui l'on dit : Amuse-nous, *gaude nobis* (*godenot*); car l'étymologie de ce mot semble analogue à celle de *godemiché* (*gaude mihi*).

vous traite qu'à la pareille ; et que, si quelqu'un de cette terre avoit monté dans la vôtre, avec la hardiesse de se dire homme, vos savans le feroient étouffer comme un monstre. » Il me promit ensuite qu'il avertiroit la Cour de mon désastre ; et il ajouta qu'aussitôt qu'il avoit su la nouvelle qui couroit de moi, il étoit venu pour me voir, et m'avoit reconnu pour un homme du monde dont je me disois ; parce qu'il y avoit autrefois voyagé, et qu'il avoit demeuré en Grèce, où on l'appeloit le Démon de Socrate ; qu'il avoit, depuis la mort de ce Philosophe, gouverné et instruit, à Thèbes, Épaminondas ; qu'ensuite, étant passé chez les Romains, la justice l'avoit attaché au parti du jeune Caton ; qu'après sa mort, il s'étoit donné à Brutus ; que tous ces grands personnages n'ayant laissé en ce monde à leurs places que le fantôme de leurs vertus, il s'étoit retiré, avec ses compagnons, dans les temples et dans les solitudes. « Enfin, ajouta-t-il, le peuple de votre Terre devint si stupide et si grossier, que mes compagnons et moi perdîmes tout le plaisir que nous avions autrefois pris à l'instruire. Il n'est pas que vous n'ayez entendu parler de nous, car on nous appeloit *Oracles, Nymphes, Génies, Fées, Dieux Foyers, Lemures, Larves, Lamiers*[1], *Farfadets, Naïades, Incubes, Ombres, Manes, Spectres*, et *Fantômes* ; et nous abandonnâmes votre monde sous le Règne d'Auguste, un peu après que je me fus apparu à Drusus, fils de Livia, qui portoit la guerre en Allemagne, et que je lui eus défendu de passer outre. Il n'y a pas longtemps que j'en suis arrivé pour la seconde fois ; depuis cent ans en çà, j'ai eu commission d'y faire un voyage : j'ai rôdé beaucoup en Europe, et conversé avec des personnes que possible vous aurez connues. Un jour, entre autres, j'apparus à Cardan[2], comme il étudioit ; je l'instruisis de quantité de

[1] Ouplutôt *lamies*, goules, vampires, du latin *lamia*.
[2] Jérôme Cardan prétendait avoir écrit la plupart de ses livres

choses, et, en récompense, il me promit qu'il témoigneroit, à la postérité, de qui il tenoit les miracles qu'il s'attendoit d'écrire. J'y vis Agrippa [1], l'Abbé Tritème [2], le Docteur Fauste [3], La Brosse [4], César [5], et une certaine cabale de jeunes gens que le vulgaire a connus sous le nom de *Chevaliers de la Rose-Croix* [6], à qui j'ai enseigné

sous la dictée d'un démon familier, qui lui venait de la planète de Vénus et qui tirait son origine des planètes de Saturne et de Mercure; mais, dans son traité *de Rerum varietate*, il déclare ingénument qu'il n'a jamais eu d'autre génie que le sien propre : *Ego certè nullum dæmonem aut genium mihi adesse cognosco.*

[1] Corneille Agrippa de Nettesheim, médecin, philosophe, que Gabriel Naudé a défendu dans son *Apologie pour les grands hommes accusés de magie*, et que Cyrano a mis en scène comme magicien dans la XIII[e] de ses *Lettres diverses.*

[2] Jean Trithême ou Tritheim, né près de Trèves, en 1462, passa aussi pour sorcier, parce qu'il était savant et quoiqu'il fût abbé de Spanheim. Il n'écrivit pourtant que des chroniques, des vies de saints, des ouvrages de piété; mais, longtemps après sa mort, qui eut lieu en 1516, on lui attribua sans façon un petit traité, publié en 1612, sous ce titre : *Veterum sophorum sigilla et imagines magicæ.* Naudé a cru devoir le justifier dans l'*Apologie pour les grands hommes accusés de magie.*

[3] Jean Faust, né en Souabe, à la fin du quinzième siècle, était un alchimiste et s'occupait de sciences occultes; il parcourut les cours d'Allemagne avec un démon familier qui était à son service, sous le nom de Méphistophélès. Il évoqua, dit-on, l'âme d'Alexandre le Grand, en présence de l'empereur Maximilien I[er]. Son *Histoire prodigieuse et lamentable* était un des livres populaires les plus répandus, à l'époque de Cyrano.

[4] Nous ne savons pas quel est ce La Brosse; il y avait un sorcier du même nom, au commencement du dix-septième siècle : on a de lui quelques traités de philosophie occulte, qui n'ont pas été imprimés. Un autre La Brosse figura dans un procès de sorcellerie et magie, sous le règne de Louis XIII, et fut condamné à être pendu.

[5] C'est l'immortel César de Nostradamus, auteur des *Centuries*, médecin et astrologue, qui n'avait garde de communiquer avec les esprits, et qui se vantait d'être fort bon chrétien, peut-être dans la crainte d'être brûlé comme sorcier. Il mourut à Salon (Bouches-du-Rhône), en 1566.

[6] La secte des Rose-Croix, qui s'était formée en Allemagne vers 1604, et qui n'avait pas tardé à se répandre par affiliation dans

quantité de souplesses et de secrets naturels, qui sans doute les auront fait passer pour de grands Magiciens. Je connus aussi Campanelle[1] ; ce fut moi qui lui conseillai, pendant qu'il étoit à l'Inquisition dans Rome, de styler son visage et son corps aux postures ordinaires de ceux dont il avoit besoin de connoître l'intérieur, afin d'exciter chez soi par une même assiette les pensées que cette même situation avoit appelées dans ses adversaires, parce qu'ainsi il ménageroit mieux leur arme, quand il la connoîtroit, et il commença, à ma prière, un Livre, que nous intitulâmes *de Sensu rerum*[2]. J'ai fréquenté pareillement en France La Mothe Le Vayer[3] et Gassendi. Ce second est un homme qui écrit autant en Philosophe que ce premier y vit. J'ai connu quantité d'autres gens, que votre siècle

toute l'Europe, sous les noms d'*Illuminés*, d'*Invisibles*, etc. Cette société secrète, où il y avait autant de dupes que de charlatans, mêlait aux pratiques du culte catholique les mystères des sciences occultes. Le parlement s'émut plus d'une fois de leurs assemblées à Paris. Voy. l'*Instruct. sur la vérité de l'histoire des Frères de la Roze-Croix*, par Gabr. Naudé (Paris, 1623, in-8), et plusieurs pièces publiées à la même époque.

[1] Thomas Campanella, célèbre philosophe italien, né en Calabre (1568) et mort, en 1639, à Paris, où il s'était réfugié, après avoir passé vingt-sept ans dans les prisons de l'Inquisition. Quoique moine dominicain, il avait émis dans ses ouvrages les opinions les plus hardies, sans trop se soucier d'être accusé d'athéisme; mais son plus grand crime, aux yeux de ses ennemis, fut d'avoir combattu les idées d'Aristote.

[2] Cet ouvrage de Campanella, un des plus hardis qu'il ait publiés, est intitulé : *De Sensu rerum et magiæ libri IV, ubi demonstratur mundum esse Dei vivam statuam, beneque cognoscentem omnes illius partes sensu donatas esse, quantum ipsarum conservationi sufficit et fere omnium Naturæ arcanorum aperiuntur rationes.* (Francforti, Emmelius, 1620, in-4.)

[3] Le savant Pierre de Lamothe Le Vayer, qui avait été précepteur de Gaston d'Orléans et du Dauphin, fils de Louis XIII, appartenait cependant à l'école philosophique de son ami Gassendi; il a composé une foule de traités de morale dans le goût de Plutarque. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, en 1672. Son fils, qui mourut jeune, était l'ami de Cyrano, de Molière, de Chapelle et de tous les gassendistes.

traite de divins, mais je n'ai trouvé en eux que beaucoup de babil et beaucoup d'orgueil. Enfin, comme je traversois, de votre pays, en Angleterre, pour étudier les mœurs de ses habitans, je rencontrai un homme, la honte de son pays; car, certes, c'est une honte aux grands de votre État, de reconnoître en lui, sans l'adorer, la vertu dont il est le trône. Pour abréger son panégyrique, il est tout esprit, il est tout cœur, et il a toutes ces qualités, dont une jadis suffisoit à marquer un Héros : c'étoit Tristan L'Hermite[1]. Véritablement, il faut que je vous avoue que, quand je vis une vertu si haute, j'appréhendai qu'elle ne fût pas reconnue; c'est pourquoi je tâchai de lui faire accepter trois fioles : la première étoit pleine d'huile de talk; l'autre, de poudre de projection, et la dernière, d'or potable; mais il les refusa avec un dédain plus généreux que Diogène ne reçut les complimens d'Alexandre. Enfin je ne puis rien ajouter à l'éloge de ce grand homme, sinon que c'est le seul Poëte, le seul Philosophe, et le seul homme libre que vous ayez. Voilà les personnes considérables que j'ai fréquentées; toutes les autres, au moins de celles que j'ai connues, sont si fort au-dessous de l'homme, que j'ai vu des bêtes un peu au-dessus.

[1] Ce poëte de cour, pour qui Cyrano professe une si haute admiration, avait commencé, il est vrai, à se distinguer par un duel contre un garde du roi, qu'il tua bravement. Il n'avait pas encore treize ans : ce duel aurait dû faire sa fortune, car Gaston d'Orléans l'attacha, en qualité de gentilhomme ordinaire, à sa personne; néanmoins il fut toujours pauvre, malgré tout l'argent qu'il tirait de son patron. Ses œuvres dramatiques, tragédies et comédies, ses poésies et ses romans, lui avaient fait une brillante réputation, lorsqu'il passa au service du duc de Guise : il n'en devint pas plus riche, et mourut la même année que Cyrano, le 7 septembre 1655, à l'âge de cinquante-quatre ans, après avoir composé lui-même son épitaphe en ces quatre vers :

Faisant le chien couchant auprès d'un grand seigneur,
Je me vis toujours pauvre et tâchai de paroître.
Je vécus dans la peine, espérant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.

« Au reste, je ne suis point originaire de votre Terre ni de celle-ci : je suis né dans le Soleil. Mais, parce que quelquefois notre monde se trouve trop peuplé, à cause de la longue vie de ses habitans, et qu'il est presque exempt de guerres et de maladies ; de temps en temps, nos Magistrats envoient des colonies dans les mondes des environs[1]. Quant à moi, je fus commandé pour aller au vôtre, et déclaré chef de la peuplade qu'on y envoyoit avec moi. J'ai passé depuis en celui-ci, pour les raisons que je vous ai dites ; et ce qui fait que j'y demeure actuellement, c'est que les hommes y sont amateurs de la vérité ; qu'on n'y voit point de Pédans ; que les Philosophes ne se laissent persuader qu'à la raison, et que l'autorité d'un savant, ni le plus grand nombre, ne l'emportent point sur l'opinion d'un batteur en grange, quand il raisonne aussi fortement. Bref, en ce pays, on ne compte pour insensés que les Sophistes et les Orateurs. » Je lui demandai combien de temps ils vivoient : il me répondit trois ou quatre mille ans, et continua de cette sorte :

« Encore que les habitans du Soleil ne soient pas en aussi grand nombre que ceux de ce monde, le Soleil en regorge bien souvent, à cause que le peuple, pour être d'un tempérament fort chaud, est remuant et ambitieux, et digère beaucoup.

« Ce que je vous dis ne vous doit pas sembler une chose étonnante, car, quoique notre globe soit très-vaste, et le vôtre petit, quoique nous ne mourions qu'après quatre mille ans, et vous, après un demi-siècle ; apprenez que, tout de même qu'il n'y a pas tant de cailloux que de terre, ni tant de plantes que de cailloux, ni tant d'animaux que de plantes, ni tant d'hommes que d'animaux ; ainsi, il

[1] Cyrano fait ici allusion à la célèbre et poétique utopie de Campanella, intitulée : *Civitas Solis seu idea reipublicæ*. Cet ouvrage, qui avait paru en 1623, à la suite de la *Realis philosophia epilogistica* (Francof., in-4), était encore peu connu en France, où personne n'avait osé le traduire.

n'y doit pas avoir tant de Démons que d'hommes, à cause des difficultés qui se rencontrent à la génération d'un composé parfait. »

Je lui demandai s'ils étoient des corps comme nous : il me répondit qu'oui ; qu'ils étoient des corps, mais non pas comme nous, ni comme aucune chose que nous estimons telle ; parce que nous n'appelons vulgairement *corps* que ce que nous pouvons toucher ; qu'au reste, il n'y avoit rien en la Nature qui ne fût matériel, et que, quoiqu'ils le fussent eux-mêmes, ils étoient contraints, quand ils vouloient se faire voir à nous, de prendre des corps proportionnés à ce que nos sens sont capables de connoître, et que c'étoit sans doute ce qui avoit fait penser à beaucoup de monde que les histoires qui se contoient d'eux n'étoient qu'un effet de la rêverie des foibles, à cause qu'ils n'apparoissent que de nuit ; et il ajouta que, comme ils étoient contraints de bâtir eux-mêmes à la hâte le corps dont il falloit qu'ils se servissent, ils n'avoient pas le temps bien souvent de les rendre propres qu'à choisir seulement dessous un sens, tantôt l'ouïe, comme les voix des Oracles ; tantôt la vue, comme les ardans et les spectres ; tantôt le toucher, comme les Incubes, et que, cette masse n'étant qu'un air épaissi de telle ou telle façon, la lumière, par sa chaleur, les détruisoit, ainsi qu'on voit qu'elle dissipe un brouillard en le dilatant.

Tant de belles choses qu'il m'expliquoit me donnèrent la curiosité de l'interroger sur sa naissance et sur sa mort; si au pays du Soleil l'individu venoit au jour par les voies de génération, et s'il mouroit par le désordre de son tempérament, ou la rupture de ses organes. « Il y a trop peu de rapport, dit-il, entre vos sens et l'explication de ces mystères. Vous vous imaginez, vous autres, que ce que vous ne sauriez comprendre est spirituel, ou qu'il n'est point; mais cette conséquence est très-fausse, et c'est un témoignage qu'il y a dans l'univers un mil-

lion peut-être de choses, qui, pour être connues, demanderoient en vous un million d'organes tous différens. Moi, par exemple, je connois par mes sens la cause de la sympathie de l'aimant avec le pôle, celle du reflux de la mer, et ce que l'animal devient après sa mort; vous autres, ne sauriez donner jusqu'à ces hautes conceptions que par la foi, à cause que les proportions à ces miracles vous manquent, non plus qu'un aveugle ne sauroit s'imaginer ce que c'est que la beauté d'un paysage, le coloris d'un tableau, et les nuances de l'iris; ou bien il se les figurera tantôt comme quelque chose de palpable, comme le manger, comme un son, ou comme une odeur. Tout de même, si je voulois vous expliquer ce que j'aperçois, par les sens qui vous manquent, vous vous le représenteriez comme quelque chose qui peut être ouï, vu, touché, fleuré, ou savouré, et ce n'est rien cependant de tout cela. »

Il en étoit là de son discours, quand mon Bateleur s'aperçut que la chambrée commençoit à s'ennuyer de mon jargon, qu'ils n'entendoient point, et qu'ils prenoient pour un grognement non articulé. Il se remit de plus belle à tirer ma corde, pour me faire sauter, jusqu'à ce que, les spectateurs étant soûls de rire et d'assurer que j'avois presque autant d'esprit que les bêtes de leurs pays, ils se retirèrent chacun chez soi.

J'adoucissois ainsi la dureté des mauvais traitemens de mon maître, par les visites que me rendoit cet officieux Démon; car, de m'entretenir avec ceux qui me venoient voir, outre qu'ils me prenoient pour un animal des mieux enracinés dans la catégorie des Brutes, ni je ne savois leur langue, ni eux n'entendoient pas la mienne, et jugez ainsi quelle proportion; car vous saurez que deux Idiomes seulement sont usités en ce pays, l'un qui sert aux grands, et l'autre qui est particulier pour le peuple.

Celui des grands n'est autre chose qu'une différence

de tons non articulés, à peu près semblables à notre musique, quand on n'a pas ajouté les paroles à l'air, et certes c'est une invention tout ensemble et bien utile et bien agréable; car, quand ils sont las de parler, ou quand ils dédaignent de prostituer leur gorge à cet usage, ils prennent ou un Luth, ou un autre instrument, dont ils se servent aussi bien que de la voix à se communiquer leurs pensées; de sorte que quelquefois ils se rencontreront jusqu'à quinze ou vingt de compagnie, qui agiteront un point de Thé logie, ou les difficultés d'un procès, par un concert, le plus harmonieux dont on puisse chatouiller l'oreille.

Le second, qui est en usage chez le peuple, s'exécute par le trémoussement des membres, mais non pas peut-être comme on se le figure, car certaines parties du corps signifient un discours tout entier. L'agitation, par exemple, d'un doigt, d'une main, d'une oreille, d'une lèvre, d'un bras, d'un œil, d'une joue, feront, chacun en particulier, une oraison ou une période, avec tous ses membres. D'autres ne servent qu'à désigner des mots, comme un pli sur le front, les divers frissonnemens des muscles, les renversemens des mains, les battemens de pied, les contorsions de bras; de sorte que, quand ils parlent, avec la coutume qu'ils ont prise d'aller tout nus, leurs membres, accoutumés à gesticuler leurs conceptions, se remuent si dru, qu'il ne semble pas un homme qui parle, mais un corps qui tremble.

Presque tous les jours le Démon me venoit visiter, et ses merveilleux entretiens me faisoient passer sans ennui les violences de ma captivité. Enfin, un matin, je vis entrer dans ma logette un homme que je ne connoissois point, et qui, m'ayant fort longtemps léché, me gueula[1] doucement par l'aisselle, et de l'une des pattes dont il

[1] Cyrano attribue au verbe *gueuler* un sens qu'il n'a peut-être jamais eu : « prendre avec la gueule. »

me soutenoit, de peur que je me blessasse, me jeta sur son dos, où je me trouvai si mollement et si à mon aise, qu'avec l'affliction que me faisoit sentir un traitement de bête, il ne me prit aucune envie de me sauver, et puis, ces hommes qui marchent à quatre pieds vont bien d'une autre vitesse que nous, puisque les plus pesans attrapent les cerfs à la course.

Je m'affligeois cependant outre mesure de n'avoir point de nouvelles de mon courtois Démon, et, le soir de la première traite, arrivé que je fus au gîte, je me promenois dans la cour de l'hôtellerie, attendant que le manger fût prêt, lorsqu'un homme, fort jeune et assez beau, me vint rire au nez, et jeter à mon col ses deux pieds de devant. Après que je l'eus quelque temps considéré : « Quoi ! me dit-il en françois, vous ne connoissez plus votre ami ? » Je vous laisse à penser ce que je devins alors. Certes, ma surprise fut si grande, que dès lors je m'imaginai que tout le globe de la Lune, tout ce qui m'y étoit arrivé, et tout ce que j'y voyois n'étoit qu'enchantement ; et cet homme-bête, étant le même qui m'avoit servi de monture, continua de me parler ainsi : « Vous m'aviez promis que les bons offices que je vous rendrois ne vous sortiroient jamais de la mémoire, et cependant il semble que vous ne m'ayez jamais vu ! » Mais, voyant que je demeurois dans mon étonnement : « Enfin, ajouta-t-il, je suis ce Démon de Socrate. » Ce discours augmenta mon étonnement ; mais, pour m'en tirer, il me dit. « Je suis le Démon de Socrate, qui vous ai diverti pendant votre prison, et qui, pour vous continuer mes services, me suis revêtu du corps avec lequel je vous portai hier. — Mais, l'interrompis-je, comment tout cela se peut-il faire, vu qu'hier vous étiez d'une taille extrêmement longue, et qu'aujourd'hui vous êtes très-court; qu'hier vous aviez une voix faible et cassée, et qu'aujourd'hui vous en avez une claire et vigoureuse; qu'hier enfin vous étiez un vieillard tout chenu, et que vous n'êtes aujourd'hui qu'un

jeune homme? Quoi donc! au lieu qu'en mon pays on chemine de la naissance à la mort, les animaux de celui-ci vont de la mort à la naissance, et rajeunissent à force de vieillir?

— Sitôt que j'eus parlé au Prince, me dit-il, après avoir reçu l'ordre de vous conduire à la Cour, je vous allai trouver où vous étiez, et, vous ayant apporté ici, j'ai senti le corps que j'informois[1] si fort atténué[2] de lassitude, que tous les organes me refusoient leurs fonctions ordinaires, en sorte que je me suis enquis du chemin de l'Hôpital, où, entrant, j'ai trouvé le corps d'un jeune homme qui venoit d'expirer par un accident fort bizarre, et pourtant fort commun en ce pays..... Je m'en suis approché, feignant d'y connoître encore du mouvement, et protestant à ceux qui étoient présens qu'il n'étoit point mort, et que ce qu'on croyoit lui avoir fait perdre la vie n'étoit qu'une simple léthargie; de sorte que, sans être aperçu, j'ai approché ma bouche de la sienne, où je suis entré comme par un souffle; lors mon vieux cadavre est tombé, et, comme si j'eusse été ce jeune homme, je me suis levé, et m'en suis venu vous chercher, laissant là les assistans crier miracle. » On nous vint querir là-dessus, pour nous mettre à table, et je suivis mon conducteur dans une salle magnifiquement meublée, mais où je ne vis rien de préparé pour manger. Une si grande solitude de viande, lorsque je périssois de faim, m'obligea de lui demander où l'on avoit mis le couvert. Je n'écoutai point ce qu'il me répondit, car trois ou quatre jeunes garçons, enfans de l'hôte, s'approchèrent de moi dans cet instant, et avec beaucoup de civilité me dépouillèrent jusqu'à la chemise. Cette nouvelle cérémonie m'étonna si fort, que je n'en osai pas seulement demander la cause à mes beaux valets de chambre, et je ne sais comment mon guide, qui

[1] C'est-à-dire : « dont j'avais pris la forme. »
[2] On dit maintenant *exténué*.

me demanda par où je voulois commencer, put tirer de moi ces deux mots : *Un potage;* mais je les eus à peine proférés, que je sentis l'odeur du plus succulent mitonné qui frappa jamais le nez du mauvais riche. Je voulus me lever de ma place pour chercher à la piste la source de cette agréable fumée; mais mon porteur m'en empêcha : « Où voulez-vous aller? me dit-il. Nous irons tantôt à la promenade, mais maintenant il est saison de manger; achevez votre potage, et puis nous ferons venir autre chose. — Et où diable est ce potage? lui répondis-je presque en colère. Avez-vous fait gageure de vous moquer de moi tout aujourd'hui? — Je pensois, me répliqua-t-il, que vous eussiez vu, à la Ville d'où nous venons, votre maître, ou quelque autre, prendre ses repas; c'est pourquoi je ne vous avois point dit de quelle façon on se nourrit ici. Puis donc que vous l'ignorez encore, sachez que l'on n'y vit que de fumée. L'art de cuisinerie est de renfermer, dans de grands vaisseaux moulés exprès, l'exhalaison qui sort des viandes en les cuisant; et, quand on en a ramassé de plusieurs sortes et de différens goûts, selon l'appétit de ceux que l'on traite, on débouche le vaisseau où cette odeur est assemblée, on en découvre après cela un autre, et ainsi jusqu'à ce que la compagnie soit repue. A moins que vous n'ayez déjà vécu de cette sorte, vous ne croirez jamais que le nez, sans dents et sans gosier, fasse, pour nourrir l'homme, l'office de la bouche; mais je vous le veux faire voir par expérience. »

Il n'eut pas plutôt achevé, que je sentis entrer successivement dans la salle tant d'agréables vapeurs, et si nourrissantes, qu'en moins de demi-quart d'heure je me sentis tout à fait rassasié. Quand nous fûmes levés : « Ceci n'est pas, dit-il, une chose qui doive causer beaucoup d'admiration, puisque vous ne pouvez pas avoir tant vécu, sans avoir observé qu'en votre monde les Cuisiniers, les Pâtissiers, et les Rôtisseurs, qui mangent moins que les personnes d'une autre vocation, sont pourtant

beaucoup plus gras[1]. D'où procède leur embonpoint, à votre avis, si ce n'est de la fumée dont ils sont sans cesse environnés, et laquelle pénètre leurs corps et les nourrit? Aussi les personnes de ce monde jouissent d'une santé bien moins interrompue et plus vigoureuse, à cause que la nourriture n'engendre presque point d'excrémens, qui sont l'origine de presque toutes les maladies. Vous avez peut-être été surpris, lorsque avant le repas on vous a deshabillé, parce que cette coutume n'est pas usitée en votre pays; mais c'est la mode de celui-ci, et l'on en use ainsi, afin que l'animal soit plus transpirable à la fumée. — Monsieur, lui repartis-je, il y a très-grande apparence à ce que vous dites, et je viens moi-même d'en expérimenter quelque chose; mais je vous avouerai que, ne pouvant pas me débrutaliser si promptement, je serois bien aise de sentir un morceau palpable sous mes dents. » Il me le promit, et toutefois ce fut pour le lendemain, à cause, dit-il, que de manger sitôt après le repas, cela me produiroit une indigestion. Nous discourùmes encore quelque temps, puis nous montâmes à la chambre pour nous coucher. Un homme, au haut de l'escalier, se présenta à nous, et, nous ayant envisagés attentivement, me mena dans un cabinet dont le plancher étoit couvert de fleurs d'orange à la hauteur de trois pieds, et mon Démon, dans un autre, rempli d'œillets et de jasmins; il me dit, voyant que je paroissois étonné de cette magnificence, que c'étoient les lits du pays. Enfin, nous nous couchâmes chacun dans notre cellule; et, dès que je fus étendu sur mes fleurs, j'aperçus, à la lueur d'une trentaine de gros vers luisans enfermés dans un cristal (car on ne sert point de chandelles), ces trois ou quatre jeunes garçons qui m'avoient déshabillé au souper, dont l'un se mit à me chatouiller les pieds, l'autre les cuisses, l'autre les flancs,

[1] Il faut lire, sur cette grave question, une plaisante et sérieuse protestation du fameux Carême, qui se prononce doctoralement pour la négative, dans la préface de son *Maître d'hôtel français*.

l'autre les bras, et tous avec tant de mignoteries et de délicatesse, qu'en moins d'un moment je me sentis assoupi.

Je vis entrer le lendemain mon Démon, avec le soleil. « Je vous veux tenir parole, me dit-il; vous déjeunerez plus solidement que vous ne soupâtes hier. » A ces mots, je me levai, et il me conduisit, par la main, derrière le jardin du logis, où l'un des enfans de l'Hôte nous attendoit avec une arme à la main, presque semblable à nos fusils. Il demanda à mon guide si je voulois une douzaine d'alouettes, parce que les magots[1] (il croyoit que j'en fusse un) se nourrissoient de cette viande. A peine eus-je répondu qu'oui, que le Chasseur déchargea un coup de feu, et vingt ou trente alouettes tombèrent à nos pieds toutes rôties. « Voilà, m'imaginai-je aussitôt, ce qu'on dit, par proverbe, en notre monde, d'un pays où les alouettes tombent toutes rôties! » Sans doute que quelqu'un étoit revenu d'ici. « Vous n'avez qu'à manger, me dit mon Démon; ils ont l'industrie de mêler parmi leur poudre et leur plomb une certaine composition qui tue, plume, rôtit, et assaisonne le gibier. » J'en ramassai quelques-unes, dont je mangeai sur sa parole, et, en verité, je n'ai jamais en ma vie rien goûté de si délicieux. Après ce déjeuner, nous nous mîmes en état de partir, et avec mille grimaces dont ils se servent, quand ils veulent témoigner de l'affection, l'hôte reçut un papier de mon Démon. Je lui demandai si c'étoit une obligation pour la valeur de l'écot. Il me repartit que non; qu'il ne lui devoit rien, et que c'étoient des Vers. « Comment, des Vers? lui répliquai-je. Les Taverniers sont donc ici curieux de rimes? — C'est, me dit-il, la monnoie du pays, et la dépense que nous venons de faire céans s'est trouvée monter à un sixain[2] que je lui viens de donner. Je ne craignois pas de demeurer court; car, quand nous ferions ici ripaille pendant huit jours, nous ne saurions dépenser un Sonnet, et j'en ai

[1] Espèce de singe.

[2] Petite monnaie de billon, valant *six blancs* ou trente deniers.

quatre sur moi, avec deux Épigrammes, deux Odes et une Églogue. — Et plût à Dieu, lui dis-je, que cela fût de même en notre monde! J'y connois beaucoup d'honnêtes Poëtes qui meurent de faim, et qui feroient bonne chère, si on payoit les Traiteurs en cette monnoie. » Je lui demandai si ces vers servoient toujours, pourvu qu'on les transcrivît : il me répondit que non, et continua ainsi : « Quand on en a composé, l'auteur les porte à la Cour des Monnoies, où les Poëtes Jurés du Royaume tiennent leur séance. Là, ces versificateurs Officiers mettent les pièces à l'épreuve, et, si elles sont jugées de bon aloi, on les taxe, non pas selon leur prix, c'est-à-dire qu'un Sonnet ne vaut pas toujours un Sonnet, mais selon le mérite de la pièce; et ainsi, quand quelqu'un meurt de faim, ce n'est jamais qu'un buffle, et les personnes d'esprit font toujours grand' chère. » J'admirois, tout extasié, la police judicieuse de ce pays-là, et il poursuivit de cette façon : « Il y a encore d'autres personnes qui tiennent cabaret d'une manière bien différente. Lorsqu'on sort de chez eux, ils demandent, à proportion des frais, un acquit pour l'autre monde; et, dès qu'on le leur donne, ils écrivent dans un grand registre qu'ils appellent les comptes du grand Jour, à peu près en ces termes : « *Item*, la valeur de tant de Vers, délivrés « un tel jour, à un tel, qu'on m'y doit rembourser aussitôt « l'acquit reçu du premier fonds qui s'y trouvera; » et, lorsqu'ils se sentent en danger de mourir, ils font hacher ces registres en morceaux, et les avalent, parce qu'ils croient que, s'ils n'étoient ainsi digérés, cela ne leur profiteroit de rien. »

Cet entretien n'empêchoit pas que nous ne continuassions de marcher, c'est-à-dire mon porteur à quatre pattes sous moi, et moi à califourchon sur lui. Je ne particulariserai point davantage les aventures qui nous arrêtèrent sur le chemin, qu'enfin nous terminâmes à la Ville où le Roi fait sa résidence. Je n'y fus pas plutôt arrivé,

qu'on me conduisit au Palais, où les grands me reçurent avec des admirations plus modérées que n'avoit fait le peuple, quand j'étois passé dans les rues. Mais la conclusion que j'étois sans doute la femelle du petit animal de la Reine fut celle des grands comme celle du peuple. Mon guide me l'interprétoit ainsi ; et cependant lui-même n'entendoit point cette énigme, et ne savoit qui étoit ce petit animal de la Reine ; mais nous en fûmes bientôt éclaircis. Le Roi, quelque temps après m'avoir considéré, commanda qu'on l'amenât, et, à une demi-heure de là, je vis entrer, au milieu d'une troupe de singes qui portoient la fraise et le haut de chausses, un petit homme bâti presque tout comme moi, car il marchoit à deux pieds ; sitôt qu'il m'aperçut, il m'aborda par un *Criado vuestra merced*[1]; je lui ripostai sa révérence à peu près en mêmes termes. Mais, hélas ! ils ne nous eurent pas plutôt vus parler ensemble, qu'ils crurent tous le préjugé véritable ; et cette conjecture n'avoit garde de produire un autre succès, car celui des assistans qui opinoit pour nous avec plus de ferveur protestoit que notre entretien étoit un grognement que la joie d'être rejoints, par un instinct naturel, nous faisoit bourdonner. Ce petit homme me conta qu'il étoit Européen, natif de la vieille Castille; qu'il avoit trouvé moyen, avec des oiseaux, de se faire porter jusques au monde de la Lune où nous étions alors ; qu'étant tombé entre les mains de la Reine, elle l'avoit pris pour un singe, à cause qu'ils habillent, par hasard en ce pays-là, les singes à l'espagnole, et que, l'ayant à son arrivée trouvé vêtu de cette façon, elle n'avoit point douté qu'il ne fût de l'espèce. « Il faut bien dire, lui répliquai-je, qu'après leur avoir essayé toutes sortes d'habits, ils n'en ont point rencontré de plus ridicules, et que

[1] C'est-à-dire : Serviteur de Votre Seigneurie. Cyrano se moque encore ici des Espagnols, qui s'étaient impatronisés en France avec Anne d'Autriche.

ce n'est qu'à cause de cela qu'ils les équipent de la sorte, n'entretenant ces animaux que pour s'en donner du plaisir[1]. — Ce n'est pas connoître, reprit-il, la dignité de notre nation, en faveur de qui l'univers ne produit des hommes que pour nous donner des esclaves, et pour qui la Nature ne sauroit engendrer que des matières de rire. » Il me supplia ensuite de lui apprendre comment je m'étois osé hasarder de monter à la Lune avec la machine dont je lui avois parlé : je lui répondis que c'étoit à cause qu'il avoit emmené les oiseaux sur lesquels j'y pensois aller. Il sourit de cette raillerie, et, environ un quart d'heure après, le Roi commanda aux gardeurs de singes de nous ramener, avec ordre exprès de nous faire coucher ensemble l'Espagnol et moi, pour faire en son Royaume multiplier notre espèce. On exécuta de point en point la volonté du Prince; de quoi je fus très-aise, pour le plaisir que je recevois d'avoir quelqu'un qui m'entretînt pendant la solitude de ma brutification. Un jour, mon mâle (car on me prenoit pour la femelle) me conta que ce qui l'avoit véritablement obligé de courir toute la terre, et enfin de l'abandonner pour la Lune, étoit qu'il n'avoit pu trouver un seul pays où l'imagination même fût en liberté. « Voyez-vous, me dit-il, à moins de porter un bonnet, quoi que vous puissiez dire de beau, s'il est contre les principes des Docteurs de drap[2], vous êtes un idiot, un fou, et quelque chose de pis. On m'a voulu mettre, en mon pays, à l'Inquisition, parce qu'à la barbe des pédans j'avois soutenu qu'il y avoit du vide[3], et que je ne

[1] Les Espagnols avaient laissé de si mauvais souvenirs en France, depuis la Ligue, que le peuple les tournait en ridicule, quoique la langue espagnole, les modes espagnoles, les sentiments espagnols, fussent toujours en honneur à la cour d'Anne d'Autriche.

[2] C'est-à-dire docteurs à diplômes, parce que, suivant les usages universitaires, tout licencié qui voulait être reçu docteur donnait une pièce de drap au professeur devant lequel il passait sa thèse.

[3] Allusion au procès de Galilée.

connoissois point de matière au monde plus pesante l'une que l'autre. » Je lui demandai de quelles probabilités il appuyoit une opinion si peu reçue. « Il faut, me répondit-il, pour en venir à bout, supposer qu'il n'y a qu'un élément : car, encore que nous voyions de l'eau. de la terre, de l'air et du feu séparés, on ne les trouve jamais pourtant si parfaitement purs, qu'ils ne soient encore engagés les uns avec les autres. Quand, par exemple, vous regardez du feu, ce n'est pas du feu, ce n'est que de l'eau beaucoup étendue ; l'air n'est que de l'eau fort dilatée ; l'eau n'est que de la terre qui se fond, et la terre ellemême n'est autre chose que de l'eau beaucoup resserrée ; et ainsi, à pénétrer sérieusement la matière, vous connoîtrez qu'elle n'est qu'une, qui, comme excellente comédienne, joue ici-bas toutes sortes de personnages, sous toutes sortes d'habits ; autrement, il faudroit admettre autant d'élémens qu'il y a de sortes de corps, et, si vous me demandez pourquoi le feu brûle et l'eau refroidit, vu que ce n'est qu'une seule matière, je vous réponds que cette matière agit par sympathie, selon la disposition où elle se trouve dans le temps qu'elle agit. Le feu, qui n'est rien que de la terre encore plus répandue qu'elle ne l'est pour constituer l'air, tâche de changer en elle par sympathie ce qu'elle rencontre. Ainsi la chaleur du charbon, étant le feu le plus subtil et le plus propre à pénétrer un corps, se glisse entre les pores de notre masse au commencement, parce que c'est une nouvelle matière qui nous remplit et nous fait exhaler en sueur ; cette sueur, étendue par le feu, se convertit en fumée et devient air ; cet air, encore davantage fondu par la chaleur de l'antipéristase, ou des astres qui l'avoisinent, s'appelle feu, et la terre, abandonnée par le froid et partie [1], tombe en terre : l'eau, d'autre part, quoiqu'elle ne diffère de la manière du feu qu'en ce qu'elle est plus serrée, ne nous brûle

[1] Divisée, *partita*.

pas, à cause qu'étant serrée elle demande par sympathie à resserrer les corps qu'elle rencontre, et le froid que nous sentons n'est autre chose que l'effet de notre chair qui se replie sur elle-même par le voisinage de la terre ou de l'eau qui la contraint de lui ressembler. De là vient que les hydropiques remplis d'eau changent en eau toute la nourriture qu'ils prennent; de là vient que les bilieux changent en bile tout le sang que forme le foie. Supposé donc qu'il n'y ait qu'un seul élément, il est certissime que tous les corps chacun selon sa qualité, inclinent également au centre de la terre.

« Mais vous me demanderez pourquoi donc le fer, les métaux, la terre, le bois, descendent plus vite à ce centre qu'une éponge, si ce n'est à cause qu'elle est pleine d'air, qui tend naturellement en haut ? Ce n'en est point du tout la raison, et voici comment je vous réponds : Quoiqu'une roche tombe avec plus de rapidité qu'une plume, l'un et l'autre ont même inclination pour ce voyage; mais un boulet de canon, par exemple, s'il trouvoit la terre percée à jour, se précipiteroit plus vite à son centre qu'une vessie grosse de vent; et la raison est que cette masse de métal est beaucoup de terre recognée en un petit canton, et que ce vent est fort peu de terre en beaucoup d'espace; car toutes les parties de la matière, qui logent dans ce fer, jointes qu'elles sont les unes aux autres, augmentent leur force par l'union, à cause que, s'étant resserrées, elles se trouvent à la fin beaucoup à combattre contre peu, vu qu'une parcelle d'air, égale en grosseur au boulet, n'est pas égale en quantité.

« Sans prouver ceci par une enfilure de raisons, comment, par votre foi, une pique, une épée, un poignard, nous blessent-ils ? Si ce n'est à cause que l'acier étant une matière où les parties sont plus proches et plus enfoncées les unes dans les autres, que non pas votre chair, dont les pores et la mollesse montrent qu'elle contient fort peu de matière répandue en un grand lieu, et que la pointe

de fer qui nous pique étant une quantité presque innombrable de matière contre fort peu de chair, il la contraint de céder au plus fort, de même qu'un escadron bien pressé entame aisément un bataillon moins serré et plus étendu; car pourquoi une loupe d'acier embrasée est-elle plus chaude qu'un tronc de bois allumé? si ce n'est qu'il y a plus de feu dans la loupe en peu d'espace, y en ayant d'attaché à toutes les parties du métal, que dans le bâton, qui, pour être fort spongieux, enferme par conséquent beaucoup de vide, et que le vide n'étant qu'une privation de l'être, ne peut être susceptible de la forme du feu. Mais, m'objecterez-vous, vous supposez du vide comme si vous l'aviez prouvé, et c'est cela dont nous sommes en dispute! Eh bien, je vais vous le prouver, et, quoique cette difficulté soit la sœur du nœud gordien, j'ai les bras assez forts pour en devenir l'Alexandre.

« Qu'elle me réponde donc, je l'en supplie, cette bête vulgaire, qui ne croit être homme que parce qu'on le lui a dit! Supposé qu'il n'y ait qu'une matière, comme je pense l'avoir assez prouvé, d'où vient qu'elle se relâche et se restreint selon son appétit? d'où vient qu'un morceau de terre, à force de se condenser, s'est fait caillou? Est-ce que les parties de ce caillou se sont placées les unes dans les autres, en telle sorte que là où s'est fiché ce grain de sablon, là même ou dans le même point loge un autre grain de sablon? Tout cela ne se peut, et selon leur principe même, puisque les corps ne se pénètrent point; mais il faut que cette matière se soit rapprochée, et, si vous voulez, se soit raccourcie, en sorte qu'elle ait rempli quelque lieu qui ne l'étoit pas.

« De dire que cela n'est point compréhensible qu'il y eût du rien dans le monde, que nous fussions en partie composés de rien : hé! pourquoi non? Le monde entier n'est-il pas enveloppé de rien? Puisque vous m'avouez cet article, confessez donc qu'il est aussi aisé que le monde ait du rien dedans soi qu'autour de soi,

« Je vois fort bien que vous me demanderez pourquoi donc l'eau, restreinte par la gelée dans un vase, le fait crever, si ce n'est pour empêcher qu'il ne se fasse du vide? Mais je réponds que cela n'arrive qu'à cause que l'air de dessus, qui tend aussi bien que la terre et l'eau au centre, rencontrant sur le droit chemin de ce pays une hôtellerie vacante, y va loger : s'il trouve les pores de ce vaisseau, c'est-à-dire les chemins qui conduisent à cette chambre de vide trop étroits, trop longs, trop tortus, il satisfait, en le brisant, à son impatience, pour arriver plus tôt au gîte.

« Mais, sans m'amuser à répondre à toutes leurs objections, j'ose bien dire que, s'il n'y avoit point de vide, il n'y auroit point de mouvement, ou il faut admettre la pénétration des corps. Il seroit trop ridicule de croire que, quand une mouche pousse de l'aile une parcelle de l'air, cette parcelle en fait reculer devant elle une autre, cette autre encore une autre, et qu'ainsi l'agitation du petit orteil d'une puce allât faire une bosse derrière le monde. Quand ils n'en peuvent plus, ils ont recours à la raréfaction; mais, en bonne foi, comment se peut-il faire, quand un corps se raréfie, qu'une particule de la masse s'éloigne d'une autre particule sans laisser ce milieu vide? N'auroit-il pas fallu que ces deux corps qui se viennent de séparer eussent été en même temps au même lieu où étoit celui-ci, et que de la sorte ils se fussent pénétrés tous trois? Je m'attends bien que vous me demanderez pourquoi donc, par un chalumeau, une seringue ou une pompe, on fait monter l'eau contre son inclination : à quoi je vous répondrai qu'elle est violentée, et que ce n'est pas la peur qu'elle a du vide qui l'oblige à se détourner de son chemin, mais qu'étant jointe avec l'air d'une nuance imperceptible, elle s'élève, quand on élève en haut l'air qui la tient embarrassée.

« Cela n'est pas fort épineux à comprendre, quand on connoît le cercle parfait et la délicate enchaînure des élé-

mens; car, si vous considérez attentivement ce limon qui fait le mariage de la terre et de l'eau, vous trouverez qu'il n'est plus terre, qu'il n'est plus eau, mais qu'il est l'entremetteur du contrat de ces deux ennemis; l'eau, tout de même, avec l'air, s'envoient réciproquement un brouillard qui pénètre aux humeurs de l'un et de l'autre pour moyenner leur paix, et l'air se réconcilie avec le feu par le moyen d'une exhalaison médiatrice qui les unit. »

Je pense qu'il vouloit encore parler; mais on nous apporta notre mangeaille; et, parce que nous avions faim, je fermai les oreilles à ses discours, pour ouvrir l'estomac aux viandes qu'on nous donna.

Il me souvient qu'une autre fois, comme nous philosophions, car nous n'aimions guère ni l'un ni l'autre à nous entretenir des choses basses : « Je suis bien fâché, dit-il, de voir un esprit de la trempe du vôtre infecté des erreurs du vulgaire. Il faut donc que vous sachiez, malgré le pédantisme d'Aristote, dont retentissent aujourd'hui toutes les classes de votre France, que tout est en tout, c'est-à-dire que dans l'eau, par exemple, il y a du feu; dedans le feu, de l'eau; dedans l'air, de la terre, et dedans la terre, de l'air. Quoique cette opinion fasse aux scolares[1] les yeux grands comme des salières, elle est plus aisée à prouver qu'à persuader. Car je leur demande premièrement si l'eau n'engendre pas du poisson; quand ils me le nieront : creuser un fossé, le remplir du sirop de l'aiguière, et qu'ils passeront encore, s'ils veulent, à travers un bluteau, pour échapper aux objections des aveugles, je veux, en cas qu'ils n'y trouvent du poisson dans quelque temps, avaler toute l'eau qu'ils y auront versée; mais, s'ils y en trouvent, comme je n'en doute point, c'est une preuve convaincante qu'il y a du sel et du feu. Par conséquent, de trouver ensuite de l'eau dans le feu, ce

[1] Gens d'école, infatués de la philosophie d'Aristote, qui était la seule admise dans les écoles.

n'est pas une entreprise fort difficile. Car qu'ils choisissent le feu, même le plus détaché de la matière, comme les comètes, il y en a toujours beaucoup, puisque si cette humeur onctueuse dont ils sont engendrés, réduite en soufre par la chaleur de l'antipéristase qui les allume, ne trouvoit un obstacle à sa violence dans l'humide froideur qui la tempère et la combat, elle se consommeroit brusquement comme un éclair. Qu'il y ait maintenant de l'air dans la terre, ils ne le nieront pas, ou bien ils n'ont jamais entendu parler des frissons effroyables dont les montagnes de la Sicile ont été si souvent agitées : outre cela, nous voyons la terre toute poreuse, jusques aux grains de sablon qui la composent. Cependant personne n'a dit encore que ces creux fussent remplis de vide : on ne trouvera donc pas mauvais que l'air y fasse son domicile. Il me reste à prouver que dans l'air il y a de la terre, mais je ne daigne quasi pas en prendre la peine, puisque vous en êtes convaincu autant de fois que vous voyez tomber sur vos têtes ces légions d'atomes, si nombreuses, qu'elles étouffent l'Arithmétique.

« Mais passons des corps simples aux composés : ils me fourniront des sujets beaucoup plus fréquens; et pour montrer que toutes choses sont en toutes choses, non point qu'elles se changent les unes aux autres, comme le gazouillent vos Péripatéticiens; car je veux soutenir à leur barbe que les principes se mêlent, se séparent et se remêlent derechef en telle sorte que ce qui a été fait eau par le sage Créateur du monde le sera toujours; je ne suppose point, à leur mode, de maxime, que je ne prouve.

« C'est pourquoi prenez, je vous prie, une bûche, ou quelque autre matière combustible, et y mettez le feu : ils diront, quand elle sera embrasée, que ce qui étoit bois est devenu feu. Mais je leur soutiens que non, et qu'il n'y a point davantage de feu, quand elle est tout enflammée, qu'auparavant qu'on en eût approché l'allumette; mais celui qui étoit caché dans la bûche, que le froid et l'humide

empêchoient de s'étendre et d'agir, secouru par l'étranger, a rallié ses forces contre le flegme qui l'étouffoit et s'est emparé du champ qu'occupoit son ennemi; aussi, se montre-t-il sans obstacles, en triomphant de son geôlier. Ne voyez-vous pas comme l'eau s'enfuit par les deux bouts du tronçon, chaude et fumante encore du combat qu'elle a rendu? Cette flamme, que vous voyez en haut, est le feu le plus subtil, le plus dégagé de la matière, et le plus tôt prêt, par conséquent, à retourner chez soi. Il s'unit pourtant en pyramide jusques à certaine hauteur, pour enfoncer l'épaisse humidité de l'air qui lui résiste; mais, comme il vient en montant à se dégager peu à peu de la violente compagnie de ses hôtes, alors il prend le large, parce qu'il ne rencontre plus rien d'antipathique à son passage, et cette négligence est bien souvent cause d'une seconde prison; car, cheminant séparé, il s'égarera quelquefois dans un nuage. S'ils s'y rencontrent, d'autres fois, en assez grande quantité, pour faire tête à la vapeur, ils se joignent, ils foudroient, et la mort des innocens est bien souvent l'effet de la colère animée de ces choses mortes. Si, quand il se trouve embarrassé dans ces crudités importunes de la moyenne région, il n'est pas assez fort pour se défendre, il s'abandonne à la discrétion de son ennemi, qui le contraint par sa pesanteur de retomber en terre; et ce malheureux, enfermé dans une goutte d'eau, se rencontrera peut-être au pied d'un chêne, de qui le feu animal invitera ce pauvre égaré de se loger avec lui; ainsi le voilà qui revient au même état dont il étoit sorti quelques jours auparavant.

« Mais voyons la fortune des autres élémens qui composoient cette bûche. L'air se retire à son quartier, encore pourtant mêlé de vapeurs, à cause que le feu tout en colère les a brusquement chassés pêle-mêle. Le voilà donc qui sert de ballon aux vents, fournit aux animaux de respiration, remplit le vide que la Nature fait, et peut-être que, s'étant enveloppé dans une goutte de rosée, il sera

sucé et digéré par les feuilles altérées de cet arbre, où s'est retiré notre feu. L'eau que la flamme avoit chassée de ce tronc[1], élevée par la chaleur jusques au berceau des Météores, retombera en pluie sur notre chêne aussitôt que sur un autre; et la terre, devenue cendre, et puis guérie de sa stérilité, ou par la chaleur nourrissante d'un fumier, où on l'aura jetée, ou par le sel végétatif de quelques plantes voisines, ou par l'eau féconde des rivières, se rencontrera peut-être près de ce chêne, qui, par la chaleur de son germe, l'attirera, et en fera une partie de son tout.

« De cette façon, voilà ces quatre élémens qui reçoivent le même sort, et rentrent en même état d'où ils étoient sortis quelques jours auparavant. Ainsi on peut dire que dans un homme il y a tout ce qui est nécessaire pour composer un arbre, et dans un arbre tout ce qui est nécessaire pour composer un homme. Enfin, de cette façon, toutes choses se rencontreront en toutes choses; mais il nous manque un Prométhée, qui nous tire du sein de la Nature et nous rende sensible ce que je veux bien apeller *matière première.* »

Voilà les choses à peu près dont nous amusions le temps; car ce petit Espagnol avoit l'esprit joli. Notre entretien toutefois n'étoit que la nuit, à cause que, depuis six heures du matin jusques au soir, la grande foule du monde, qui nous venoit contempler à notre logis, nous eût détournés; car quelques-uns nous jettoient des pierres; d'autres, des noix; d'autres, de l'herbe. Il n'étoit bruit que des bêtes du Roi. On nous servoit tous les jours à manger à nos heures, et le Roi et la Reine prenoient eux-mêmes assez souvent la peine de me tâter le ventre, pour connoître si je n'emplissois point[2], car ils brûloient d'une envie extraordinaire

[1] Les premières éditions portent *trône.*

[2] C'était l'expression qu'on employait en parlant des animaux qui se reproduisent par *portée* ou ventrée.

d'avoir de la race de ces petits animaux. Je ne sais si ce fut pour avoir été plus attentif que mon mâle à leurs simagrées et à leurs tons; mais j'appris plus tôt que lui à entendre leur langue et à l'écorcher un peu : ce qui fit qu'on nous considéra d'une autre façon qu'on n'avoit fait, et les nouvelles coururent aussitôt par tout le Royaume, qu'on avoit trouvé deux hommes sauvages, plus petits que les autres, à cause des mauvaises nourritures que la solitude nous avoit fournies, et qui, par un défaut de la semence de leurs pères, n'avoient pas eu les jambes de devant assez fortes pour s'appuyer dessus.

Cette créance alloit prendre racine à force d'être confirmée, sans les Docteurs du pays, qui s'y opposèrent, disant que c'étoit une impiété épouvantable de croire que non-seulement des bêtes, mais des monstres, fussent de leur espèce. « Il y auroit bien plus d'apparence, ajoutoient les moins passionnés, que nos animaux domestiques participassent au privilége de l'humanité, et de l'immortalité, par conséquent, à cause qu'ils sont nés dans notre pays, qu'une bête monstreuse qui se dit née je ne sais où dans la Lune; et puis, considérez la différence qui se remarque entre nous et eux. Nous autres marchons à quatre pieds, parce que Dieu ne se voulut pas fier d'une chose si précieuse à une moins ferme assiette, et il eut peur qu'allant autrement, il n'arrivât malheur à l'homme; c'est pourquoi il prit la peine de l'asseoir sur quatre piliers, afin qu'il ne pût tomber; mais, dédaignant de se mêler de la construction de ces deux brutes, il les abandonna au caprice de la Nature, laquelle, ne craignant pas la perte de si peu de chose, ne les appuya que sur deux pattes.

« Les oiseaux mêmes, disoient-ils, n'ont pas été si maltraités qu'elles, car au moins ils ont reçu des plumes pour subvenir à la foiblesse de leurs pieds, et se jeter en l'air, quand nous les éconduirons de chez nous; au lieu que la Nature, en ôtant les deux pieds à ces monstres, les a mis en état de ne pouvoir échapper à notre Justice.

« Voyez un peu, outre cela, comment ils ont la tête tournée devers le Ciel[1]! C'est la disette où Dieu les a mis de toutes choses, qui l'a située de la sorte, car cette posture suppliante témoigne qu'ils se plaignent au Ciel de Celui qui les a créés, et qu'ils lui demandent permission de s'accommoder de nos restes. Mais, nous autres, nous avons la tête penchée en bas, pour contempler les biens dont nous sommes seigneurs, et comme n'y ayant rien au Ciel à qui notre heureuse condition puisse porter envie. »

J'entendois tous les jours, à ma loge, faire ces contes, ou d'autres semblables; et ils en bridèrent si bien l'esprit des peuples sur cet article, qu'il fut arrêté que je ne passerois tout au plus que pour un perroquet sans plumes; car ils confirmoient les persuadés, sur ce que, non plus qu'un oiseau, je n'avois que deux pieds. Cela fit qu'on me mit en cage par ordre exprès du Conseil d'en haut.

Là, tous les jours, l'Oiseleur de la Reine prenant le soin de me venir siffler la langue, comme on fait ici aux sansonnets, j'étois heureux, à la vérité, en ce que je ne manquois point de mangeaille. Cependant, parmi les sornettes dont les regardans me rompoient les oreilles, j'appris à parler comme eux, en sorte que, quand je fus assez rompu dans l'idiome pour exprimer la plupart de mes conceptions, j'en contai des plus belles. Déjà les compagnies ne s'entretenoient plus que de la gentillesse de mes bons mots, et de l'estime que l'on faisoit de mon esprit. On vint jusque-là, que le Conseil fut contraint de faire publier un Arrêt, par lequel on défendoit de croire que j'eusse de la raison, avec un commandement très-exprès à toutes personnes, de quelque qualité ou condition qu'elles fussent, de s'imaginer, quoi que je pusse faire de spirituel, que c'étoit l'instinct qui me le faisoit faire.

[1] Allusion dérisoire à ces deux vers orgueilleux des *Métamorphoses* d'Ovide, sur la création de l'homme :

> Os homini sublime dedit cœlumque tueri
> Jussit et erectos ad sidera tollere vultus.

Cependant la définition de ce que j'étois partagea la ville en deux factions. Le parti qui soutenoit en ma faveur grossissoit de jour en jour, et enfin, en dépit de l'anathème par lequel on tâchoit d'épouvanter le peuple, ceux qui tenoient pour moi demandèrent une assemblée des États, pour résoudre cette controverse. On fut longtemps à s'accorder sur le choix de ceux qui opineroient; mais les arbitres pacifièrent l'animosité par le nombre des intéressés qu'ils égalèrent, et qui ordonnèrent qu'on me porteroit dans l'assemblée, comme l'on fit; mais j'y fus traité autant sévèrement qu'on se le peut imaginer. Les Examinateurs m'interrogèrent, entre autres choses, de Philosophie : je leur exposai, tout à la bonne foi, ce que jadis mon Régent m'en avoit appris, mais ils ne mirent guère à me le réfuter par beaucoup de raisons convaincantes; de sorte que, n'y pouvant répondre, j'alléguai pour dernier refuge les principes d'Aristote, qui ne me servirent pas davantage que les sophismes; car, en deux mots, ils m'en découvrirent la fausseté. « Cet Aristote, me dirent-ils, dont vous vantez si fort la science, accommodoit sans doute les principes à sa Philosophie, au lieu d'accommoder sa Philosophie aux principes, et encore devoit-il les prouver au moins plus raisonnables que ceux des autres Sectes dont vous nous avez parlé. C'est pourquoi le bon seigneur ne trouvera pas mauvais si nous lui baisons les mains. » Enfin, comme ils virent que je ne clabaudois autre chose, sinon qu'ils n'étoient pas plus savans qu'Aristote, et qu'on m'avoit défendu de discuter contre ceux qui nioient les principes, ils conclurent tous d'une commune voix, que je n'étois pas un homme, mais possible quelque espèce d'autruche, vu que je portois comme elle la tête droite, que je marchois sur deux pieds, et qu'enfin, hormis un peu de duvet, je lui étois tout semblable; si bien qu'on ordonna à l'Oiseleur de me reporter en cage. J'y passois mon temps avec assez de plaisir, car, à cause de leur langue que je possédois correctement, toute la Cour se divertissoit à me

faire jaser. Les filles de la Reine, entre autres, fourroient toujours quelque bribe dans mon panier; et la plus gentille de toutes ayant conçu quelque amitié pour moi, elle étoit si transportée de joie, lorsqu'étant en secret, je l'entretenois des mœurs et des divertissemens des gens de notre monde, et principalement de nos cloches et de nos autres instrumens de musique, qu'elle me protestoit, les larmes aux yeux, que, si jamais je me trouvois en état de revoler en notre monde, elle me suivroit de bon cœur.

Un jour, de grand matin, m'étant éveillé en sursaut, je la vis qui tambourinoit contre les bâtons de ma cage. « Réjouissez-vous, me dit-elle, hier dans le Conseil on conclut la guerre contre le Roi [1]. J'espère, parmi l'embarras des préparatifs, pendant que notre Monarque et ses sujets seront éloignés, faire naître l'occasion de vous sauver. — Comment, la guerre? l'interrompis-je. Arrive-t-il des querelles entre les Princes de ce monde ici comme entre ceux du nôtre? Hé! je vous prie, parlez-moi de leur façon de combattre.

—Quand les arbitres, reprit-elle, élus au gré des deux parties, ont désigné le temps accordé pour l'armement, celui de la marche, le nombre des combattans, le jour et le lieu de la bataille, et tout cela avec tant d'égalité, qu'il n'y a pas dans une armée un seul homme plus que dans l'autre, les soldats estropiés, d'un côté, sont tous enrôlés dans une compagnie, et, lorsqu'on en vient aux mains, les Maréchaux de Camp ont soin de les exposer aux estropiés; de l'autre côté, les géans ont en tête les colosses; les escrimeurs, les adroits; les vaillans, les courageux; les débiles, les foibles; les indisposés, les malades; les robustes, les forts; et, si quelqu'un entreprenoit

[1] Cette phrase musicale, qui figure dans les premières éditions, a été remplacée par des points dans les éditions suivantes. Cyrano avait voulu exprimer en musique le nom qu'il attribuait au roi de la Lune.

de frapper un autre que son ennemi désigné, à moins qu'il ne pût justifier que c'étoit par méprise, il est condamné comme couard. Après la bataille donnée, on compte les blessés, les morts, les prisonniers; car, pour les fuyards, il ne s'en trouve point ; si les pertes se trouvent égales de part et d'autre, ils tirent à la courte paille à qui se proclamera victorieux.

« Mais, encore qu'un royaume eût défait son ennemi de bonne guerre, ce n'est presque rien avancé, car il y a d'autres armées, plus nombreuses, de savans et d'hommes d'esprit, des disputes desquelles dépend entièrement le triomphe ou la servitude des États.

« Un savant est opposé à un autre savant, un spirituel à un autre spirituel, et un judicieux à un autre judicieux. Au reste, le triomphe que remporte un État en cette façon est compté pour trois victoires à force ouverte. Après la proclamation de la victoire, on rompt l'assemblée, et le peuple vainqueur choisit pour être son Roi, ou celui des ennemis ou le sien. »

Je ne pus m'empêcher de rire de cette façon scrupuleuse de donner des batailles; et j'alléguois, pour exemple d'une bien plus forte politique, les coutumes de notre Europe, où le Monarque n'avoit garde d'omettre aucun de ses avantages pour vaincre; et voici comme elle me parla :

« Apprenez-moi, me dit-elle, si vos Princes ne prétextent pas leurs armemens, du droit ? — Si fait, lui répliquai-je, et de la justice de leur cause. — Pourquoi donc, continua-t-elle, ne choisissent-ils des arbitres non suspects, pour être accordés? Et, s'il se trouve qu'ils aient autant de droit l'un que l'autre, qu'ils demeurent comme ils étoient, ou qu'ils jouent en un coup de piquet la Ville ou la Province dont ils sont en dispute ?

— Mais vous, lui repartis-je, pourquoi toutes ces circonstances en votre façon de combattre ? Ne suffit-il pas que les armées soient en pareil nombre d'hommes ? —

Vous n'avez guère de jugement, me répondit-elle. Croiriez-vous, par votre foi, ayant vaincu sur le pré votre ennemi seul à seul, l'avoir vaincu de bonne guerre, si vous étiez maillé [1], et lui, non; s'il n'avoit qu'un poignard, et vous une estocade [2]; enfin s'il étoit manchot, et que vous eussiez deux bras? Cependant, avec toute l'égalité que vous recommandez tant à vos gladiateurs, ils ne se battent jamais pareils; car l'un sera de grande, l'autre, de petite taille; l'un sera adroit, l'autre n'aura jamais manié d'épée; l'un sera robuste, l'autre foible; et, quand même ces disproportions seroient égales, qu'ils seroient aussi adroits et aussi forts l'un que l'autre, encore ne seroient-ils pas pareils, car l'un des deux aura peut-être plus de courage que l'autre; et, sous l'ombre que cet emporté ne considérera pas le péril, qu'il sera bilieux, qu'il aura plus de sang, qu'il avoit le cœur plus serré, avec toutes ces qualités qui font le courage, comme si ce n'étoit pas, aussi bien qu'une épée, une arme que son ennemi n'a point, il s'ingère de se ruer éperdument sur lui, de l'effrayer, et d'ôter la vie à ce pauvre homme, qui prévoit le danger, dont la chaleur est étouffée dans la pituite, et duquel le cœur est trop vaste pour unir les esprits nécessaires à dissiper cette glace qu'on appelle *poltronnerie*. Ainsi vous louez cet homme d'avoir tué son ennemi avec avantage, et, le louant de hardiesse, vous le louez d'un péché contre nature, puisque sa hardiesse tend à la destruction. Et, à propos de cela, je vous dirai qu'il y a quelques années qu'on fit une remontrance au Conseil de guerre, pour apporter un règlement plus circonspect et plus consciencieux dans les combats. Et le Philosophe qui donnoit l'avis parla ainsi :

« Vous vous imaginez, Messieurs, avoir bien égalé les

[1] Couvert d'une cotte de mailles.

[2] Épée courte et pointue, comme l'indique la locution encore usitée : *Frapper d'estoc et de taille.*

« avantages de deux ennemis, quand vous les avez choisis « tous deux grands, tous deux adroits, tous deux pleins de « courage ; mais ce n'est pas encore assez, puisqu'il faut « qu'enfin le vainqueur surmonte par adresse, par force, « et par fortune. Si ça été par adresse, il a frappé sans « doute son adversaire par un endroit où il ne l'attendoit « pas, ou plus vite qu'il n'étoit vraisemblable; ou, fei-« gnant de l'attraper d'un côté, il l'a assailli de l'au-« tre. Cependant tout cela, c'est affiner, c'est tromper, « c'est trahir, et la tromperie et la trahison ne doivent « pas faire l'estime d'un véritable généreux [1]. S'il a « triomphé par force, estimerez-vous son ennemi vaincu, « puisqu'il a été violenté ? Non sans doute, non plus que « vous ne direz pas qu'un homme ait perdu la victoire, « encore qu'il soit accablé de la chute d'une montagne, « parce qu'il n'a pas été en puissance de la gagner. Tout « de même, celui-là n'a point été surmonté, à cause qu'il « ne s'est point trouvé, dans ce moment, disposé à pouvoir « résister aux violences de son adversaire. Si ça été par ha-« sard qu'il a terrassé son ennemi, c'est la Fortune qu'on « doit couronner : il n'y a rien contribué; et enfin le vaincu « n'est non plus blâmable que le joueur de dés, qui sur « dix-sept points en voit faire dix-huit. »

« On lui confessa qu'il avoit raison; mais qu'il étoit impossible, selon les apparences humaines, d'y mettre ordre, et qu'il valoit mieux subir un petit inconvénient, que de s'abandonner à cent autres de plus grande importance. »

Elle ne m'entretint pas cette fois davantage, parce qu'elle craignoit d'être trouvée toute seule avec moi si matin. Ce n'est pas qu'en ce Pays l'impudicité soit un crime; au contraire, hors les coupables convaincus, tout homme a pouvoir sur toute femme, et une femme tout de même pourroit appeler un homme en Justice, qui l'auroit refusée. Mais elle ne m'osoit pas fréquenter publiquement,

[1] *Generosus*, noble, gentilhomme.

à cause que les gens du Conseil avoient dit, dans la dernière assemblée, que c'étoient les femmes principalement qui publioient que j'étois homme, afin de couvrir sous ce prétexte le désir qui les brûloit de se mêler aux bêtes, et de commettre avec moi sans vergogne des péchés contre nature. Cela fut cause que je demeurai longtemps sans la voir, ni pas une du sexe.

Cependant il falloit bien que quelqu'un eût réchauffé les querelles de la définition de mon être, car, comme je ne songeois plus qu'à mourir en ma cage, on me vint querir encore une fois pour me donner audience. Je fus donc interrogé, en présence d'un grand nombre de Courtisans, sur quelques points de Physique, et mes réponses, à ce que je crois, en satisfirent un, car celui qui présidoit m'exposa fort au long ses opinions sur la structure du Monde : elles me semblèrent ingénieuses ; et, sans qu'il passa jusqu'à son origine, qu'il soutenoit éternelle, j'eusse trouvé sa Philosophie beaucoup plus raisonnable que la nôtre. Mais, sitôt que je l'entendis soutenir une rêverie si contraire à ce que la Foi nous apprend, je brisai avec lui, dont il ne fit que rire; ce qui m'obligea de lui dire que, puisqu'ils en venoient là, je recommençois à croire que leur Monde n'étoit qu'une Lune. « Mais, me dirent-ils tous, vous y voyez de la terre, des rivières, des mers; que seroit-ce donc tout cela? — N'importe ! repartis-je, Aristote assure que ce n'est que la Lune; et, si vous aviez dit le contraire dans les Classes où j'ai fait mes études, on vous auroit sifflés. » Il se fit, sur cela, un grand'éclat de rire. Il ne faut pas demander si ce fut de leur ignorance; mais cependant on me conduisit dans ma cage.

Mais d'autres savans, plus emportés que les premiers, avertis que j'avois osé dire que la Lune d'où je venois étoit un Monde, et que leur Monde n'étoit qu'une Lune, crurent que cela leur fournissoit un prétexte assez juste pour me faire condamner à l'eau : c'est la façon d'exterminer les impies. Pour cet effet, ils furent en corps faire leur

plainte au Roi, qui leur promit justice, et ordonna que je serois remis sur la sellette [1].

Me voilà donc décagé pour la troisième fois; et lors, le plus ancien prit la parole, et plaida contre moi. Je ne me souviens pas de sa harangue, à cause que j'étois trop épouvanté pour recevoir les espèces de sa voix sans désordre, et parce aussi qu'il s'étoit servi, pour déclamer, d'un instrument dont le bruit m'étourdissoit : c'étoit une trompette qu'il avoit tout exprès choisie, afin que la violence de ce son martial échauffât leurs esprits à ma mort, et afin d'empêcher par cette émotion que le raisonnement ne pût faire son office, comme il arrive dans nos armées, où le tintamarre des trompettes et des tambours empêche le soldat de réfléchir sur l'importance de sa vie. Quand il eut dit, je me levai pour défendre ma cause, mais j'en fus délivré par une aventure qui vous va surprendre. Comme j'avois la bouche ouverte, un homme, qui avoit eu grande difficulté à traverser la foule, vint choir aux pieds du Roi, et se traîna longtemps sur le dos en sa présence. Cette façon de faire ne me surprit pas, car je savois que c'étoit la posture où ils se mettoient, quand ils vouloient discourir en public. Je rengaînai seulement ma harangue ; voici celle que nous eûmes de lui.

« Justes, écoutez-moi ! vous ne sauriez condamner cet « Homme, ce Singe ou ce Perroquet, pour avoir dit que « la Lune est un Monde d'où il venoit; car, s'il est « homme, quand même il ne seroit pas venu de la Lune, « puisque tout homme est libre, ne lui est-il pas libre « aussi de s'imaginer ce qu'il voudra ? Quoi ! pouvez-vous « le contraindre à n'avoir pas vos visions ? Vous le force- « rez bien à dire que la Lune n'est pas un Monde, mais il « ne le croira pas pourtant; car, pour croire quelque chose, « il faut qu'il se présente à son imagination certaines pos-

[1] Tout ce passage est une allusion ingénieuse et satirique au procès de Galilée.

« sibilités plus grandes au *oui* qu'au *non;* à moins que « vous ne lui fournissiez ce vraisemblable, ou qu'il ne « vienne de soi-même s'offrir à son esprit, il vous dira « bien qu'il croit, mais il ne le croira pas pour cela.

« J'ai maintenant à vous prouver qu'il ne doit pas être « condamné, si vous le posez dans la catégorie des bêtes.

« Car, supposé qu'il soit animal sans raison, en auriez-« vous vous-mêmes de l'accuser d'avoir péché contre elle ? « Il a dit que la Lune étoit un monde; or, les bêtes n'agis-« sent que par instinct de la Nature; donc, c'est la Na-« ture qui le dit, et non pas lui. De croire que cette sa-« vante Nature qui a fait le Monde et la Lune ne sache « ce que c'est elle-même, et que vous autres, qui n'avez de « connoissance que ce que vous en tenez d'elle, le sachiez « plus certainement, cela seroit bien ridicule. Mais, « quand même la passion vous feroit renoncer à vos prin-« cipes, et que vous supposeriez que la Nature ne guidât « pas les bêtes, rougissez à tout le moins des inquiétudes « que vous causent les caprices d'une bête. En vérité, « Messieurs, si vous rencontriez un homme d'âge mûr, « qui veillât à la police d'une fourmilière, pour tantôt « donner un soufflet à la fourmi qui auroit fait choir sa « compagne, tantôt en emprisonner une qui auroit dérobé « à sa voisine un grain de blé, tantôt mettre en justice « une autre qui auroit abandonné ses œufs, ne l'estime-« riez-vous pas insensé de vaquer à des choses trop au-« dessous de lui, et de prétendre assujettir à la raison des « animaux qui n'en ont pas l'usage? Comment donc, vé-« nérable assemblée, défendrez-vous l'intérêt que vous « prenez aux caprices de ce petit animal? Justes, j'ai « dit. »

Dès qu'il eut achevé, une sorte de musique d'applaudissements fit retentir toute la salle; et, après que toutes les opinions eurent été débattues un gros quart d'heure, le Roi prononça :

« Que dorénavant je serois censé homme, comme tel

mis en liberté, et que la punition d'être noyé seroit modifiée en une amende honteuse (car il n'en est point en ce pays-là d'*honorable*); dans laquelle amende je me dédirois publiquement d'avoir soutenu que la Lune étoit un Monde, à cause du scandale que la nouveauté de cette opinion auroit pu apporter dans l'âme des foibles. »

Cet Arrêt prononcé, on m'enlève hors du Palais ; on m'habille par ignominie fort magnifiquement ; on me porte sur la tribune d'un magnifique Chariot; et, traîné que je fus par quatre Princes qu'on avoit attachés au joug, voici ce qu'ils m'obligèrent de prononcer aux carrefours de la Ville.

« Peuple, je vous déclare que cette Lune-ci n'est pas « une Lune, mais un Monde; et que ce Monde là-bas « n'est pas un Monde, mais une Lune. Tel est ce que le « Conseil trouve bon que vous croyiez. »

Après que j'eus crié la même chose aux cinq grandes places de la Cité, j'aperçus mon Avocat qui me tendoit la main pour m'aider à descendre. Je fus bien étonné de reconnoître, quand je l'eus envisagé, que c'étoit mon Démon. Nous fûmes une heure à nous embrasser : « Et venez-vous-en chez moi, me dit-il, car de retourner en Cour après une amende honteuse, vous n'y seriez pas vu de bon œil. Au reste, il faut que je vous dise que vous seriez encore parmi les Singes, aussi bien que l'Espagnol votre compagnon, si je n'eusse publié dans les compagnies la vigueur et la force de votre esprit, et brigué contre vos ennemis, en votre faveur, la protection des Grands. » La fin de mes remercîmens nous vit entrer chez lui ; il m'entretint, jusqu'au repas, des ressorts qu'il avoit fait jouer pour obliger mes ennemis, malgré tous les plus spécieux scrupules dont ils avoient embabouiné le Peuple, à se déporter d'une poursuite si injuste. Mais, comme on nous eut avertis qu'on avoit servi, il me dit qu'il avoit, pour me tenir compagnie, ce soir-là, prié deux Professeurs d'Académie de cette Ville de venir

manger avec nous. « Je les ferai tomber, ajouta-t-il, sur la Philosophie qu'ils enseignent en ce Monde-ici, et, par même moyen, vous verrez le fils de mon hôte. C'est un jeune homme autant plein d'esprit que j'en aie jamais rencontré; ce seroit un second Socrate, s'il pouvoit régler ses lumières, et ne point étouffer dans le vice les grâces dont Dieu continuellement le visite, et ne plus affecter le libertinage, comme il fait, par une chimérique ostentation et une affectation de s'acquérir la réputation d'homme d'esprit. Je me suis logé céans pour épier les occasions de l'instruire. » Il se tut, comme pour me laisser à mon tour la liberté de discourir; puis, il fit signe qu'on me dévêtît des honteux ornemens dont j'étois encore tout brillant.

Les deux Professeurs que nous attendions entrèrent presque aussitôt, et nous allâmes nous mettre à table, où elle étoit dressée, et où nous trouvâmes le jeune garçon dont il m'avoit parlé, qui mangeoit déjà. Ils lui firent grande saluade [1], et le traitèrent d'un respect aussi profond que d'esclave à seigneur : j'en demandai la cause à mon Démon, qui me répondit que c'étoit à cause de son âge, parce qu'en ce Monde-là les vieux rendoient toute sorte de respect et de déférence aux jeunes ; bien plus, que les pères obéissent à leurs enfans, aussitôt que, par l'avis du Sénat des Philosophes, ils avoient atteint l'âge de raison. « Vous vous étonnez, continua-t-il, d'une coutume si contraire à celle de votre pays? Mais elle ne répugne point à la droite raison; car, en conscience, dites-moi, quand un homme jeune et chaud est en force d'imaginer, de juger et d'exécuter, n'est-il pas plus capable de gouverner une famille, qu'un infirme sexagénaire, pauvre hébété, dont la neige de soixante hivers a glacé l'imagination, qui ne se conduit que par ce que vous appelez ex-

[1] Ce mot, qui mériterait d'être réintégré dans la langue, indique une nuance toute particulière dans la manière de saluer.

périence des heureux succès, qui ne sont cependant que de simples effets du hasard contre toutes les règles de l'économie de la prudence humaine. Pour du jugement, il en a aussi peu, quoique le vulgaire de votre Monde en fasse un apanage de la vieillesse; mais, pour se désabuser, il faut qu'il sache que ce qu'on apelle *prudence* en un vieillard n'est autre chose qu'une appréhension panique, une peur enragée de rien entreprendre, qui l'obsède. Ainsi, quand il n'a pas risqué un danger où un jeune homme s'est perdu, ce n'est pas qu'il en préjugeât sa catastrophe, mais il n'avoit pas assez de feu pour allumer ces nobles élans qui nous font oser; au lieu que l'audace de ce jeune homme étoit comme un gage de la réussite de son dessein, parce que cette ardeur qui fait la promptitude et la facilité d'une exécution étoit celle qui le poussoit à l'entreprendre. Pour ce qui est d'exécuter, je ferois tort à votre esprit de m'efforcer à le convaincre de preuves. Vous savez que la jeunesse seule est propre à l'action; et, si vous n'en étiez pas tout à fait persuadé, dites-moi, je vous prie, quand vous respectez un homme courageux, n'est-ce pas à cause qu'il vous peut venger de vos ennemis, ou de vos oppresseurs? et est-ce par autre considération que par pure habitude, que vous le considérez, lorsqu'un bataillon de septante Janviers a gelé son sang, et tué de froid tous les nobles entousiasmes dont les jeunes personnes sont échauffées? Lorsque vous déférez au plus fort, n'est-ce pas afin qu'il vous soit obligé d'une victoire que vous ne lui sauriez disputer? Pourquoi donc vous soumettre à lui, quand la paresse a fondu ses muscles, débilité ses artères, évaporé ses esprits, et sucé la moelle de ses os? Si vous adoriez une femme, n'étoit-ce pas à cause de sa beauté? Pourquoi donc continuer vos génuflexions, après que la vieillesse en a fait un fantôme qui ne représente plus qu'une hideuse image de la mort? Enfin, lorsque vous aimiez un homme spirituel, c'étoit à cause que, par la vivacité de son génie, il pénétroit une

affaire mêlée et la débrouilloit; qu'il défrayoit par son bien dire l'assemblée du plus haut carat; qu'il digéroit les sciences d'une seule pensée; et cependant, vous lui continuez vos honneurs, quand ses organes usés rendent sa tête imbécile, pesante et importune aux compagnies, et lorsqu'il ressemble plutôt à la figure d'un Dieu Foyer qu'à un homme de raison? Concluez donc par là, mon fils, qu'il vaut mieux que les jeunes gens soient pourvus du gouvernement des familles, que les vieillards. D'autant plus même que, selon vos maximes, Hercule, Achille, Épaminondas, Alexandre et César, qui sont presque tous morts au deçà de quarante ans, n'auroient mérité aucuns honneurs, parce qu'à votre compte ils auroient été trop jeunes, bien que leur seule jeunesse fût seule la cause de leurs belles actions, qu'un âge plus avancé eût rendues sans effet, parce qu'il eût manqué de l'ardeur et de la promptitude qui leur ont donné ces grands succès. Mais, direz-vous, toutes les lois de notre Monde font retentir avec soin ce respect qu'on doit aux vieillards? Il est vrai; mais, aussi, tous ceux qui ont introduit des lois ont été des vieillards qui craignoient que les jeunes ne les dépossédassent justement de l'autorité qu'ils avoient extorquée........ Vous ne tenez de votre Architecte mortel que votre corps seulement; votre âme vient des Cieux; il n'a tenu qu'au hasard que votre père n'ait été votre fils, comme vous êtes le sien. Savez-vous même s'il ne vous a point empêché d'hériter d'un diadème? Votre esprit peut-être étoit parti du Ciel, à dessein d'animer le Roi des Romains au ventre de l'Impératrice; en chemin, par hasard, il rencontra votre embryon, et peut-être que, pour abréger sa course, il s'y logea. Non, non, Dieu ne vous eût point rayé du calcul de tous les hommes, quand votre père fût mort petit garçon. Mais qui sait si vous ne seriez point aujourd'hui l'ouvrage de quelque vaillant Capitaine, qui vous auroit associé à sa gloire comme à ses biens? Ainsi peut-être vous n'êtes non plus redevable

à votre père de la vie qu'il vous a donnée, que vous le seriez au Pirate qui vous auroit mis à la chaîne, parce qu'il vous nourriroit. Et je veux même qu'il vous eût engendré Prince, qu'il vous eût engendré Roi : un présent perd son mérite, lorsqu'il est fait sans le choix de celui qui le reçoit. On donna la mort à César, on la donna à Cassius; cependant Cassius en est obligé à l'Esclave dont il l'impétra[1], non pas César à des meurtriers, parce qu'ils le forcèrent de la recevoir. Votre père consulta-t-il votre volonté, lorsqu'il embrassa votre mère? vous demanda-t-il si vous trouviez bon de voir ce siècle-là, ou d'en attendre un autre? si vous vous contenteriez d'être fils d'un sot, ou si vous auriez l'ambition de sortir d'un brave homme? Hélas! vous, que l'affaire concernoit tout seul, vous étiez le seul dont on ne prenoit point l'avis! Peut-être qu'alors, si vous eussiez été enfermé autre part que dans la matrice des idées de la Nature, et que votre naissance eût été à votre option, vous auriez dit à la Parque : « Ma chère Demoiselle, prends le fuseau d'un autre : il y a fort longtemps que je suis dans le rien, et j'aime encore mieux demeurer cent ans à n'être pas, que d'être aujourd'hui, pour m'en repentir demain! » Cependant il vous fallut passer par là; vous eûtes beau piailler pour retourner à la longue et noire maison dont on vous arrachoit, on faisoit semblant de croire que vous demandiez à teter.

« Voilà, ô mon fils! les raisons à peu près qui sont cause du respect que les pères portent à leurs enfans; je sais bien que j'ai penché du côté des enfans plus que la justice ne le demande, et que j'ai en leur faveur un peu parlé contre ma conscience. Mais, voulant corriger cet orgueil dont certains pères bravent la foiblesse de leurs petits, j'ai été obligé de faire comme ceux qui, pour redresser un arbre tortu, le tirent de l'autre côté, afin

[1] *Impetrare*, demander.

qu'il redevienne également droit entre les deux contorsions. Ainsi, j'ai fait restituer aux pères ce qu'ils sont à leurs enfans, leur en ôtant beaucoup qui leur appartenoit, afin qu'une autre fois ils se contentassent du leur. Je sais bien encore que j'ai choqué, par cette apologie, tous les vieillards; mais qu'ils se souviennent qu'ils ont été enfans avant que d'être pères, et qu'il est impossible que je n'aie parlé fort à leur avantage, puisqu'ils n'ont pas été trouvés sous une pomme de chou. Mais enfin, quoi qu'il en puisse arriver, quand mes ennemis se mettroient en bataille contre mes amis, je n'aurai que du bon, car j'ai servi tous les hommes, et je n'en ai desservi que la moitié. »

A ces mots, il se tut, et le fils de notre hôte prit ainsi la parole : « Permettez-moi, lui dit-il, puisque je suis informé, par votre soin, de l'Origine, de l'Histoire, des Coutumes, et de la Philosophie du Monde de ce petit homme, que j'ajoute quelque chose à ce que vous avez dit, et que je prouve que les enfans ne sont point obligés à leurs pères, de leur génération, parce que leurs pères étoient obligés en conscience à les engendrer.

« La Philosophie de leur Monde la plus étroite confesse qu'il est plus avantageux de mourir (à cause que, pour mourir, il faut avoir vécu) que de n'être point. Or, puisqu'en ne donnant pas l'être à ce rien, je le mets en un état pire que la mort, je suis plus coupable de ne le pas produire que de le tuer. Tu croirois cependant, ô mon petit homme! avoir fait un parricide indigne de pardon, si tu avois égorgé ton fils; il seroit énorme, à la vérité, mais il est bien plus exécrable de ne pas donner l'être à ce qui le peut recevoir; car cet enfant, à qui tu ôtes la lumière pour toujours, eût eu la satisfaction d'en jouir quelque temps. Encore, nous savons qu'il n'en est privé que pour quelques siècles; mais, pour ces pauvres quarante petits riens, dont tu pouvois faire quarante bons soldats à ton Roi, tu les empêches malicieusement de venir au jour, et

les laisses corrompre dans tes reins, au hasard d'une apoplexie qui t'étouffera[1]..... »

Cette réponse ne satisfit pas, à ce que je crois, le petit hôte, car il en hocha trois ou quatre fois la tête; mais notre commun Précepteur se tut, parce que le repas étoit en impatience de s'envoler.

Nous nous étendîmes donc sur des matelas fort mollets, couverts de grands tapis; et un jeune serviteur, ayant pris le plus vieil de nos Philosophes, le conduisit dans une petite salle séparée; d'où mon Démon lui cria de nous venir retrouver, sitôt qu'il auroit mangé.

Cette fantaisie de manger à part me donna la curiosité d'en demander la cause : « Il ne goûte point, me dit-il, d'odeur de viande, ni même des herbes, si elles ne sont mortes d'elles-mêmes, à cause qu'il les pense capables de douleur. — Je ne suis pas si surpris, répliquai-je, qu'il s'abstienne de la chair, et de toutes choses qui ont eu vie sensitive; car, en notre Monde, les Pythagoriciens, et même quelques saints anachorètes ont usé de ce régime; mais de n'oser, par exemple, couper un chou, de peur de le blesser, cela me semble tout à fait ridicule. — Et moi, répondit mon Démon, je trouve beaucoup d'apparence en son opinion.

« Car, dites-moi, ce chou dont vous parlez n'est-il pas comme vous un être existant de la Nature? Ne l'avez-vous pas tous deux pour mère également? Encore, semble-t-il qu'elle ait pourvu plus nécessairement à celle du végétant que du raisonnable, puisqu'elle a remis la génération d'un homme aux caprices de son père, qui peut, selon son plaisir, l'engendrer ou ne l'engendrer pas : rigueur dont cependant elle n'a pas voulu traiter avec le chou; car, au lieu de remettre à la discrétion du père de germer le fils, comme si elle eût appréhendé davantage

[1] Il y a ici une lacune, qui devait être remplie par la réponse du Démon.

que la race du chou pérît que celle des hommes, elle les contraint, bon gré, mal gré, de se donner l'être les uns aux autres, et non pas ainsi que les hommes, qui ne les engendrent que selon leurs caprices, et qui en leur vie n'en peuvent engendrer au plus qu'une vingtaine, au lieu que les choux en peuvent produire quatre cent mille par tête. De dire que la Nature a pourtant plus aimé l'homme que le chou, c'est que nous nous chatouillons, pour nous faire rire : étant incapable de passion, elle ne sauroit ni haïr ni aimer personne; et, si elle étoit susceptible d'amour, elle auroit plutôt des tendresses pour ce chou que vous tenez, qui ne sauroit l'offenser, que pour cet homme qui voudroit la détruire, s'il le pouvoit. Ajoutez à cela, que l'homme ne sauroit naître sans crime, étant une partie du premier criminel[1]; mais nous savons fort bien que le premier chou n'offensa pas son Créateur. Si on dit que nous sommes faits à l'image du premier Être, et non pas le chou? Quand il seroit vrai, nous avons, en souillant notre âme, par où nous lui ressemblons, effacé cette ressemblance, puisqu'il n'y a rien de plus contraire à Dieu que le péché. Si donc notre âme n'est plus son portrait, nous ne lui ressemblons pas plus par les pieds, par les mains, par la bouche, par le front et par les oreilles, que ce chou, par ses feuilles, par ses fleurs, par sa tige, par son trognon et par sa tête. Ne croyez-vous pas, en vérité, si cette pauvre plante pouvoit parler, quand on la coupe, qu'elle ne dît : « Homme, mon cher frère, que t'ai-je fait qui mérite la mort? Je ne croîs que dans les jardins, et l'on ne me trouve jamais en lieu sauvage, où je vivrois en sûreté; je dédaigne toutes les autres sociétés, hormis la tienne; et, à peine suis-je semé dans ton jardin, que, pour te témoigner ma complaisance, je m'épanouis, je te tends les bras, je t'offre mes enfans en graine, et, pour récompense de ma cour-

[1] Adam, qui mangea le fruit défendu et créa le péché originel.

toisie, tu me fais trancher la tête ! » Voilà le discours que tiendroit ce chou, s'il pouvoit s'exprimer. Hé quoi ! à cause qu'il ne sauroit se plaindre, est-ce à dire que nous pouvons justement lui faire tout le mal qu'il ne sauroit empêcher? Si je trouve un misérable lié, puis-je sans crime le tuer, à cause qu'il ne peut se défendre? Au contraire, sa foiblesse aggraveroit ma cruauté; car, combien que cette misérable créature soit pauvre et dénuée de tous nos avantages, elle ne mérite pas la mort. Quoi! de tous les biens de l'être, elle n'a que celui de rejeter [1], et nous le lui arrachons. Le péché de massacrer un homme n'est pas si grand, parce qu'un jour il revivra, que de couper un chou et lui ôter la vie, à lui qui n'en a point d'autre à espérer. Vous anéantissez le chou, en le faisant mourir; mais, en tuant un homme, vous ne faites que changer son domicile; et je dis bien plus, puisque Dieu chérit également ses ouvrages, et qu'il a partagé ses bienfaits également entre nous et les plantes, qu'il est très-juste de les considérer également comme nous. Il est vrai que nous naquîmes les premiers; mais, dans la famille de Dieu, il n'y a point de droit d'aînesse : si donc les choux n'eurent point de part avec nous du fief de l'immortalité, ils furent sans doute avantagés de quelque autre qui, par sa grandeur, récompensât sa brièveté; c'est peut-être un intellect universel, une connoissance parfaite de toutes les choses dans leurs causes; et c'est aussi pour cela que ce sage Moteur ne leur a point taillé d'organes semblables aux nôtres, qui n'ont qu'un simple raisonnement foible et souvent trompeur, mais d'autres plus ingénieusement travaillés, plus forts et plus nombreux, qui servent à l'opération de leurs spéculatifs entretiens. Vous me demanderez peut-être ce qu'ils nous ont jamais communiqué de ces

[1] Pousser un rejeton, se reproduire par rejet. On pourrait croire que Cyrano avait écrit *végéter*, ce qui offre un sens plus philosophique.

grandes pensées? Mais, dites-moi, que nous ont jamais enseigné certains êtres, que nous admettons au-dessus de nous, avec lesquels nous n'avons aucun rapport ni proportion, et dont nous comprenons l'existence aussi difficilement que l'intelligence et les façons avec lesquelles un chou est capable de s'exprimer à ses semblables, et non pas à nous, à cause que nos sens sont trop foibles pour pénétrer jusque-là ?

« Moïse, le plus grand de tous les Philosophes, et qui puisoit la connoissance de la Nature dans la source de la Nature même, signifioit cette vérité, lorsqu'il parloit de l'Arbre de Science, et il vouloit sans doute nous enseigner, sous cette énigme, que les plantes possèdent, privativement à nous, la Philosophie parfaite. Souvenez-vous donc, ô de tous les animaux le plus superbe! qu'encore qu'un chou que vous coupez ne dise mot, il n'en pense pas moins. Mais le pauvre végétant n'a pas des organes propres à hurler comme vous; il n'en a pas pour frétiller ni pour pleurer; il en a toutefois, par lesquels il se plaint du tort que vous lui faites, et par lesquels il attire sur vous la vengeance du Ciel. Que si enfin vous insistez à me demander comment je sais que les choux ont ces belles pensées, je vous demande comment vous savez qu'ils ne les ont point, et que tel d'entre eux, à votre imitation, ne dise pas le soir, en s'enfermant : « Je suis, monsieur le « Chou Frisé, votre très-humble serviteur, Chou Cabus. »

Il en étoit là de son discours, quand ce jeune garçon qui avoit emmené notre Philosophe le ramena. « Eh quoi ! déjà dîné? » lui cria mon Démon. Il répondit que oui, à l'issue [1] près, d'autant que le Physionome lui avoit permis de tâter de la nôtre. Le jeune hôte n'attendit pas que je lui demandasse l'explication de ce mystère : « Je vois, dit-il, que cette façon de vivre vous étonne. Sachez donc, quoi-

[1] Dessert, qui précède la sortie de table. Ce mot était déjà vieux du temps de Cyrano.

qu'en votre Monde on gouverne la santé plus négligemment, que le régime de celui-ci n'est pas à mépriser.

« Dans toutes les maisons, il y a un Physionome, entretenu du public, qui est à peu près ce qu'on appelleroit chez vous un médecin, hormis qu'il n'y gouverne que les sains et qu'il ne juge des diverses façons dont il nous fait traiter, que par la proportion, figure et symétrie de nos membres, par les linéamens du visage, le coloris de la chair, la délicatesse du cuir, l'agileté de la masse, le son de la voix, la teinture, la force et la dureté du poil. N'avez-vous pas tantôt pris garde à un homme, de taille assez courte, qui vous a considéré? C'étoit le Physionome de céans. Assurez-vous que, selon qu'il a reconnu votre complexion, il a diversifié l'exhalaison de votre dîner. Regardez combien le matelas où l'on vous a fait coucher est éloigné de nos lits : sans doute qu'il vous a jugé d'un tempérament bien éloigné du nôtre, puisqu'il a craint que l'odeur qui s'évapore de ces petits robinets sous notre nez ne s'épandît jusqu'à vous, ou que la vôtre ne fumât jusqu'à nous. Vous le verrez, ce soir, qui choisira les fleurs pour votre lit avec la même circonspection. » Pendant tout ce discours, je faisois signe à mon hôte qu'il tâchât d'obliger les Philosophes à tomber sur quelque chapitre de la science qu'ils professoient; il m'étoit trop ami, pour n'en pas faire naître aussitôt l'occasion; c'est pourquoi je ne vous dirai point ni les discours ni les prières qui firent l'ambassade de ce traité; aussi bien, la nuance du ridicule au sérieux fut trop imperceptible pour pouvoir être imitée. Tant y a, lecteur, que le dernier venu de ces Docteurs, après plusieurs autres choses, continua ainsi :

« Il me reste à prouver qu'il y a des Mondes infinis dans un Monde infini. Représentez-vous donc l'univers comme un animal; que les étoiles, qui sont des Mondes, sont dans ce grand animal, comme d'autres grands animaux, qui servent réciproquement de mondes à d'autres peuples, tels

que nous, nos chevaux, etc., et que nous, à notre tour, sommes aussi des Mondes à l'égard de certains animaux encore plus petits sans comparaison que nous, comme sont certains vers, des poux, des cirons; que ceux-ci sont la Terre d'autres plus imperceptibles; qu'ainsi, de même que nous paroissons chacun en particulier un grand Monde à ce petit peuple, peut-être que notre chair, notre sang, nos esprits, ne sont autre chose qu'une tissure de petits animaux qui s'entretiennent, nous prêtent mouvement par le leur, et, se laissant aveuglément conduire à notre volonté qui leur sert de cocher, nous conduisent nous-mêmes, et produisent tous ensemble cette action que nous appelons la Vie. Car, dites-moi, je vous prie, est-il malaisé à croire qu'un pou prenne votre corps pour un Monde, et que, quand quelqu'un d'eux voyage depuis l'une de vos oreilles jusqu'à l'autre, ses compagnons disent qu'il a voyagé aux deux bouts de la Terre ou qu'il a couru de l'un à l'autre Pôle? Oui, sans doute, ce petit peuple prend votre poil pour les forêts de son pays, les pores pleins de pituite pour des fontaines, les bubes pour des lacs et des étangs, les apostumes pour des mers, les défluxions pour des déluges; et, quand vous vous peignez en devant et en arrière, ils prennent cette agitation pour le flux et le reflux de l'Océan. La démangeaison ne prouve-t-elle pas mon dire? Le ciron qui la produit, est-ce autre chose qu'un de ces petits animaux qui s'est dépris de la société civile pour s'établir tyran de son pays? Si vous me demandez d'où vient qu'ils sont plus grands que ces autres imperceptibles, je vous demande pourquoi les éléphans sont plus grands que nous, et les Hibernois[1], que les Espagnols? Quant à cette ampoule et cette croûte dont vous ignorez la cause, il faut qu'elles arrivent, ou par la corruption de leurs ennemis que ces petits géans ont massacrés, ou que la peste, produite par la néces-

[1] Irlandais, *Hiberni*.

sité des alimens dont les séditieux se sont gorgés, ait laissé pourrir dans la campagne des monceaux de cadavres, ou que ce tyran, après avoir tout autour de soi chassé ses compagnons qui de leurs corps bouchoient les pores du nôtre, ait donné passage à la pituite, laquelle, étant extraversée hors la sphère de la circulation de notre sang, s'est corrompue. On me demandera peut-être pourquoi un ciron en produit tant d'autres? Ce n'est pas chose malaisée à concevoir; car, de même qu'une révolte en produit une autre, aussi ces petits peuples, poussés du mauvais exemple de leurs compagnons séditieux, aspirent chacun au commandement, allumant partout la guerre, le massacre et la faim. Mais, me direz-vous, certaines personnes sont bien moins sujettes à la démangeaison que d'autres. Cependant chacun est rempli également de ces petits animaux, puisque ce sont eux, dites-vous, qui font la vie. Il est vrai; aussi, remarquons-nous que les flegmatiques sont moins en proie à la gratelle que les bilieux, à cause que le peuple, sympathisant au climat qu'il habite, est plus lent en un corps froid; qu'un autre, échauffé par la température de sa région, qui petille, se remue, et ne sauroit demeurer en une place. Ainsi, le bilieux est plus délicat que le flegmatique, parce qu'étant animé en bien plus de parties, et l'âme étant l'action de ces petites bêtes, il est capable de sentir en tous les endroits où ce bétail se remue; au lieu que le phlegmatique, n'étant pas assez chaud pour faire agir qu'en peu d'endroits cette remuante populace, n'est sensible qu'en peu d'endroits. Et, pour prouver encore cette cironité universelle, vous n'avez qu'à considérer, quand vous êtes blessé, comment le sang accourt à la plaie. Vos docteurs disent qu'il est guidé par la prévoyante Nature qui veut secourir les parties débilitées : ce qui feroit conclure qu'outre l'âme et l'esprit il y auroit encore en nous une troisième substance intellectuelle qui auroit ses fonctions et ses organes à part. C'est pourquoi je trouve bien plus probable

de dire que ces petits animaux, se sentant attaqués, envoient chez leurs voisins demander du secours, et qu'étant arrivés de tous côtés, et le pays se trouvant incapable de tant de gens, ou ils meurent de faim, ou étouffent dans la presse. Cette mortalité arrive, quand l'apostume est mûre; car, pour témoigner qu'alors ces animaux sont étouffés, c'est que la chair pourrie devient insensible; que si bien souvent la saignée, qu'on ordonne pour divertir[1] la fluxion, profite, c'est à cause que, s'en étant perdu beaucoup par l'ouverture que ces petits animaux tâchoient de boucher, ils refusent d'assister leurs alliés, n'ayant que médiocrement la puissance de se défendre chacun chez soi. »

Il acheva ainsi, quand le second Philosophe s'aperçut que nos yeux assemblés sur les siens l'exhortoient de parler à son tour.

« Hommes, dit-il, vous voyant curieux d'apprendre à ce petit animal, notre semblable, quelque chose de la science que nous professons, je dicte maintenant un Traité que je serois bien aise de lui produire, à cause des lumières qu'il donne à l'intelligence de notre Physique, c'est l'explication de l'origine éternelle du Monde. Mais, comme je suis empressé de faire travailler à mes soufflets (car demain sans remise la Ville part), vous pardonnerez au temps, avec promesse toutefois qu'aussitôt qu'elle sera arrivée où elle doit aller, je vous satisferai. »

A ces mots, le fils de l'Hôte appela son père pour savoir quelle heure il étoit; mais, ayant répondu qu'il étoit huit heures sonnées, il lui demanda tout en colère pourquoi il ne les avoit pas avertis à sept, comme il le lui avoit commandé; qu'il savoit bien que les maisons partoient le lendemain, et que les murailles de la ville étoient déjà parties. « Mon fils, répliqua le bonhomme, on a publié, depuis que vous êtes à table, une défense expresse de par-

[1] Détourner, *divertere*.

tir avant après-demain. — N'importe, repartit le jeune homme; vous devez obéir aveuglément, ne point pénétrer dans mes ordres, et vous souvenir seulement de ce que je vous ai commandé. Vite, allez querir votre effigie. » Lorsqu'elle fut apportée, il la saisit par le bras, et la fouetta un gros quart d'heure. « Or sus! vaurien, continua-t-il, en punition de votre désobéissance, je veux que vous serviez aujourd'hui de risée à tout le monde, et, pour cet effet, je vous commande de ne marcher que sur deux pieds le reste de la journée. » Le pauvre homme sortit fort éploré, et son fils nous fit des excuses de son emportement.

J'avois bien de la peine, quoique je me mordisse les lèvres, à m'empêcher de rire d'une si plaisante punition, et cela fut cause que, pour rompre cette burlesque pédagogie qui m'auroit sans doute fait éclater, je le suppliai de me dire ce qu'il entendoit par ce voyage de la Ville, dont tantôt il avoit parlé; et si les maisons et les murailles cheminoient. Il me répondit : « Entre nos Villes, cher étranger, il y en a de mobiles et de sédentaires; les mobiles, comme par exemple celle où nous sommes maintenant, sont faites comme je vais vous dire. L'architecte construit chaque Palais, ainsi que vous voyez, d'un bois fort léger; il pratique dessous quatre roues; dans l'épaisseur de l'un des murs, il place dix gros soufflets, dont les tuyaux passent, d'une ligne horizontale, à travers le dernier étage, de l'un à l'autre pignon, en sorte que, quand on veut traîner les Villes autre part (car on les change d'air à toutes les saisons), chacun déplie sur l'un des côtés de son logis quantité de larges voiles au-devant des soufflets; puis, ayant bandé un ressort pour les faire jouer, leurs maisons, en moins de huit jours, avec les bouffées continuelles que vomissent ces monstres à vent, sont emportées, si on veut, à plus de cent lieues. Quant à celles que nous appelons *sédentaires*, les logis en sont presque semblables à vos tours, hormis qu'ils sont de

bois, et qu'ils sont percés au centre d'une grosse et forte vis, qui règne de la cave jusqu'au toit, pour les pouvoir hausser et baisser à discrétion. Or, la terre est creusée aussi profond que l'édifice est élevé, et le tout est construit de cette sorte, afin qu'aussitôt que les gelées commencent à morfondre le Ciel, ils puissent descendre leurs maisons en terre, où ils se tiennent à l'abri des intempéries de l'air. Mais, sitôt que les douces haleines du printemps viennent à le radoucir, ils remontent au jour, par le moyen de leur grosse vis, dont je vous ai parlé. Je le priai, puisqu'il avoit déjà eu tant de bonté pour moi, et que la Ville partoit le lendemain, de me dire quelque chose de cette origine éternelle du Monde, dont il m'avoit parlé quelque temps auparavant : « Et je vous promets, lui dis-je, qu'en récompense, sitôt que je serai de retour dans ma Lune, dont mon gouverneur (je lui montrai mon Démon) vous témoignera que je suis venu, j'y sèmerai votre gloire, en y racontant les belles choses que vous m'aurez dites. Je vois bien que vous riez de cette promesse, parce que vous ne croyez pas que la Lune dont je vous parle soit un Monde, et que j'en suis un habitant; mais je vous puis assurer aussi que les peuples de ce Monde-là, qui ne prennent celui-ci que pour une Lune, se moqueront de moi, quand je dirai que votre Lune est un Monde, et qu'il y a des campagnes avec des habitans. » Il ne me répondit que par un souris, et parla ainsi :

« Puisque nous sommes contraints, quand nous voulons recourir à l'origine de ce grand Tout, d'encourir trois ou quatre absurdités, il est bien raisonnable de prendre le chemin qui nous fait le moins broncher. Je dis donc que le premier obstacle qui nous arrête, c'est l'éternité du Monde; et l'esprit des hommes n'étant pas assez fort pour la concevoir, et ne pouvant non plus s'imaginer que ce grand univers, si beau, si bien réglé, pût s'être fait soi-même, ils ont eu recours à la création; mais, semblable à celui qui s'enfonceroit dans la rivière, de peur d'être

mouillé de la pluie, ils se sauvent, des bras nains, à la miséricorde d'un géant; encore, ne s'en sauvent-ils pas; car cette éternité, qu'ils ôtent au Monde pour ne l'avoir pu comprendre, ils la donnent à Dieu, comme s'il avoit besoin de ce présent, et comme s'il étoit plus aisé de l'imaginer dans l'un que dans l'autre. Car, dites-moi, je vous prie, a-t-on jamais conçu comment de rien il se peut faire quelque chose? Hélas! entre rien et un atome seulement, il y a des proportions tellement infinies, que la cervelle la plus aiguë n'y sauroit pénétrer; il faudra, pour échapper à ce labyrinthe inexplicable, que vous admettiez une matière éternelle avec Dieu. Mais, me direz-vous, quand je vous accorderois la matière éternelle, comment ce chaos s'est-il arrangé de soi-même? Ah! je vous le vais expliquer.

« Il faut, ô mon petit animal! après avoir séparé mentalement chaque petit corps visible en une infinité de petits corps invisibles, s'imaginer que l'Univers infini n'est composé d'autre chose que de ces atomes infinis, très-solides, très-incorruptibles et très-simples, dont les uns sont cubiques, les autres parallélogrammes, d'autres angulaires, d'autres ronds, d'autres pointus, d'autres pyramidaux, d'autres hexagones, d'autres ovales, qui tous agissent diversement chacun selon sa figure. Et qu'ainsi ne soit, posez une boule d'ivoire ronde sur un lieu fort uni : à la moindre impression que vous lui donnerez, elle sera un demi-quart d'heure sans s'arrêter. Or, j'ajoute que, si elle étoit aussi parfaitement ronde que le sont quelques-uns de ces atomes dont je parle, et la surface où elle seroit posée, parfaitement unie, elle ne s'arrêteroit jamais. Si donc l'art est capable d'incliner un corps au mouvement perpétuel, pourquoi ne croirons-nous pas que la Nature le puisse faire? Il en est de même des autres figures, desquelles l'une, comme carrée, demande le repos perpétuel, d'autres un mouvement de côté, d'autres un demi-mouvement comme de

trépidation; et la ronde, dont l'être est de se remuer, venant à se joindre à la pyramidale, fait peut-être ce que nous appelons *feu*, parce que non-seulement le feu s'agite sans se reposer, mais perce et pénètre facilement. Le feu a, outre cela, des effets différens, selon l'ouverture et la qualité des angles, où la figure ronde se joint, comme par exemple le feu du poivre est autre chose que le feu du sucre, le feu du sucre que celui de la cannelle, celui de la cannelle que celui du clou de girofle, et celui-ci que le feu du fagot. Or, le feu, qui est le constructeur des parties et du Tout de l'Univers, a poussé et ramassé dans un chêne la quantité des figures nécessaires à composer ce chêne. Mais, me direz-vous, comment le hasard peut-il avoir ramassé en un lieu toutes les choses nécessaires à produire ce chêne? Je vous réponds que ce n'est pas merveille que la matière, ainsi disposée, ait formé un chêne; mais que la merveille eût été plus grande, si, la matière ainsi disposée, le chêne n'eût pas été produit; un peu moins de certaines figures, c'eût été un orme, un peuplier, un saule; un peu plus de certaines figures, c'eût été la plante sensitive, une huître à l'écaille, un ver, une mouche, une grenouille, un moineau, un singe, un homme. Quand, ayant jeté trois dés sur une table, il arrive rafle de deux ou bien de trois, quatre et cinq, ou bien deux six et un, direz-vous : « O le grand miracle ! « A chaque dé, il est arrivé le même point, tant d'autres « points pouvant arriver ! O le grand miracle ! il est arrivé « trois points qui se suivent. O le grand miracle ! il est « arrivé justement deux fiches, et le dessous de l'autre « fiche ! » Je suis assuré qu'étant homme d'esprit, vous ne ferez jamais ces exclamations, car, puisqu'il n'y a sur les dés qu'une certaine quantité de nombres, il est impossible qu'il n'en arrive quelqu'un. Et, après cela, vous vous étonnez comment cette matière, brouillée pêle-mêle au gré du hasard, peut avoir constitué un homme, vu qu'il y avoit tant de choses nécessaires à la construction de

son être. Vous ne savez donc pas qu'un million de fois cette matière, s'acheminant au dessein d'un homme, s'est arrêtée à former tantôt une pierre, tantôt du plomb, tantôt du corail, tantôt une fleur, tantôt une comète, et tout cela à cause du plus ou du moins de certaines figures qu'il falloit, ou qu'il ne falloit pas, à désigner[1] un homme? Si bien que ce n'est pas merveille qu'entre une infinité de matières qui changent et se remuent incessamment, elles aient rencontré à faire le peu d'animaux, de végétaux, de minéraux que nous voyons; non plus que ce n'est pas merveille qu'en cent coups de dés il arrive une rafle; aussi bien est-il impossible que de ce remuement il ne se fasse quelque chose, et cette chose sera toujours admirée d'un étourdi qui ne saura pas combien peu s'en est fallu qu'elle n'ait pas été faite. Quand la grande rivière de [2] fait moudre un moulin, conduit les ressorts d'une horloge[3], et que le petit ruisseau de ne fait que couler et se dérober quelquefois, vous ne direz pas que cette rivière a bien de l'esprit, parce que vous savez qu'elle a rencontré les choses disposées à faire tous ces beaux chefs-d'œuvre; car, si son moulin ne se fût pas trouvé dans son cours, elle n'auroit pas pulvérisé le froment; si elle n'eût point rencontré l'horloge, elle n'auroit pas marqué les heures; et, si le petit ruisseau dont j'ai parlé avoit eu la même rencontre, il auroit fait les mêmes miracles. Il en va tout

[1] Pour *dessiner*. On écrivait encore ce mot suivant son étymologie, *designare*.

[2] Cyrano, qui était sans doute musicien, comme l'étaient alors les mathématiciens, notamment Gassendi et le père Mersenne, avait eu l'idée de rendre, par la notation musicale, tous les noms propres qu'il avait retenus de son *Voyage dans la Lune*.

[3] Il y avait alors beaucoup d'horloges hydrauliques, d'après le système de Salomon de Caus; quoiqu'on eût depuis longtemps abandonné l'antique système des clepsydres.

ainsi de ce feu qui se meut de soi-même, car, ayant trouvé les organes propres à l'agitation nécessaire pour raisonner, il a raisonné; quand il en a trouvé de propres seulement à sentir, il a senti; quand il en a trouvé de propres à végéter, il a végété; et qu'ainsi ne soit[1], qu'on crève les yeux de cet homme que le feu de cette âme fait voir, il cessera de voir, de même que notre grande horloge cessera de marquer les heures, si l'on en brise le mouvement.

« Enfin, ces premiers et indivisibles atomes font un cercle, sur qui roulent sans difficulté les difficultés les plus embarrassantes de la Physique; il n'est pas jusqu'à l'opération des sens que personne n'a pu encore bien concevoir, que je n'explique fort aisément par les petits corps. Commençons par la vue : elle mérite, comme la plus incompréhensible, notre premier début.

« Elle se fait donc, à ce que je m'imagine, quand les tuniques de l'œil, dont les pertuis[2] sont semblables à ceux du verre, transmettent cette poussière de feu, qu'on appelle *rayons visuels*, et qu'elle est arrêtée par quelque matière opaquée qui la fait rejaillir chez soi; car, alors, rencontrant en chemin l'image de l'objet qui l'a repoussée, et cette image n'étant qu'un nombre infini de petits corps qui s'exhalent continuellement, en égale superficie, du sujet regardé, elle la pousse jusqu'à notre œil. Vous ne manquerez pas de m'objecter que le verre est un corps opaque et fort serré, et que cependant, au lieu de rechasser ces autres petits corps, il s'en laisse pénétrer? Mais je vous réponds que ces pores du verre sont taillés de même figure que ces atomes de feu qui le traversent, et que, comme un crible à froment n'est pas propre à l'avoine ni un crible à avoine à cribler du

[1] C'est-à-dire : et s'il n'en est pas ainsi.
[2] Trous, ouvertures, du verbe latin *pertundere*, dont le participe passif est *pertusus*.

froment, ainsi une boîte de sapin, quoique mince et qu'elle laisse pénétrer les sons, n'est pas pénétrable à la vue; et une pièce de cristal, quoique transparente, qui se laisse percer à la vue, n'est pas pénétrable au toucher. » Je ne pus là m'empêcher de l'interrompre. « Un grand Poëte et Philosophe de notre Monde[1], lui dis-je, a parlé après Épicure, et lui, après Démocrite, de ces petits corps, presque comme vous; c'est pourquoi vous ne me surprenez point par ce discours; et je vous prie, en le continuant, de me dire comment, par ces principes, vous expliqueriez la façon de vous peindre dans un miroir? — Il est fort aisé, me répliqua-t-il; car figurez-vous que ces feux de votre œil ayant traversé la glace, et rencontrant derrière un corps non diaphane qui les rejette, ils repassent par où ils étoient venus; et, trouvant ces petits corps cheminant en superficies égales sur le miroir, ils les rappellent à nos yeux; et notre imagination, plus chaude que les autres facultés de notre âme, en attire le plus subtil, dont elle fait chez soi un portrait en raccourci.

« L'opération de l'ouïe n'est pas plus malaisée à concevoir, et, pour être plus succinct, considérons-la seulement dans l'harmonie d'un luth touché par les mains d'un maître de l'art. Vous me demanderez comment il se peut faire que j'aperçoive si loin de moi une chose que je ne vois point? Est-ce qu'il sort de mes oreilles une éponge qui boit cette musique pour me la rapporter? ou ce joueur engendre-t-il dans ma tête un autre petit joueur avec un petit luth, qui ait ordre de me chanter comme un écho les mêmes airs? Non; mais ce miracle procède de ce que la corde tirée venant à frapper de petits corps dont l'air est composé, elle le chasse dans mon cerveau; le perçant doucement avec ces petits riens corporels; et, selon que la corde est bandée, le son

[1] C'est Lucrèce, dans son poëme *de Natura rerum*.

est haut, à cause qu'elle pousse les atomes plus vigoureusement; et l'organe, ainsi pénétré, en fournit à la fantaisie de quoi faire son tableau; si trop peu, il arrive que, notre mémoire n'ayant pas encore achevé son image, nous sommes contraints de lui répéter le même son, afin que, des matériaux que lui fournissent, par exemple, les mesures d'une sarabande, elle en prenne assez pour achever le portrait de cette sarabande. Mais cette opération n'a rien de si merveilleux que les autres, par lesquelles, à l'aide du même organe, nous sommes émus tantôt à la joie, tantôt à la colère....... Et cela se fait, lorsque, dans ce mouvement, ce petits corps en rencontrent d'autres, en nous remués de même façon, ou que leur propre figure rend susceptibles du même ébranlement; car alors les nouveaux venus excitent leurs hôtes à se remuer comme eux; et, de cette façon, lorsqu'un air violent rencontre le feu de notre sang, il le fait incliner au même branle, et il l'anime à se pousser dehors : c'est ce que nous appelons *ardeur de courage*. Si le son est plus doux, et qu'il n'ait la force de soulever qu'une moindre flamme plus ébranlée, en la promenant le long des nerfs, des membranes et des pertuis de notre chair, elle excite ce chatouillement qu'on appelle *joie*. Il en arrive ainsi de l'ébullition des autres passions, selon que ces petits corps sont jetés plus ou moins violemment sur nous, selon le mouvement qu'ils reçoivent par la rencontre d'autres branles, et selon qu'ils trouvent à remuer chez nous; c'est quant à l'ouïe.

« La démonstration du toucher n'est pas maintenant plus difficile, en concevant que de toute matière palpable il se fait une émission perpétuelle de petits corps, et qu'à mesure que nous la touchons, il s'en évapore davantage, parce que nous les épreignons du sujet même, comme l'eau d'une éponge, quand nous la pressons. Les durs viennent faire à l'organe le rapport de leur solidité; les souples, de leur mollesse; les raboteux, etc. Et

qu'ainsi ne soit, nous ne sommes plus si fins à discerner par l'attouchement avec des mains usées de travail, à cause de l'épaisseur du cal, qui, pour n'être ni poreux, ni animé, ne transmet que fort malaisément ces fumées de la matière. Quelqu'un désirera d'apprendre où l'organe de toucher tient son siége? Pour moi, je pense qu'il est répandu dans toutes les superficies de la masse, vu qu'il sent dans toutes ses parties. Je m'imagine, toutefois, que plus nous tâtons par un membre proche de la tête, et plus vite nous distinguons; ce qui se peut expérimenter, quand, les yeux clos, nous patinons [1] quelque chose, car nous la devinons plus facilement; et, si, au contraire, nous la tâtions du pied, nous aurions plus de peine à la connoître. Cela provient de ce que, notre peau étant partout criblée de petits trous, nos nerfs, dont la matière n'est pas plus serrée, perdent en chemin beaucoup de ces petits atomes par les menus pertuis de leur contexture, avant que d'être arrivés jusqu'au cerveau, qui est le terme de leur voyage. Il me reste à parler de l'odorat et du goût.

« Dites-moi, lorsque je goûte un fruit, n'est-ce pas à cause de la chaleur de la bouche, qu'il fond? Avouez-moi donc que, y ayant dans une poire des sels, et que la dissolution les partageant en petits corps d'autre figure que ceux qui composent la saveur d'une pomme, il faut qu'ils percent notre palais d'une manière bien différente, tout ainsi que l'escarre, enfoncé par le fer d'une pique qui me traverse, n'est pas semblable à ce que me fait souffrir en sursaut la balle d'un pistolet, et de même que la balle de ce pistolet m'imprime une autre douleur que celle d'un carreau [2] d'acier.

« De l'odorat, je n'ai rien à dire, puisque les Philo-

[1] *Patiner*, qui se dit encore dans le langage familier, signifie manier en tâtonnant, comme fait un aveugle.

[2] Flèche, dont le fer était quadrangulaire.

sophes mêmes confessent qu'il se fait par une émission continuelle de petits corps.

« Je m'en vais, sur ce principe, vous expliquer la création, l'harmonie et l'influence des globes célestes avec l'immuable variété des météores. »

Il alloit continuer, mais le vieil Hôte entra là-dessus, qui fit songer notre Philosophe à la retraite. Il apportoit des cristaux pleins de vers luisans, pour éclairer la salle: mais, comme ces petits feux-insectes perdent beaucoup de leur éclat, quand ils ne sont pas nouvellement amassés, ceux-ci, vieux de dix jours, n'éclairoient presque point. Mon Démon n'attendit pas que la compagnie en fût incommodée; il monta dans son cabinet, et en redescendit aussitôt avec deux boules de feu si brillantes, que chacun s'étonna comment il ne se bruloit point les doigts. « Ces flambeaux incombustibles, dit-il, nous serviront mieux que vos pelotons de verre. Ce sont des rayons du Soleil, que j'ai purgés de leur chaleur; autrement, les qualités corrosives de son feu auroient blessé votre vue en l'éblouissant. J'en ai fixé la lumière, et l'ai renfermée dans ces boules transparentes que je tiens. Cela ne vous doit pas fournir un grand sujet d'admiration, car il ne m'est pas plus difficile à moi, qui suis né dans le Soleil, de condenser ses rayons, qui sont la poussière de ce Monde-là, qu'à vous, d'amasser de la poussière ou des atomes, qui sont de la terre pulvérisée de celui-ci. Là-dessus, notre Hôte envoya un Valet conduire les Philosophes, parce qu'il étoit nuit, avec une douzaine de globes à verres pendus à ses quatre pieds. Pour nous autres (savoir: mon Précepteur et moi), nous nous couchâmes, par l'ordre du Physionome. Il me mit cette fois-là dans une chambre de violettes et de lis, et m'envoya chatouiller à l'ordinaire; et le lendemain, sur les neuf heures, je vis entrer mon Démon, qui me dit qu'il venoit du Palais........ où l'une des Demoiselles de la Reine l'avoit prié de l'aller trouver, et qu'elle s'étoit enquise de moi,

témoignant qu'elle persistoit toujours dans le dessein de me tenir parole, c'est-à-dire que, de bon cœur, elle me suivroit si je la voulois mener avec moi dans l'autre Monde. « Ce qui m'a fort édifié, continua-t-il, c'est quand j'ai reconnu que le motif principal de son voyage étoit de se faire Chrétienne. Ainsi, je lui ai promis d'aider son dessein de toutes mes forces, et d'inventer, pour cet effet, une machine capable de tenir trois ou quatre personnes, dans laquelle vous pourrez monter ensemble dès aujourd'hui. Je vais m'appliquer sérieusement à l'exécution de cette entreprise : c'est pourquoi, afin de vous divertir, pendant que je ne serai point avec vous, voici un Livre que je vous laisse. Je l'apportai jadis de mon pays natal; il est intitulé : les *États et Empires de la Lune, avec une Addition de l'Histoire de l'Étincelle.* Je vous donne encore celui-ci, que j'estime beaucoup davantage; c'est le *Grand Œuvre des Philosophes*, qu'un des plus forts esprits du Soleil a composé [1]. Il prouve là dedans que toutes choses sont vraies, et déclare la façon d'unir physiquement les vérités de chaque contradictoire, comme, par exemple, que le blanc est noir, et que le noir est blanc; qu'on peut être et n'être pas, en même temps; qu'il peut y avoir une montagne sans vallée; que le néant est quelque chose, et que toutes les choses qui sont ne sont point. Mais remarquez qu'il prouve tous ces inouïs paradoxes, sans aucune raison captieuse ou sophistique. Quand vous serez ennuyé de lire, vous pourrez vous promener, ou vous entretenir avec le fils de notre Hôte : son esprit a beaucoup de charmes; ce qui me déplaît en lui,

[1] Nous avons cherché quel était l'ouvrage auquel Cyrano fait ici une allusion critique, et nous n'hésitons pas à reconnaître l'auteur de la célèbre utonie philosophique *Civitas Solis*, dans *un des plus forts esprits du Soleil.* Quant au *Grand Œuvre des Philosophes*, ce serait donc le principal ouvrage de Campanella, publié à Paris : *Universalis Philosophiæ seu metaphysicarum rerum juxta propria dogmata, partes tres, libri* XVIII. Paris, 1637, in-fol.

c'est qu'il est impie. S'il lui arrive de vous scandaliser, ou de faire par quelque raisonnement chanceler votre foi, ne manquez pas aussitôt de me le venir proposer, je vous en résoudrai les difficultés. Un autre vous ordonneroit de rompre compagnie; mais, comme il est extrêmement vain, je suis assuré qu'il prendroit cette fuite pour une défaite, et il se figureroit que notre croyance seroit sans raison, si vous refusiez d'entendre les siennes. » Il me quitta en achevant ces mots; mais il fut à peine sorti, que je me mis à considérer attentivement mes Livres, et leurs boîtes, c'est-à-dire leurs couvertures, qui me sembloient admirables pour leurs richesses; l'une étoit taillée d'un seul diamant, sans comparaison plus brillant que les nôtres; la seconde ne paroissoit qu'une monstrueuse perle fendue en deux. Mon Démon avoit traduit ces Livres en langage de ce monde; mais, parce que je n'en ai point de leur imprimerie, je m'en vais expliquer la façon de ces deux volumes.

A l'ouverture de la boîte, je trouvai, dans un je ne sais quoi de métail presque semblable à nos horloges, plein de je ne sais quelques petits ressorts et de machines imperceptibles. C'est un Livre, à la vérité: mais c'est un Livre miraculeux, qui n'a ni feuillets ni caractères; enfin, c'est un Livre où, pour apprendre, les yeux sont inutiles: on n'a besoin que des oreilles. Quand quelqu'un donc souhaite lire, il bande, avec grande quantité de toutes sortes de petits nerfs, cette machine; puis, il tourne l'aiguille sur le chapitre qu'il désire écouter, et au même temps il en sort, comme de la bouche d'un homme, ou d'un instrument de musique, tous les sons distincts et différens qui servent, entre les grands Lunaires, à l'expression du langage[1]......

Quatre d'entre eux portoient sur leurs épaules une es-

[1] Il y a ici une lacune qui provient évidemment de la perte ou de la suppression d'un ou deux feuillets du manuscrit.

pèce de cercueil enveloppé de noir. Je m'informai, d'un regardant, ce que vouloit dire ce convoi semblable aux pompes funèbres de mon Pays; il me répondit que ce méchant...... et nommé du peuple par une chiquenaude sur le genou droit, qui avoit été convaincu d'envie et d'ingratitude, étoit décédé le jour précédent, et que le Parlement l'avoit condamné, il y avoit plus de vingt ans, à mourir, dans son lit, et puis à être enterré après sa mort. Je me pris à rire de cette réponse; et lui, m'interrogeant pourquoi : « Vous m'étonnez, dis-je, de dire que ce qui est une marque de bénédiction dans notre Monde, comme la longue vie, une mort paisible, une sépulture honorable, serve en celui-ci d'une punition exemplaire. — Quoi! vous prenez la sépulture pour quelque chose de précieux? me repartit cet homme. Et, par votre foi, pouvez-vous concevoir quelque chose de plus épouvantable qu'un cadavre marchant sous les vers dont il regorge, à la merci des crapauds qui lui mâchent les joues; enfin, la peste revêtue du corps d'un homme? Bon Dieu! la seule imagination d'avoir, quoique mort, le visage embarrassé d'un drap, et sur la bouche une pique [1] de terre, me donne de la peine à respirer! Ce misérable que vous voyez porter, outre l'infamie d'être assisté [2] dans une fosse, a été condamné d'être assisté, dans son convoi, de cent cinquante de ses amis, et commandement à eux, en punition d'avoir aimé un envieux et un ingrat, de paroître à ses funérailles avec un visage triste; et, sans que les Juges en ont eu pitié, imputant en partie ses crimes à son peu d'esprit, ils auroient ordonné d'y pleurer. Hormis les criminels, on brûle ici tout le monde; aussi, est-ce une coutume très-décente et très-raisonnable; car nous croyons que, le feu ayant séparé le pur d'a-

[1] La *pique* était une mesure de cinq pieds.

[2] Ce mot nous paraît avoir été mal lu par le premier éditeur, mais nous n'avons pas su comment le corriger.

vec l'impur, la chaleur rassemble par sympathie cette chaleur naturelle qui faisoit l'âme et lui donne la force de s'élever toujours, en montant jusque quelque astre, la terre de certains peuples plus immatériels que nous et plus intellectuels, parce que leur tempérament doit répondre et participer à la pureté du globe qu'ils habitent.

« Ce n'est pas encore notre façon d'inhumer la plus belle. Quand un de nos Philosophes vient à un âge où il sent ramollir son esprit, et la glace de ses ans engourdir les mouvemens de son âme, il assemble ses amis par un banquet somptueux; puis, ayant exposé les motifs qui le font résoudre à prendre congé de la Nature, et le peu d'espérance qu'il y a d'ajouter quelque chose à ses belles actions, on lui fait ou grâce, c'est-à-dire qu'on lui permet de mourir, ou on lui fait un sévère commandement de vivre. Quand donc, à la pluralité de voix, on lui a mis son souffle entre les mains[1], il avertit ses plus chers et du jour et du lieu : ceux-ci se purgent et s'abstiennent de manger pendant vingt-quatre heures; puis, arrivés qu'ils sont au logis du Sage, et sacrifié qu'ils ont au Soleil, ils entrent dans la chambre, où le généreux[2] les attend sur un lit de parade. Chacun le vient embrasser; et, quand c'est au rang de celui qu'il aime le mieux, après l'avoir baisé tendrement, il l'appuie sur son estomac, et, joignant sa bouche sur sa bouche, de la main droite il se plonge un poignard dans le cœur. L'amant ne détache point ses lèvres de celles de son amant, qu'il ne le sente expirer; et lors, il retire le fer de son sein, et, fermant de sa bouche la plaie, il avale son sang, qu'il suce jusqu'à ce qu'un second lui succède, puis un troisième, un quatrième, et enfin toute

[1] C'est-à-dire : quand on lui a permis de disposer de sa vie.

[2] Nous avons déjà remarqué l'emploi de ce mot dans le sens de *noble, vertueux*.

la compagnie; et, quatre ou cinq heures après, on introduit à chacun une fille de seize ou dix-sept ans; et, pendant trois ou quatre jours qu'ils sont à goûter les plaisirs de l'amour, ils ne sont nourris que de la chair du mort, qu'on leur fait manger toute crue, afin que, si de cent embrassemens il peut naître quelque chose, ils soient assurés que c'est leur ami qui revit. »

J'interrompis ce discours, en disant à celui qui me le faisoit que ces façons de faire avoient beaucoup de ressemblance avec celles de quelque peuple de notre Monde; et continuai ma promenade, qui fut si longue, que, quand je revins, il y avoit deux heures que le dîner étoit prêt. On me demanda pourquoi j'étois arrivé si tard : « Ce n'a pas été ma faute, répondis-je au cuisinier, qui s'en plaignoit; j'ai demandé plusieurs fois, par les rues, quelle heure il étoit, mais on ne m'a répondu qu'en ouvrant la bouche, serrant les dents, et tournant le visage de travers.

— Quoi! s'écria toute la compagnie, vous ne savez pas que par là ils vous montroient l'heure? — Par ma foi, repartis-je, ils avoient beau exposer leur grand nez au Soleil, avant que je l'apprisse. — C'est une commodité, me dirent-ils, qui leur sert à se passer d'horloge; car, de leurs dents, ils font un cadran si juste, que lorsqu'ils veulent instruire quelqu'un de l'heure, ils ouvrent les lèvres; et l'ombre de ce nez, qui vient tomber dessus leurs dents, marque comme un cadran celle dont le curieux est en peine. Maintenant, afin que vous sachiez pourquoi en ce pays tout le monde a le nez grand, apprenez qu'aussitôt que la femme est accouchée, la matrone porte l'enfant au maître du Séminaire ; et justement, au bout de l'an, les experts étant assemblés, si son nez est trouvé plus court qu'à une certaine mesure que tient le Syndic, il est censé camus et mis entre les mains de gens qui le châtrent. Vous me demanderez la cause de cette barbarie, et comment il se peut faire que nous,

chez qui la virginité est un crime, établissons des continences par force? Mais sachez que nous le faisons après avoir observé, depuis trente siècles, qu'un grand nez est le signe d'un homme spirituel, courtois, affable, généreux, libéral; et que le petit est un signe du contraire. C'est pourquoi des Camus on bâtit les Eunuques, parce que la République aime mieux ne pas avoir d'enfans, que d'en avoir qui leur fussent semblables. » Il parloit encore, lorsque je vis entrer un homme tout nu. Je m'assis aussitôt et me couvris pour lui faire honneur, car ce sont les marques du plus grand respect qu'on puisse, en ce pays-là, témoigner à quelqu'un. « Le Royaume, dit-il, souhaite qu'avant de retourner en votre Monde, vous en avertissiez les Magistrats, à cause qu'un Mathématicien vient tout à l'heure de promettre au Conseil, que, pourvu qu'étant de retour chez vous, vous vouliez construire une certaine machine qu'il vous enseignera, il attirera votre globe et le joindra à celui-ci. » A quoi je promis de ne pas manquer. « Eh! je vous prie, dis-je à mon Hôte, quand l'autre fut parti, de me dire pourquoi cet envoyé portoit à la ceinture des parties honteuses de bronze? » Ce que j'avois vu plusieurs fois, pendant que j'étois en cage, sans l'avoir osé demander, parce que j'étois toujours environné des Filles de la Reine, que je craignois d'offenser, si j'eusse en leur présence attiré l'entretien d'une matière si grasse. De sorte qu'il me répondit : « Les femelles ici, non plus que les mâles, ne sont pas assez ingrates pour rougir à la vue de celui qui les a forgées; et les vierges n'ont pas honte d'aimer sur nous, en mémoire de leur mère Nature, la seule chose qui porte son nom. Sachez donc que l'écharpe dont cet homme est honoré, et où pend pour médaille la figure d'un membre viril, est le symbole du gentilhomme et la marque qui distingue le noble d'avec le roturier. » Ce paradoxe me sembla si extravagant, que je ne pus m'empêcher de rire.

« Cette coutume me semble bien extraordinaire, repartis-je, car en notre Monde la marque de noblesse est

de porter une épée. » Mais l'Hôte, sans s'émouvoir : « O mon petit homme ! s'écria-t-il, quoi ! les grands de votre Monde sont si enragés de faire parade d'un grand instrument qui désigne un bourreau, qui n'est forgé que pour nous détruire, enfin l'ennemi juré de tout ce qui vit; et de cacher, au contraire, un membre, sans qui nous serions au rang de ce qui n'est pas, le Prométhée de chaque animal, et le réparateur infatigable des foiblesses de la Nature! Malheureuse contrée, où les marques de génération sont ignominieuses, et où celles d'anéantissement sont honorables ! Cependant vous appelez ce membre-là des *parties honteuses*, comme s'il y avoit quelque chose de plus glorieux que de donner la vie, et rien de plus honteux que de l'ôter ! » Pendant tout ce discours, nous ne laissions pas de dîner; et, sitôt que nous fûmes levés, nous allâmes au jardin prendre l'air, et là, prenant occasion de la génération et conception des choses, il me dit : « Vous devez savoir que la Terre se faisant un arbre, d'un arbre un pourceau, et d'un pourceau un homme, nous devons croire, puisque tous les êtres dans la Nature tendent au plus parfait, qu'ils aspirent à devenir hommes, cette essence étant l'achèvement du plus beau mixte, et le mieux imaginé qui soit au monde, parce que c'est le seul qui fasse le lien de la vie animale avec la raisonnable. C'est ce qu'on ne peut nier, sans être pédant, puisque nous voyons qu'un prunier, par la chaleur de son germe, comme par une bouche, suce et digère le gazon qui l'environne; qu'un pourceau dévore ce fruit et le fait devenir une partie de soi-même, et qu'un homme mange le pourceau, réchauffe cette chair morte, la joint à soi, et fait revivre cet animal sous une plus noble espèce. Ainsi, cet homme, que vous voyez, étoit peut-être, il y a soixante ans, une touffe d'herbe dans mon jardin ; ce qui est d'autant plus probable, que l'opinion de la Métempsycose Pythagorique, soutenue par tant de grands hommes, n'est vraisemblablement parvenue jusqu'à nous, qu'afin de nous

engager à en rechercher la vérité, comme, en effet, nous avons trouvé que tout ce qui est sent et végète, et qu'enfin, après que toute la matière est parvenue à ce période qui est sa perfection, elle descend et retourne dans son inanité, pour revenir et jouer derechef les mêmes rôles. » Je descendis, très-satisfait, au jardin, et je commençois à réciter à mon compagnon ce que notre maître m'avoit appris, quand le Physionome arriva pour nous conduire à la réfection et au dortoir.

Le lendemain, dès que je fus éveillé, je m'en allai faire lever mon Antagoniste. « C'est un aussi grand miracle, lui dis-je en l'abordant, de trouver un fort esprit, comme le vôtre, enseveli dans le sommeil, que de voir du feu sans action. » Il souffrit de ce mauvais compliment. « Mais, s'écria-t-il avec une colère passionnée d'amour, ne vous déferez-vous jamais de ces termes fabuleux? Sachez que ces noms-là diffament le nom de Philosophe, et que, comme le Sage ne voit rien au monde qu'il ne conçoive et qu'il ne juge pouvoir être conçu, il doit abhorrer toutes ces expressions de prodiges et d'événements de Nature, qu'ont inventés les stupides, pour excuser les foiblesses de leur entendement. »

Je crus alors être obligé en conscience de prendre la parole pour le détromper. « Encore, lui répliquai-je, que vous soyez fort obstiné dans vos sentimens, j'ai vu plusieurs choses arrivées surnaturellement. — Vous le dites, continua-t-il; mais vous ne savez pas que la force de l'imagination est capable de guérir toutes les maladies que vous attribuez au surnaturel, à cause d'un certain baume naturel contenant toutes les qualités contraires à toutes celles de chaque mal qui nous attaque : ce qui se fait, quand notre imagination, avertie par la douleur, va chercher en ce lieu le remède spécifique qu'elle apporte au venin. C'est là d'où vient qu'un habile médecin de votre Monde conseille au malade de prendre plutôt un médecin ignorant, qu'on estimera pourtant fort habile, qu'un

fort habile, qu'on estimera ignorant, parce qu'il se figure que notre imagination, travaillant à notre santé, pourvu qu'elle soit aidée de remèdes, est capable de nous guérir; mais que les plus puissans étoient trop foibles, quand l'imagination ne les appliquoit pas. Vous étonnez-vous que les premiers hommes de votre Monde vivoient tant de siècles, sans avoir aucune connoissance de la médecine? Non. Et qu'est-ce, à votre avis, qui en pouvoit être la cause, sinon leur nature encore dans sa force, et ce baume universel, qui n'est pas encore dissipé par les drogues dont vos Médecins vous consument; n'ayant lors pour rentrer en convalescence, qu'à le souhaiter fortement, et s'imaginer d'être guéris? Aussi, leur fantaisie vigoureuse, se plongeant dans cette huile, en attiroit l'élixir, et, appliquant l'actif au passif, ils se trouvoient presque dans un clin d'œil aussi sains qu'auparavant: ce qui, malgré la dépravation de la Nature, ne laisse pas de se faire encore aujourd'hui, quoiqu'un peu rarement, à la vérité; mais le populaire l'attribue à miracle. Pour moi, je n'en crois rien du tout, et je me fonde sur ce qu'il est plus facile que tous ces docteurs se trompent, que cela n'est facile à faire; car, je leur demande : Le fiévreux, qui vient d'être guéri, a souhaité bien fort, pendant sa maladie, comme il est vraisemblable, d'être guéri, et même il a fait des vœux pour cela; de sorte qu'il falloit nécessairement qu'il mourût, ou qu'il demeurât dans son mal, ou qu'il guérît; s'il fût mort, on eût dit que le Ciel l'avoit récompensé de ses peines, et même on eût dit que, selon la prière du malade, il a été guéri de tous ses maux; s'il fût demeuré dans son infirmité, on auroit dit qu'il n'avoit pas la foi; mais, parce qu'il est guéri, c'est un miracle tout visible. N'est-il pas bien plus vraisemblable, que sa fantaisie, excitée par les violens désirs de la santé, a fait son opération? Car je veux qu'il soit réchappé. Pourquoi crier miracle, puisque nous voyons beaucoup de personnes qui

s'étoient vouées, périr misérablement avec leur vœu? — Mais, à tout le moins, lui repartis-je, si ce que vous dites de ce baume est véritable, c'est une marque de la raisonnabilité de notre âme, puisque, sans se servir des instrumens de notre raison, sans s'appuyer du concours de notre volonté, elle fait elle-même, comme si, étant hors de nous, elle appliquoit l'actif au passif. Or, si, étant séparée de nous, elle est raisonnable, il faut nécessairement qu'elle soit spirituelle; et, si vous la confessez spirituelle, je conclus qu'elle est immortelle, puisque la mort n'arrive dans l'animal, que par le changement des formes, dont la matière seule est capable. » Ce jeune homme alors, s'étant mis en son séant sur son lit, et m'ayant fait asseoir, discourut à peu près de cette sorte : « Pour l'âme des bêtes, qui est corporelle, je ne m'étonne pas qu'elle meure, vu qu'elle n'est, possible, qu'une harmonie des quatre qualités, une force de sang, une proportion d'organes bien concertés; mais je m'étonne bien fort que la nôtre, intellectuelle, incorporelle et immortelle, soit contrainte de sortir de chez nous, par la même cause qui fait périr celle d'un bœuf. A-t-elle fait pacte avec notre corps, que, quand il auroit un coup d'épée dans le cœur, une balle de plomb dans la cervelle, une mousquetade à travers le corps, d'abandonner aussitôt sa maison?... Et, si cette âme étoit spirituelle, et par soi-même si raisonnable, qu'elle fût aussi capable d'intelligence, quand elle est séparée de notre masse, que quand elle en est revêtue, pourquoi les aveugles nés, avec tous les beaux avantages de cette âme intellectuelle, ne sauroient-ils s'imaginer ce que c'est que de voir? Est-ce à cause qu'ils ne sont pas encore privés, par le trépas, de tous leurs sens? Quoi! je ne pourrai donc me servir de ma main droite, à cause que j'en ai une gauche?... Et enfin, pour faire une comparaison juste, et qui détruise tout ce que vous avez dit, je me contenterai de vous apporter l'exemple d'un Peintre, qui ne peut travailler sans pinceau; et je vous dirai

que l'âme est tout de même, quand elle n'a pas l'usage des sens. — Oui, mais, ajouta-t-il... Cependant ils veulent que cette âme, qui ne peut agir qu'imparfaitement, à cause de la vie, puisse alors travailler avec perfection, quand après notre mort elle les aura tous perdus. S'ils me viennent rechanter qu'elle n'a pas besoin de ces instrumens pour faire ses fonctions, je leur rechanterai qu'il faut fouetter les Quinze-Vingts, qui font semblant de ne voir goutte. » Il vouloit continuer dans de si impertinens raisonnemens; mais je lui fermai la bouche, en le priant de les cesser : comme il fit, de peur de querelle; car il connoissoit que je commençois à m'échauffer. Il s'en alla ensuite, et me laissa dans l'admiration des gens de ce Monde-là, dans lesquels, jusqu'au simple peuple, il se trouve naturellement tant d'esprit, au lieu que ceux du nôtre en ont si peu, et qui leur coûte si cher. Enfin, l'amour de mon pays me détachant petit à petit de l'affection, et même de la pensée que j'avois eue de demeurer en celui-là, je ne songeai plus qu'à mon départ; mais j'y vis tant d'impossibilité, que j'en devins tout chagrin. Mon Démon s'en aperçut; et, m'ayant demandé à quoi il tenoit que je ne parusse pas le même que toujours, je lui dis franchement le sujet de ma mélancolie; mais il me fit de si belles promesses pour mon retour, que je m'en reposai sur lui entièrement. J'en donnai avis au Conseil, qui m'envoya querir, et qui me fit prêter serment que je raconterois dans notre Monde les choses que j'avois vues en celui-là. Ensuite, on me fit expédier des passe-ports, et mon Démon, s'étant muni des choses nécessaires pour un si grand voyage, me demanda en quel endroit de mon pays je voulois descendre. Je lui dis que la plupart des riches enfans de Paris, se proposant un voyage à Rome une fois en la vie, ne s'imaginant pas, après cela, qu'il y eût rien de beau ni à faire, ni à voir, je le priois de trouver bon que je les imitasse. « Mais, ajoutai-je, dans quelle machine ferons-nous ce voyage, et quel ordre pen-

sez-vous que me veuille donner le Mathématicien qui me parla l'autre jour de joindre ce globe-ci au nôtre? — Quant au Mathématicien, me dit-il, ne vous y arrêtez point, car c'est un homme qui promet beaucoup, et qui ne tient rien. Et quant à la machine qui vous reportera, ce sera la même qui vous voitura à la Cour. — Comment? dis-je, l'air deviendra pour soutenir vos pas aussi solide que la terre? C'est ce que je ne crois point. — Et c'est une chose étrange, reprit-il, que ce que vous croyez et ne croyez pas! Eh! pourquoi les Sorciers de votre Monde, qui marchent en l'air et conduisent des armées[1], des grèles, des neiges, des pluies, et d'autres tels météores, d'une province en une autre, auroient-ils plus de pouvoir que nous? Soyez, soyez, je vous prie, plus crédule en ma faveur. — Il est vrai, lui dis-je, que j'ai reçu de vous tant de bons offices, de même que Socrate et les autres pour qui vous avez tant eu d'amitié, que je me dois fier à vous, comme je fais, en m'y abandonnant de tout mon cœur. » Je n'eus pas plutôt achevé cette parole, qu'il s'enleva comme un tourbillon, me tenant entre ses bras : il me fit passer, sans incommodité, tout ce grand espace que nos Astronomes mettent entre nous et la Lune, en un jour et demi; ce qui me fit connoître le mensonge de ceux qui disent qu'une meule de moulin seroit trois cent soixante et tant d'années à tomber du Ciel, puisque je fus si peu de temps à tomber du globe de la Lune en celui-ci. Enfin, au commencement de la seconde journée, je m'aperçus que j'approchois de notre Monde. Déjà je distinguois l'Europe d'avec l'Afrique, et ces deux d'avec l'Asie, lorsque je sentis le soufre que je vis sortir d'une fort haute montagne : cela m'incommo-

[1] Armées fantastiques, qui apparaissent dans le ciel et qui sont créées par le jeu de la lumière du soleil dans les nuages. Voyez les *Histoires admirables et mémorables*, recueillies par Simon Goulart et souvent réimprimées au commencement du dix-septième siècle.

doit, de sorte que je m'évanouis. Je ne puis pas dire ce qui m'arriva ensuite; mais je me trouvai, ayant repris mes sens, dans des bruyères sur la pente d'une colline, au milieu de quelques pâtres qui parloient italien. Je ne savois ce qu'étoit devenu mon Démon, et je demandai à ces pâtres s'ils ne l'avoient point vu. A ce mot, ils firent le signe de la Croix, et me regardèrent comme si j'en eusse été un moi-même. Mais, leur disant que j'étois Chrétien, et que je les priois par charité de me conduire en quelque lieu où je pusse me reposer, ils me menèrent dans un village, à un mille de là, où je fus à peine arrivé, que tous les chiens du lieu, depuis les bichons jusqu'aux dogues, se vinrent jeter sur moi, et m'eussent dévoré si je n'eusse trouvé une maison où je me sauvai. Mais cela ne les empêcha pas de continuer leur sabbat, en sorte que le maître du logis m'en regardoit de mauvais œil; et je crois que, dans le scrupule où le peuple augure de ces sortes d'accidents, cet homme étoit capable de m'abandonner en proie à ces animaux, si je ne me fusse avisé que ce qui les acharnoit ainsi après moi étoit le Monde d'où je venois, à cause qu'ayant accoutumé d'aboyer à la Lune [1], ils sentoient que j'en venois, et que j'en avois l'odeur, comme ceux qui conservent une espèce de relan ou air marin, quelque temps après être descendus de dessus la mer. Pour me purger de ce mauvais air, je m'exposai sur une terrasse, durant trois ou quatre heures, au Soleil : après quoi, je descendis, et les chiens, qui ne sentoient plus l'influence qui m'avoit fait leur ennemi, ne m'aboyèrent plus et s'en retournèrent chacun chez soi. Le lendemain, je partis pour Rome, où je vis les restes des triomphes de quelques Grands Hommes, de même que ceux des siècles : j'en admirai les belles ruines, et les

[1] Un préjugé populaire, qui remonte aux plus anciens temps, veut que les chiens aboient après la lune; d'où l'expression proverbiale *aboyer à la lune*, qui signifie : menacer en vain, s'indigner contre un plus puissant que soi.

belles réparations qu'y ont faites les Modernes. Enfin, après y être demeuré quinze jours en la compagnie de M. de Cyrano[1], mon Cousin, qui me prêta de l'argent pour mon retour, j'allai à Civita-Vecchia, et me mis sur une galère qui m'amena jusqu'à Marseille.

Pendant tout ce voyage, je n'eus l'esprit tendu qu'aux merveilles de celui que je venois de faire. J'en commençai les mémoires dès ce temps-là; et, quand j'ai été de retour, je les mis autant en ordre que la maladie qui me retient au lit me l'a pu permettre. Mais, prévoyant quelle sera la fin de mes études et de mes travaux, pour tenir parole au Conseil de ce Monde-là, j'ai prié M. Lebret, mon plus cher et mon plus inviolable ami, de les donner au Public, avec l'*Histoire de la République du Soleil*, celle de l'*Étincelle*, et quelques autres Ouvrages de même façon, si ceux qui nous les ont dérobés les lui rendent, comme je les en conjure de tout mon cœur.

[1] Celui qui recueillit dans sa maison Cyrano de Bergerac cinq jours avant sa mort; c'est à lui que le libraire Charles de Sercy a dédié la première édition du *Voyage dans la Lune*.

HISTOIRE COMIQUE

DES

ÉTATS ET EMPIRES DU SOLEIL

A MONSIEUR

DE CYRANO DE MAUVIÈRES[1]

MONSIEUR,

TOUS *les beaux esprits de ce siècle font tant d'estime des ouvrages de feu M. de Cyrano de Bergerac, votre frère; et les productions de son esprit sont, en effet, si considérables, que je ne pourrois, sans m'attirer des imprécations de leur part et sans offenser la mémoire de cet illustre auteur, leur cacher plus longtemps ses* États et Empires du Soleil, *quelques Lettres et autres ouvrages, qui me sont heureusement tombés entre les mains, lorsqu'une aussi longue qu'inutile perquisition m'en avoit ôté l'espérance. Il est vrai, Mon-*

Cette dédicace, adressée à un frère cadet de Cyrano de Bergerac, a paru en tête des *Nouvelles Œuvres*, publiées en 1662, avec un portrait de l'auteur. Cyrano de Mauvières s'occupait quelquefois de littérature, à l'exemple de son aîné, et nous nous rappelons avoir vu des vers signés de lui, notamment dans les *Œuvres poétiques* du sieur de Prade, leur ami commun. Il était officier dans l'armée du roi, comme l'avait été son frère. C'est sans doute lui qui, sous le nom du *sieur de Bergerac*, capitaine au régiment de Langey, se distingua dans un combat contre les Espagnols devant Solsone, le 30 septembre 1655. Voyez la *Gazette de France*, à cette date.

sieur, que je dois, avant toutes choses, me mettre en état de vous les restituer; et, puisque cet inimitable écrivain ne vous a pas moins laissé le successeur des fruits de son étude, que l'héritier des biens qu'il avoit reçus de la fortune, je ne puis, en faveur du public, disposer d'un trésor qui vous appartient à si juste titre, sans votre consentement, que j'attends cependant avec toute la confiance imaginable. Oui, monsieur, j'ose croire que vous ne pouvez me dénier cet aveu; vous avez trop de gratitude, pour ne me pas accorder cette grâce; vous êtes trop libéral, pour ne pas donner à toute l'Europe ce qu'elle demande avec tant d'empressement; et vous aimez trop la gloire de M. votre frère, pour la resserrer dans les bornes de votre cabinet. Comme je sais, Monsieur, que vous n'êtes pas de ces riches avares, qui possèdent de grands biens sans les vouloir partager avec les autres; que vous n'estimez pas les choses parce qu'elles sont rares, mais parce qu'elles sont utiles; et que vous connoissez trop bien qu'il n'y a point de différence entre les pierres les plus précieuses et les plus ordinaires, lorsqu'on les enferme également; j'aurois tort de soupçonner que vous voulussiez retenir pour vous seul ce qui peut servir à tant de monde. Si le Soleil étoit incessamment couvert de ces sombres nuages qui nous dérobent quelquefois sa lumière, nous ne bénirions pas si souvent l'Auteur de la Nature, que nous montre tous les jours ce bel astre, que nous appelons la vivante image de la Divinité; et, si vous refusiez au public cette charmante pièce, dont l'espérance le flatte si doucement, vous vous priveriez vous-même des remercîmens et des acclamations qu'il vous prépare de tous côtés. Mais, Monsieur, il sembleroit, à m'entendre parler, qu'il fût besoin de solliciter votre générosité, et de vous alléguer des raisons pour vous faire condescendre à faire part à l'univers d'une chose qui fait toute son impatience; vous, dis-je, que j'ai vu d'abord résolu de lui faire un présent du Livre que je vous présente, et que je vois encore y vouloir mettre votre nom à la tête pour lui servir de rempart contre les traits de l'envie et de la médisance, qui ont quelquefois si cruellement per-

sécuté son auteur. C'est maintenant, Monsieur, qu'avec un si puissant secours il ira défier hardiment ces monstres, en quelque lieu qu'ils se retirent; et que les palais et les cours leur seront de foibles asiles, en cas qu'il se donne la peine de les poursuivre, et qu'il les juge dignes de son indignation. Si ce grand homme, durant qu'il étoit mortel, et qu'il n'étoit appuyé que de sa seule vertu, les a terrassés avec tant de bonne fortune[1], *il n'y a point de doute qu'à présent qu'il jouit de l'immortalité qu'il s'est acquise par ses travaux, et qu'il est secondé d'un frère en qui l'esprit et le bon sens ont fait une alliance très-étroite, il n'étouffe pour jamais ces hydres renaissantes, avec autant de facilité que de promptitude, et qu'il ne leur fasse avouer, en expirant, pour la dernière fois, qu'on ne peut s'attaquer à deux frères, dont l'amitié, malgré l'imposture de leurs ennemis, triomphe de la mort même, sans éprouver la rigueur de leur vengeance, et faire porter les peines de leur témérité. Je ne veux point parler ici, Monsieur, du secours qu'Apollon lui promit, lorsqu'il lui permit l'entrée dans ses États; parce que, outre qu'après vous il n'a besoin de personne, il reçut alors, de cet Auteur de la Lumière et de ce Maître des Sciences, des lumières que rien ne peut obscurcir, des connoissances où personne ne peut arriver, et une éloquence victorieuse à laquelle il faut céder nécessairement. Enfin, Monsieur, nous pouvons dire, pour l'honneur de la France et pour l'avantage de votre famille, dont il est sorti tant de personnes recommandables dans la robe et dans l'épée, et pour la gloire particulière de M. de Cyrano, qu'il parut comme un Alexandre reproduit dans ce siècle par un miracle surprenant. Il trouva, comme ce fameux conquérant, que la Terre avoit des limites trop étroites pour son ambition, et, après avoir, à l'âge de trente ans, parcouru les États et les empires de la Lune et*

[1] Ce passage confirme nos suppositions sur les tracasseries que Cyrano eut à essuyer de la part de ses ennemis, qui l'accusaient d'impiété.

du Soleil, il alla chercher, dans le palais des Dieux[1], *la satisfaction qu'il n'avoit pu rencontrer dans la demeure des hommes, et dans le séjour des astres. Mais, Monsieur, je ne m'aperçois pas que je m'engage insensiblement dans le panégyrique de cet incomparable génie, moi qui me devrois taire pour le laisser parler, et qui n'ai aucune bonne qualité, que la passion avec laquelle j'honore sa mémoire, et le désir que j'ai de vous témoigner que je suis,*

Monsieur,

Votre très-humble et obéissant serviteur,

C. DE SERCY.

[1] Le bonhomme Sercy avait sans doute fait composer cette dédicace par un des poëtes esprits forts qui fréquentaient sa boutique (on sait que Molière y venait souvent) : il n'a pas entendu malice à cette expression toute païenne, dont Cyrano s'était servi avant lui et qui avait, au seizième siècle, été taxée d'athéisme dans le procès du *Cymbalum mundi*.

PRÉFACE[1]

Lecteur, les amis du feu Sieur de Bergerac ont cru devoir, à sa mémoire et au favorable accueil que tu as fait à ses précédens ouvrages, une exacte recherche de ce dernier, qui, pour n'être qu'un fragment, ne laisse pas d'avoir des endroits capables de te faire passer quelques heures avec plaisir. C'est un enfant qui n'est pas tout à fait formé, mais dont tous les traits ne marquent pas moins le génie du père, que ceux qui ont vu le jour devant lui. Enfin, tel qu'il est, il ose se promettre que si son père vivoit encore, il le trouveroit assez raisonnable pour ne le pas désavouer; et, s'il le cachoit pour quelque temps à la vue, ce seroit pour te le donner après avec plus de bienséance. Il est naturel de n'être pas bien aise de voir ses enfans estropiés, et de leur donner

[1] Cette préface, qui est certainement d'un élève de Descartes, puisqu'elle contient un aperçu de la philosophie de ce savant homme, a paru en tête de la première édition du Voyage dans l'empire du Soleil, publié sous le titre de *Nouvelles œuvres* de Cyrano Bergerac (Paris, Charles de Sercy, 1662, in-12); nous attribuons ce morceau philosophique au physicien Jacques Rohault, qui fut un des plus grands amis de Cyrano. Quant aux vers traduits librement de Lucrèce qui s'y trouvent cités, ne pourrait-on pas les croire empruntés à la traduction de Molière, laquelle s'était conservée manuscrite, du moins par fragments, dans les mains de ses anciens condisciples, et surtout dans celles de son professeur Gassendi?

toute la perfection qui les peut rendre recommandables dans le monde; mais celui-ci est un posthume, qui n'y a d'appui que de lui-même, et qui n'a pas eu le bien, comme le dernier qui l'a précédé, d'avoir Monsieur Le Bret pour tuteur[1]. Excuse donc ses défauts, et considère que sa malheureuse naissance, qui l'a fait tomber entre les mains de ceux qui pillèrent le coffre de notre Auteur pendant sa maladie, lui a refusé cet avantage. On ne te prie point de le bien recevoir, puisqu'il a du mérite, et qu'il porte le nom d'un homme dont l'esprit a plu à toute la terre. Chacun sait assez que le Libraire a été obligé d'imprimer plus d'une fois ses ouvrages. Je ne te fais point ici son éloge; j'ai laissé ce soin à l'Auteur de l'Épitre[2], et à celui des vers qui sont au bas de son portrait[3]. Et Monsieur Le Bret t'instruisit si particulièrement de sa vie dans la Préface qu'il a faite au *Voyage dans la Lune*, que je ne pourrois que m'engager à des redites inutiles et désagréables, si je l'entreprenois. Certainement, l'on peut dire que le Sieur de Bergerac, dont il t'a fait le portrait, a droit de tenir rang parmi ces Illustres que l'antiquité nous vante, et je puis t'assurer que tu le trouveras aussi ingénieux dans cette dernière production que dans les premières; car, enfin, tu le verras monter au Soleil par une machine qui vaut bien ses fioles pleines d'essence, et celle d'acier, qui le porta autrefois à la Lune.

Je te prie que ces Démons, avec qui tu apprendras qu'il a eu des entretiens si familiers en son voyage, ne t'étonnent pas. Il n'est pas nouveau de penser que le Soleil soit habité. Chacun sait que Lucien a déjà plaisanté sur le même sujet. Mais, si ton humeur sévère ne pouvoit souffrir un divertissement sans fondement, et si tu venois jusqu'à la rigueur d'exiger de nous quelques autorités, je te dirois, pour défendre un mort,

[1] H. Lebret, comme on l'a vu, avait été l'éditeur des *Œuvres posthumes* de Cyrano, contenant le *Voyage dans la Lune*.

[2] Le libraire Charles de Sercy, qui a signé l'épître dédicatoire à M. Cyrano de Mauvières, frère de l'auteur.

[3] Voici ces vers, assez peu chrétiens, qui se trouvent au-dessous du portrait, sans être signés:

La Terre me fut importune,
Je pris mon essor vers les Cieux :
J'y vis le Soleil et la Lune,
Et maintenant j'y vois les Dieux.

qu'Apulée [1], dans son *Démon de Socrate*, a prétendu prouver qu'il y avoit une Puissance qui tenoit le milieu entre les Dieux et les hommes; que c'étoit elle qui entretenoit les erreurs de leur Religion; que toutes ces prédictions merveilleuses qui étoient annoncées aux grands hommes, soit par les songes, soit par la bouche des Oracles, lui étoient dues, et qu'enfin elle avoit inspiré les Sibylles. « Il est, dit-il, vraisemblable que, puisque la terre est peuplée, puisqu'il y a des poissons dans l'eau, et puisque Aristote veut que le feu même ne consume point les Pyrostes; cette belle étendue, que les Latins nomment l'*Æther*, n'est ni morte ni stérile. Il y a, dit-il, apparence qu'elle est la demeure de ces substances animées qui ont été reconnues des Grecs, sous le nom de *Démons*, et des Latins, sous celui de *Génies*. Lactance les nomme ainsi [2].

Je pourrois dire, si j'étois réduit à tirer des preuves de loin pour autoriser ces opinions, que Zénon [3] et tous les Stoïques, tenant que cette partie régnoit sur tout l'Univers, pouvoient concevoir une Nature qui l'habitoit, à qui ils attribuoient ce gouvernement; ainsi que ceux qui, disant que Rome étoit la maîtresse de la moitié de la terre, se servent de ce terme pour exprimer la souveraine autorité du Peuple Romain.

S'il est donc ainsi que tant de grands Hommes aient cru que ces Êtres spirituels aient été les peuples de cette haute région, qui peut trouver mauvais que notre Auteur ait promené son esprit plus loin, et qu'il leur ait assigné une terre sur ces taches qu'on remarque au Soleil, puisque Plutarque [4], même, parlant d'eux, ne fait pas difficulté de les loger dans la Lune?

Je me souviens, à propos de cette belle partie du monde, d'avoir lu dans Lucrèce, qu'au commencement :

Les corps furent pressés, et s'acquirent leurs poids :
La Terre, cet amas des excrémens du monde,
  Demeura fixe, et sembla faire choix,
Dans le fond du Chaos, d'une figure ronde.
Dès lors, les champs de l'air se virent transparens;

[1] Apul., *de Deo Socratis*.
[2] Lactan., *Instit.*, lib. II, cap. XIII.
[3] Cic., *de Quæst. Acad.*, lib. II.
[4] Dans son traité sur l'*Esprit familier de Socrate*.

La Mer s'émut, son cristal fut liquide;
Et du Ciel étoilé la matière fluide
Nous laissa voir ses beaux Astres errans [1].

Ces vers semblent ne faire rien à mon sujet; aussi, ne les ai-je cités que pour te faire remarquer que ce Philosophe sépare la matière du Ciel qu'il nomme l'*Éther*, d'avec l'air que nous respirons, et pour te faire souvenir ensuite qu'il nous avoit auparavant expliqué sa nature, en nous enseignant que :

Ce beau vide apparent, le Ciel, ce bel espace,
De jour en jour augmenta son ardeur;
Et, pour chasser enfin cette matière crasse,
La Terre et l'Eau, ces sources de froideur,
Il s'unit au Soleil, ramassa sa lumière,
Lança ses traits sur elle avec tant de roideur,
Que de la Terre il fit une masse grossière [2].

Ce que j'appelle un vide apparent, un espace (par une façon de parler vulgaire), est cet *Ether*, qui n'est qu'une vapeur de feu perpétuelle, si l'on en croit ces derniers vers. Gilbert [3], Philosophe moderne, écrit qu'Anaxagore, Ocelle Lucain, disciple de Pythagore, Hippocrate et Aristote, avec toute l'antiquité, ont suivi cette opinion. Je sais bien qu'il traite ce sentiment de ridicule, mais il peut être qu'il n'a pas raison, et qu'il n'établit pas mieux ce que c'est. Ainsi, si nous voulons ajouter foi à ceux qui ont imaginé qu'il y avoit quelques substances qui pouvoient vivre dans ce brûlant climat,

1 Sic igitur terræ concreto corpore pondus
Constitit, atque omnis mundi quasi limus in imum
Confluxit gravis, et subsedit funditus ut fex;
Inde mare, inde aer, inde æther ignifer ipse,
Corporibus liquidis sunt omnia pura relicta.
LUCR., lib. V.

2 Inque dies quanto circum magis ætheris æstus,
Et radiis solis cogebant, undique terram
Verberibus crebris, etc.
LUCR., lib. V.

3 Voy. ci-dessus la note, p. 11. L'auteur de la préface fait ici allusion à un ouvrage posthume de Guillaume Gilbert : *Philosophia nova de mundo sublunari, curâ Boswelli* (Amsterd., 1651, in-4°). Voy. liv. I, ch. VII.

quel inconvénient y aura-t-il de les approcher du Soleil, et qu'est-ce qui n'est point permis à un homme qui écrit avec l'enjouement de notre Auteur?

Ces contes à plaisir, l'essor d'un beau caprice,
Ces enfans d'une belle humeur,
Ont un innocent artifice
De qui l'appât ou la douceur,
Par une secrète méthode,
Avec la vérité bien souvent s'accommode;
Mais, s'ils vouloient enfin toujours tout emporter,
Une âme forte, un esprit sage,
Se conserve bien l'avantage
De se dégager d'eux et de les rejeter[1].

Ces vers d'Horace t'apprennent à ne pas croire tout ce que l'on te dit, à ne chercher pas le solide partout, à prendre les choses comme il faut, et à ne pas refuser avec chagrin les plaisirs qu'on te donne. Je t'en dirois davantage, pour t'obliger à les recevoir, si je ne craignois de t'ennuyer.

Je ne sais si, lorsque Platon tient les Démons invisibles, il pourroit favoriser le récit que le Sieur de Bergerac nous fait de son corps, qui devint transparent à mesure qu'il approcha du Soleil; car, par ce moyen, toutes ses facultés pouvoient être tellement épurées, qu'elles ne fussent point tombées sous le sens grossier de nous autres qui sommes ici-bas Quoi qu'il en soit, Apulée, Platon, Aristote, et notre Auteur, dans son Roman, conviennent en ce qu'ils croient que les Démons sont formés de la plus subtile matière du monde.

Robert Flud[2] estime qu'ils ont un corps intérieur et un corps extérieur; que le premier est de feu, et se conserve par le second, qui est formé de l'air le plus pur de la partie supérieure du monde, pour les rendre plus agiles. Cela étant,

[1] Ficta voluptatis causa sint proxima veris;
Nec quodcunque velit poscat sibi fabula credi.
HORAT., *de Art. poet.*

[2] Ce médecin et physicien anglais, né en 1554 et mort en 1637, a composé un grand nombre d'ouvrages de philosophie naturelle et occulte. Ses doctrines ont été réfutées par Gassendi dans un livre publié en 1630: *Exercitatio in Fluddanam philosophiam.*

notre Auteur n'a-t-il pas eu raison de chercher leur origine dans le Soleil? Si tu voulois lire le Traité que ce Philosophe en a fait [1], tu verrois qu'il les reconnoît pour des corps subtils et vivans, qui ont le pouvoir de se dérober à nos yeux, et de se faire voir quand ils veulent. Il me semble qu'il prouve qu'ils tirent le premier avantage d'une façon de se mettre, qu'il nomme *dilatation;* qu'ils possèdent le secours d'une autre, qu'il appelle *condensation;* et qu'il en est d'eux, comme des autres corps, qui n'ont de la force qu'en nombre. « D'où vient, dit-il, que les étoiles ne brillent que parce qu'elles sont formées d'un amas de cette matière, laquelle, assemblée et unie, peut envoyer des rayons suffisamment pour frapper la vue, et pour faire naître en nous ce sentiment qu'on nomme lumière [2]. »

On peut dire aussi que le changement de la figure des parties qui les forment les peut rendre invisibles, s'il étoit de notre sujet de soutenir cette opinion; car nous ne devons point douter qu'elle ne dispose les corps à certains effets particuliers, ainsi que l'estime René Descartes [3], qui veut que les petits corps qui passent par les pôles du fer et de l'aimant soient figurés bien différement des autres de même nature. Or, quoiqu'ils soient de la matière qui sort d'un Astre, et qu'ils se meuvent très-vite, ils ne sont pas, pour cela, lumineux, et ne produisent pas moins leurs effets ordinaires durant les ténèbres qu'en plein jour. Cela présupposé, ces corps spirituels, pour se servir des termes de Flud [4], je veux dire les Démons, ne pourroient-ils pas donner une telle figure à toutes leurs parties, qu'ils ne seroient point aperçus?

Mais c'est trop s'égarer; revenons à notre Auteur. Tu avoueras qu'il étoit bien ingénieux, lorsqu'il te dira qu'il disposoit de son corps comme il vouloit; qu'étant dépouillé de sa pesanteur, sa volonté en étoit la maîtresse, puisqu'il ne lui pouvoit plus résister; qu'en un mot, il n'avoit qu'à vouloir, qu'aussitôt l'air lui étoit soumis, et il se trouvoit porté d'une

[1] *Responsum ad hoplocrisma spongum M. Fosteri.* Francf., 1638, in-fol.

[2] *Sic stella in cœlo vocatur densior sui orbis pars.*

[3] René Descartes, *Princip. Philos.*, num. 88, 89, 90, 91.

[4] Dans le traité cité plus haut.

région en une autre avec une vitesse prodigieuse. Il falloit assurément être savant, pour inventer une si bonne et si heureuse commodité à voyager dans ces routes périlleuses.

Ceux qui auront lu les *Principes* de René Descartes connoîtront qu'il le possédoit, lorsqu'il dit qu'il suffit que le corps soit une fois dans le mouvement, pour continuer toujours à se mouvoir [1]; et ils auront lieu de regretter le Sieur de Bergerac, le voyant mourir au plus bel endroit de sa course; car, sans cette ennemie commune qui rend les ouvrages des grands hommes presque tous défectueux, nous aurions su ses entretiens avec ce Philosophe, qu'il se contente d'élever jusqu'au Soleil, par une louange d'autant plus modeste, qu'il pourroit dire, à sa gloire, les vers que Lucrèce fit autrefois pour Épicure, et que nous aurions pu dire en faveur de notre Auteur même :

Le feu de son Esprit, sa généreuse audace,
Courut le Ciel, la Terre, et leurs vastes déserts ;
Mais, les trouvant toujours d'un trop petit espace,
Il ouvrit leurs remparts, et passa l'Univers [2].

Surtout, ne t'imagine pas que ce soit par caprice et sans raison qu'il lui fait faire ce long voyage, puisque Hésiode tenoit qu'après que les hommes s'étoient débarrassés de la matière terrestre, ils devenoient Démons.

Plutarque [3], suivant cette opinion, ne doute point qu'il n'y en ait immédiatement sur nos têtes et à l'entour de nous; et qu'enfin ils se plaisent avec les hommes, par un reste d'amour qu'ils ont pour leur première nature ; « S'ils ne se communiquent, dit-il, au commun, que par signes; aussi, lorsqu'ils en trouvent d'un esprit élevé, ils leur parlent familièrement, leur font part de leurs secrets, et leur impriment certaines marques dont le vulgaire ignorant n'a aucune con-

[1] *Atque ideo concludendum est id quod movetur quantum in se est semper moveri.* (René Descartes, *Princ. Philos.*, n. 37.)

[2] Ergo vivida vis animi pervicit, et extra
Processit longe flammantia mœnia mundi
Atque omne immensum peragravit.
LUCR., lib. I.

[3] Dans l'*Esprit familier de Socrate*.

noissance. » C'est peut-être la raison pour laquelle tu verras toujours notre Auteur dans la compagnie de Campanella[1]; car il étoit trop bien assuré de leur faveur, pour ne se pas fier à ces peuples obligeans.

Quoi qu'il en soit, je ne prétends point le défendre, ni donner du poids à ce qu'il n'a jamais eu dessein de faire passer que pour des rêveries agréables, et qui pouvoient faire voir qu'il n'y avoit point d'opinion si ridicule, qui ne pût être appuyée de l'autorité de quelque Philosophe qui l'auroit soutenue avec plus de chagrin que lui. On sait assez la liberté de son esprit. Il étoit pourtant plus modeste dans ses fantaisies, que ce Disciple de Platon qui fait les Démons immortels [2], puisqu'il se contente de ne les faire vivre que sept à huit mille ans.

Quand tu arriveras à un certain Lac où tous les sens aboutissent comme cinq ruisseaux, pour se décharger dans trois fleuves qu'il appelle *Mémoire, Imagination*, et *Jugement*, pense que tu vois la source de ces petits corps de Lucrèce, qui enferment la semence des choses; et que tu la vois dans le Soleil, parce que c'est lui qui anime tout, et qui distribue au corps toutes ses puissances. Ou, si tu veux, contente-toi d'imaginer que tu vois les esprits nager dans les cavités du cerveau, pour y recevoir l'impression des objets par le moyen des nerfs qui sont destinés au service des sens, et pour la porter ensuite aux trois facultés de l'âme; que les peuples du Soleil voient là les vérités dans ces grands canaux, comme dans le puits de Démocrite; et qu'ainsi que ce Philosophe les avoit cachées dans les abîmes, pour faire voir qu'elles nous étoient inconnues; de même, notre Auteur les a placées dans un lieu

[1] Thomas Campanella, célèbre philosophe, né en Calabre et mort à Paris, en 1639, âgé de soixante et onze ans, était presque contemporain de Cyrano, qui témoigne beaucoup d'estime pour ce hardi novateur, lequel fut plus d'une fois accusé d'hérésie et même d'athéisme, à cause de son système de la Nature, et qui passa vingt-sept années de sa vie dans les cachots, pour expier la publication de ses livres, pleins de vérités hardies et de vues ingénieuses. On reconnaît souvent, dans l'*Histoire comique des États et Empires du Soleil*, une imitation de la *Cité du Soleil* (*Civitas Solis*), qui avait paru à Francfort en 1623 à la suite du traité : *Realis philosophia*, et qui devait être fort peu connue en France.

[2] Apul., *de Deo Socratis*.

plus élevé, mais plus digne d'elles, pour nous donner à entendre qu'il nous est presque possible d'y atteindre en cette vie.

Tu ne verras pas plutôt l'Histoire qu'il fait des Oiseaux, pour t'entretenir de leur façon de vivre et de leur raisonnement, que tu confesseras qu'il a trouvé la manière dont ce sujet devoit être traité; et qu'il étoit indigne d'occuper l'humeur sérieuse de tant de graves Philosophes, qui se sont efforcés de les rendre raisonnables.

Si tu te veux aussi promener avec lui dans une certaine forêt où il se fait dire cent choses curieuses par les arbres, tu connoîtras qu'on trompe la peine [1] du chemin avec un homme savant, bien agréablement. et qu'il semble que tout soit fait pour le divertir. Tu y apprendras encore quelques particularités de la Fable de Pyrame et de Thisbé, qui ne sont pas indignes de ce que les Anciens nous en ont laissé. Il avoit assurément de l'étude et du feu, qui lui donnoient cette familiarité avec les plus riches matières de la Philosophie, et qui le faisoient aimer de ces Illustres, dont Monsieur Le Bret t'entretient dans sa Préface.

Ne trouve donc point étrange qu'il en use de la sorte : il étoit trop bon Physicien, pour ignorer que la joie est presque toujours bonne; et, si tu ne peux souffrir qu'il ne traite pas sérieusement des choses qui semblent sérieuses d'elle-mêmes, il y a beaucoup de gens qui n'aiment pas ces grandes applications d'esprit, desquels il espère la faveur. Cependant, pour te rendre tout à fait raison de son procédé, je puis encore te dire qu'il a peut-êre cru qu'un Roman seroit une façon nouvelle de traiter les grandes choses qui pourroit toucher le goût des esprits du siècle, et qu'il a écrit dans le même sentiment qui fit dire à Lucrèce pour se défendre d'avoir fait parler la Sagesse en vers, que

Pour ceux qui sont nouveaux dans les doctes matières,
Les hauts raisonnemens, les traités sérieux,
Paroissent bien souvent des discours ennuyeux,
Qui font que le commun fuit ces tristes lumières,
Dont l'abord ne produit que de vaines sueurs;
Mais le style enjoué, la grâce des neuf Sœurs,

[1] Fatigue, *pœna*.

Épand un air divin qui rend tout agréable,
Et rendra mon sujet plus doux et plus traitable[1].

Si ce n'est pas assez de tout ce que je t'allègue pour te satisfaire, je n'ai plus rien à dire, sinon que, comme Démocrite rioit bien tout seul, rien ne te doit au moins empêcher de trouver bon que notre Auteur ait pris cette sorte de plaisir sans toi; et, comme ce n'est pas lui qui te fait part de son ouvrage, tu ne peux accuser que nous, qui n'avons pourtant eu d'autre but que ton divertissement.

[1] ... Quoniam hæc ratio plerumque videtur
Tristior esse quibus non est tractata, ideoque
Vulgus abhorret ab hac, volui tibi suavi loquenti
Carmine pierio rationem exponere nostram,
Et quasi Musæo dulci contingere melle.
LUCR., lib. II et IV.

HISTOIRE COMIQUE

DES

ÉTATS ET EMPIRES DU SOLEIL

Enfin, notre vaisseau surgit au havre de Toulon[1]; et d'abord, après avoir rendu grâce aux vents et aux étoiles, pour la félicité du voyage, chacun s'embrassa sur le Port, et se dit adieu. Pour moi, parce qu'au monde de la Lune, d'où j'arrivois, l'argent se met au nombre des contes faits à plaisir, et que j'en avois comme perdu la mémoire, le Pilote se contenta, pour le nolage, de l'honneur d'avoir porté dans son navire un homme tombé du Ciel. Rien ne nous empêcha donc d'aller jusqu'auprès de Toulouse, chez un de mes amis. Je brûlois de le voir, pour la joie que j'espérois lui causer au récit de mes aventures. Je ne serai point ennuyeux à vous réciter tout ce qui m'arriva sur le chemin; je me lassai, je me reposai, j'eus soif, j'eus faim, je bus, je mangeai. Au milieu de vingt ou trente chiens qui composoient sa meute,

[1] Le *Voyage dans la Lune* se termine par l'arrivée de Cyrano à Marseille; le commencement de ce second Voyage, qui fait suite au premier, semble indiquer une lacune entre les deux relations que l'auteur avait liées l'une à l'autre

quoique je fusse en fort mauvais ordre, maigre, et rôti du hâle, il ne laissa pas de me reconnoître. Transporté de ravissement, il me sauta au cou, et, après m'avoir baisé plus de cent fois, tout tremblant d'aise, il m'entraîna dans son château, où sitôt que les larmes eurent fait place à la voix : « Enfin, s'écria-t-il, nous vivons et nous vivrons, malgré tous les accidens dont la fortune a ballotté notre vie ! Mais, bons dieux ! il n'est donc pas vrai, le bruit qui courut que vous aviez été brûlé en Canada, dans ce grand feu d'artifice duquel vous fûtes l'inventeur ? Et cependant deux ou trois personnes de créance, parmi ceux qui m'en apportèrent les tristes nouvelles, m'ont juré avoir vu et touché cet oiseau de bois dans lequel vous fûtes ravi. Ils me contèrent que, par malheur, vous étiez entré dedans, au moment qu'on y mit le feu, et que la rapidité des fusées qui brûloient tout alentour vous enlevèrent si haut, que l'assistance vous perdit de vue. Et vous fûtes, à ce qu'ils protestent, consumé de telle sorte, que, la machine étant retombée, on n'y trouva que fort peu de vos cendres. — Ces cendres, lui répondis-je, Monsieur, étoient donc celles de l'artifice même, car le feu ne m'endommagea en façon quelconque. L'artifice étoit attaché au dehors, et sa chaleur, par conséquent, ne pouvoit pas m'incommoder.

« Or, vous saurez qu'aussitôt que le salpêtre fut à bout, l'impétueuse ascension des fusées ne soutenant plus la machine, elle tomba en terre. Je la vis choir, et, lorsque je pensois culbuter avec elle, je fus bien étonné de sentir que je montois vers la Lune. Mais il faut vous expliquer la cause d'un effet que vous prendriez pour un miracle.

« Je m'étois, le jour de cet accident, à cause de certaines meurtrissures, frotté de moelle tout le corps ; mais, parce que nous étions en décours, et que la Lune pour lors attire la moelle, elle absorba si goulument celle dont ma chair étoit imbue, principalement quand ma boîte fut arrivée au-dessus de la moyenne région, où il n'y avoit

point de nuages interposés pour en affoiblir l'influence; que mon corps suivit cette attraction. Et je vous proteste qu'elle continua de me sucer si longtemps, qu'à la fin j'abordai ce monde qu'on appelle ici la Lune. »

Je lui racontai ensuite fort au long toutes les particularités de mon voyage; et M. de Colignac[1], ravi d'entendre des choses si extraordinaires, me conjura de les rédiger par écrit. Moi, qui aime le repos, je résistai longtemps, à cause des visites qu'il étoit vraisemblable que cette publication m'attireroit. Toutefois, honteux du reproche dont il me rebattoit, de ne faire assez de compte de ses prières, je me résolus enfin de le satisfaire. Je mis donc la plume à la main, et à mesure que j'achevois un cahier, impatient de ma gloire, qui lui démangeoit plus que la sienne, il alloit à Toulouse le prôner dans les plus belles assemblées[2]. Comme il étoit en réputation d'être un des plus forts génies de son siècle, mes louanges, dont il sembloit l'infatigable écho, me firent connoître de tout le monde. Déjà les graveurs, sans m'avoir vu, avoient buriné mon image; et la Ville retentissoit, dans chaque carrefour, du gosier enroué des colporteurs, qui crioient à tue-tête : *Voilà le portrait de l'Auteur des États et Empires de la Lune*. Parmi les gens qui lurent mon livre, il se rencontra beaucoup d'ignorans qui le feuilletèrent. Pour contrefaire les esprits de la grande volée, ils applaudirent comme les autres, jusqu'à battre

[1] Nous avons cherché inutilement le véritable nom de ce seigneur périgourdin, car nous sommes convaincu que toute la première partie de cet ouvrage est fondée sur des faits réels, présentés avec des couleurs imaginaires.

[2] Nous croyons, en effet, que le *Voyage dans la Lune* avait circulé manuscrit, du vivant de l'auteur, et que les opinions hardies émises dans cet ouvrage suscitèrent à Cyrano quelques-unes des persécutions qu'il raconte plus loin sous une forme romanesque. Quant à l'estampe qui représentait le *Portrait de l'auteur des États et Empires de la Lune*, nous ne doutons pas qu'elle ait existé; mais elle ne se trouve point dans l'immense collection d'estampes historiques formée par M. Hennin.

des mains à chaque mot, de peur de se méprendre, et, tout joyeux, s'écrièrent : *Qu'il est bon!* aux endroits qu'ils n'entendoient point. Mais la superstition, travestie en remords, de qui les dents sont bien aiguës, sous la chemise d'un sot, leur rongea tant le cœur, qu'ils aimèrent mieux renoncer à la réputation de Philosophe (laquelle aussi bien leur étoit un habit mal fait), que d'en répondre au jour du Jugement.

Voilà donc la médaille renversée; c'est à qui chantera la palinodie. L'ouvrage, dont ils avoient fait tant de cas, n'est plus qu'un pot-pourri de contes ridicules, un amas de lambeaux décousus, un répertoire de Peau-d'Ane [1] à bercer les enfans; et tel ne connoît pas seulement la syntaxe, qui condamne l'Auteur à porter une bougie à S. Mathurin [2].

Ce contraste d'opinions, entre les habiles et les idiots, augmenta son crédit. Peu après, les copies en manuscrit se vendirent sous le manteau; tout le monde, et ce qui est hors du monde, c'est-à-dire depuis le gentilhomme jusqu'au moine, acheta cette pièce : les femmes mêmes prirent parti. Chaque famille se divisa, et les intérêts de cette querelle allèrent si loin, que la Ville fut partagée en deux sections, la Lunaire et l'Antilunaire.

On étoit aux escarmouches de la bataille, quand un matin je vis entrer, dans la chambre de Colignac, neuf ou dix barbes à longue robe, qui d'abord lui parlèrent ainsi : « Monsieur, vous savez qu'il n'y a pas un de nous en cette compagnie, qui ne soit votre allié, votre parent, ou votre ami, et que, par conséquent, il ne vous peut rien arriver de honteux qui ne nous rejaillisse sur le front. Cependant, nous sommes informés de bonne part que vous retirez un sorcier dans votre château. — Un sorcier! s'écria Colignac; ô Dieux! nommez-le-moi! Je

[1] Le conte de *Peau-d'Ane* était cité comme le prototype des contes populaires, longtemps avant que Perrault l'eût rajeuni et remis en vogue.

[2] Patron des fous.

vous le mets entre les mains. Mais il faut prendre garde que ce ne soit une calomnie. — Eh quoi! Monsieur, interrompit l'un des plus vénérables, y a-t-il aucun Parlement qui se connoisse en sorciers, comme le nôtre? Enfin, mon cher neveu, pour ne vous pas davantage tenir en suspens, le sorcier que nous accusons est l'auteur des *États et Empires de la Lune;* il ne sauroit pas nier qu'il ne soit le plus grand Magicien de l'Europe, après ce qu'il avoue lui-même. Comment! avoir monté à la Lune, cela se peut-il, sans l'entremise de.......... Je n'oserois nommer la bête; car enfin, dites-moi, qu'alloit-il faire chez la Lune? — Belle demande! interrompit un autre; il alloit assister au sabbat, qui s'y tenoit possible ce jour-là : et, en effet, vous voyez qu'il eut accointance avec le Démon de Socrate. Après cela, vous étonnez-vous que le diable l'ait, comme il dit, rapporté en ce monde? Mais, quoi qu'il en soit, voyez-vous, tant de Lunes, tant de cheminées, tant de voyages par l'air, ne valent rien, je dis, rien du tout; et entre vous et moi (à ces mots, il approcha sa bouche de son oreille), je n'ai jamais vu de sorcier qui n'eût commerce avec la Lune. » Ils se turent, après ces bons avis; et Colignac demeura tellement surpris de leur commune extravagance, qu'il ne put jamais dire un mot. Ce que voyant, un vénérable butor, qui n'avoit point encore parlé : « Voyez-vous, dit-il, notre parent, nous connoissons où vous tient l'enclouure. Le Magicien est une personne que vous aimez. Mais n'appréhendez rien; à votre considération, les choses iront à la douceur : vous n'avez seulement qu'à nous le mettre entre les mains; et, pour l'amour de vous, nous engageons notre honneur de le faire brûler sans scandale. »

A ces mots, Colignac, quoique ses poings dans ses côtés, ne put se contenir; un éclat de rire le prit, qui n'offensa pas peu Messieurs ses parens; de sorte qu'il ne fut pas en son pouvoir de répondre à aucun point de leur harangue, que par des *ha a a a*, ou des *ho o o o;* si

bien que nos Messieurs, très-scandalisés, s'en allèrent, je dirois avec leur courte honte, si elle n'avoit duré jusqu'à Toulouse. Quand ils furent partis, je tirai Colignac dans son cabinet, où, sitôt que j'eus fermé la porte dessus nous : « Comte, lui dis-je, ces Ambassadeurs à long poil me semblent des comètes chevelues; j'appréhende que le bruit, dont ils ont éclaté, ne soit le tonnerre de la foudre qui s'ébranle pour choir. Quoique leur accusation soit ridicule, et, possible, un effet de leur stupidité, je ne serois pas moins mort, quand une douzaine d'habiles gens, qui m'auroient vu griller, diroient que mes juges sont des sots. Tous les argumens dont ils prouveroient mon innocence ne me ressusciteroient pas; et mes cendres demeureroient tout aussi froides dans un tombeau qu'à la voirie. C'est pourquoi, sauf votre meilleur avis, je serois fort joyeux de consentir à la tentation qui me suggère de ne leur laisser en cette Province que mon portrait; car j'enragerois au double de mourir pour une chose à laquelle je ne crois guère. » Colignac n'eut quasi pas la patience d'attendre que j'eusse achevé, pour répondre. D'abord, toutefois, il me railla; mais, quand il vit que je le prenois sérieusement : « Ah! par la mort! s'écria-t-il d'un visage alarmé, on ne vous touchera point au bord du manteau, que moi, mes amis, mes vassaux, et tous ceux qui me considèrent, ne périssent auparavant. Ma maison est telle, qu'on ne la peut forcer sans canon; elle est très-avantageuse d'assiette, et bien flanquée. Mais je suis fou de me précautionner contre des tonnerres de parchemin. — Ils sont, lui répliquai-je, quelquefois plus à craindre que ceux de la moyenne région. »

De là en avant, nous ne parlâmes que de nous réjouir. Un jour, nous chassions; un autre, nous allions à la promenade; quelquefois, nous recevions visite, et quelquefois, nous en rendions; enfin, nous quittions toujours chaque divertissement, avant que ce divertissement eût pu nous ennuyer.

Le marquis de Cussan[1], voisin de Colignac, homme qui se connoît aux bonnes choses, étoit ordinairement avec nous, et nous avec lui; et, pour rendre les lieux de notre séjour encore plus agréables par ce changement, nous allions de Colignac à Cussan, et revenions de Cussan à Colignac. Les plaisirs innocens, dont le corps est capable, ne faisoient que la moindre partie : de tous ceux que l'esprit peut trouver dans l'étude et la conversation, aucun ne nous manquoit; et nos bibliothèques, unies comme nos esprits, appeloient tous les doctes dans notre société. Nous mêlions la lecture à l'entretien; l'entretien à la bonne chère, celle-là à la pêche ou à la chasse, aux promenades; et, en un mot, nous jouissions, pour ainsi dire, et de nous-mêmes et de tout ce que la Nature a produit de plus doux pour notre usage, et ne mettions que la raison pour bornes à nos désirs. Cependant, ma réputation, contraire à mon repos, couroit les villages circonvoisins, et les villes mêmes de la Province. Tout le monde, attiré par ce bruit, prenoit prétexte de venir voir le seigneur, pour voir le sorcier. Quand je sortois du château, non-seulement les enfans et les femmes, mais aussi les hommes, me regardoient comme la Bête[2], surtout le Pasteur de Colignac[3], qui, par malice ou par ignorance, étoit en secret le plus grand de mes ennemis. Cet homme, simple en apparence, et dont l'esprit bas et naïf étoit infiniment plaisant en ses naïvetés, étoit, en effet, très-mé-

[1] Nous croyons qu'il faut lire *Cussac;* le petit village de Cussac, voisin de Bergerac, était alors un fief avec château seigneurial. Cependant il y eut dans l'armée un chevalier de Cussan, capitaine au régiment des dragons du Colonel-général, en 1677.

[2] Nom générique du Diable, parce qu'on accusait le mauvais esprit de prendre toujours de préférence la forme d'une bête et ordinairement d'une bête immonde.

[3] Il est certain que ce curé de Colignac, que Cyrano nomme plus loin *maître Jean* et *messire Jean* n'est autre que le personnage qu'il stigmatise, dans une de ses *Lettres satiriques*, adressée *à messire Jean*, en l'accusant d'être *impie et bigot tout ensemble.*

chant; il étoit vindicatif jusqu'à la rage; calomniateur, comme quelque chose de plus qu'un Normand, et si chicaneur, que l'amour de la chicane étoit sa passion dominante. Ayant longtemps plaidé contre son seigneur, qu'il haïssoit d'autant plus qu'il l'avoit trouvé ferme contre ses attaques, il en craignoit le ressentiment, et, pour l'éviter, il avoit voulu permuter son bénéfice. Mais, soit qu'il eût changé de dessein, ou seulement qu'il eût différé pour se venger, de Colignac, en ma personne, pendant le séjour qu'il feroit en ses terres, il s'efforçoit de persuader le contraire, bien que des voyages qu'il faisoit bien souvent à Toulouse en donnassent quelque soupçon. Il y faisoit mille contes ridicules de mes enchantemens; et la voix de cet homme malin, se joignant à celle des simples et des ignorans, y mettoit mon nom en exécration. On n'y parloit plus de moi que comme d'un nouvel Agrippa [1], et nous sûmes qu'on y avoit même informé contre moi, à la poursuite du Curé, lequel avoit été précepteur de ses enfans. Nous en eûmes avis par plusieurs personnes qui étoient dans les intérêts de Colignac et du Marquis; et, bien que l'humeur grossière de tout un pays nous fût un sujet d'etonnement et de risée, je ne laissai pas de m'en effrayer en secret, lorsque je considérois de plus près les suites fâcheuses que pourroit avoir cette erreur. Mon bon Génie, sans doute, m'inspiroit cette frayeur; il éclairoit ma raison de toutes ces lumières, pour me faire voir le précipice où j'allois tomber; et, non content de me conseiller ainsi tacitement, se voulut déclarer plus expressément en ma faveur. Une nuit des plus fâcheuses qui fut jamais, ayant succédé à un des jours les plus agréables que nous eussions eus à Colignac, je me levai aussitôt que l'aurore; et, pour dissiper les inquiétudes et les nuages dont mon esprit étoit encore offusqué, j'entrai dans le

[1] Le fameux philosophe sorcier Corneille Agrippa de Nettesheim, mort en 1534, qui traînait à sa suite le démon sous la forme d'un chien noir.

jardin, où la verdure, les fleurs et les fruits, l'artifice et la Nature, enchantoient l'âme par les yeux; lorsqu'en même instant j'aperçus le Marquis, qui s'y promenoit seul dans une grande allée, laquelle coupoit le parterre en deux. Il avoit le marcher lent et le visage pensif. Je restai fort surpris de le voir, contre sa coutume, si matineux; cela me fit hâter mon abord, pour lui en demander la cause. Il me répondit que quelques fâcheux songes, dont il avoit été travaillé, l'avoient contraint de venir, plus matin qu'à son ordinaire, guérir au jour un mal que lui avoit causé l'ombre. Je lui confessai qu'une semblable peine m'avoit empêché de dormir, et je lui en allois conter le détail; mais, comme j'ouvrois la bouche, nous aperçûmes, au coin d'une palissade qui croisoit dans la nôtre, Colignac qui marchoit à grands pas. D'aussi loin qu'il nous aperçut : « Vous voyez, dit-il, un homme qui vient d'échapper aux plus affreuses visions dont le spectacle soit capable de faire tourner le cerveau. A peine ai-je eu le loisir de mettre mon pourpoint, que je suis descendu pour vous le conter; mais vous n'étiez plus ni l'un ni l'autre dans vos chambres. C'est pourquoi je suis accouru au jardin, me doutant que vous y seriez. » En effet, le pauvre gentilhomme étoit presque hors d'haleine. Sitôt qu'il l'eut reprise, nous l'exhortâmes de se décharger d'une chose, qui, pour être souvent fort légère, ne laisse pas de peser beaucoup. « C'est mon dessein, nous répliqua-t-il; mais, auparavant, asseyons-nous. » Un cabinet de jasmins nous présenta tout à propos de la fraîcheur et des siéges; nous nous y retirâmes, et, chacun s'étant mis à son aise, Colignac poursuivit ainsi : « Vous saurez qu'après deux ou trois sommes, durant lesquels je me suis trouvé parmi beaucoup d'embarras; dans celui que j'ai fait environ le crépuscule de l'aurore, il m'a semblé que mon cher hôte, que voilà, étoit entre le Marquis et moi, et que nous le tenions étroitement embrassé, quand un grand monstre noir, qui n'étoit que de têtes, nous l'est venu tout d'un coup

arracher. Je pense même qu'il l'alloit précipiter dans un bûcher, allumé proche de là, car il le balançoit déjà sur les flammes; mais une fille, semblable à celle des Muses qu'on nomme Euterpe, s'est jetée aux genoux d'une Dame, qu'elle a conjurée de le sauver (cette Dame avoit le port et les marques dont se servent nos peintres pour représenter la Nature). A peine a-t-elle eu le loisir d'écouter les prières de sa suivante, que, tout étonnée : « Hélas ! a-t-elle crié, c'est un de mes amis ! » Aussitôt elle a porté à sa bouche une espèce de sarbatane, et a tant soufflé par le canal, sous les pieds de mon cher hôte, qu'elle l'a fait monter dans le Ciel, et l'a garanti des cruautés du monstre à cent têtes. J'ai crié après lui, fort longtemps, ce me semble, et l'ai conjuré de ne pas s'en aller sans moi; quand une infinité de petits Anges, tout ronds, qui se disoient enfans de l'Aurore, m'ont enlevé au même pays, vers lequel il paroissoit voler, et m'ont fait voir des choses que je ne vous raconterai point, parce que je les tiens trop ridicules. » Nous le suppliâmes de ne pas laisser de nous les dire. « Je me suis imaginé, continua-t-il, être dans le Soleil, et que le Soleil étoit un monde. Je n'en serois pas même encore désabusé, sans le hennissement[1] de mon barbe, qui, me réveillant, m'a fait voir que j'étois dans mon lit. » Quand le Marquis connut que Colignac avoit achevé : « Et vous, dit-il, monsieur Dyrcona[2], quel a été le vôtre ? — Pour le mien, répondis-je, encore qu'il ne soit pas des vulgaires, je ne le mets en compte de rien. Je suis bilieux, mélancolique; c'est la cause pourquoi, depuis que je suis au monde, mes songes m'ont sans cesse représenté des cavernes et du feu. Dans mon plus bel âge, il me sembloit, en dormant, que, devenu léger, je m'enlevois jusqu'aux nues, pour éviter la rage d'une troupe d'assassins qui me poursuivoient; mais

[1] Cyrano écrit *hanissement*, comme il le prononçait.
[2] Anagramme de Cyrano.

qu'au bout d'un effort fort long et fort vigoureux, il se rencontroit toujours quelque muraille, après avoir volé par-dessus beaucoup d'autres, au pied de laquelle, accablé de travail, je ne manquois point d'être arrêté. Ou bien, si je m'imaginois prendre ma volée droit en haut, encore que j'eusse avec les bras nagé fort longtemps dans le Ciel, je ne laissois pas de me rencontrer toujours proche de terre; et, contre toute raison, sans qu'il me semblât être devenu ni las ni lourd, mes ennemis ne faisoient qu'étendre la main, pour me saisir par le pied, et m'attirer à eux. Je n'ai guère eu que des songes semblables à celui-là, depuis que je me connois; hormis que, cette nuit, après avoir longtemps volé comme de coutume, et m'être plusieurs fois échappé de mes persécuteurs, il m'a semblé qu'à la fin je les ai perdus de vue, et que, dans un Ciel libre et fort éclairé, mon corps soulagé de toute pesanteur, j'ai poursuivi mon voyage jusque dans un Palais, où se composent la chaleur et la lumière. J'y aurois sans doute remarqué bien d'autres choses; mais mon agitation pour voler m'avoit tellement approché du bord du lit, que je suis tombé dans la ruelle, le ventre tout nu sur le plâtre, et les yeux fort ouverts. Voilà, Messieurs, mon songe tout au long, que je n'estime qu'un pur effet de ces deux qualités qui prédominent à mon tempérament; car, encore que celui-ci diffère un peu de ceux qui m'arrivent toujours, en ce que j'ai volé jusqu'au Ciel sans rechoir, j'attribue ce changement au sang, qui s'est répandu, par la joie de nos plaisirs d'hiver, plus au large qu'à son ordinaire; a pénétré la mélancolie, et lui a ôté, en la soulevant, cette pesanteur qui me faisoit retomber. Mais, après tout, c'est une science où il y a peu à deviner. — Ma foi! continua Cussan, vous avez raison, c'est un pot-pourri de toutes les choses à quoi nous avons pensé en veillant, une monstrueuse chimère, un assemblage d'espèces confuses, que la fantaisie, qui dans le sommeil n'est plus guidée par la raison, nous présente

sans ordre, et dont toutefois, en les tordant, nous croyons épreindre le vrai sens, et tirer, des songes comme des oracles, une science de l'avenir; mais, par ma foi, je n'y trouve aucune autre conformité, sinon que les songes, comme les oracles, ne peuvent être entendus. Toutefois, jugez par le mien, qui n'est point extraordinaire, de la valeur de tous les autres. J'ai songé que j'étois fort triste; je rencontrois partout Dyrcona qui nous réclamoit. Mais, sans davantage m'alambiquer le cerveau à l'explication de ces noires énigmes, je vous développerai en deux mots leur sens mystique. C'est, par ma foi, qu'à Colignac on fait de fort mauvais songes, et que, si j'en suis cru, nous irons essayer d'en faire de meilleurs à Cussan.—Allons-y donc, me dit le Comte, puisque ce trouble-fête en a tant d'envie. » Nous délibérâmes de partir le même jour. Je les suppliai de se mettre donc en chemin devant, parce que j'étois bien aise (ayant, comme ils venoient de conclure, à y séjourner un mois) d'y faire porter quelques livres. Ils en tombèrent d'accord, et, aussitôt après déjeuner, mirent le cul sur la selle. Ma foi! cependant, je fis un ballot des volumes que je m'imaginai n'être pas à la Bibliothèque de Cussan, dont je chargeai un mulet; et je sortis environ sur les trois heures, monté sur un très-bon coureur. Je n'allois pourtant qu'au pas, afin d'accompagner ma petite bibliothèque, et pour enrichir mon âme avec plus de loisir des libéralités de ma vue. Mais écoutez une aventure qui vous surprendra.

J'avois avancé plus de quatre lieues, quand je me trouvai dans une Contrée que je pensois indubitablement avoir vue autre part. En effet, je sollicitai tant ma mémoire de me dire d'où je connoissois ce Paysage, que, la présence des objets excitant les images, je me souvins que c'étoit justement le lieu que j'avois vu en songe la nuit passée. Ce rencontre[1] bizarre eût occupé mon attention

[1] Cyrano emploie toujours au masculin ce mot, qui est formé de l'italien *rincontro*.

plus de temps qu'il ne l'occupa, sans une étrange apparition par qui j'en fus réveillé. Un Spectre (au moins, je le pris pour tel), se présentant à moi, au milieu du chemin, saisit mon cheval par la bride. La taille de ce Fantôme étoit énorme, et, par le peu qui paroissoit de ses yeux, il avoit le regard triste et rude. Je ne saurois pourtant dire s'il étoit beau ou laid, car une longue robe, tissue des feuillets d'un livre de plain-chant, le couvroit jusqu'aux ongles, et son visage étoit caché d'une carte où l'on avoit écrit l'*In principio* [1]. Les premières paroles que le Fantôme prononça : « *Satanus Diabolas* [2]*!* cria-t-il tout épouvanté, je te conjure par le grand Dieu vivant. » A ces mots, il hésita; mais, répétant toujours le *grand Dieu vivant*, et cherchant d'un visage effaré son Pasteur, pour lui souffler le reste, quand il vit que, de quelque côté qu'il allongeât la vue, son Pasteur ne paroissoit point, un si effroyable tremblement le saisit, qu'à force de claquer, la moitié de ses dents en tombèrent, et les deux tiers de la gamme, sous lesquels il étoit gisant, s'écartèrent en papillotes. Il se retourna pourtant vers moi, et, d'un regard ni doux ni rude, où je voyois son esprit flotter pour résoudre lequel seroit plus à propos de s'irriter ou de s'adoucir : « Oh bien! dit-il, *Satanus Diabolas*, par le sangué! je te conjure, au nom de Dieu et de Monsieur Saint Jean, de me laisser faire; car, si tu grouilles ni pied ni patte, diable emporte, je t'étriperai. » Je tiraillois contre lui la bride de mon cheval; mais les éclats de rire qui me suffoquoient m'ôtèrent toute force. Ajoutez à cela qu'une cinquantaine de Villageois sortirent de derrière une haie, marchant sur leurs genoux, et s'égosillant à chanter *Kyrie Eleisôn*. Quand ils furent assez proche, quatre des plus robustes, après avoir trempé leurs mains dans un bénitier que tenoit tout exprès le Serviteur

[1] C'est le commencement de l'évangile selon saint Jean.

[2] Le pauvre Fantôme écorche le latin de l'exorcisme : *Satana diabolus!*

du Presbytère, me prirent au collet. J'étois à peine arrêté, que je vis paroître Messire Jean, lequel tira dévotement son étole, dont il me garrotta; et ensuite, une cohue de femmes et d'enfans, qui, malgré toute ma résistance, me cousirent dans une grande nappe; au reste, j'en fus si bien entortillé, qu'on ne me voyoit que la tête. En cet équipage, ils me portèrent à Toulouse, comme s'ils m'eussent porté au monument. Tantôt l'un s'écrioit que sans cela il y auroit eu famine, parce que, lorsqu'ils m'avoient rencontré, j'allois assurément jeter le sort sur les blés; et puis, j'en entendois un autre qui se plaignoit que le claveau n'avoit commencé dans sa bergerie, que d'un dimanche, qu'au sortir de Vêpres je lui avois frappé sur l'épaule. Mais ce qui, malgré tous mes désastres, me chatouilla de quelque émotion pour rire, fut le cri plein d'effroi d'une jeune Paysanne, après son Fiancé; autrement, le Fantôme, qui m'avoit pris mon cheval (car vous saurez que le Rustre s'étoit acalifourchonné dessus, et déjà, comme sien, le talonnoit de bonne guerre) : « Misérable ! glapissoit son Amoureuse, es-tu donc borgne? Ne vois-tu pas que le cheval du Magicien est plus noir que charbon, et que c'est le diable en personne qui t'emporte au sabbat? » Notre pitaut, d'épouvante, en culbuta par-dessus la croupe; ainsi, mon cheval eut la clef des champs. Ils consultèrent s'ils se saisiroient du mulet, et délibérèrent que oui; mais, ayant décousu le paquet, et, au premier volume qu'ils ouvrirent, s'étant rencontré la *Physique* de M. Descartes[1], quand ils aperçurent tous les cercles par lesquels ce Philosophe a distingué le mouvement de chaque Planète, tous d'une voix hurlèrent que c'étoit les cernes[2] que je traçois pour appeler Belzébut. Celui qui le tenoit le laissa choir d'appréhension, et par malheur, en tombant, il s'ou-

[1] Cyrano veut parler sans doute de l'ouvrage de Descartes, dans lequel ce philosophe a développé son système des tourbillons : *Principia Philosophiæ* (Amst., Elzev., 1644, in-4°).

[2] Cercles magiques, de *circinus*, compas.

vrit dans une page où sont expliquées les vertus de l'aimant; je dis par malheur, parce qu'à l'endroit dont je parle, il y a une figure de cette pierre métallique, où les petits corps qui se déprennent de sa masse pour accrocher le fer sont représentés comme des bras. A peine un de ces marauds l'aperçut, que je l'entendis s'égosiller que c'étoit là le crapaud qu'on avoit trouvé dans l'auge de l'écurie de son cousin Fiacre, quand ses chevaux moururent. A ce mot, ceux qui avoient paru les plus échauffés rengaînèrent leurs mains dans leur sein, ou se regantèrent de leurs pochettes. Messire Jean, de son côté, crioit à gorge déployée qu'on se gardât de toucher à rien; que tous ces livres-là étoient de francs grimoires, et le mulet, un Satan. La canaille, ainsi épouvantée, laissa partir le mulet en paix. Je vis pourtant Mathurine, la servante de M. le Curé, qui le chassoit vers l'étable du presbytère, de peur qu'il n'allât dans le cimetière polluer l'herbe des Trépassés.

Il étoit bien sept heures du soir, quand nous arrivâmes à un bourg, où, pour me rafraîchir, on me traîna dans la Geôle; car le Lecteur ne me croiroit pas, si je disois qu'on m'enterra dans un trou, et cependant il est si vrai, qu'avec une pirouette j'en visitai toute l'étendue. Enfin, il n'y a personne qui, me voyant en ce lieu, ne m'eût pris pour une bougie allumée sous une ventouse. D'abord que mon Geôlier me précipita dans cette caverne : « Si vous me donnez, lui dis-je, ce vêtement de pierre pour un habit, il est trop large; mais si c'est un tombeau, il est trop étroit. On ne peut ici compter les jours que par nuit; des cinq sens, il ne me reste l'usage que de deux, l'odorat et le toucher : l'un, pour me faire sentir les puanteurs de ma prison; l'autre, pour me la rendre palpable. En vérité, je vous l'avoue, je croirois être damné, si je ne savois qu'il n'entre point d'innocens en Enfer. »

A ce mot d'*innocent*, mon Geôlier s'éclata de rire : « Et, par ma foi, dit-il, vous êtes donc de nos gens? Car

je n'en ai jamais tenu sous ma clef que de ceux-là. » Après d'autres complimens de cette nature, le bonhomme prit la peine de me fouiller, je ne sais pas à quelle intention; mais, par la diligence qu'il y employa, je conjecture que c'étoit pour mon bien. Ses recherches étant demeurées inutiles, à cause que, durant la bataille de *Diabolas*, j'avois glissé mon or dans mes chausses; quand, au bout d'une très-exacte anatomie, il se trouva les mains aussi vides qu'auparavant, peu s'en fallut que je ne mourusse de crainte, comme il pensa mourir de douleur. « Oh! vertubleu! s'écria-t-il, l'écume dans la bouche, je l'ai bien vu d'abord que c'étoit un Sorcier! il est gueux comme le Diable. Va, va, continua-t-il, mon camarade, songe de bonne heure à ta conscience. » Il avoit à peine achevé ces paroles, que j'entendis le carillon d'un trousseau de clefs, où il choisissoit celles de mon cachot. Il avoit le dos tourné; c'est pourquoi, de peur qu'il ne se vengeât du malheur de sa visite, je tirai dextrement de leur cache[1] trois pistoles, et je lui dis : « Monsieur le Concierge, voilà une pistole; je vous supplie de me faire apporter un morceau, je n'ai pas mangé depuis onze heures. » Il la reçut fort gracieusement, et me protesta que mon désastre le touchoit. Quand je connus son cœur adouci : « En voilà encore une, continuai-je, pour reconnoître la peine que je suis honteux de vous donner. » Il ouvrit l'oreille, le cœur et la main; et j'ajoutai, lui en comptant trois, au lieu de deux, que, par cette troisième, je le suppliois de mettre auprès de moi l'un de ses Garçons pour me tenir compagnie, parce que les malheureux doivent craindre la solitude.

Ravi de ma prodigalité, il me promit toutes choses, m'embrassa les genoux, déclama contre la Justice, me dit qu'il voyoit bien que j'avois des ennemis, mais que

[1] Ce mot, qui s'est conservé dans le langage familier, a été remplacé par son composé, *cachette*.

j'en viendrois à mon honneur; que j'eusse bon courage, et qu'au reste il s'engageoit, avant qu'il fût trois jours, de faire blanchir mes manchettes. Je le remerciai très-sérieusement de sa courtoisie, et après mille accolades, dont il pensa m'étrangler, ce cher ami verrouilla et reverrouilla la porte.

Je demeurai tout seul, et fort mélancolique, le corps arrondi sur un boteau de paille en poudre : elle n'étoit pas pourtant si menue, que plus de cinquante rats ne la broyassent encore. La voûte, les murailles et le plancher étoient composés de six pierres de tombe, afin qu'ayant la mort dessus, dessous et à l'entour de moi, je ne pusse douter de mon enterrement. La froide bave des limaçons et le gluant venin des crapauds me couloient sur le visage; les poux y avoient les dents plus longues que le corps. Je me voyois travaillé de la pierre, qui ne me faisoit pas moins de mal pour être externe; enfin, je pense que, pour être Job, il ne me manquoit plus qu'une femme et un pot cassé[1].

Je vainquis là pourtant toute la dureté de deux heures très-difficiles, quand le bruit d'une grosse[2] de clefs, jointe à celui des verrous de ma porte, me réveilla de l'attention que je prêtois à mes douleurs. En suite du tintamarre, j'aperçus, à la clarté d'une lampe, un puissant Rustaud. Il se déchargea d'une terrine entre mes jambes : « Eh, là, là, dit-il, ne vous affligez point; voilà du potage aux choux, que, quand ce seroit .... Tant y a, c'est de la propre soupe de notre Maitresse; et si, par ma foi, comme dit l'autre, on n'en a pas ôté une goutte de graisse. » Disant cela, il trempa ses cinq doigts jusqu'au fond, pour m'inviter d'en faire autant. Je travaillai après l'original, de peur de le décourager; et lui, d'un œil de

[1] Cyrano avait déjà employé cette image en l'appliquant à Dassoucy, dans sa lettre à Soucidas. Voy. les *Lettres satiriques*.

[2] Douze douzaines.

jubilation : « Morguienne, s'écria-t-il, vous êtes bon frère ! On dit que vous avez des envieux, jerniguai sont des traîtres : eh ! qu'ils y viennent donc pour voir ! Oh ! bien, bien, tant y a, toujours va qui danse. » Cette naïveté m'enfla par deux ou trois fois la gorge pour en rire. Je fus pourtant si heureux, que de m'en empêcher. Je voyois que la fortune sembloit m'offrir en ce grand maraud une occasion pour ma liberté; c'est pourquoi il m'étoit très-important de choyer ses bonnes grâces; car, d'échapper par d'autres voies, l'Architecte qui bâtit ma prison, y ayant fait plusieurs entrées, ne s'étoit pas souvenu d'y faire une sortie. Toutes ces considérations furent cause que, pour le sonder, je lui parlai ainsi : « Tu es pauvre, mon grand ami, n'est-il pas vrai ? — Hélas ! Monsieur, répondit le Rustre; quand vous arriveriez de chez le Devin, vous n'auriez pas mieux frappé au but. — Tiens donc, continuai-je, prends cette pistole. »

Je trouvai sa main si tremblante, lorsque je la mis dedans, qu'à peine la put-il fermer Ce commencement me sembla de mauvais augur ; toutefois, je connus bientôt, par la ferveur de ses remercîmens, qu il n'avoit tremblé que de joie ; cela fut cause que je poursuivis : « Mais, si tu étois homme à vouloir participer à l'accomplissement d'un vœu que j'ai fait, vingt pistoles (outre le salut de mon âme) seroient à toi, comme ton chapeau; car tu sauras qu'il n'y a pas un bon quart d'heure, enfin un moment, avant ton arrivée, qu'un Ange m'est apparu et m'a promis de faire connoître la justice de ma cause, pourvû que j'aille demain faire dire une messe à Notre-Dame de ce bourg, au grand autel. J'ai voulu m'excuser sur ce que j'étois enfermé trop étroitement; mais il m'a répondu qu'il viendroit un homme, envoyé du Geôlier, pour me tenir compagnie, auquel je n'aurois qu'à commander de sa part de me conduire à l'Église, et de me reconduire en prison; que je lui recommandasse le secret, et d'obéir sans réplique, sur peine de mourir dans l'an; et, s'il doutoit de

ma parole, je lui dirois, aux enseignes, qu'il est Confrère du Scapulaire. » Or, le Lecteur saura qu'auparavant j'avois entrevu par la fente de sa chemise un Scapulaire, qui me suggéra toute la tissure de cette apparition : « Et oui-da, dit-il, mon bon seigneur, je ferons ce que l'Ange nous a commandé. Mais il faut donc que ce soit à neuf heures, parce que notre maître sera pour lors à Toulouse aux accordailles de son fils avec la fille du Maître des hautes œuvres. Dame, écoutez, le Bouriau a un nom aussi bien qu'un ciron. On dit qu'elle aura de son pè.e, en mariage, autant d'écus comme il en faut pour la rançon d'un Roi. Enfin, elle est belle et riche; mais ces morceaux-là n'ont garde d'arriver à un pauvre garçon. Hélas ! mon bon Monsieur, faut que vous sachiez..... » Je ne manquai pas, à cet endroit, de l'interrompre; car je pressentois, par ce commencement de digression, une longue enchaînure de coq-à-l'âne Or, après que nous eûmes bien digéré notre complot, le Rustaud prit congé de moi. Il ne manqua pas le lendemain de me venir déterrer, justement à l'heure promise. Je laissai mes habits dans la prison, et je m'équipai de guenilles; car, afin de n'être pas reconnu, nous l'avions ainsi concerté la veille. Sitôt que nous fûmes à l'air, je n'oubliai point de lui compter ses vingt pistoles. Il les regarda fort, et même avec de grands yeux. « Elles sont d'or et de poids, lui dis-je, sur ma parole. — Eh! Monsieur, me répliqua-t-il, ce n'est pas à cela que je songe, mais je songe que la maison du grand Macé est à vendre, avec son clos et sa vigne. Je l'aurai bien pour deux cents francs; il faut huit jours à bâtir le marché, et je voudrois vous prier, mon bon Monsieur, si c'étoit votre plaisir, de faire que, jusqu'à tant que le grand Macé tienne bien comptées vos pistoles dans son coffre, elles ne deviennent point feuilles de chêne. » La naïveté de ce coquin me fit rire. Cependant nous continuâmes de marcher vers l'Église, où nous arrivâmes. Quelque temps après, on y commença la grand'-messe; mais, sitôt que je vis mon Garde qui se levoit à son

rang pour aller à l'offrande, j'arpentai la nef, de trois sauts, et, en autant d'autres, je m'égarai prestement dans une ruelle détournée. De toutes les diverses pensées qui m'agitèrent en cet instant, celle que je suivis fut de gagner Toulouse, dont ce bourg-là n'étoit distant que d'une demi-lieue, à dessein d'y prendre la poste. J'arrivai au Faubourg, d'assez bonne heure; mais je restai si honteux de voir tout le monde qui me regardoit, que j'en perdis contenance. La cause de leur étonnement procédoit de mon équipage; car, comme en matière de gueuserie j'étois assez nouveau, j'avois arrangé sur moi mes haillons si bizarrement, qu'avec une démarche qui ne convenoit point à l'habit, je paroissois moins un pauvre qu'un mascarade, outre que je passois vite, la vue basse et sans demander. A la fin, considérant qu'une attention si universelle me menaçoit d'une suite dangereuse, je surmontai ma honte. Aussitôt que j'apercevois quelqu'un me regarder, je lui tendois la main. Je conjurois même la charité de ceux qui ne me regardoient point. Mais admirez comment bien souvent, pour vouloir accompagner de trop de circonspection les desseins où la Fortune veut avoir quelque part, nous les ruinons en irritant cette orgueilleuse! Je fais cette réflexion au sujet de mon aventure; car, ayant aperçu un homme vêtu en bourgeois médiocre, de qui le dos étoit tourné vers moi : « Monsieur, lui dis-je, le tirant par son manteau, si la compassion peut toucher... » Je n'avois pas entamé le mot qui devoit suivre, que cet homme tourna la tête. O Dieu! que devint-il? Mais, ô Dieu! que devins-je moi-même? Cet homme étoit mon Geôlier. Nous restâmes tous deux consternés d'admiration, de nous voir où nous nous voyions. J'étois tout dans ses yeux; il employoit toute ma vue. Enfin, le commun intérêt, quoique bien différent, nous tira l'un et l'autre de l'extase où nous étions plongés. « Ah! misérable que je suis, s'écria le Geôlier, faut-il donc que je sois attrapé! » Cette parole à double sens m'inspira aussitôt le stratagème que vous allez en-

tendre. « Eh! main-forte, Messieurs, main-forte à la Justice! criai-je tant que je pus glapir. Ce voleur a dérobé les pierreries de la Comtesse des Mousseaux; je le cherche depuis un an. Messieurs, continuai-je tout échauffé, cent pistoles pour qui l'arrêtera! » J'avois à peine lâché ces mots, qu'une troupe de canaille éboula sur le pauvre ébahi. L'étonnement où mon extraordinaire impudence l'avoit jeté, joint à l'imagination qu'il avoit, que, sans avoir comme un corps glorieux pénétré sans fraction les murailles de mon cachot, je ne pouvois m'être sauvé, le transit tellement, qu'il fut longtemps hors de lui-même. A la fin, toutefois, il se reconnut, et les premières paroles qu'il employa pour détromper le petit peuple furent qu'on se gardât de se méprendre, qu'il étoit fort homme d'honneur. Indubitablement il alloit découvrir tout le mystère; mais une douzaine de Fruitières, de Laquais et de Porte-chaises, désireux de me servir pour mon argent, lui fermèrent la bouche à coups de poing; et d'autant qu'ils se figuroient que leur récompense seroit mesurée aux outrages dont ils insulteroient à la foiblesse de ce pauvre dupé, chacun accouroit y toucher du pied ou de la main. « Voyez l'homme d'honneur! clabaudoit cette racaille. Il n'a pourtant pas pu s'empêcher de dire, dès qu'il a reconnu Monsieur, qu'il étoit attrapé! » Le bon de la comédie, c'est que mon Geôlier étant en ses habits de fête, il avoit honte de s'avouer Marguillier[1] du Bourreau, et craignoit même, se découvrant, d'être encore mieux battu. Moi, de mon côté, je pris l'essor durant le plus chaud de la bagarre. J'abandonnai mon salut à mes jambes : elles m'eurent bientôt mis en franchise. Mais, pour mon malheur, la vue que tout le monde recommençoit à jeter sur moi, me rejeta tout de nouveau dans mes premières alarmes. Si le spectacle de cent guenilles, qui

[1] Synonyme de *compère*, *compagnon*. Le geôlier allait épouser la fille du bourreau.

comme un branle de petits gueux dansoient à l'entour de moi, excitoit un bayeur [1] à me regarder, je craignois qu'il ne lût sur mon front que j'étois un prisonnier échappé. Si un passant sortoit la main de dessous son manteau, je me le figurois un Sergent qui allongeoit le bras pour m'arrêter. Si j'en remarquois un autre, arpentant le pavé sans me rencontrer des yeux, je me persuadois qu'il feignoit de ne m'avoir pas vu, afin de me saisir par derrière. Si j'apercevois un Marchand entrer dans sa boutique, je disois : « Il va décrocher sa hallebarde ! » Si je rencontrois un quartier plus chargé de peuple qu'à l'ordinaire : « Tant de monde, pensois-je, ne s'est point assemblé là sans dessein! » Si un autre étoit vide : « On est ici prêt à me guetter! » Un embarras s'opposoit-il à ma fuite : « On a barricadé les rues, pour m'enclore ! » Enfin, ma peur subornant ma raison, chaque homme me sembloit un Archer; chaque parole, *arrêtez*, et chaque bruit, l'insupportable croassement des verrous de ma prison passée. Ainsi travaillé de cette terreur panique, je résolus de gueuser encore, afin de traverser sans soupçon le reste de la Ville jusqu'à la Porte ; mais, de peur qu'on me reconnût à la voix, j'ajoutai à l'exercice de caimand [2] l'adresse de contrefaire le muet. Je m'avance donc vers ceux que j'aperçois qui me regardent ; je pointe un doigt dessous le menton, puis dessus la bouche, et je l'ouvre, en bâillant, avec un cri non articulé, pour faire entendre, par ma grimace, qu'un pauvre muet demande l'aumône. Tantôt, par charité, on me donnoit un compatissement d'épaule; tantôt, je me sentois fourrer une bribe au poing; et tantôt j'entendois des femmes murmurer que je pourrois bien, en Turquie, avoir été de cette façon martyrisé pour la Foi. Enfin, j'appris que la gueuserie

[1] Badaud, qui *baye*, c'est-à-dire un niais qui a la bouche ouverte.

[2] Mendiant, qui *quémande*. Cyrano écrit *quaisman*, dont l'orthographe est plus étymologique.

est un grand livre qui nous enseigne les mœurs des peuples à meilleur marché que tous ces grands voyages de Colomb et de Magellan.

Ce stratagème pourtant ne put encore lasser l'opiniâtreté de ma destinée, ni gagner son mauvais naturel. Mais à quelle autre invention pouvois-je recourir? Car, de traverser une grande ville comme Toulouse, où mon estampe[1] m'avoit fait connoître même aux harengères, bariolé de guenilles aussi bourrues[2] que celles d'un Arlequin, n'étoit-il pas vraisemblable que je serois observé et reconnu incontinent, et que le contre-charme de ce danger étoit le personnage de gueux, dont le rôle se joue sous toutes sortes de visages? Et puis, quand cette ruse n'auroit pas été projetée avec toutes les circonspections qui la devoient accompagner, je pense que, parmi tant de funestes conjonctures, c'étoit avoir le jugement bien fort de ne pas devenir insensé.

J'avançois donc chemin, quand tout à coup je me sentis obligé de rebrousser arrière; car mon vénérable Geôlier et quelque douzaine d'Archers de sa connoissance, qui l'avoient tiré des mains de la racaille, s'étant ameutés, et patrouillant[3] toute la Ville pour me trouver, se rencontrèrent malheureusement sur mes voies. D'abord qu'ils m'aperçurent avec leurs yeux de lynx, voler de toute leur force, et moi voler de toute la mienne, fut une même chose. J'étois si légèrement poursuivi, que quelquefois ma liberté sentoit dessus mon cou l'haleine des Tyrans qui la vouloient opprimer; mais il sembloit que l'air qu'ils poussoient, en courant derrière moi, me poussât devant eux.

[1] Cyrano parle encore ici de ce portrait en termes si explicites, qu'on doit en admettre l'existence. Nous ne connaissons pourtant qu'un petit portrait, in-8, gravé après sa mort par Le Doyen, avec quatre vers au bas; reproduit par Desrochers.

[2] Dissemblables, incohérentes.

[3] Cyrano fait un verbe actif de *patrouiller*, qui est devenu neutre.

Enfin, le Ciel ou la peur me donnèrent quatre ou cinq ruelles d'avance. Ce fut pour lors que mes chasseurs perdirent le vent et les traces; moi, la vue et le charivari de cette importune vénerie[1]. Certes, qui n'a franchi, je dis en original, des agonies semblables, peut difficilement mesurer la joie dont je tressaillis quand je me vis échappé. Toutefois, parce que mon salut me demandoit tout entier, je résolus de ménager bien avaricieusement le temps qu'ils consommoient pour m'atteindre. Je me barbouillai le visage, frottai mes cheveux de poussière, dépouillai mon pourpoint, dévalai mon haut-de-chausses, jetai mon chapeau dans un soupirail; puis, ayant étendu mon mouchoir dessus le pavé, et disposé aux coins quatre petits cailloux, comme les malades de la contagion[2], je me couchai vis-à-vis, le ventre contre terre, et, d'une voix piteuse, je me mis à geindre fort langoureusement. A peine étois-je là, que j'entendis les cris de cette enrouée populace longtemps avant le bruit de leurs pieds; mais j'eus encore assez de jugement pour me tenir en la même posture, dans l'espérance de n'en être point connu, et je ne fus point trompé; car, me prenant tous pour un pestiféré, ils passèrent fort vite en se bouchant le nez, et jetèrent la plupart un double sur mon mouchoir.

L'orage ainsi dissipé, j'entre sous une allée, je reprends mes habits et m'abandonne encore à la Fortune; mais j'avois tant couru, qu'elle s'étoit lassée de me suivre. Il le faut bien croire ainsi; car, à force de traverser des places et des carrefours, d'enfiler et couper des rues, cette glorieuse Déesse n'étant pas accoutumée de marcher si vite, pour mieux dérober ma route, me laissa choir aveuglé-

[1] Chasse au courre.

[2] On appelait *contagion* ou *peste* toute maladie épidémique, qu'on supposait contagieuse. Ce passage nous offre un détail de mœurs très-curieux, que nous ne nous rappelons pas avoir vu ailleurs et dont Lamare ne parle pas dans son *Traité de la police*, où l'on trouve un livre entier consacré à la peste.

ment aux mains des Archers qui me poursuivoient. A ma rencontre, ils foudroyèrent une huée si furieuse, que j'en demeurai sourd. Ils crurent n'avoir point assez de bras pour m'arrêter, ils employèrent les dents, et ne s'assuroient pas encore de me tenir; l'un me traînoit par les cheveux, un autre par le collet, pendant que les moins passionnés me fouilloient. La quête fut plus heureuse que celle de la prison : ils trouvèrent le reste de mon or.

Comme ces charitables Médecins s'occupoient à guérir l'hydropisie de ma bourse, un grand bruit s'éleva, toute la place retentit de ces mots : *Tue! tue!* et en même temps je vis briller des épées. Ces Messieurs qui me traînoient crièrent que c'étoient les Archers du Grand Prévôt[1] qui leur vouloient dérober cette capture. « Mais prenez garde, me dirent-ils, me tirant plus fort qu'à l'ordinaire, de choir entre leurs mains, car vous seriez condamné en vingt-quatre heures, et le Roi ne vous sauveroit pas! » A la fin pourtant, effrayés eux-mêmes du chamaillis qui commençoit à les atteindre, ils m'abandonnèrent si universellement, que je demeurai tout seul au milieu de la rue, pendant que les agresseurs faisoient boucherie de tout ce qu'ils rencontroient. Je vous laisse à penser si je pris la fuite, moi qui avois également à craindre l'un et l'autre parti. En peu de temps, je m'éloignai de la bagarre; mais, comme déjà je demandois le chemin de la Porte, un torrent de peuple, qui fuyoit la mêlée, dégorgea dans ma rue. Ne pouvant résister à la foule, je la suivis; et, me fâchant de courir si longtemps, je gagnai à la fin une petite porte fort sombre, où je me jetai pêle-mêle avec d'autres fuyards. Nous la bâclâmes dessus nous; puis, quand tout le monde eut repris haleine : « Camarades, dit un de la troupe, si vous m'en croyez, passons les deux

[1] Il y avait souvent conflit entre les archers du grand prévôt et ceux de la Ville, qui représentaient deux juridictions différentes et toujours rivales, celle du roi ou du seigneur féodal et celle de la municipalité.

guichets et tenons fort dans le préau. » Ces épouvantables paroles frappèrent mes oreilles d'une douleur si surprenante, que je pensai tomber mort sur la place. Hélas! tout aussitôt, mais trop tard, je m'aperçus qu'au lieu de me sauver dans un asile comme je croyois, j'étois venu me jeter moi-même en prison, tant il est impossible d'échapper à la vigilance de son étoile. Je considérai cet homme plus attentivement, et je le reconnus pour un des Archers qui m'avoient si longtemps couru. La sueur froide m'en monta au front, et je devins pâle, prêt à m'évanouir. Ceux qui me virent si foible, émus de compassion, demandèrent de l'eau; chacun s'approcha pour me secourir, et, par malheur, ce maudit Archer fut des plus hâtés; il n'eut pas plutôt jeté les yeux sur moi, qu'aussitôt il me reconnut. Il fit signe à ses compagnons, et en même temps on me salua d'un : *Je vous fais prisonnier de par le Roi*. Il ne fallut pas aller plus loin pour m'écrouer.

Je demeurai dans la morgue[1] jusqu'au soir, où chaque guichetier, l'un après l'autre, par une exacte dissection des parties de mon visage, venoit tirer mon tableau sur la toile de sa mémoire.

A sept heures sonnantes, le bruit d'un trousseau de clefs donna le signal de la retraite. On me demanda si je voulois être conduit à la chambre d'une pistole; je répondis d'un baissement de tête : « De l'argent donc ! » me répliqua ce guide. Je connus bien que j'étois en lieu où il m'en faudroit avaler bien d'autres; c'est pourquoi je le priai, en cas que sa courtoisie ne pût se résoudre à me faire crédit jusqu'au lendemain, qu'il dît de ma part au Geôlier de me rendre la monnoie qu'on m'avoit prise. « Oh! par ma foi, répondit ce maraud, notre maître a bon cœur, il ne rend rien. Est-ce donc que pour votre beau

[1] Basse geôle; du bas latin *morigena*, correction, ou du vieux terme de droit *mortgage* (*morgagium*), hypothêque, saisie-arrêt.

né[1] ?... Eh ! allons, allons aux cachots noirs. » En achevant ces paroles, il me montra le chemin, par un grand coup de son trousseau de clefs, la pesanteur duquel me fit culbuter et griller[2] du haut en bas d'une montée obscure jusqu'au pied d'une porte qui m'arrêta; encore, n'aurois-je pas reconnu que c'en étoit une, sans l'éclat du choc dont je la heurtai, car je n'avois plus mes yeux : ils étoient demeurés au haut de l'escalier sous la figure d'une chandelle, que tenoit à quatre-vingts marches au-dessus de moi mon bourreau de conducteur. En effet, cet homme tigre, *pian piano* descendu, démêla trente grosses serrures, décrocha autant de barres, et, le guichet seulement entre-bâillé, d'une sécousse de genoux il m'engouffra dans cette fosse, dont je n'eus pas le temps de remarquer toute l'horreur, tant il retira vite après lui la porte. Je demeurai dans la bourbe jusqu'aux genoux. Si je pensois gagner le bord, j'enfonçois jusqu'à la ceinture. Le gloussement terrible des crapauds qui pataugeoient dans la vase me faisoit souhaiter d'être sourd ; je sentois des lézards monter le long de mes cuisses ; des couleuvres m'entortiller le cou; et j'en entrevis une, à la sombre clarté de ses prunelles étincelantes, qui, de sa gueule toute noire de venin, dardoit une langue à trois pointes, dont la brusque agitation paraissoit une foudre où ses regards mettoient le feu.

D'exprimer le reste, je ne puis : il surpasse toute créance; et puis, je n'ose tâcher à m'en ressouvenir, tant je crains que la certitude où je pense être d'avoir franchi ma prison ne soit un songe duquel je me vais éveiller. L'aiguille avoit marqué dix heures au cadran de la grosse tour, avant que personne eût frappé à mon tombeau. Mais, environ ce temps-là, comme déjà la douleur d'une amère tristesse commençoit à me serrer le cœur, et désordonner

[1] Cyrano avait un nez qui faisait l'étonnement de ses contemporains.
[2] Pour *glisser;* l'escalier est comparé à un gril sur lequel on s'étend en tombant.

ce juste accord qui fait la vie, j'entendis une voix, laquelle m'avertissoit de saisir la perche qu'on me présentoit. Après avoir, parmi l'obscurité, tâtonné l'air assez longtemps pour la trouver, j'en rencontrai un bout, je le pris tout ému, et mon Geôlier, tirant l'autre à soi, me pêcha du milieu de ce marécage. Je me doutai que mes affaires avoient pris une autre face, car il me fit de profondes civilités, ne me parla que la tête nue, et me dit que cinq ou six personnes de condition attendoient dans la cour, pour me voir. Il n'est pas jusqu'à cette bête sauvage, qui m'avoit enfermé dans la cave que je vous ai décrite, lequel eut l'impudence de m'aborder : avec un genou en terre, m'ayant baisé les mains, de l'une de ses pattes, il m'ôta quantité de limaçons qui s'étoient collés à mes cheveux, et, de l'autre, il fit choir un gros tas de sangsues dont j'avois le visage masqué.

Après cette admirable courtoisie : « Au moins, me dit-il, mon bon seigneur, vous vous souviendrez de la peine et du soin qu'a pris auprès de vous le gros Nicolas. Pardi, écoutez, quand c'eût été pour le Roi ! Ce n'est pas pour vous le reprocher, déa. » Outré de l'effronterie du maraud, je lui fis signe que je m'en souviendrois. Par mille détours effroyables, j'arrivai enfin à la lumière, et puis dans la cour, où, sitôt que je fus entré, deux hommes me saisirent, que d'abord je ne pus connoître, à cause qu'ils s'étoient jetés sur moi en même temps et me tenoient l'un et l'autre la face attachée contre la mienne. Je fus longtemps sans les deviner ; mais, les transports de leur amitié prenant un peu de trêve, je reconnus mon cher Colignac et le brave Marquis. Colignac avoit le bras en écharpe, et Cussan fut le premier qui sortit de son extase. « Hélas ! dit-il, nous n'aurions jamais soupçonné un tel désastre, sans votre coureur et le mulet, qui sont arrivés cette nuit aux portes de mon château : leur poitrail, leurs sangles, leur croupière, tout étoit rompu, et cela nous a fait présager quelque chose de votre malheur.

Nous sommes montés aussitôt à cheval, et n'avons pas cheminé deux ou trois lieues vers Colignac, que tout le pays, ému de cet accident, nous en a particularisé les circonstances. Au galop, en même temps, nous avons donné jusqu'au bourg où vous étiez en prison ; mais, y ayant appris votre évasion, sur le bruit qui couroit que vous aviez tourné du côté de Toulouse, avec ce que nous avions de nos gens nous y sommes venus à toute bride. Le premier à qui nous avons demandé de vos nouvelles nous a dit qu'on vous avoit repris. En même temps, nous avons poussé nos chevaux vers cette prison ; mais d'autres gens nous ont assuré que vous vous étiez évanoui de la main des sergens. Et, comme nous avancions toujours chemin, des Bourgeois se contoient l'un à l'autre que vous étiez devenu invisible. Enfin, à force de prendre langue, nous avons su qu'après vous avoir pris, perdu et repris je ne sais combien de fois, on vous menoit à la prison de la grosse Tour. Nous avons coupé chemin à vos Archers, et, d'un bonheur plus apparent que véritable, nous les avons rencontrés en tête, attaqués, combattus et mis en fuite ; mais nous n'avons pu apprendre, des blessés mêmes que nous avons pris, ce que vous étiez devenu, jusqu'à ce matin qu'on nous est venu dire que vous étiez aveuglément venu vous-même vous sauver en prison. Colignac est blessé en plusieurs endroits, mais fort légèrement. Au reste, nous venons de mettre ordre que vous fussiez logé dans la plus belle chambre d'ici. Comme vous aimez le grand air, nous avons fait meubler un petit appartement pour vous seul, tout au haut de la grosse Tour, dont la terrasse vous servira de balcon ; vos yeux du moins seront en liberté, malgré le corps qui les attache. « Ah ! mon cher Dyrcona, s'écria le Comte, prenant alors la parole, nous fûmes bien malheureux de ne pas t'emmener quand nous partîmes de Colignac ! Mon cœur, par une tristesse aveugle dont j'ignorois la cause, me prédisoit je ne sais quoi d'épouvantable. Mais n'importe ; j'ai

des amis, tu es innocent, et, en tout cas, je sais fort bien comme on meurt glorieusement. Une seule chose me désespère. Le maraud sur lequel je voulois essayer les premiers coups de ma vengeance (tu conçois bien que je parle de mon Curé ?) n'est plus en état de la ressentir : ce misérable a rendu l'âme. Voici le détail de sa mort. Il couroit avec son serviteur, pour chasser ton coureur dans son écurie, quand ce cheval, d'une fidélité par qui peut-être les secrètes lumières de son instinct ont redoublé, tout fougueux, se mit à ruer, mais avec tant de furie et de succès, qu'en trois coups de pied, contre qui la tête de ce buffle échoua, il fit vaquer son bénéfice. Tu ne comprends pas sans doute les causes de la haine de cet insensé, mais je te les veux découvrir. Sache donc, pour prendre l'affaire de plus haut, que ce saint homme, Normand de nation et chicaneur de son métier, qui, desservoit, selon l'argent des pèlerins, une chapelle abandonnée, jeta un dévolu sur la cure de Colignac, et que, malgré tous mes efforts pour maintenir le possesseur dans son bon droit, le drôle patelina si bien ses juges, qu'à la fin, malgré nous, il fut notre pasteur.

« Au bout d'un an, il me plaida aussi sur ce qu'il entendoit que je payasse la dîme. On eut beau lui représenter que, de temps immémorial, ma terre étoit franche, il ne laissa pas d'intenter son procès, qu'il perdit ; mais, dans les procédures, il fit naître tant d'incidens, qu'à force de pulluler, plus de vingt autres procès ont germé de celui-là, qui demeureront au croc, grâce au cheval dont le pied s'est trouvé plus dur que la cervelle de M. Jean. Voilà tout ce que je puis conjecturer du vertigo de notre pasteur. Mais admirez avec quelle prévoyance il conduisoit sa rage ! On me vient d'assurer que, s'étant mis en tête le malheureux dessein de ta prison, il avoit secrètement permuté la cure de Colignac contre une autre cure en son pays, où il s'attendoit de se retirer aussitôt que tu serois pris. Son serviteur même a dit que,

voyant ton cheval près de son écurie, il lui avoit entendu murmurer que c'étoit de quoi le mener en lieu où on ne l'atteindroit pas. »

En suite de ce discours, Colignac m'avertit de me défier des offres et des visites que me rendroit peut-être une personne très-puissante qu'il me nomma ; que c'étoit par son crédit que messire Jean avoit gagné le procès du dévolu, et que cette personne de qualité avoit sollicité l'affaire pour lui en payement des services que ce bon prêtre, du temps qu'il étoit cuistre, avoit rendus au collége à son fils. « Or, continua Colignac, comme il est bien malaisé de plaider sans aigreur et sans qu'il reste à l'âme un caractère d'inimitié qui ne s'efface plus, encore qu'on nous ait rapatriés, il a toujours depuis cherché secrètement les occasions de me traverser. Mais il n'importe; j'ai plus de parens que lui dans la Robe, et ai beaucoup d'amis, ou, tout au pis, nous saurons y interposer l'autorité royale. »

Après que Colignac eut dit, ils tâchèrent l'un et l'autre de me consoler; mais ce fut par les témoignages d'une douleur si tendre, que la mienne s'en augmenta.

Sur ces entrefaites, mon Geôlier nous vint retrouver pour nous avertir que la chambre étoit prête. « Allons la voir, » répondit Cussan. Il marcha, et nous le suivîmes. Je la trouvai fort ajustée. « Il ne manque rien, leur dis-je, sinon des livres. » Colignac me promit de m'envoyer dès le lendemain tous ceux dont je lui donnerois la liste. Quand nous eûmes bien considéré et bien reconnu, par la hauteur de ma Tour, par les fossés à fond de cuve qui l'environnoient et par toutes les dispositions de mon appartement, que de me sauver étoit une entreprise hors du pouvoir humain, mes amis, se regardant l'un l'autre, et puis jetant les yeux sur moi, se mirent à pleurer; mais, comme si tout à coup notre douleur eût fléchi la colère du ciel, une soudaine joie attira l'espérance, et l'espérance, de secrètes lumières, dont ma raison se trouva tel-

lement éblouie, que, d'un emportement contre ma volonté, qui me sembloit ridicule à moi-même : « Allez ! leur dis-je, allez m'attendre à Colignac : j'y serai dans trois jours, et envoyez-moi tous les instrumens de mathématique dont je travaille ordinairement. Au reste, vous trouverez dans une grande boîte force cristaux taillés de diverses façons ; ne les oubliez pas. Toutefois, j'aurai plus tôt fait de spécifier dans un mémoire les choses dont j'ai besoin. »

Ils se chargèrent du billet que je leur donnai, sans pouvoir pénétrer mon intention. Après quoi, je les congédiai.

Depuis leur départ, je ne fis que ruminer à l'exécution des choses que j'avois préméditées, et j'y ruminois encore le lendemain, quand on m'apporta de leur part tout ce que j'avois marqué au catalogue. Un valet de chambre de Colignac me dit qu'on n'avoit point vu son maître depuis le jour précédent, et qu'on ne savoit ce qu'il étoit devenu. Cet accident ne me troubla point, parce qu'aussitôt il me vint à la pensée qu'il seroit possible allé en Cour solliciter ma sortie. C'est pourquoi, sans m'étonner, je mis la main à l'œuvre. Huit jours durant je charpentai, je rabotai, je collai, enfin je construisis la machine que je vous vais décrire.

Ce fut une grande boîte fort légère et qui fermoit fort juste ; elle étoit haute de six pieds ou environ, et large de trois à quatre. Cette boîte étoit trouée par en bas ; et, par-dessus la voûte, qui l'étoit aussi, je posai un vaisseau de cristal, troué de même, fait en globe, mais fort ample, dont le goulot aboutissoit justement, et s'enchâssoit dans le pertuis que j'avois pratiqué au chapiteau.

Le vase étoit construit exprès à plusieurs angles, et en forme d'icosaèdre, afin que, chaque facette étant convexe et concave, ma boule produisît l'effet d'un miroir ardent.

Le Geôlier ni ses Guichetiers ne montoient jamais à ma

chambre qu'ils ne me rencontrassent occupé à ce travail ; mais ils ne s'en étonnoient point, à cause des gentillesses de mécanique qu'ils voyoient dans ma chambre, dont je me disois l'inventeur. Il y avoit, entre autres, une horloge à vent, un œil artificiel avec lequel on voit la nuit, une sphère où les astres suivent le mouvement qu'ils ont dans le ciel. Tout cela leur persuadoit que la machine où je travaillois étoit une curiosité semblable ; et puis l'argent dont Colignac leur graissoit les mains les faisoit marcher doux en beaucoup de pas difficiles. Or, il étoit neuf heures du matin, mon Geôlier étoit descendu, et le ciel étoit obscurci, quand j'exposai cette machine au sommet de ma Tour, c'est-à-dire au lieu le plus découvert de ma terrasse. Elle fermoit si close, qu'un seul grain d'air, hormis par les deux ouvertures, ne s'y pouvoit glisser, et j'avois emboîté par dedans un petit ais fort léger qui servoit à m'asseoir.

Tout cela disposé de la sorte, je m'enfermai dedans, et j'y demeurai près d'une heure, attendant ce qu'il plairoit à la fortune d'ordonner de moi.

Quand le Soleil, débarrassé de nuages, commença d'éclairer ma machine, cet icosaèdre transparent, qui recevoit à travers ses facettes les trésors du Soleil, en répandoit par le bocal la lumière dans ma cellule ; et, comme cette splendeur s'affoiblissoit à cause des rayons qui ne pouvoient se replier jusqu'à moi sans se rompre beaucoup de fois, cette vigueur de clarté tempérée convertissoit ma châsse en un petit ciel de pourpre émaillé d'or.

J'admirois avec extase la beauté d'un coloris si mélangé, et voici que tout à coup je sens mes entrailles émues de la même façon que les sentiroit tressaillir quelqu'un enlevé par une poulie.

J'allois ouvrir mon guichet pour connoître la cause de cette émotion ; mais, comme j'avançois la main, j'aperçus, par le trou du plancher de ma boîte, ma Tour déjà

fort basse au-dessous de moi, et mon petit château en l'air, poussant mes pieds contre-mont, me fit voir, en un tournemain[1], Toulouse qui s'enfonçoit en terre. Ce prodige m'étonna, non point à cause d'un effort si subit, mais à cause de cet épouvantable emportement de la raison humaine, au succès d'un dessein qui m'avoit même effrayé en l'imaginant. Le reste ne me surprit pas, car j'avois bien prévu que le vide qui surviendroit dans l'icosaèdre, à cause des rayons unis du Soleil par les verres concaves, attireroit, pour le remplir, une furieuse abondance d'air, dont ma boîte seroit enlevée, et qu'à mesure que je monterois, l'horrible vent qui s'engouffreroit par le trou ne pourroit s'élever jusqu'à la voûte, qu'en pénétrant cette machine avec furie, il ne la poussât en haut. Quoique mon dessein fut digéré avec beaucoup de précaution, une circonstance toutefois me trompa, pour n'avoir pas assez espéré de la vertu de mes miroirs. J'avois disposé autour de ma boîte une petite voile, facile à contourner, avec une ficelle dont je tenois le bout, qui passoit par le bocal du vase; car je m'étois imaginé qu'ainsi, quand je serois en l'air, je pourrois prendre autant de vent qu'il m'en faudroit pour arriver à Colignac; mais, en un clin d'œil, le Soleil, qui battoit à plomb et obliquement sur les miroirs ardens de l'icosaèdre, me guinda si haut, que je perdis Toulouse de vue. Cela me fit abandonner ma ficelle, et, fort peu de temps après, j'aperçus, par une des vitres que j'avois pratiquées aux quatre côtés de la machine, ma petite voile arrachée, qui s'envoloit au gré d'un tourbillon entonné dedans.

Je me souviens qu'en moins d'une heure je me trouvai au-dessus de la moyenne région. Je m'en aperçus bientôt, parce que je voyois grêler et pleuvoir plus bas que moi. On me demandera peut-être d'où venoit alors ce vent (sans lequel ma boîte ne pouvoit monter), dans un étage

[1] On dit maintenant *tour de main*.

du Ciel exempt de météores. Mais, pourvu qu'on m'écoute, je satisferai à cette objection. Je vous ai dit que le Soleil, qui battoit vigoureusement sur mes miroirs concaves, unissant les rayons dans le milieu du vase, chassoit avec son ardeur, par le tuyau d'en haut, l'air dont il étoit plein, et qu'ainsi, le vase demeurant vide, la Nature, qui l'abhorre, lui faisoit rehumer, par l'ouverture basse, d'autre air pour se remplir : s'il en perdoit beaucoup, il en recouvroit autant; et, de cette sorte, on ne doit pas s'étonner que, dans une région au-dessus de la moyenne où sont les vents, je continuasse de monter, parce que l'éther devenoit vent, par la furieuse vitesse avec laquelle il s'engouffroit pour empêcher le vide, et devoit, par conséquent, pousser sans cesse ma machine.

Je ne fus quasi pas travaillé de la faim, hormis lorsque je traversai cette moyenne région; car, véritablement, la froideur du climat me la fit voir de loin ; je dis de loin, à cause qu'une bouteille d'essence, que je portois toujours, dont j'avalai quelques gorgées, lui défendit d'approcher.

Pendant tout le reste de mon voyage, je ne sentis aucune atteinte ; au contraire, plus j'avançois vers ce Monde enflammé, plus je me trouvois robuste. Je sentois mon visage un peu chaud et plus gai qu'à l'ordinaire, mes mains paroissoient plus colorées d'un vermeil agréable, et je ne sais quelle joie couloit parmi mon sang, qui me faisoit être au delà de moi.

Il me souvient que, réfléchissant sur cette aventure, je raisonnai une fois ainsi. « La faim, sans doute, ne me sauroit atteindre, à cause que, cette douleur n'étant qu'un instinct de Nature, avec lequel elle oblige les animaux à réparer par l'aliment ce qui se perd de leur substance, aujourd'hui qu'elle sent que le Soleil, par sa pure, continuelle et voisine irradiation, me fait plus réparer de chaleur radicale que je n'en perds, elle ne me donne plus

cette envie qui me seroit inutile.» J'objectois pourtant à ces raisons que, puisque le tempérament, qui fait la vie, consistoit non-seulement en chaleur naturelle, mais en humide radical où ce feu se doit attacher comme la flamme à l'huile d'une lampe, les rayons seuls de ce brasier vital ne pouvoient faire l'âme, à moins que de rencontrer quelque matière onctueuse qui les fixât. Mais, tout aussitôt, je vainquis cette difficulté, après avoir pris garde que, dans nos corps, l'humide radical et la chaleur naturelle ne sont rien qu'une même chose; car ce que l'on appelle *humide*, soit dans les Animaux, soit dans le Soleil, cette grande âme du Monde, n'est qu'une fluxion d'étincelles plus continues, à cause de leur mobilité; et ce que l'on nomme *chaleur* est une brouine d'atomes de feu, qui paroissent moins déliés, à cause de leur interruption. Mais, quand l'humide et la chaleur radicale seroient deux choses distinctes, il est constant que l'humide ne seroit pas nécessaire pour vivre si proche du Soleil; car, puisque cet humide ne sert dans les vivans que pour arrêter la chaleur qui s'exhaleroit trop vite, et ne seroit pas réparée assez tôt, je n'avois garde d'en manquer dans une région où, de ces petits corps de flamme qui sont la vie, il s'en réunissoit davantage à mon être qu'il ne s'en détachoit.

Une autre chose peut causer de l'étonnement, à savoir, pourquoi les approches de ce globe ardent ne me consumoient pas, puisque j'avois presque atteint la pleine activité de sa sphère; mais en voici la raison. Ce n'est point, à proprement parler, le feu même qui brûle, mais une matière plus grosse, que le feu pousse çà et là par les élans de sa nature mobile; et cette poudre de bluettes, que je nomme *feu*, par elle-même mouvante, tient, possible, toute son action de la rondeur de ces atomes, car ils chatouillent, échauffent ou brûlent, selon la figure des corps qu'ils traînent avec eux. Ainsi la paille ne jette pas une flamme si ardente que le bois; le bois brûle avec moins de violence que le fer; et cela procède de ce que le

feu de fer, de bois et de paille, quoique en soi le même feu, agit toutefois diversement selon la diversité des corps qu'il remue. C'est pourquoi, dans la paille, le feu (cette poussière quasi spirituelle) n'étant embarrassé qu'avec un corps mou, il est moins corrosif; dans le bois, dont la substance est plus compacte, il entre plus durement; et dans le fer, dont la masse est presque tout à fait solide et liée de parties angulaires, il pénètre et consume ce qu'on y jette, en un tournemain. Toutes ces observations étant si familières, on ne s'étonnera point que j'approchasse du Soleil, sans être brûlé, puisque ce qui brûle n'est pas le feu, mais la matière où il est attaché; et que le feu du Soleil ne peut être mêlé d'aucune matière. N'expérimentons-nous pas même que la joie, qui est un feu, parce qu'il ne remue qu'un sang aérien, dont les particules fort déliées glissent doucement contre les membranes de notre chair, chatouille et fait naître je ne sais quelle aveugle volupté? et que cette volupté, ou, pour mieux dire, ce premier progrès de douleur, n'arrivent pas jusqu'à menacer l'animal de mort, mais jusqu'à lui faire sentir que l'envie cause un mouvement à nos esprits que nous appelons *joie?* Ce n'est pas que la fièvre, encore qu'elle ait des accidens tout contraires, ne soit un feu aussi bien que la joie, mais c'est un feu enveloppé dans un corps, dont les grains sont cornus, tel qu'est la bile âtre[1] ou la mélancolie, qui, venant à darder ses pointes crochues partout où sa nature mobile le promène, perce, coupe, écorche, et produit, par cette agitation violente, ce qu'on appelle *ardeur de fièvre*. Mais cette enchaînure de preuves est fort inutile; les expériences les plus vulgaires suffisent pour convaincre les aheurtés[2]. Je n'ai pas de temps à perdre, il faut penser à moi. Je suis, à l'exemple de Phaéton, au milieu d'une carrière où je ne saurois rebrousser, et dans

[1] Noire, *atra*.
[2] Entêtés, obstinés, fermes au choc, *à heurt*.

laquelle si je fais un faux pas, toute la Nature ensemble n'est pas capable de me secourir.

Je connus très-distinctement, comme autrefois j'avois soupçonné en montant à la Lune, qu'en effet c'est la Terre qui tourne d'Orient en Occident à l'entour du Soleil, et non pas le Soleil autour d'elle ; car je voyois, en suite de la France, le pied de la botte d'Italie[1], puis la Mer Méditerranée, puis la Grèce, puis le Bosphore, le Pont-Euxin, la Perse, les Indes, la Chine, et enfin le Japon, passer successivement vis-à-vis du trou de ma loge ; et, quelques heures après mon élévation, toute la Mer du Sud, ayant tourné, laissa mettre à sa place le continent de l'Amérique.

Je distinguai clairement toutes ces révolutions, et je me souviens même que longtemps après je vis encore l'Europe remonter une fois sur la scène, mais je n'y pouvois plus remarquer séparément les États, à cause de mon exaltation[2], qui devint trop haute. Je laissai sur ma route, tantôt à gauche, tantôt à droite, plusieurs Terres comme la nôtre, où, pour peu que j'atteignisse les sphères de leur activité, je me sentois fléchir. Toutefois, la rapide vigueur de mon essor surmontoit celle de ces attractions.

Je côtoyai la Lune, qui, pour lors, se trouvoit entre le Soleil et la Terre, et je laissai Vénus à main droite. Mais, à propos de cette étoile, la vieille Astronomie a tant prêché que les Planètes sont des astres qui tournent à l'entour de la Terre, que la moderne n'oseroit en douter. Et je remarquai, toutefois, que, durant tout le temps que Vénus parut au deçà du Soleil, à l'entour duquel elle tourne, je la vis toujours en croissant ; mais, achevant son tour, j'observai qu'à mesure qu'elle passa derrière, ses cornes se rapprochèrent, et son ventre noir se redora. Or, cette vicissitude de lumières et de ténèbres montre bien

[1] L'Italie, vue sur les cartes géographiques, a la forme d'une botte.
[2] Élévation, *exaltatio*.

évidemment que les Planètes sont, comme la Lune et la Terre, des globes sans clarté, qui ne sont capables que de réfléchir celle qu'ils empruntent.

En effet, à force de monter, je fis encore la même observation, de Mercure. Je remarquai, de plus, que tous ces Mondes ont encore d'autres petits Mondes qui se meuvent à l'entour d'eux. Rêvant depuis aux causes de la construction de ce grand Univers, je me suis imaginé qu'au débrouillement du Chaos, après que Dieu eut créé la matière, les corps semblables se joignirent, par ce principe d'amour inconnu, avec lequel nous expérimentons que toute chose cherche son pareil. Des particules formées de certaine façon s'assemblèrent, et cela fit l'air. D'autres, à qui la figure donna possible un mouvement circulaire, composèrent, en se liant, les globes qu'on appelle astres, qui non-seulement à cause de cette inclination de pirouetter sur leurs pôles, à laquelle leur figure les nécessite, ont dû s'amasser en rond, comme nous le voyons, mais ont dû même, s'évaporant de la masse, et cheminant dans leur fuite d'une allure semblable, faire tourner les orbes moindres qui se rencontroient dans la sphère de leur activité. C'est pourquoi Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter et Saturne, ont été contraints de pirouetter et rouler tout ensemble à l'entour du Soleil. Ce n'est pas qu'on ne se puisse imaginer qu'autrefois tous ces autres globes n'aient été des Soleils, puisqu'il reste encore à la Terre, malgré son extinction présente, assez de chaleur pour faire tourner la Lune autour d'elle, par le mouvement circulaire des corps qui se déprennent de sa masse, et qu'il en reste assez à Jupiter, pour en faire tourner quatre. Mais ces Soleils, à la longueur du temps, ont fait une perte de lumière et de feu si considérable, par l'émission continuelle des petits corps qui font l'ardeur et la clarté, qu'ils sont demeurés un marc froid, ténébreux et presque impuissant. Nous découvrons même que ces taches qui sont au Soleil, dont les Anciens ne s'étoient point aperçus, croissent de

jour en jour. Or, que sait-on si ce n'est point une croûte qui se forme en sa superficie, sa masse qui s'éteint, à mesure que la lumière s'en déprend; et s'il ne deviendra point, quand tous ces corps mobiles l'auront abandonné, un corps opaque comme la Terre? Il y a des siècles fort éloignés, au delà desquels il ne paroît aucun vestige du genre humain. Peut-être qu'auparavant la Terre étoit un Soleil peuplé d'animaux proportionnés au climat qui les avoit produits; et peut-être que ces animaux-là étoient les Démons de qui l'antiquité raconte tant d'exemples. Pourquoi non? Ne se peut-il pas faire que ces animaux, depuis l'extinction de la Terre, y ont encore habité quelque temps, et que l'altération de leur globe n'en avoit pas détruit encore toute la race? En effet, leur vie a duré jusqu'à celle d'Auguste, au témoignage de Plutarque. Il semble même que le Testament prophétique et sacré de nos premiers Patriarches, nous ait voulu conduire à cette vérité par la main; car on y lit, auparavant qu'il soit parlé de l'homme, la révolte des Anges[1]. Cette suite de temps, que l'Écriture observe, n'est-elle pas comme une demi-preuve que les Anges ont habité la Terre avant nous? et que ces orgueilleux, qui avoient habité notre Monde, du temps qu'il étoit Soleil, dédaignant peut-être, depuis qu'il fut éteint, d'y continuer leur demeure, et sachant que Dieu avoit posé son Trône dans le Soleil, osèrent entreprendre de l'occuper? Mais Dieu, qui voulut punir leur audace, les chassa même de la Terre, et créa l'homme, moins parfait, mais, par conséquent, moins superbe, pour occuper leurs places vides.

Environ au bout de quatre mois de voyage, du moins autant qu'on sauroit supputer, quand il n'arrive point de nuit pour distinguer le jour, j'abordai une de ces petites

[1] Ce n'est pas dans la Genèse qu'il est parlé des anges rebelles et de la chute de Satan, antérieurement à la création de l'homme, mais dans le Talmud et les autres commentaires hébreux de la Bible.

Terres qui voltigent à l'entour du Soleil (que les Mathématiciens appellent des Macules), où, à cause des nuages interposés, mes miroirs, ne réunissant plus tant de chaleur, et l'air, par conséquent, ne poussant plus ma cabane avec tant de vigueur, ce qui resta de vent ne fut capable que de soutenir ma chute et me descendre sur la pointe d'une fort haute montagne où je baissai doucement.

Je vous laisse à penser la joie que je sentis de voir mes pieds sur un plancher solide, après avoir si longtemps joué le personnage d'oiseau. En vérité, des paroles sont foibles pour exprimer l'épanouissement dont je tressaillis, lorsqu'enfin j'aperçus ma tête couronnée de la clarté des Cieux. Cette extase pourtant ne me transporta pas si fort, que je ne songeasse, au sortir de ma boîte, à couvrir son chapiteau avec ma chemise, auparavant que de m'éloigner, parce que j'appréhendois, si l'air devenant serein, le Soleil eût rallumé mes miroirs, comme il étoit vraisemblable, de ne plus retrouver ma maison.

Par des crevasses que des ruines d'eau témoignoient avoir creusées, je dévalai dans la plaine, où, pour l'épaisseur du limon dont la terre étoit grasse, je ne pouvois quasi marcher. Toutefois, au bout de quelque espace de chemin, j'arrivai dans une fondrière où je rencontrai un petit homme, tout nu, assis sur une pierre, qui se reposoit. Je ne me souviens pas si je lui parlai le premier, ou si ce fut lui qui m'interrogea; mais j'ai la mémoire toute fraîche, comme si je l'écoutois encore, qu'il me discourut, pendant trois grosses heures, en une langue que je sais bien n'avoir jamais ouïe, et qui n'a aucun rapport avec pas une de ce monde-ci, laquelle toutefois je compris plus vite et plus intelligiblement que celle de ma nourrice. Il m'expliqua, quand je me fus enquis d'une chose si merveilleuse, que dans les sciences il y avoit un Vrai, hors lequel on étoit toujours éloigné du facile; que plus un idiome s'éloignoit de ce Vrai, plus il se rencontroit au-dessous de la conception, et de moins facile intelligence. « De même,

continuoit-il, dans la Musique, ce Vrai ne se rencontre jamais, que l'âme, aussitôt soulevée, ne s'y porte aveuglément. Nous ne le voyons pas, mais nous sentons que Nature le voit; et, sans pouvoir comprendre en quelle sorte nous en sommes absorbés, il ne laisse pas de nous ravir, et si nous ne saurions remarquer où il est [1]. Il en va des langues tout de même. Qui rencontre cette vérité de lettres, de mots et de suite, ne peut jamais, en s'exprimant, tomber au-dessous de sa conception : il parle toujours égal à sa pensée; et c'est pour n'avoir pas la connoissance de ce parfait idiome, que vous demeurez court, ne connoissant pas l'ordre ni les paroles qui puissent expliquer ce que vous imaginez. » Je lui dis que le premier homme de notre Monde s'étoit indubitablement servi de cette langue, parce que chaque nom qu'il avoit imposé à chaque chose déclaroit son essence. Il m'interrompit, et continua : « Elle n'est pas simplement nécessaire pour exprimer tout ce que l'esprit conçoit, mais sans elle on ne peut pas être entendu de tous. Comme cet idiome est l'instinct ou la voix de la Nature, il doit être intelligible à tout ce qui vit sous le ressort de la Nature. C'est pourquoi, si vous en aviez l'intelligence, vous pourriez communiquer et discourir de toutes vos pensées aux bêtes, et les bêtes, à vous, de toutes les leurs, à cause que c'est le langage même de la Nature, par qui elle se fait entendre à tous les animaux.

« Que la facilité donc avec laquelle vous entendez le sens d'une langue qui ne sonna jamais à notre ouïe ne vous étonne plus. Quand je parle, votre âme rencontre, dans chacun de mes mots, ce Vrai qu'elle cherche à tâtons ; et, quoique sa raison ne l'entende pas, elle a chez soi Nature qui ne sauroit manquer de l'entendre.

— Ah! c'est sans doute, m'écriai-je, par l'entremise de

1 Cyrano, quoique gassendiste, se souvenait d'avoir lu et admiré le chef-d'œuvre de Descartes: *Discours de la Méthode pour bien conduire sa raison et rechercher la vérité dans les sciences.*

cet énergique idiome, qu'autrefois notre premier père conversoit avec les animaux, et qu'il étoit entendu d'eux? Car, comme la domination sur toutes les espèces lui avoit été donnée, elles lui obéissoient, parce qu'il les faisoit obéir en une langue qui leur étoit connue; et c'est aussi pour cela (cette langue matrice étant perdue) qu'elles ne viennent point aujourd'hui comme jadis, quand nous les appelons, à cause qu'elles ne nous entendent plus. »

Le petit homme ne fit pas semblant de me vouloir répondre; mais, reprenant le fil de son discours, il alloit continuer, si je ne l'eusse interrompu encore une fois. Je lui demandai donc en quel Monde nous respirions; s'il étoit beaucoup habité, et quelle sorte de gouvernement maintenoit leur police. « Je vais, expliqua-t-il, vous étaler des secrets qui ne sont point connus en votre climat.

« Regardez bien la terre où nous marchons! Elle étoit, il n'y a guère, une masse indigeste et brouillée, un chaos de matière confuse, une crasse noire et gluante, dont le Soleil s'étoit purgé. Or, après que, par la vigueur des rais qu'il dardoit contre, il a eu mêlé, pressé et rendu compactes ces nombreux nuages d'atomes; après, dis-je, que, par une longue et puissante coction, il a eu séparé dans cette boule les corps les plus contraires et réuni les plus semblables, cette masse, outrée de chaleur, a tellement sué, qu'elle a fait un déluge qui l'a couverte plus de quarante jours, car il falloit bien, à tant d'eau, cet espace de temps, pour s'écouler aux régions les plus penchantes et les plus basses de notre globe.

« De ces torrens d'humeur assemblés, il s'est formé la mer, qui témoigne encore par son sel que ce doit être un amas de sueur, toute sueur étant salée. Ensuite, de la retraite des eaux, il est demeuré sur la terre une bourbe grasse et féconde, où, quand le Soleil eut rayonné, il s'éleva comme une ampoule, qui ne put, à cause du froid, pousser son germe dehors. Elle reçut donc une autre coction; et, cette coction la rectifiant encore et la perfection-

nant par un mélange plus exact, elle rendit ce germe, qui n'étoit en puissance que de végéter, capable de sentir. Mais, parce que les eaux, qui avoient si longtemps croupi sur le limon, l'avoient morfondu, la bube ne se creva point; de sorte que le Soleil la recuisit encore une fois; et, après une troisième digestion, cette matrice étant si fort échauffée, que le froid n'apportoit plus d'obstacle à son accouchement, elle s'ouvrit et enfanta un homme, lequel a retenu dans le foie, qui est le siége de l'âme végétative, et l'endroit de la première coction, la puissance de croître; dans le cœur, qui est le siége de l'activité, et la place de la seconde coction, la puissance vitale; et dans le cerveau, qui est le siége de l'intellectuelle, et le lieu de la troisième coction, la puissance de raisonner. Sans cela, pourquoi serions-nous plus longtemps dans le ventre de nos mères que tout le reste des animaux, si ce n'étoit qu'il faut que notre embryon reçoive trois coctions distinctes pour former les trois facultés distinctes de notre âme; et les bêtes, seulement deux, pour former ses deux puissances? Je sais bien que le cheval ne s'achève qu'en dix, douze ou quatorze mois, au ventre de la jument. Comme il est d'un tempérament si contraire à celui qui nous fait hommes, que jamais il n'a vie qu'aux mois (remarquez!) tout à fait antipathiques à la nôtre, quand nous restons dans la matrice, outre le cours naturel; ce n'est pas merveille que le période du temps, dont Nature a besoin pour délivrer une jument, soit autre que celui qui fait accoucher une femme « Oui, mais enfin, dira quelqu'un, le cheval demeure plus de temps que nous au ventre de sa mère; et, par conséquent, il y reçoit des coctions ou plus parfaites, ou plus nombreuses! » Je réponds qu'il ne s'ensuit pas, car, sans m'appuyer des observations que tant de doctes ont faites sur l'énergie des nombres, quand ils prouvent que, toute matière étant en mouvement, certains êtres s'achèvent dans une certaine révolution de jours, qui se détruisent dans un autre; ni, sans me faire fort des preuves qu'ils tirent,

après avoir expliqué la cause de tous ces mouvemens, que le nombre de neuf est le plus parfait; je me contenterai de répondre que, le germe de l'homme étant plus chaud, le Soleil y travaille, et finit plus d'organes en neuf mois qu'il n'en ébauche en un an dans celui du poulain. Or, qu'un cheval ne soit beaucoup plus froid qu'un homme, on n'en sauroit douter, puisque cette bête ne meurt que d'enflure de rate, ou d'autres maux qui procèdent de mélancolie. « Cependant, me direz-vous, on ne voit point dans notre Monde aucun homme engendré de boue, et produit de cette façon? » Je le crois bien; votre Monde est aujourd'hui échauffé; car, sitôt que le Soleil attire un germe de la Terre, ne rencontrant point ce froid humide ou, pour mieux dire, ce période certain d'un mouvement achevé, qui le contraigne à plusieurs coctions, il en forme aussitôt un végétant; ou, s'il se fait deux coctions, comme la seconde n'a pas le loisir de s'achever parfaitement, elle n'engendre qu'un insecte. Aussi, j'ai remarqué que le Singe, qui porte comme nous ses petits près de neuf mois, nous ressemble par tant de biais, que beaucoup de Naturalistes ne nous ont point distingué d'espèce; et la raison, c'est que leur semence, à peu près tempérée comme la nôtre, pendant ce temps a presque eu le loisir d'achever les trois digestions.

« Vous me demanderez indubitablement de qui je tiens l'histoire que je vous ai contée? Vous me direz que je ne saurois l'avoir apprise de ceux qui n'y étoient pas? Il est vrai que je suis le seul qui s'y soit rencontré, et que, par conséquent, je n'en puis rendre témoignage, à cause qu'elle étoit arrivée, avant que je naquisse. Cela est encore vrai; mais apprenez aussi que, dans une région voisine du Soleil comme la nôtre, les âmes pleines de feu sont plus claires, plus subtiles et plus pénétrantes, que celles des autres animaux aux sphères plus éloignées. Or, puisque dans votre Monde même il s'est jadis rencontré des Prophètes, qui, l'esprit échauffé par un vigoureux enthou-

siasme, ont eu des pressentimens du futur, il n'est pas impossible que, dans celui-ci, beaucoup plus proche du Soleil, et, par conséquent, beaucoup plus lumineux que le vôtre, il ne vienne à un fort génie quelque odeur du passé; que sa raison mobile ne se remue aussi bien en arrière qu'en avant, et qu'elle ne soit capable d'atteindre la cause par les effets, vu qu'elle peut arriver aux effets par la cause. »

Il acheva son récit de cette sorte; mais, après une conférence encore plus particulière de secrets fort cachés qu'il me révéla, dont je veux taire une partie et dont l'autre m'est échappée de la mémoire, il me dit qu'il n'y avoit pas encore trois semaines qu'une motte de terre, engrossée par le Soleil, avoit accouché de lui. « Regardez bien cette tumeur! » Alors il me fit remarquer, sur de la bourbe, je ne sais quoi d'enflé comme une taupinière : « C'est, dit-il, un apostume ou, pour mieux parler, une matrice qui recèle depuis neuf mois l'embryon d'un de mes frères. J'attends ici, à dessein de lui servir de sage-femme. »

Il auroit continué, s'il n'eût aperçu, à l'entour de ce gazon d'argile, le terrain qui palpitoit. Cela lui fit juger, avec la grosseur du bubon, que la terre étoit en travail, et que cette secousse étoit déjà l'effort des tranchées de l'accouchement. Il me quitta aussitôt pour y courir, et moi, j'allai rechercher ma cabane.

Je regrimpai donc sur la montagne que j'avois descendue, au sommet de laquelle je parvins avec beaucoup de lassitude. Vous pouvez croire combien je fus en peine, quand je ne trouvai plus ma machine où je l'avois laissée. J'en soupirois déjà la perte, quand je l'aperçus fort loin qui voltigeoit. Autant que mes jambes purent fournir, j'y courus à perte d'haleine, et certes c'étoit un passe-temps agréable de contempler cette nouvelle façon d'aller à la chasse; car, quelquefois que j'avois presque la main dessus, il survenoit dans la boule de verre une légère

augmentation de chaleur, qui, tirant l'air avec plus de force, et cet air, devenu plus roide, enlevant ma boîte au-dessus de moi, me faisoit sauter après, comme un chat au croc où il voit pendre un lièvre. Sans que ma chemise étoit demeurée sur le chapiteau pour s'opposer à la force des miroirs, elle eut fait le voyage toute seule.

Mais à quoi bon me rafraîchir la mémoire d'une aventure dont je ne saurois me souvenir qu'avec la même douleur que je ressentis alors? Il suffira de savoir qu'elle bondit, courut et vola tant; que je sautai, je marchai et j'arpentai tant, qu'enfin je la vis tomber au pied d'une fort haute montagne. Elle m'eût mené, possible, encore plus loin, si, de cette orgueilleuse enflure de la terre, les ombres, qui noircissoient le Ciel bien avant sur la plaine, n'eussent répandu tout autour une nuit de demi-lieue; car, se rencontrant parmi ces ténèbres, son verre n'en eut pas plutôt senti la fraîcheur, qu'il ne s'y engendra plus de vide, plus de vent par le trou, et conséquemment plus d'impulsion qui la soutînt; de sorte qu'elle chut, et se fût brisée en mille éclats, si, par bonheur, une mare où elle tomba n'eût plié sous le faix. Je la tirai de l'eau, remis en état ce qui étoit froissé; puis, après l'avoir embrassée de toute ma force, je la portai sur le sommet d'un coteau qui se rencontra tout proche. Là, je développai ma chemise d'alentour du vase, mais je ne la pus vêtir, parce que, mes miroirs commençant leur effet, j'aperçus ma cabane qui frétilloit déjà pour voler. Je n'eus le loisir que d'entrer vitement dedans, où je m'enfermai comme la première fois.

La sphère de notre Monde ne me paroissoit plus qu'un astre à peu près de la grandeur que nous paroît la Lune; encore, il s'étrécissoit, à mesure que je montois, jusqu'à devenir une étoile, puis une bluette, et puis rien, d'autant que ce point lumineux s'aiguisa si fort pour s'égaler à celui qui termine le dernier rayon de ma vue, qu'enfin elle le laissa s'unir à la couleur des Cieux. Quelqu'un peut-

être s'étonnera que, pendant un si long voyage, le sommeil ne m'ait point accablé. Mais, comme le sommeil n'est produit que par la douce exhalaison des viandes qui s'évaporent de l'estomac au cerveau, ou par un besoin que sent Nature de lier notre âme, pour réparer, pendan le repos autant d'esprits que le travail en a consommés, je n'avois garde de dormir, vu que je ne mangeois pas, et que le Soleil me restituoit beaucoup plus de chaleur radicale que je n'en dissipois. Cependant mon élévation continuoit, et, à mesure qu'elle m'approchoit de ce Monde enflammé, je sentois couler dans mon sang une certaine joie qui le rectifioit et passoit jusqu'à l'âme. De temps en temps, je regardois en haut pour admirer la vivacité des nuances qui rayonnoient dans mon petit dôme de cristal, et j'ai la mémoire encore présente, que, comme je pointois alors mes yeux dans le bocal du vase, voici que, tout en sursaut, je sens je ne sais quoi de lourd qui s'envole de toutes les parties de mon corps. Un tourbillon de fumée fort épaisse et quasi palpable suffoqua mon verre de ténèbres; et, quand je voulus me mettre debout pour contempler ce noir, dont j'étois aveuglé, je ne vis plus ni vase, ni miroirs, ni verrière, ni couverture à ma cabane. Je baissai donc la vue à dessein de regarder ce qui faisoit ainsi tomber mon chef-d'œuvre en ruine; mais je ne trouvai, à sa place et à celle des quatre côtés et du plancher, que le Ciel tout autour de moi. Encore ce qui m'effraya davantage, ce fut de sentir, comme si le vague de l'air se fût pétrifié, je ne sais quel obstacle invisible qui repoussoit mes bras, quand je les pensois étendre. Il me vint alors dans l'imagination qu'à force de monter, j'étois sans doute arrivé dans le Firmament, que certains Philosophes et quelques Astronomes ont dit être solide. Je commençai à craindre d'y demeurer enchâssé; mais l'horreur dont me consterna la bizarrerie de cet accident s'accrut bien davantage par ceux qui succédèrent; car ma vue, qui vaguoit çà et là, étant par hasard tombée sur ma

poitrine, au lieu de s'arrêter à la superficie de mon corps, passa tout à travers; puis, un moment ensuite, je m'avisai que je regardois par derrière et presque sans aucun intervalle. Comme si mon corps n'eût plus été qu'un organe de voir, je sentis ma chair, qui, s'étant décrassée de son opacité, transféroit les objets à mes yeux, et mes yeux aux objets par chez elle. Enfin, après avoir heurté mille fois, sans la voir, la voûte, le plancher et les murs de ma chaise, je connus que, par une secrète nécessité de la lumière dans sa source, nous étions, ma cabane et moi, devenus transparens. Ce n'est pas que je ne la dusse apercevoir, quoique diaphane, puisqu'on aperçoit bien le verre, le cristal et les diamans, qui le sont ; mais je me figure que le Soleil, dans une région si proche de lui, purge bien plus parfaitement les corps de leur opacité en arrangeant plus droits les pertuis imperceptibles de la matière, que dans notre Monde, où sa force, presque usée par un si long chemin, est à peine capable de transpirer son éclat aux pierres précieuses; toutefois, à cause de l'interne égalité de leurs superficies, il leur fait rejaillir au travers de leurs glaces, comme par de petits yeux, ou le vert des émeraudes, ou l'écarlate des rubis, ou le violet des améthystes, selon que les différens pores de la pierre, ou plus droits, ou plus sinueux, éteignent ou rallument, par la quantité des réflexions, cette lumière affoiblie. Une difficulté peut embarrasser le lecteur, à savoir comment je pouvois me voir et ne point voir ma loge, puisque j'étois devenu diaphane aussi bien qu'elle. Je réponds à cela, que sans doute le Soleil agit autrement sur les corps qui vivent que sur les inanimés, puisque aucun endroit ni de ma chair, ni de mes os, ni de mes entrailles, quoique transparens, n'avoit perdu sa couleur naturelle ; au contraire, mes poumons conservoient encore, sous un rouge incarnat, leur molle délicatesse ; mon cœur, toujours vermeil, balançoit aisément entre le sistole et le diastole ; mon foie sembloit brûler dans un

pourpre de feu, et, cuisant l'air que je respirois, continuoit la circulation du sang[1]; enfin, je me voyois, me touchois, me sentois le même, et si pourtant je ne l'étois plus.

Pendant que je considérois cette métamorphose, mon voyage s'accourcissoit toujours, mais pour lors avec beaucoup de lenteur, à cause de la sérénité de l'éther, qui se raréfioit à proportion que je m'approchois de la source du jour; car, comme la matière en cet étage est fort déliée pour le grand vide dont elle est pleine, et que cette matière est, par conséquent, fort paresseuse à cause du vide qui n'a point d'action, cet air ne pouvoit produire, en passant par le trou de ma boîte, qu'un petit vent à peine capable de la soutenir.

Je ne réfléchis jamais au malicieux caprice de la Fortune, qui toujours s'opposoit au succès de mon entreprise avec tant d'opiniâtreté, que je m'étonne comment le cerveau ne me tourna point. Mais écoutez un miracle que les siècles futurs auront de la peine à croire.

Enfermé dans une boite à jour, que je venois de perdre de vue, et mon effort tellement appesanti, que je faisois beaucoup de ne pas tomber; enfin, dans un état où tout ce que renferme la machine entière du Monde étoit impuissant à me secourir, je me trouvois réduit au période d'une extrême infortune. Toutefois, comme alors que nous expirons, nous sommes intérieurement poussés à vouloir embrasser ceux qui nous ont donné l'être, j'élevai mes yeux au Soleil, notre père commun. Cette ardeur de ma volonté non-seulement soutint mon corps, mais elle le lança vers la chose qu'il aspiroit d'embrasser. Mon corps poussa ma boîte, et, de cette façon, je continuai mon voyage. Sitôt que je m'en aperçus, je roidis avec plus d'attention que jamais toutes les facultés de mon âme,

[1] La circulation du sang avait été découverte en 1619 par le médecin anglais Harvey, mais elle n'était pas encore admise comme une vérité incontestable par tous les savants.

pour les attacher d'imagination à ce qui m'attiroit; mais ma tête, chargée de ma cabane, contre le chapiteau de laquelle les efforts de ma volonté me guindoient malgré moi, m'incommoda de telle sorte, qu'à la fin cette pesanteur me contraignit de chercher à tâtons l'endroit de sa porte invisible. Par bonheur, je la rencontrai, je l'ouvris, et me jetai dehors; mais cette naturelle appréhension de choir, qu'ont tous les animaux, quand ils se surprennent soutenus de rien, me fit, pour m'accrocher brusquement, étendre le bras. Je n'étois guidé que de la Nature, qui ne sait pas raisonner; et c'est pourquoi la Fortune, son ennemie, poussa malicieusement ma main sur le chapiteau de cristal. Hélas! quel coup de tonnerre fut à mes oreilles le son de l'Icosaèdre que j'entendis se casser en morceaux! Un tel désordre, un tel malheur, une telle épouvante, sont au delà de toute expression. Les miroirs n'attirèrent plus d'air, car il ne se faisoit plus de vide; l'air ne devint plus vent, par la hâte de le remplir; le vent cessa de pousser ma boîte en haut; bref, aussitôt après ce débris, je la vis choir fort longtemps à travers ces vastes campagnes du Monde; elle recontracta, dans la même région, l'opaque ténébreux qu'elle avoit exhalé; d'autant que l'énergique vertu de la lumière cessant en cet endroit, elle se rejoignit avidement à l'obscure épaisseur qui lui étoit comme essentielle; de la même façon qu'il s'est vu des âmes, longtemps après la séparation, venir chercher leurs corps, et, pour tâcher de s'y rejoindre, errer, cent ans durant, à l'entour de leurs sépultures. Je me doute qu'elle perdit ainsi sa diaphanéité, car je l'ai vue depuis, en Pologne [1], au même état qu'elle étoit, quand j'y entrai la première fois. Or, j'ai su qu'elle tomba sous la ligne équinoxiale, au Royaume de Bornéo;

[1] Cet endroit nous permet de supposer que Cyrano avait fait un voyage en Pologne, probablement à la suite de Marie de Gonzague, qui épousa le roi de Pologne Ladislas en 1645.

qu'un Marchand Portugais l'avoit achetée de l'Insulaire qui la trouva, et que, de main en main, elle étoit venue en la puissance de cet ingénieur Polonois, qui s'en sert maintenant à voler[1].

Ainsi donc, suspendu dans le vague des Cieux, et déjà consterné de la mort que j'attendois par ma chute, je tournai, comme je vous ai dit, mes tristes yeux au Soleil; ma vue y porta ma pensée, et mes regards, fixement attachés à son globe, marquèrent une voie dont ma volonté suivit les traces pour y enlever mon corps.

Ce vigoureux élan de mon âme ne sera pas incompréhensible à qui considérera les plus simples effets de notre volonté; car on sait bien, par exemple, que, quand je veux sauter, ma volonté, soulevée par ma fantaisie, ayant suscité tout le microcosme, elle tâche de le transporter jusqu'au but qu'elle s'est proposé. Si elle n'y arrive pas toujours, c'est à cause que les principes dans la Nature, qui sont universels, prévalent aux particuliers, et que, la puissance de vouloir étant particulière aux choses sensibles, et celle de choir au centre étant généralement répandue par toute la matière, mon saut est contraint de cesser, dès que la masse, après avoir vaincu l'insolence de la volonté qui l'a surprise, se rapproche du point où elle tend.

Je tairai tout ce qui survint au reste de mon voyage, de peur d'être aussi long à le conter qu'à le faire. Tant y a qu'au bout de vingt-deux mois j'abordai enfin très-heureusement les grandes plaines du Jour.

1 L'art de voler dans les airs, comme les oiseaux, a été l'objet des recherches d'une foule de savants mécaniciens depuis la plus haute antiquité. Au moment où Cyrano s'en occupait aussi à sa manière, vers 1650 et 1651, le père Lanaterzi, naturaliste et physicien d'Italie, travaillait à fabriquer des oiseaux mécaniques qui volaient comme la colombe d'Archytas et l'aigle de Régiomontanus. Il y avait alors en Pologne, comme nous l'apprend Cyrano, un ingénieur polonais qui avait construit une machine ou vaisseau aérien et qui en faisait usage.

Cette terre est semblable à des flocons de neige embrasée, tant elle est lumineuse; cependant, c'est une chose assez incroyable, que je n'aie jamais su comprendre, depuis que ma boîte tomba, si je montai ou si je descendis au Soleil. Il me souvient seulement, quand j'y fus arrivé, que je marchois légèrement dessus; je ne touchois le plancher que d'un point, et je roulois souvent comme une boule, sans que je me trouvasse incommodé de cheminer avec la tête non plus qu'avec les pieds. Encore que j'eusse quelquefois les jambes vers le Ciel et les épaules contre terre, je me sentois dans cette posture aussi naturellement situé que si j'eusse eu les jambes contre terre et les épaules vers le Ciel. Sur quelque endroit de mon corps que je me plantasse, sur le ventre, sur le dos, sur un coude, sur une oreille, je m'y trouvois debout. Je connus par là que le Soleil est un Monde qui n'a point de centre, et que, comme j'étois bien loin hors de la sphère active du nôtre et de tous ceux que j'avois rencontrés, il étoit, par conséquent, impossible que je pesasse encore, puisque la pesanteur n'est qu'une attraction du centre dans la sphère de son activité.

Le respect avec lequel j'imprimois de mes pas cette lumineuse campagne suspendit pour un temps l'ardeur dont je petillois d'avancer mon voyage. Je me sentois tout honteux de marcher sur le jour. Mon corps même, étonné, se voulant appuyer de mes yeux, et cette terre transparente, qu'ils pénétroient, ne les pouvant soutenir, mon instinct, malgré moi devenu maître de ma pensée, l'entraînoit au plus creux d'une lumière sans fond. Ma raison pourtant peu à peu désabusa mon instinct; j'appuyai, sur la plaine, des vestiges[1] assurés et non tremblans, et je comptai mes pas si fièrement, que, si les hommes avoient pu m'apercevoir de leur Monde, ils m'auroient pris pour ce grand Dieu qui marche sur les nues. Après avoir, comme je

[1] Pas; c'est le mot latin: *vestigia*.

crois, cheminé durant quinze jours, je parvins en une contrée du Soleil moins resplendissante que celle dont je sortois; je me sentis tout ému de joie, et je m'imaginai qu'indubitablement cette joie procédoit d'une secrète sympathie que mon être gardoit encore pour son opacité. La connoissance que j'en eus ne me fit point pourtant désister de mon entreprise; car alors je ressemblois à ces vieillards endormis, lesquels, encore qu'ils sachent que le sommeil leur est préjudiciable, et qu'ils aient commandé à leurs domestiques de les en arracher, sont pourtant bien fâchés dans ce temps-là, quand on les réveille. Ainsi, quoique mon corps s'obscurcissoit à mesure que j'atteignois des Provinces plus ténébreuses, il recontracta les foiblesses qu'apporte cette infirmité de la matière : je devins las et le sommeil me saisit. Ces mignardes langueurs, dont les approches du sommeil nous chatouillent, couloient dans mes sens tant de plaisir, que mes sens, gagnés par la volupté, forcèrent mon âme de savoir bon gré au tyran qui enchaînoit ses domestiques; car le Sommeil, cet ancien tyran de la moitié de nos jours, qui, à cause de sa vieillesse, ne pouvant supporter la lumière ni la regarder sans s'évanouir, avoit été contraint de m'abandonner à l'entrée des brillans climats du Soleil, et étoit venu m'attendre sur les confins de la région ténébreuse dont je parle, où, m'ayant rattrapé, il m'arrêta prisonnier, enferma mes yeux, ses ennemis déclarés, sous la voûte de mes paupières; et, de peur que mes autres sens, le trahissant comme ils m'avoient trahi, ne l'inquiétassent dans la paisible possession de sa conquête, il les garrotta chacun contre leur lit. Tout cela veut dire, en deux mots, que je me couchai sur le sable, fort assoupi. C'étoit une rase campagne tellement découverte, que ma vue, de sa plus longue portée, n'y rencontroit pas seulement un buisson; et cependant, à mon réveil, je me trouvai sous un Arbre, en comparaison de qui les plus hauts cèdres ne paroîtroient que de l'herbe. Son tronc

étoit d'or massif, ses rameaux d'argent, et ses feuilles d'émeraudes, qui, dessus l'éclatante verdeur de leur précieuse superficie, se représentoient comme dans un miroir les images du fruit qui pendoit alentour. Mais jugez si le fruit devoit rien aux feuilles ! L'écarlate enflammée d'un gros escarboucle composoit la moitié de chacun, et l'autre étoit en suspens si elle tenoit sa matière d'une chrysolite ou d'un morceau d'ambre doré ; les fleurs épanouies étoient des roses de diamant fort larges, et les boutons, de grosses perles en poire.

Un Rossignol, que son plumage uni rendoit beau par excellence, perché tout au coupeau[1], sembloit avec sa mélodie vouloir contraindre les yeux de confesser aux oreilles, qu'il n'étoit pas indigne du trône où il étoit assis.

Je restai longtemps interdit à la vue de ce riche spectacle, et je ne pouvois m'assouvir de le regarder. Mais, comme j'occupois toute ma pensée à contempler entre les autres fruits une pomme de grenade extraordinairement belle, dont la chair étoit un essaim de plusieurs gros rubis en masse, j'aperçus remuer cette petite couronne qui lui tient lieu de tête, laquelle s'allongea autant qu'il le falloit pour former un cou. Je vis ensuite bouillonner au-dessus je ne sais quoi de blanc, qui, à force de s'épaissir, de croître, d'avancer et de reculer la matière en certains endroits, parut enfin le visage d'un petit buste de chair. Ce petit buste se terminoit en rond vers la ceinture, c'est-à-dire qu'il gardoit encore par en bas sa figure de pomme. Il s'étendit pourtant peu à peu, et sa queue s'étant convertie en deux jambes, chacune de ses jambes se partagea en cinq orteils. Humanisée que fut la Grenade, elle se détacha de sa tige; et, d'une légère culbute, tomba justement à mes pieds. Certes, je l'avoue,

[1] Faîte, sommet. Ce vieux mot, que Cyrano affectionne, ne vient pas du celtique *coppa*, mais du latin *cupa*, coupe, parce qu'une colline a la forme d'une coupe renversée : *coupeau* s'en est allé ; *coupole* est resté.

quand j'aperçus marcher fièrement devant moi cette pomme raisonnable, ce petit bout de Nain, pas plus grand que le pouce, et cependant assez fort pour se créer lui-même, je demeurai saisi de vénération. « Animal humain, me dit-il (en cette langue matrice dont je vous ai autrefois discouru), après t'avoir longtemps considéré du haut de la branche où je pendois, j'ai cru lire dans ton visage que tu n'étois pas originaire de ce Monde; c'est à cause de cela que je suis descendu, pour en être éclairci au vrai. » Quand j'eus satisfait sa curiosité à propos de toutes les matières dont il me questionna[1]...... « Mais vous, lui dis-je, découvrez-moi qui vous êtes? Car ce que je viens de voir est si fort étonnant, que je désespère d'en connoître jamais la cause, si vous ne me l'apprenez. Quoi! un grand arbre tout de pur or, dont les feuilles sont d'émeraudes, les fleurs de diamans, les boutons de perles, et, parmi tout cela, des fruits qui se font hommes en un clin d'œil! Pour moi, j'avoue que la compréhension d'un tel miracle surpasse ma capacité. » En suite de cette exclamation, comme j'attendois sa réponse : « Vous ne trouverez pas mauvais, me dit-il, étant le Roi de tout le Peuple qui compose cet arbre, que je l'appelle pour me suivre. » Quand il eut ainsi parlé, je pris garde qu'il se recueillit en lui-même. Je ne sais si, bandant les ressorts intérieurs de sa volonté, il excita hors de soi quelque mouvement qui fit arriver ce que vous allez entendre; mais tant il y a, qu'aussitôt après, tous les fruits, toutes les fleurs, toutes les feuilles, toutes les branches, enfin tout l'arbre tomba par pièces en petits hommes, voyant, sentant et marchant, lesquels, comme pour célébrer le jour de leur naissance au moment de leur naissance même, se mirent à danser alentour de moi. Le Rossignol, entre tous, resta dans sa figure, et ne fut point métamorphosé, il se vint

[1] Il y a ici une lacune qui résulte sans doute de la suppression d'un passage dangereux, où l'auteur se montrait un peu trop esprit fort et philosophe.

jucher sur l'épaule de notre petit Monarque, où il chanta un air si mélancolique et si amoureux, que toute l'assemblée, et le Prince même, attendris par les douces langueurs de sa voix mourante, en laissa couler quelques larmes. La curiosité d'apprendre d'où venoit cet oiseau me saisit pour lors d'une démangeaison de langue si extraordinaire, que je ne la pus contenir : « Seigneur, dis-je, m'adressant au Roi, si je ne craignois d'importuner Votre Majesté, je lui demanderois pourquoi, parmi tant de métamorphoses, le Rossignol tout seul a gardé son être? » Ce petit Prince m'écouta avec une complaisance qui marquoit bien sa bonté naturelle; et, connoissant ma curiosité : « Le Rossignol, me répliqua-t-il, n'a point, comme nous, changé de forme, parce qu'il ne l'a pu. C'est un véritable Oiseau qui n'est que ce qu'il vous paroît. Mais marchons vers les régions opaques, et je vous conterai, en chemin faisant, qui je suis, avec l'histoire du Rossignol. » A peine lui eus-je témoigné la satisfaction que je recevois de son offre, qu'il sauta légèrement sur l'une de mes épaules. Il se haussa sur ses petits ergots pour atteindre de sa bouche à mon oreille; et, tantôt se balançant à mes cheveux, tantôt s'y donnant l'estrapade[1] : « Ma foi ! me dit-il, excuse une personne qui se sent déjà hors d'haleine. Comme dans un corps étroit, j'ai les poumons serrés, et la voix, par conséquent, si déliée, que je suis contraint de me peiner beaucoup pour me faire ouïr, le Rossignol trouvera bon de parler lui-même de soi-même. Qu'il chante donc, si bon lui semble ! Au moins, nous aurons le plaisir d'écouter son histoire en musique. » Je lui répliquai que je n'avois point encore assez d'habitude au langage d'Oiseau; que véritablement un certain Philosophe, que j'avois rencontré en montant au Soleil, m'avoit bien donné quelques principes

[1] C'est-à-dire : se laissant glisser du haut en bas, comme dans le supplice de l'*estrapade*, qui était encore en usage à l'armée : on hissait le patient en l'air avec une corde et on le faisait retomber de tout son poids à terre.

généraux pour entendre celui des brutes; mais qu'ils ne suffisoient pas pour entendre généralement tous les mots, ni pour être touché de toutes les délicatesses qui se rencontrent dans une aventure telle que devoit être celle-là. « Eh bien, dit-il, puisque tu le veux, tes oreilles ne seront pas simplement sevrées des belles chansons du Rossignol, mais de quasi toute son aventure, de laquelle je ne te puis raconter que ce qui est venu à ma connoissance. Toutefois, tu te contenteras de cet échantillon; aussi bien, quand je la saurois tout entière, la brièveté de notre voyage en son Pays, où je le vais reconduire, ne me permettroit pas de prendre mon récit de plus loin. » Ayant ainsi parlé, il sauta de dessus mon épaule à terre; ensuite, il donna la main à tout son petit peuple, et se mit à danser avec eux, d'une sorte de mouvement que je ne saurois représenter, parce qu'il ne s'en est jamais vu de semblable. Mais, écoutez, Peuples de la Terre, ce que je ne vous oblige pas de croire, puisqu'au Monde où vos miracles ne sont que des effets naturels, celui-ci a passé pour un miracle! Aussitôt que ces petits hommes se furent mis à danser, il me sembla sentir leur agitation dans moi, et mon agitation dans eux. Je ne pouvois regarder cette danse, que je ne fusse entraîné sensiblement de ma place, comme par un vortice[1] qui remuoit, de son même branle et de l'agitation particulière d'un chacun, toutes les parties de mon corps; et je sentois épanouir sur mon visage la même joie qu'un mouvement pareil avoit étendue sur le leur. A mesure que la danse se serra, les danseurs se brouillèrent d'un trépignement beaucoup plus prompt et plus imperceptible : il sembloit que le dessein du Ballet fût de représenter un énorme Géant; car, à force de s'approcher et de redoubler la vitesse de leurs mouvemens, ils se mêlèrent de si près, que je ne discernai plus qu'un grand Colosse à jour et quasi transparent; mes yeux tou-

[1] Tourbillon, du latin *vortex*.

tefois les virent entrer l'un dans l'autre. Ce fut en ce temps-là que je commençai à ne pouvoir davantage distinguer la diversité des mouvemens de chacun, à cause de leur extrême volubilité, et parce, aussi, que, cette volubilité s'étrécissant toujours à mesure qu'elle s'approchoit du centre, chaque vortice occupa enfin si peu d'espace, qu'il échappoit à ma vue. Je crois pourtant que les parties s'approchèrent encore; car cette masse humaine, auparavant démesurée, se réduisit peu à peu à former un jeune Homme, de taille médiocre, dont tous les membres étoient proportionnés avec une symétrie où la perfection, dans sa plus forte idée, n'a jamais pu voler. Il étoit beau au delà de ce que tous les Peintres ont élevé leur fantaisie; mais ce que je trouvai de bien merveilleux, c'est que la liaison de toutes les parties qui achevèrent ce parfait microcosme se fit en un clin d'œil. Tels d'entre les plus agiles de nos petits danseurs s'élancèrent par une cabriole à la hauteur et dans la posture essentielle à former une tête; tels, plus chauds et moins déliés, formèrent le cœur; et tels, beaucoup plus pesans, ne fournirent que les os, la chair et l'embonpoint.

Quand ce beau grand jeune Homme fut entièrement fini, quoique sa prompte construction ne m'eût quasi pas laissé de temps pour remarquer aucun intervalle dans son progrès, je vis entrer, par la bouche, le Roi de tous les Peuples dont il étoit un chaos. Encore, il me semble qu'il fut attiré dans ce corps par la respiration du corps même. Tout cet amas de petits hommes n'avoit point encore, avant cela, donné aucune marque de vie; mais, sitôt qu'il eut avalé son petit Roi, il ne se sentit plus être qu'un. Il demeura quelque temps à me considérer; et, s'étant comme apprivoisé par ses regards, il s'approcha de moi, me caressa, et, me donnant la main : « C'est maintenant que, sans endommager la délicatesse de mes poumons, je pourrai t'entretenir des choses que tu passionnois de savoir, me dit-il; mais il est bien raisonnable de te découvrir

vrir auparavant les secrets cachés de notre origine. Sache donc que nous sommes des animaux natifs du Soleil dans les régions éclairées. La plus ordinaire, comme la plus utile de nos occupations, c'est de voyager par les vastes contrées de ce grand Monde. Nous remarquons curieusement les mœurs des Peuples, le génie des climats, et la nature de toutes les choses qui peuvent mériter notre attention; par le moyen de quoi nous nous formons une science certaine de ce qui est. Or, tu sauras que mes vassaux voyageoient sous ma conduite, et qu'afin d'avoir le loisir d'observer les choses plus curieusement, nous n'avions pas gardé cette conformation particulière à notre corps, qui ne peut tomber sous tes sens, dont la subtilité nous eût fait cheminer trop vite. Mais nous nous étions faits Oiseaux; tous mes sujets par mon ordre étoient devenus Aigles; et quant à moi, de peur qu'ils ne s'ennuyassent, je m'étois métamorphosé en Rossignol, pour adoucir leur travail[1] par les charmes de la Musique. Je suivois, sans voler, la rapide volée de mon Peuple, car je m'étois perché sur la tête d'un de mes vassaux, et nous suivions toujours notre chemin, quand un Rossignol, habitant d'une Province du Pays opaque, que nous traversions alors, étonné de me voir en la puissance d'un Aigle (car il ne nous pouvoit prendre que pour tels qu'il nous voyoit), se mit à plaindre mon malheur; je fis faire halte à mes gens, et nous descendîmes au sommet de quelques arbres où soupiroit ce charitable Oiseau. Je pris tant de plaisir à la douceur de ses tristes chansons, qu'afin d'en jouir plus longtemps et plus à mon aise, je ne le voulus pas détromper. Je feignis sur-le-champ une histoire dans laquelle je lui contai les malheurs imaginaires qui m'avoient fait tomber aux mains de cet Aigle. J'y mêlai des aventures si surprenantes, où les passions étoient si adroitement soulevées et le chant si bien choisi pour la lettre, que le

[1] Fatigue, dans le sens du mot latin *labor*.

Rossignol en étoit tout hors de lui-même. Nous gazouillions l'un après l'autre, réciproquement, l'histoire en musique de nos mutuelles amours. Je chantois, dans mes airs, que non-seulement je me consolois, mais que je me réjouissois encore de mon désastre, puisqu'il m'avoit procuré la gloire d'être plaint par de si belles chansons, et ce petit inconsolable me répondoit dans les siens, qu'il accepteroit avec joie toute l'estime que je faisois de lui, s'il savoit qu'elle lui pût faire mériter l'honneur de mourir à ma place; mais que, la Fortune n'ayant pas réservé tant de gloire à un malheureux comme lui, il accepteroit, de cette estime, seulement ce qu'il en falloit pour m'empêcher de rougir de mon amitié. Je lui répondois encore à mon tour, avec tous les transports, toutes les tendresses et toutes les mignardises d'une passion si touchante, que je l'aperçus deux ou trois fois sur la branche prêt à mourir d'amour. A la vérité, je mêlois tant d'adresse à la douceur de ma voix, et je surprenois son oreille par des traits si savans et des routes si peu fréquentées à ceux de son espèce, que j'emportois sa belle âme à toutes les passions dont je la voulois maîtriser. Nous occupâmes, en cet exercice, l'espace de vingt-quatre heures; et je crois que jamais nous ne nous fussions lassés de faire l'amour, si nos gorges ne nous eussent refusé de la voix. Ce fut l'obstacle seul qui nous empêcha de passer outre; car, sentant que le travail commençoit à me déchirer la gorge, et que je ne pouvois plus continuer sans choir en pâmoison, je lui fis signe de s'approcher de moi. Le péril où il crut que j'étois au milieu de tant d'Aigles lui persuada que je l'appelois à mon aide. Il vola aussitôt à mon secours; et, me voulant donner un glorieux témoignage qu'il savoit pour un ami braver la mort jusque dans son trône, il se vint asseoir fièrement sur le grand bec crochu de l'Aigle où j'étois perché. Certes un courage si fort dans un si foible animal me toucha de quelque vénération; car, encore que je l'eusse réclamé comme il se le figuroit, et qu'entre les

animaux de semblable espèce, aider au malheureux soit une loi, l'instinct pourtant de sa timide nature le devoit faire balancer; et, toutefois, il ne balança point; au contraire, il partit avec tant de hâte, que je ne sais qui vola le premier, du signal ou du Rossignol. Glorieux de voir sous ses pieds la tête de son Tyran, et ravi de songer qu'il alloit être, pour l'amour de moi, sacrifié presque entre mes ailes, et que de son sang peut-être quelques gouttes bienheureuses rejailliroient sur mes plumes, il tourna doucement la vue de mon côté, et, m'ayant comme dit adieu d'un regard par lequel il sembloit me demander permission de mourir, il précipita si brusquement son petit bec dedans les yeux de l'Aigle, que je les vis plutôt crevés que frappés. Quand mon Oiseau se sentit aveugle, il se forma derechef une vue toute neuve. Je réprimandai doucement le Rossignol de son action précipitée; et, jugeant qu'il seroit dangereux de lui cacher plus longtemps notre véritable être, je me découvris à lui; je lui contai qui nous étions. Mais le pauvre petit, prévenu que ces barbares dont j'étois prisonnier me contraignoient à feindre cette fable, n'ajouta nulle foi à tout ce que je lui pus dire. Quand je connus que toutes les raisons par lesquelles je prétendois le convaincre s'en alloient au vent, je donnai tout bas quelques ordres à dix ou douze mille de mes sujets, et incontinent le Rossignol aperçut à ses pieds une rivière couler sous un bateau, et le bateau flotter dessus; il n'étoit grand que ce qu'il devoit l'être, pour me contenir deux fois. Au premier signal que je leur fis paroître, mes Aigles s'envolèrent, et je me jetai dans l'esquif, d'où je criai au Rossignol que, s'il ne pouvoit encore se résoudre à m'abandonner sitôt, qu'il s'embarquât avec moi. Dès qu'il fut entré dans le bateau, je commandai à la rivière de prendre son flux vers la région où mon Peuple voloit. Mais, la fluidité de l'onde étant moindre que celle de l'air, et par conséquent la rapidité de leur vol plus grande que celle de notre navigation, nous demeu-

râmes un peu derrière. Durant tout le chemin, je m'efforçai de détromper mon petit hôte; je lui remontrai qu'il ne devoit attendre aucun fruit de sa passion, puisque nous n'étions pas de même espèce; qu'il pouvoit bien l'avoir reconnu, quand l'Aigle, à qui il avoit crevé les yeux, s'en étoit forgé de nouveaux en sa présence, et lorsque, par mon commandement, douze mille de mes vassaux s'étoient métamorphosés en cette rivière et ce bateau sur lequel nous voguions. Mes remontrances n'eurent point de succès; il me répondoit que, pour l'Aigle que je voulois faire accroire qui s'étoit forgé des yeux, il n'en avoit pas eu besoin, n'ayant point été aveugle, à cause qu'il n'avoit pas bien adressé du bec dans ses prunelles; et, pour la rivière et le bateau que je disois n'avoir été engendrés que d'une métamorphose de mon Peuple, ils étoient dans le bois, dès la création du Monde, mais qu'on n'y avoit pas pris garde. Le voyant si fort ingénieux à se tromper, je convins avec lui que, mes vassaux et moi, nous nous métamorphoserions, à sa vue, en ce qu'il voudroit, à la charge qu'après cela il s'en retourneroit en sa Patrie. Tantôt il demanda que ce fût en arbre, tantôt il souhaita que ce fût en fleur, tantôt en fruit, tantôt en métal, tantôt en pierre. Enfin, pour satisfaire tout à la fois à toute son envie, quand nous eûmes atteint ma Cour au lieu où je lui avois commandé de m'attendre, nous nous métamorphosâmes, aux yeux du Rossignol, en ce précieux arbre que tu as rencontré sur ton chemin, duquel nous venons d'abandonner la forme. Au reste, maintenant que je vois ce petit Oiseau résolu à s'en retourner en son Pays, nous allons, mes sujets et moi, reprendre notre figure et la route de notre voyage. Mais il est raisonnable de te découvrir auparavant que nous sommes des animaux natifs et originaires du Soleil dans la partie éclairée, car il y a une différence bien remarquable entre les Peuples que produit la Région lumineuse et les Peuples du Pays opaque. C'est nous qu'au Monde de la Terre vous appelez des *Esprits*, et votre présomp-

tueuse stupidité nous a donné ce nom, à cause que, n'imaginant point d'animaux plus parfaits que l'homme, et voyant faire à de certaines créatures des choses au-dessus du pouvoir humain, vous avez cru ces animaux-là des Esprits. Vous vous trompez toutefois; nous sommes des animaux comme vous; car, encore que, quand il nous plaît, nous donnions à notre matière, comme tu viens de voir, la figure et la forme essentielle des choses auxquelles nous voulons nous métamorphoser, cela ne conclut pas que nous soyons des Esprits. Mais, écoute, et je te découvrirai comment toutes ces métamorphoses, qui te semblent autant de miracles, ne sont rien que de purs effets naturels. Il faut que tu saches qu'étant nés habitans de la partie claire de ce grand Monde, où le principe de la matière est d'être en action, nous devons avoir l'imagination beaucoup plus active que ceux des régions opaques, et la substance du corps aussi beaucoup plus déliée. Or, cela supposé, il est infaillible que notre imagination ne rencontrant aucun obstacle dans la matière qui nous compose, elle l'arrange comme elle veut, et, devenue maîtresse de toute notre masse, elle la fait passer, en remuant toutes ses particules, dans l'ordre nécessaire à constituer en grand cette chose qu'elle avoit formée en petit. Ainsi, chacun de nous s'étant imaginé l'endroit et la partie de ce précieux arbre auquel il se vouloit changer, et ayant, par cet effort d'imagination, excité notre matière aux mouvemens nécessaires à les produire, nous nous y sommes métamorphosés. Ainsi, mon Aigle, ayant les yeux crevés, n'a eu, pour se les rétablir, qu'à s'imaginer un Aigle clairvoyant, car toutes nos transformations arrivent par le mouvement. C'est pourquoi, quand de feuilles, de fleurs et de fruits que nous étions, nous avons été transmués en hommes, tu nous as vus danser encore quelque temps après, parce que nous n'étions pas encore remis du branle qu'il avoit fallu donner à notre matière pour nous faire hommes : à l'exemple des cloches, qui, quoiqu'elles

soient arrêtées, bruissent encore quelque temps après et suivent sourdement le même son que le batail[1] causoit en les frappant. Aussi, est-ce pourquoi tu nous as vus danser, avant de faire ce grand homme, parce qu'il a fallu, pour le produire, nous donner tous les mouvemens généraux et particuliers qui sont nécessaires à le constituer, afin que cette agitation, serrant nos corps peu à peu et les absorbant en un chacun de nous par son mouvement, créât en chaque partie le mouvement spécifique qu'elle doit avoir. Vous autres hommes, ne pouvez pas les mêmes choses, à cause de la pesanteur de votre masse et de la froideur de votre imagination. »

Il continua sa preuve, et l'appuya d'exemples si familiers et si palpables, qu'enfin je me désabusai d'un grand nombre d'opinions mal prouvées, dont nos Docteurs aheurtés préviennent l'entendement des foibles. Alors, je commençai de comprendre qu'en effet l'imagination de ces Peuples solaires, laquelle à cause du climat doit être plus chaude, leurs corps, pour la même raison, plus légers, et leurs individus plus mobiles (n'y ayant point, en ce Monde-là, comme au nôtre, d'activité du centre, qui puisse détourner la matière du mouvement que cette imagination lui imprime), je conçus, dis-je, que cette imagination pouvoit produire sans miracle tous les miracles qu'elle venoit de faire. Mille exemples d'événemens quasi pareils, dont les Peuples de notre globe font foi, achevèrent de me persuader. Cippus, Roi d'Italie, qui, pour avoir assisté à un combat de taureaux, et avoir eu toute la nuit son imagination occupée à des cornes, trouva son front cornu le lendemain; Gallus Vitius, qui banda son âme et l'excita si vigoureusement à concevoir l'essence de la folie, qu'ayant donné à sa matière, par un effort d'imagination, les mêmes mouvemens que cette matière doit avoir

[1] Ce mot, maintenant hors d'usage, est remplacé par *battant*, qui ne le vaut pas.

pour constituer la folie, devint fou. Le roi Codru, poumonique, qui, fichant ses yeux et sa pensée sur la fraîcheur d'un jeune visage, et cette florissante allégresse, qui regorgeoit jusqu'à lui de l'adolescence du garçon, prenant dans son corps le mouvement par lequel il se figuroit la santé d'un jeune homme, se remit en convalescence. Enfin, plusieurs femmes grosses qui ont fait monstres leurs enfans déjà formés dans la matrice, parce que leur imagination, qui n'étoit pas assez forte pour se donner à elles-mêmes la figure des monstres qu'elles concevoient, l'étoit assez pour arranger la matière du fœtus, beaucoup plus chaude et plus mobile que la leur, dans l'ordre essentiel à la production de ces monstres. Je me persuadai même que, si, quand ce fameux hypocondre de l'antiquité s'imaginoit être cruche, sa matière trop compacte et trop pesante avoit pu suivre l'émotion de sa fantaisie, elle auroit formé de tout son corps une cruche parfaite; et il auroit paru à tout le monde véritablement cruche, comme il se le paroissoit à lui seul. Tant d'autres exemples, dont je me satisfis, me convainquirent en telle sorte, que je ne doutai plus d'aucune des merveilles que l'Homme-Esprit m'avoit racontées. Il me demanda si je ne souhaitois plus rien de lui; je le remerciai de tout mon cœur. Et ensuite il eut encore la bonté de me conseiller que, puisque j'étois habitant de la Terre, je suivisse le Rossignol aux régions opaques du Soleil, parce qu'elles étoient plus conformes aux plaisirs qu'apprête la nature humaine. A peine eut-il achevé ce discours, qu'ayant ouvert la bouche fort grande, je vis sortir du fond de son gosier le Roi de ces petits animaux en forme de rossignol. Le grand Homme tomba aussitôt, et en même temps tous ses membres par morceaux s'envolèrent sous la figure d'Aigles. Ce Rossignol, créateur de soi-même, se percha sur la tête du plus beau d'entre eux, d'où il entonna un air admirable avec lequel je pense qu'il me disoit adieu. Le véritable Rossignol prit aussi sa volée, mais non pas de

leur côté, ni ne monta pas si haut. Aussi, je ne le perdis point de vue; nous marchions à peu près de même force; car, comme je n'avois pas dessein d'aborder plutôt une terre que l'autre, je fus bien aise de l'accompagner, outre que les régions opaques des Oiseaux étant plus conformes à mon tempérament, j'espérois y rencontrer aussi des aventures plus correspondantes à mon humeur. Je voyageai, sur cette espérance, pour le moins trois semaines, avec toute sorte de contentement, si je n'eusse eu que mes oreilles à satisfaire; car le Rossignol ne me laissoit point manquer de musique; quand il étoit las, il venoit se reposer sur mon épaule; et, quand je m'arrêtois, il m'attendoit. A la fin, j'arrivai dans une contrée du Royaume de ce petit chantre, qui alors ne se soucia plus de m'accompagner. L'ayant perdu de vue, je le cherchai, je l'appelai, mais enfin je restai si las d'avoir couru après lui vainement, que je résolus de me reposer. Pour cet effet, je m'étendis sur un gazon d'herbe molle qui tapissoit les racines d'un superbe rocher. Ce rocher étoit couvert de plusieurs jeunes arbres verts et touffus dont l'ombre charma mes sens fatigués le plus agréablement du monde et m'obligea de les abandonner au sommeil pour réparer avec sûreté mes forces dans un lieu si tranquille et si frais [1].

HISTOIRE DES OISEAUX [2]

Je commençois de m'endormir à l'ombre, lorsque j'aperçus en l'air un Oiseau merveilleux qui planoit sur ma tête; il se soutenoit d'un mouvement si léger et si im-

[1] Dans l'édition de 1761, qui est conforme à l'édition originale, la dernière phrase du paragraphe est différente: « Ce rocher étoit couvert de plusieurs arbres, dont la gaillarde et verte fraîcheur exprimoit la jeunesse; mais, comme déjà tout amolli par les charmes du lieu, je commençois de m'endormir à l'ombre. »

[2] Cette *Histoire des Oiseaux* n'a rien de commun avec le *Roman*

perceptible, que je doutai plusieurs fois si ce n'étoit point encore un petit univers balancé par son propre centre. Il descendit pourtant peu à peu, et arriva enfin si proche de moi, que mes yeux soulagés furent tout pleins de son image. Sa queue paroissoit verte, son estomac d'azur émaillé, ses ailes incarnates, et sa tête de pourpre faisoit briller, en s'agitant, une couronne d'or dont les rayons jaillissoient de ses yeux.

Il fut longtemps à voler dans la nue, et je me tenois tellement à tout ce qu'il devenoit, que mon âme s'étant repliée et comme raccourcie à la seule opération de voir, elle n'atteignit presque pas jusqu'à celle d'ouïr, pour me faire entendre que l'Oiseau parloit en chantant.

Ainsi, peu à peu débandé de mon extase, je remarquai distinctement les syllabes, les mots et le discours qu'il articula.

Voici donc, au mieux qu'il me souvient, les termes dont il arrangea le tissu de sa chanson :

« Vous êtes étranger, siffla l'Oiseau fort agréablement, et naquîtes dans un Monde d'où je suis originaire. Or, cette propension secrète, dont nous sommes émus pour nos compatriotes, est l'instinct qui me pousse à vouloir que vous sachiez ma vie.

« Je vois votre esprit tendu à comprendre comment il est possible que je m'explique à vous d'un discours suivi, vu que, encore que les Oiseaux contrefassent votre parole, ils ne la conçoivent pas ; mais aussi, quand vous contrefaites l'aboi d'un chien ou le chant d'un rossignol, vous ne concevez pas non plus ce que le chien ou le rossignol ont voulu dire. Tirez donc conséquence de là que ni les

des Oiseaux, qui parut la même année que l'*Histoire comique des États et Empires du Soleil*, et dont l'auteur est le sieur Boucher (*Paris*, 1662, in-8). Cyrano a l'air de se plaire singulièrement dans ce monde des Oiseaux qu'il aimait et dont il s'imaginait comprendre le langage. Voyez la notice biographique.

Oiseaux ni les Hommes ne sont pas pour cela moins raisonnables.

« Cependant, de même qu'entre vous autres, il s'en est trouvé de si éclairés, qu'ils ont entendu et parlé notre langue, comme Apollonius Tianeus[1], Anaximander[2], Ésope[3], et plusieurs autres dont je vous tais les noms, pource qu'ils ne sont jamais venus à votre connoissance; de même, parmi nous, il s'en trouve qui entendent et parlent la vôtre. Quelques-uns, à la vérité, ne savent que celle d'une nation. Mais, tout ainsi qu'il se rencontre des Oiseaux qui ne disent mot, quelques-uns qui gazouillent, d'autres qui parlent, il s'en rencontre encore de plus parfaits qui savent user de toutes sortes d'idiomes ; quant à moi, j'ai l'honneur d'être de ce petit nombre.

« Au reste, vous saurez qu'en quelque Monde que ce soit, Nature a imprimé aux Oiseaux une secrète envie de voler jusqu'ici, et peut-être que cette émotion de notre volonté est ce qui nous a fait croître des ailes, comme les femmes grosses produisent sur leurs enfans la figure des choses qu'elles ont désirées ; ou plutôt comme ceux qui, passionnant de savoir nager, ont été vus tout endormis se plonger au courant des fleuves et franchir, avec plus d'adresse qu'un expérimenté nageur, des hasards qu'étant éveillés ils n'eussent osé seulement regarder ; ou comme ce fils du Roi Crésus[4], à qui un véhément désir de parler pour garantir son père enseigna tout d'un coup une langue ; ou, bref, comme cet ancien, qui, pressé de son

[1] Apollonius de Tyanes, philosophe pythagoricien, qui passait pour magicien et qui mourut à la fin du premier siècle de l'ère moderne.

[2] Anaximandre, philosophe ionien, disciple et successeur de Thalès, vivait au sixième siècle avant J. C.

[3] C'est le philosophe fabuliste contemporain d'Anaximandre.

[4] Crœsus, dernier roi de Lydie (sixième siècle avant J. C.), à la prise de Sardes, que Cyrus assiégeait, eût été tué par un soldat persan qui ne le connaissait pas, si son fils, qui était muet jus-

ennemi et surpris sans armes, sentit croître sur son front des cornes de taureau, par le désir qu'une fureur semblable à celle de cet animal lui en inspira.

« Quand donc les Oiseaux sont arrivés au Soleil, ils vont joindre la république de leur espèce. Je vois bien que vous êtes gros [1] d'apprendre qui je suis. C'est moi que parmi vous on appelle Phénix. Dans chaque Monde il n'y en a qu'un à la fois, lequel y habite durant l'espace de cent ans; car, au bout d'un siècle, quand sur quelque montagne d'Arabie il s'est déchargé d'un gros œuf au milieu des charbons de son bûcher, dont il a trié la matière de rameaux d'aloès, de cannelle et d'encens, il prend son essor et dresse sa volée au Soleil, comme la patrie où son cœur a longtemps aspiré. Il a bien fait auparavant tous ses efforts pour ce voyage; mais la pesanteur de son œuf, dont les coques sont si épaisses, qu'il faut un siècle à le couver, retardoit toujours l'entreprise.

« Je me doute bien que vous aurez de la peine à concevoir cette miraculeuse production; c'est pourquoi je veux vous l'expliquer. Le Phénix est hermaphrodite; mais, entre les hermaphrodites, c'est encore un autre Phénix tout extraordinaire, car... »

Il resta un demi-quart d'heure sans parler, et puis il ajouta : « Je vois bien que vous soupçonnez de fausseté ce que je vous viens d'apprendre; mais, si je ne dis vrai, je veux jamais n'aborder votre globe, qu'un Aigle ne fonde sur moi. »

Il demeura encore quelque temps à se balancer dans le Ciel, et puis il s'envola.

L'admiration qu'il m'avoit causée par son récit me donna la curiosité de le suivre, et, parce qu'il fendoit le vague des cieux d'un essor non précipité, je le conduisis de la vue et du marcher assez facilement.

qu'alors, ne se fût écrié par un effort merveilleux de la nature : « Arrête, soldat, épargne mon père! »

[1] Impatient, avide.

Environ au bout de cinquante lieues, je me trouvai dans un pays si plein d'Oiseaux, que leur nombre égaloit presque celui des feuilles qui les couvroient. Ce qui me surprit davantage fut que ces Oiseaux, au lieu de s'effaroucher à ma rencontre, voltigeoient alentour de moi; l'un siffloit à mes oreilles, l'autre faisoit la roue sur ma tête ; bref, après que leurs petites gambades eurent occupé mon attention fort longtemps, tout à coup je sentis mes bras chargés de plus d'un million de toutes sortes d'espèces, qui pesoient dessus si lourdement, que je ne les pouvois remuer.

Ils me tinrent en cet état jusqu'à ce que je vis arriver quatre grandes Aigles, dont les unes, m'ayant de leurs serres accolé par les jambes, les deux autres par les bras, m'enlevèrent fort haut.

Je remarquai parmi la foule une Pie, qui, tantôt deçà, tantôt delà, voloit et revoloit avec beaucoup d'empressement, et j'entendis qu'elle me cria que je ne me défendisse point, à cause que ses compagnons tenoient déjà conseil de me crever les yeux. Cet avertissement empêcha toute la résistance que j'aurois pu faire ; de sorte que ces Aigles m'emportèrent à plus de mille lieues de là dans un grand bois, qui étoit (à ce que dit ma Pie) la ville où leur Roi faisoit sa résidence.

La première chose qu'ils firent fut de me jeter en prison dans le tronc creusé d'un grand chêne, et quantité des plus robustes se perchèrent sur les branches, où ils exercèrent les fonctions d'une compagnie de soldats sous les armes.

Environ au bout de vingt-quatre heures, il en entra d'autres en garde qui relevèrent ceux-ci. Pendant qu i j'attendois avec beaucoup de mélancolie ce qu'il plairoit à la Fortune d'ordonner de mes désastres, ma charitable Pie m'apprenoit tout ce qui se passoit.

Entre autres choses, il me souvient qu'elle m'avertit que la populace des Oiseaux avoit fort crié de ce qu'on me gardoit si longtemps sans me dévorer ; qu'ils avoient

remontré que j'amaigrirois tellement, qu'on ne trouveroit plus sur moi que des os à ronger.

La rumeur pensa s'échauffer en sédition, car, ma Pie s'étant émancipée de représenter que c'étoit un procédé barbare de faire ainsi mourir sans connoissance de cause un animal qui approchoit en quelque sorte de leur raisonnement, ils la pensèrent mettre en pièces, alléguant que cela seroit bien ridicule de croire qu'un animal tout nu, que la Nature même en mettant au jour ne s'étoit pas souciée de fournir des choses nécessaires à le conserver, fût comme eux capable de raison. « Encore, ajoutoient-ils, si c'étoit un animal qui approchât un peu davantage de notre figure, mais justement le plus dissemblable et le le plus affreux ; enfin une bête chauve, un oiseau plumé, une chimère amassée de toutes sortes de natures et qui fait peur à toutes : l'Homme, dis-je, si sot et si vain, qu'il se persuade que nous n'avons été faits que pour lui ; l'Homme, qui, avec son âme si clairvoyante, ne sauroit distinguer le sucre d'avec l'arsenic, et qui avalera de la ciguë que son beau jugement lui auroit fait prendre pour du persil ; l'Homme, qui soutient qu'on ne raisonne que par le rapport des sens, et qui cependant a les sens les plus foibles, les plus tardifs et les plus faux d'entre toutes les créatures ; l'Homme enfin que la Nature, pour faire de tout, a créé comme les monstres, mais en qui pourtant elle a infus l'ambition de commander à tous les animaux et de les exterminer. »

Voilà ce que disoient les plus sages : pour la commune [1], elle crioit que cela étoit horrible de croire qu'une bête qui n'avoit pas le visage fait comme eux eût de la raison. « Eh quoi, murmuroient-ils l'un à l'autre, il n'a ni bec, ni plumes, ni griffes, et son âme seroit spirituelle! O Dieux! quelle impertinence ! »

La compassion qu'eurent de moi les plus généreux

[1] C'est un vieux mot qui se disait de la masse du peuple réuni.

n'empêcha point qu'on n'instruisît mon procès criminel : on en dressa toutes les écritures dessus l'écorce d'un cyprès; et puis, au bout de quelques jours, je fus porté au tribunal des Oiseaux. Il n'y avoit, pour avocats, pour conseillers et pour juges, à la séance, que des Pies, des Geais et des Étourneaux; encore, n'avoit-on choisi que ceux qui entendoient ma langue.

Au lieu de m'interroger sur la sellette, on me mit à califourchon sur un chicot de bois pourri, d'où celui qui présidoit à l'auditoire, après avoir claqué du bec deux ou trois coups, et secoué majestueusement ses plumes, me demanda d'où j'étois, de quelle nation et de quelle espèce. Ma charitable Pie m'avoit donné auparavant quelques instructions qui me furent très-salutaires, et, entre autres, que je me gardasse bien d'avouer que je fusse Homme. Je répondis donc que j'étois de ce petit Monde qu'on appeloit la Terre, dont le Phénix et quelques autres que je voyois dans l'assemblée pouvoient leur avoir parlé ; que le climat qui m'avoit vu naître étoit assis sous la zône tempérée du pôle arctique, dans une extrémité de l'Europe, qu'on nommoit la France ; et, quant à ce qui concernoit mon espèce, que je n'étois point Homme comme ils se le figuroient, mais Singe; que des hommes m'avoient enlevé au berceau fort jeune et nourri parmi eux ; que leur mauvaise éducation m'avoit ainsi rendu la peau délicate ; qu'ils m'avoient fait oublier ma langue naturelle et instruit à la leur; que, pour complaire à ces animaux farouches, je m'étois accoutumé à ne marcher que sur deux pieds ; et qu'enfin, comme on tombe plus facilement qu'on ne monte d'espèce, l'opinion, la coutume et la nourriture de ces bêtes immondes avoient tant de pouvoir sur moi, qu'à peine mes parens, qui sont Singes d'honneur, me pourroient eux-mêmes reconnoître. J'ajoutai, pour ma justification, qu'ils me fissent visiter par des experts, et qu'en cas que je fusse trouvé Homme, je me soumettois à être anéanti comme un monstre.

« Messieurs, s'écria une Hirondelle de l'assemblée, dès que j'eus cessé de parler, je le tiens convaincu ; vous n'avez pas oublié qu'il vient de dire que le Pays qui l'avoit vu naître étoit la France ; mais vous savez qu'en France les Singes n'engendrent point : après cela, jugez s'il est ce qu'il se vante d'être ? »

Je répondis à mon accusatrice que j'avois été enlevé si jeune du sein de mes parens et transporté en France, qu'à bon droit je pouvois appeler mon pays natal celui duquel je me souvenois le plus loin.

Cette raison, quoique spécieuse, n'étoit pas suffisante ; mais la plupart, ravis d'entendre que je n'étois pas Homme, furent bien aises de le croire; car ceux qui n'en avoient jamais vu ne pouvoient se persuader qu'un Homme ne fût bien plus horrible que je ne leur paroissois, et les plus sensés ajoutoient que l'Homme étoit quelque chose de si abominable, qu'il étoit utile qu'on crût que ce n'étoit qu'un être imaginaire.

De ravissement, tout l'auditoire en battit des ailes, et sur l'heure on me mit, pour m'examiner, au pouvoir des syndics, à la charge de me représenter le lendemain, et d'en faire, à l'ouverture des Chambres, le rapport à la Compagnie. Ils s'en chargèrent donc, et me portèrent dans un bocage reculé. Là, pendant qu'ils me tinrent, ils ne s'occupèrent qu'à gesticuler autour de moi cent sortes de culbutes, à faire la procession, des coques de noix sur la tête. Tantôt ils battoient des pieds l'un contre l'autre, tantôt ils creusoient de petites fosses pour les remplir, et puis j'étois tout étonné que je ne voyois personne.

Le jour et la nuit se passèrent à ces bagatelles, jusqu'au lendemain que, l'heure prescrite étant venue, on me reporta derechef comparoître devant mes juges, où mes syndics, interpellés de dire vérité, répondirent que, pour la décharge de leur conscience, ils se sentoient tenus d'avertir la Cour qu'assurément je n'étois pas Singe comme je me vantois : « Car, disoient-ils, nous avons eu

beau sauter, marcher, pirouetter et inventer en sa présence cent tours de passe-passe, par lesquels nous prétendions l'émouvoir à faire de même, selon la coutume des Singes. Or, quoiqu'il eût été nourri parmi les Hommes, comme le Singe est toujours Singe, nous soutenons qu'il n'eût pas été en sa puissance de s'abstenir de contrefaire nos singeries. Voilà, Messieurs, notre rapport. »

Les juges alors s'approchèrent pour venir aux opinions ; mais on s'aperçut que le Ciel se couvroit et paroissoit chargé. Cela fit lever l'assemblée.

Je m'imaginois que l'apparence du mauvais temps les y avoit conviés, quand l'Avocat Général me vint dire, par ordre de la Cour, qu'on ne me jugeroit point ce jour-là; que jamais on ne vidoit un procès criminel, lorsque le Ciel n'étoit pas serein, parce qu'ils craignoient que la mauvaise température de l'air n'altérât quelque chose à la bonne constitution de l'esprit des juges ; que le chagrin, dont l'humeur des Oiseaux se charge durant la pluie, ne dégorgeât sur la cause, ou qu'enfin la Cour ne se vengeât de sa tristesse sur l'accusé; c'est pourquoi mon jugement fut remis à un plus beau temps. On me ramena donc en prison, et je me souviens que, pendant le chemin, ma charitable Pie ne m'abandonna guère, et elle vola toujours à mes côtés, et je crois qu'elle ne m'eût point quitté, si ses compagnons ne se fussent approchés de nous.

Enfin j'arrivai au lieu de ma prison, où, pendant ma captivité, je ne fus nourri que du pain du Roi : c'étoit ainsi qu'ils appeloient une cinquantaine de vers et autant de guillots qu'ils m'apportoient à manger de sept heures en sept heures.

Je pensois recomparoître dès le lendemain, et tout le monde le croyoit ainsi ; mais un de mes Gardes me conta, au bout de cinq ou six jours, que tout ce temps-là avoit été employé à rendre justice à une communauté de Chardonnerets, qui l'avoit implorée contre un de leurs compagnons. Je demandai, à ce Garde, de quel crime ce mal-

heureux étoit accusé : « Du crime, répliqua le Garde, le plus énorme dont un Oiseau puisse être noirci. On l'accuse... le pourrez-vous bien croire ? On l'accuse... mais, bons Dieux! d'y penser seulement les plumes m'en dressent à la tête... Enfin, on l'accuse de n'avoir pas encore, depuis six ans, mérité d'avoir un ami ; c'est pourquoi il a été condamné à être Roi, et Roi d'un peuple différent de son espèce.

« Si ses sujets eussent été de sa nature, il auroit pu tremper, au moins des yeux et du désir, dans leurs voluptés; mais, comme les plaisirs d'une espèce n'ont point du tout de relation avec les plaisirs d'une autre espèce, il supportera toutes les fatigues et boira toutes les amertumes de la Royauté, sans pouvoir en goûter aucune des douceurs.

« On l'a fait partir ce matin, environné de beaucoup de médecins, pour veiller à ce qu'il ne s'empoisonne dans le voyage. » Quoique mon Garde fût grand causeur de sa nature, il ne m'osa pas entretenir seul plus longtemps, de peur d'être soupçonné d'intelligence.

Environ sur la fin de la semaine, je fus encore ramené devant mes juges.

On me nicha sur le fourchon d'un petit arbre sans feuilles. Les Oiseaux de longue robe, tant Avocats, Conseillers que Présidens, se juchèrent tous par étage, chacun selon sa dignité, au coupeau d'un grand cèdre. Pour les autres qui n'assistoient à l'assemblée que par curiosité, ils se placèrent pêle-mêle tant que les siéges furent remplis, c'est-à-dire tant que les branches du cèdre furent couvertes de pattes.

Cette Pie, que j'avois toujours remarquée pleine de compassion pour moi, se vint percher sur mon arbre, où, feignant de se divertir à becqueter la mousse : « En vérité, me dit-elle, vous ne sauriez croire combien votre malheur m'est sensible ; car, encore que je n'ignore pas qu'un Homme parmi les vivans est une peste dont on de-

vroit purger tout État bien policé; quand je me souviens toutefois d'avoir été dès le berceau élevée parmi eux; d'avoir appris leur langue si parfaitement, que j'en ai presque oublié la mienne, et d'avoir mangé de leur main des fromages mous si excellens, que je ne saurois y songer sans que l'eau m'en vienne aux yeux et à la bouche; je sens pour vous des tendresses qui m'empêchent d'incliner au plus juste parti. »

Elle achevoit ceci, quand nous fûmes interrompus par l'arrivée d'un Aigle qui se vint asseoir entre les rameaux d'un arbre assez proche du mien. Je voulus me lever, pour me mettre à genoux devant lui, croyant que ce fût le Roi, si ma Pie, de sa patte, ne m'eût contenu en mon assiette. « Pensiez-vous donc, me dit-elle, que ce grand Aigle fût notre souverain? C'est une imagination de vous autres Hommes, qui, à cause que vous laissez commander aux plus grands, aux plus forts et aux plus cruels de vos compagnons, avez sottement cru, jugeant de toutes choses par vous, que l'Aigle nous devoit commander.

« Mais notre politique est bien autre; car nous ne choisissons pour nos Rois, que les plus foibles, les plus doux et les plus pacifiques; encore, les changeons-nous tous les six mois, et nous les prenons foibles, afin que le moindre à qui ils auroient fait quelque tort se pût venger d'eux. Nous les choisissons doux, afin qu'ils ne haïssent ni ne se fassent haïr de personne, et nous voulons qu'ils soient d'une humeur pacifique, pour éviter la guerre, le canal de toutes les injustices.

« Chaque semaine, notre Roi tient les États, où tout le monde est reçu à se plaindre de lui. S'il se rencontre seulement trois Oiseaux mal satisfaits de son gouvernement, il est dépossédé, et l'on procède à une nouvelle élection.

« Pendant la journée que durent les États, notre Roi est monté au sommet d'un grand if sur le bord d'un étang, les pieds et les ailes liés. Tous les Oiseaux, l'un après l'autre, passent par-devant lui; et, si quelqu'un d'eux le sait

coupable du dernier supplice, il le peut jeter à l'eau. Mais il faut que sur-le-champ il justifie la raison qu'il en a eue, autrement il est condamné à la mort triste. »

Je ne pus m'empêcher de l'interrompre pour lui demander ce qu'elle entendoit par la *mort triste,* et voici ce qu'elle me répliqua:

« Quand le crime d'un coupable est jugé si énorme, que la mort est trop peu de chose pour l'expier, on tâche d'en choisir une qui contienne la douleur de plusieurs; et l'on y procède de cette façon :

« Ceux d'entre nous qui ont la voix la plus mélancolique et la plus funèbre sont délégués vers le coupable, qu'on porte sur un funeste cyprès. Là, ces tristes musiciens s'amassent tout autour, et lui remplissent l'âme, par l'oreille, de chansons si lugubres et si tragiques, que, l'amertume de son chagrin désordonnant l'économie de ses organes et lui pressant le cœur, il se consume à vue d'œil et meurt suffoqué de tristesse.

« Toutefois un tel spectacle n'arrive guère; car, comme nos Rois sont fort doux, ils n'obligent jamais personne à vouloir, pour se venger, encourir une mort si cruelle.

« Celui qui règne à présent est une Colombe dont l'humeur est si pacifique, que, l'autre jour qu'il falloit accorder deux Moineaux, on eût toutes les peines du monde à lui faire comprendre ce que c'étoit qu'inimitié. »

Ma Pie ne put continuer un si long discours, sans que quelques-uns des assistans y prissent garde; et, parce qu'on la soupçonnoit déjà de quelque intelligence, les principaux de l'assemblée lui firent mettre la main sur le collet par un Aigle de la Garde, qui se saisit de sa personne. Le Roi Colombe arriva sur ces entrefaites; chacun se tut, et la première chose qui rompit le silence fut la plainte que le grand Censeur des Oiseaux dressa contre la Pie. Le Roi, pleinement informé du scandale dont elle étoit cause, lui demanda son nom et comment elle me connoissoit. « Sire, répondit-elle fort étonnée, je me nomme Margot ;

il y a ici force Oiseaux de qualité qui répondront de moi. J'appris un jour, au Monde de la Terre d'où je suis native, par Guillery l'Enrhumé, que voilà (qui, m'ayant entendu crier en cage, me vint visiter à la fenêtre où j'étois pendue), que mon père étoit Porte-queue et ma mère Croque-noix. Je ne l'aurois pas su sans lui ; car j'avois été enlevée de dessous l'aile de mes parens, au berceau, fort jeune. Ma mère, quelque temps après, en mourut de déplaisir, et mon père, désormais hors d'âge de faire d'autres enfans, désespéré de se voir sans héritiers, s'en alla à la guerre des Geais, où il fut tué d'un coup de bec dans la cervelle. Ceux qui me ravirent furent certains animaux sauvages qu'on appelle *porchers*, qui me portèrent vendre à un château, où je vis cet Homme à qui vous faites maintenant le procès. Je ne sais s'il conçut quelque bonne volonté pour moi, mais il se donnoit la peine d'avertir les serviteurs de me hacher de la mangeaille. Il avoit quelquefois la bonté de me l'apprêter lui-même. Si en hiver j'étois morfondue, il me portoit auprès du feu, calfeutroit ma cage ou commandoit au Jardinier de me réchauffer dans sa chemise. Les domestiques n'osoient m'agacer en sa présence, et je me souviens qu'un jour il me sauva de la gueule du chat, qui me tenoit entre ses griffes, où le petit laquais de ma Dame m'avoit exposée. Mais il ne sera pas mal à propos de vous apprendre la cause de cette barbarie. Pour complaire à Verdelet (c'est le nom du petit laquais), je répétois un jour les sottises qu'il m'avoit enseignées. Or, il arriva, par malheur, quoique je récitasse toujours mes quolibets de suite, que je vins à dire en son ordre, justement comme il entroit pour faire un faux message : *Taisez-vous, fils de putain, vous avez menti !* Cet Homme accusé, que voilà, qui, connoissant le naturel menteur du fripon, s'imagina que je pourrois bien avoir parlé par prophétie, envoya sur les lieux s'enquérir si Verdelet y avoit été : Verdelet fut convaincu de fourbe, Verdelet fut fouetté, et Verdelet, pour

se venger, m'eût fait manger au matou, sans lui. » Le Roi, d'un baissement de tête, témoigna qu'il étoit content de la pitié qu'elle avoit eue de mon désastre ; il lui défendit toutefois de me plus parler en secret. Ensuite il demanda à l'Avocat de ma partie si son plaidoyer étoit prêt. Il fit signe, de la patte, qu'il alloit parler, et voici, ce me semble, les mêmes points dont il insista contre moi :

PLAIDOYER FAIT AU PARLEMENT DES OISEAUX, LES CHAMBRES ASSEMBLÉES, CONTRE UN ANIMAL ACCUSÉ D'ÊTRE HOMME.

« Messieurs, la partie de ce criminel est Guillemette la Charnue, Perdrix de son extraction, nouvellement arrivée du Monde de la Terre, la gorge encore ouverte d'une balle de plomb que lui ont tirée les Hommes, demanderesse à l'encontre du Genre humain, et par conséquent à l'encontre d'un animal que je prétends être un membre de ce grand corps. Il ne nous seroit pas malaisé d'empêcher par sa mort les violences qu'il peut faire; toutefois, comme le salut ou la perte de tout ce qui vit importe à la République des vivans, il me semble que nous méritions d'être nés Hommes, c'est-à-dire dégradés de la raison et de l'immortalité que nous avons par-dessus eux, si nous leur avions ressemblé par quelqu'une de leurs injustices.

« Examinons donc, Messieurs, les difficultés de ce procès, avec toute la contention de laquelle nos divins esprits sont capables.

« Le nœud de l'affaire consiste à savoir si cet animal est Homme; et puis, en cas que nous avérions qu'il le soit, si pour cela il mérite la mort.

« Pour moi, je ne fais point de difficulté qu'il ne le soit; premièrement, par un sentiment d'horreur dont nous nous sommes tous sentis saisis à sa vue sans en pouvoir dire la cause ; secondement, en ce qu'il rit comme

un fou ; troisièmement, en ce qu'il pleure comme un sot ; quatrièmement, en ce qu'il se mouche comme un vilain ; cinquièmement, en ce qu'il est plumé comme un galeux ; sixièmement, en ce qu'il porte la queue devant; septièmement, en ce qu'il a toujours une quantité de petits grès carrés dans la bouche[1], qu'il n'a pas l'esprit de cracher ni d'avaler, huitièmement, et pour conclusion, en ce qu'il lève en haut tous les matins ses yeux, son nez et son large bec, colle ses mains ouvertes, la pointe au Ciel, plat contre plat, et n'en fait qu'une attachée comme s'il s'ennuyoit d'en avoir deux libres; se casse les jambes par la moitié, en sorte qu'il tombe sur ses gigots[2]; puis, avec des paroles magiques qu'il bourdonne, j'ai pris garde que ses jambes rompues se rattachent, et qu'il se relève après aussi gai qu'auparavant. Or, vous savez, Messieurs, que de tous les animaux il n'y a que l'Homme seul dont l'âme soit assez noire pour s'adonner à la magie, et, par conséquent, celui-ci est Homme. Il faut maintenant examiner si, pour être Homme, il mérite la mort.

« Je pense, Messieurs, qu'on n'a jamais révoqué en doute que toutes les créatures sont produites par notre commune mère, pour vivre en société. Or, si je prouve que l'Homme semble n'être né que pour la rompre, ne prouverai-je pas qu'allant contre la fin de sa création, il mérite que la Nature se repente de son ouvrage?

« La première et la plus fondamentale Loi pour la manutention d'une République, c'est l'égalité ; mais l'Homme ne la sauroit endurer éternellement : il se rue sur nous, pour nous manger; il se fait accroire que nous n'avons été faits que pour lui; il prend, pour argument de sa supériorité prétendue, la barbarie avec laquelle il nous massacre et le peu de résistance qu'il trouve à forcer notre foiblesse, et ne veut pas cependant avouer pour ses maî-

[1] Ce sont les dents.

[2] C'est la prière à Dieu, qu'on fait le matin, à genoux, les mains jointes et les yeux levés au ciel.

tres, les Aigles, les Condurs[1] et les Grisons, par qui les plus robustes d'entre eux sont surmontés.

« Mais pourquoi cette grandeur et disposition de membres marqueroit-elle diversité d'espèce, puisque entre eux-mêmes il se rencontre des nains et des géants?

« Encore, est-ce un droit imaginaire que cet empire dont ils se flattent ; ils sont, au contraire, si enclins à la servitude, que, de peur de manquer à servir, ils se vendent les uns aux autres leur liberté. C'est ainsi que les jeunes sont esclaves des vieux, les pauvres des riches, les Paysans des Gentilshommes, les Princes des Monarques, et les Monarques mêmes des Lois qu'ils ont établies. Mais, avec tout cela, ces pauvres serfs ont si peur de manquer de Maîtres, que, comme s'ils appréhendoient que la liberté ne leur vînt de quelque endroit non attendu, ils se forgent des Dieux de toutes parts, dans l'eau, dans l'air, dans le feu, sous la terre ; ils en feront plutôt de bois, qu'ils n'en aient, et je crois même qu'ils se chatouillent des fausses espérances de l'immortalité, moins par l'horreur dont le non-être les effraye, que par la crainte qu'ils ont de n'avoir pas qui leur commande après la mort. Voilà le bel effet de cette fantastique Monarchie et de cet empire si naturel de l'Homme sur les animaux et sur nous-mêmes, car son insolence a été jusque-là. Cependant, en conséquence de cette Principauté ridicule, il s'attribue tout joliment sur nous le droit de vie et de mort ; il nous dresse des embuscades, il nous enchaîne, il nous jette en prison, il nous égorge, il nous mange, et, de la puissance de tuer ceux qui sont demeurés libres, il fait un prix à la noblesse. Il pense que le Soleil s'est allumé pour l'éclairer à nous faire la guerre ; que Nature nous a permis d'étendre nos promenades dans le

[1] Ou condors. On a retrouvé des œufs du *cuntur*, ou *condur*, cet oiseau gigantesque qui n'existe plus depuis plusieurs siècles, mais dont la tradition a conservé partout le souvenir.

Ciel, afin seulement que de notre vol il puisse tirer de malheureux ou favorables auspices ; et, quand Dieu mit des entrailles dedans notre corps, qu'il n'eut intention que de faire un grand livre où l'Homme pût apprendre la science des choses futures.

« Eh bien, ne voilà pas un orgueil tout à fait insupportable? Celui qui l'a conçu pouvoit-il mériter un moindre châtiment que de naître Homme? Ce n'est pas toutefois sur quoi je vous presse de condamner celui-ci. La pauvre bête n'ayant pas comme nous l'usage de la raison, j'excuse ses erreurs quant à celles que produit son défaut d'entendement; mais, pour celles qui ne sont filles que de la volonté, j'en demande justice : par exemple, de ce qu'il nous tue, sans être attaqué par nous; de ce qu'il nous mange, pouvant repaître sa faim de nourriture plus convenable, et, ce que j'estime beaucoup plus lâche, de ce qu'il débauche le bon naturel de quelques-uns des nôtres, comme des Laniers, des Faucons et des Vautours, pour les instruire au massacre des leurs, à faire gorge chaude de leur semblable ou nous livrer entre ses mains.

« Cette seule considération est si pressante, que je demande à la Cour qu'il soit exterminé de la mort triste. »

Tout le Barreau frémit de l'horreur d'un si grand supplice; c'est pourquoi, afin d'avoir lieu de le modérer, le Roi fit signe à mon Avocat de répondre.

C'étoit un Étourneau, grand jurisconsulte, lequel, après avoir frappé trois fois de sa patte contre la branche qui le soutenoit, parla ainsi à l'assemblée :

« Il est vrai, Messieurs, qu'ému de pitié, j'avois entrepris la cause de cette malheureuse bête; mais, sur le point de la plaider, il m'est venu un remords de conscience, et comme une voix secrète qui m'a défendu d'accomplir une action si détestable. Ainsi, Messieurs, je vous déclare, et à toute la Cour, que, pour faire le salut de mon âme, je ne veux contribuer en façon quelconque à la durée d'un monstre tel que l'Homme. »

Toute la populace claqua du bec en signe de réjouissance, et pour approuver la sincérité d'un si Oiseau de bien.

Ma Pie se présenta pour plaider à sa place; mais il lui fut impossible d'avoir audience, à cause qu'ayant été nourrie parmi les Hommes, et peut-être infectée de leur morale, il étoit à craindre qu'elle n'apportât à ma cause un esprit prévenu; car la Cour des Oiseaux ne souffre point que l'Avocat, qui s'intéresse davantage pour un client que pour l'autre, soit ouï, à moins qu'il ne puisse justifier que cette inclination procède du bon droit de la partie.

Quand mes juges virent que personne ne se présentoit pour me défendre, ils étendirent leurs ailes qu'ils secouèrent, et volèrent incontinent aux opinions.

La plus grande partie, comme j'ai su depuis, insista fort que je fusse exterminé de la mort triste; mais, toutefois, quand on aperçut que le Roi penchoit à la douceur, chacun revint à son opinion. Ainsi, mes juges se modérèrent, et, au lieu de la mort triste, dont ils me firent grâce, ils trouvèrent à propos, pour faire sympathiser mon châtiment à quelqu'un de mes crimes, et m'anéantir par un supplice qui servît à me détromper en bravant ce prétendu empire de l'Homme sur les Oiseaux, que je fusse abandonné à la colère des plus foibles d'entre eux; cela veut dire qu'ils me condamnèrent à être mangé des mouches.

En même temps, l'assemblée se leva, et j'entendis murmurer qu'on ne s'étoit pas davantage étendu à particulariser les circonstances de ma tragédie, à cause de l'accident arrivé à un Oiseau de la troupe qui venoit de tomber en pâmoison comme il vouloit parler au Roi. On crut qu'elle étoit causée par l'horreur qu'il avoit eue de regarder trop fixement un Homme. C'est pourquoi on donna ordre de m'emporter.

Mon arrêt me fut prononcé auparavant, et sitôt que

l'Orfraie, qui servoit de Greffier-criminel, eut achevé de me le lire, j'aperçus à l'entour de moi le Ciel tout noir de mouches, de bourdons, d'abeilles, de guiblets, de cousins et de puces, qui bruissoient d'impatience.

J'attendois encore que mes Aigles m'enlevassent comme à l'ordinaire, mais je vis à leur place une grande Autruche noire, qui me mit honteusement à califourchon sur son dos, car cette posture est entre eux la plus ignominieuse où l'on puisse appliquer un criminel, et jamais Oiseau, pour quelque offense qu'il ait commise, n'y peut être condamné.

Les archers qui me conduisirent au supplice étoient une cinquantaine de Condurs et autant de Griffons ; devant et derrière ceux-ci, voloit fort lentement une procession de Corbeaux qui croassoient je ne sais quoi de lugubre, et il me sembloit ouïr, comme de plus loin, des Chouettes qui leur répondoient.

A partir du lieu où mon jugement m'avoit été rendu, deux Oiseaux de paradis, à qui on avoit donné charge de m'assister à la mort, se vinrent asseoir sur mes épaules.

Quoique mon âme fût alors fort troublée à cause de l'horreur du pas que j'allois franchir, je me suis pourtant souvenu de quasi tous les raisonnemens, par lesquels ils tâchèrent de me consoler.

« La mort, me dirent-ils, me mettant le bec à l'oreille, n'est pas sans doute un grand mal, puisque Nature, notre bonne mère, y assujettit tous ses enfans; et ce ne doit pas être une affaire de grande conséquence, puisqu'elle arrive à tout moment et pour si peu de chose ; car, si la vie étoit si excellente, il ne seroit pas en notre pouvoir de ne la point donner; ou, si la mort traînoit après soi des suites de l'importance que tu te fais accroire, il ne seroit pas en notre pouvoir de la donner. Il y a beaucoup d'apparence, au contraire, puisque l'animal commence par jeu, qu'il finit de même. Je parle à toi ainsi, à cause que ton âme, n'étant pas immortelle comme la

nôtre, tu peux bien juger, quand tu meurs, que tout meurt avec toi. Ne t'afflige donc point de faire plutôt ce que quelques-uns de tes compagnons feront plus tard. Leur condition est plus déplorable que la tienne ; car, si la mort est un mal, elle n'est mal qu'à ceux qui ont à mourir, et ils seront, au prix de toi, qui n'as plus qu'une heure entre ci et là, cinquante ou soixante ans en état de pouvoir mourir. Et puis, dis-moi, celui qui n'est pas né n'est pas malheureux ? Or, tu vas être comme celui qui n'est pas né ; un clin d'œil après la vie, tu seras ce que tu étois un clin d'œil devant, et, ce clin d'œil passé, tu seras mort d'aussi longtemps que celui qui mourut il y a mille siècles. Mais, en tout cas, supposez que la vie soit un bien, le même rencontre, qui, parmi l'infinité du temps, a pu faire que tu sois, ne peut-il pas faire quelque jour que tu sois encore un autre coup ? La matière, qui, à force de se mêler, est enfin arrivée à ce nombre, cette disposition et cet ordre nécessaires à la construction de ton être, ne peut-il pas, en se remêlant, arriver à une disposition requise pour faire que tu te sentes être encore une autre fois ? Oui ; mais, me diras-tu, je ne me souviendrai pas d'avoir été ? Eh ! mon cher frère, que t'importe, pourvu que tu te sentes être ? Et puis, ne se peut-il pas faire que, pour te consoler de la perte de ta vie, tu imagineras les mêmes raisons que je te représente maintenant ?

« Voilà des considérations assez fortes pour t'obliger à boire cette absinthe en patience. Il m'en reste, toutefois, d'autres encore plus pressantes qui t'inviteront sans doute à la souhaiter. Il faut, mon cher frère, te persuader que, comme toi et les autres brutes êtes matériels, et comme la mort, au lieu d'anéantir la matière, elle n'en fait que troubler l'économie, tu dois, dis-je, croire avec certitude que, cessant d'être ce que tu étois, tu commenceras d'être quelque autre chose. Je veux donc que tu ne deviennes qu'une motte de terre ou un caillou, encore seras-tu quel-

que chose de moins méchant que l'Homme. Mais j'ai un secret à te découvrir, que je ne voudrois pas qu'aucun de mes compagnons eût entendu de ma bouche : c'est qu'étant mangé, comme tu vas être, de nos petits Oiseaux, tu passeras en leur substance. Oui, tu auras l'honneur de contribuer, quoique aveuglément, aux opérations intellectuelles de nos Mouches, et de participer à la gloire, si tu ne raisonnes toi-même, de les faire au moins raisonner. »

Environ à cet endroit de l'exhortation, nous arrivâmes au lieu destiné pour mon supplice.

Il y avoit quatre arbres fort proches l'un de l'autre, et quasi en même distance, sur chacun desquels, à hauteur pareille, un grand Héron s'étoit perché. On me descendit de dessus l'Autruche noire, et quantité de Cormorans m'élevèrent où les quatre Hérons m'attendoient. Ces Oiseaux, vis-à-vis l'un de l'autre, appuyés fermement chacun sur son arbre, avec leur cou de longueur prodigieuse, m'entortillèrent comme avec une corde, les uns par les bras, les autres par les jambes, et me lièrent si serré, qu'encore que chacun de mes membres ne fût garrotté que du cou d'un seul, il n'étoit pas en ma puissance de me remuer le moins du monde.

Ils devoient demeurer longtemps en cette posture, car j'entendis qu'on donna charge à ces Cormorans, qui m'avoient élevé, d'aller à la pêche pour les Hérons et de leur couler la mangeaille dans le bec.

On attendoit encore les Mouches, à cause qu'elles n'avoient pas fendu l'air d'un vol si puissant que nous : toutefois, on ne resta guère sans les ouïr.

Pour la première fois qu'ils exploitèrent, d'abord ils s'entre-départirent mon corps, et cette distribution fut faite si malicieusement, qu'on assigna mes yeux aux abeilles, afin de me les crever en me les mangeant ; mes oreilles, aux bourdons, afin de me les étourdir et me les dévorer tout ensemble ; mes épaules, aux puces, afin de

les entamer d'une morsure qui me démangeât, et ainsi du reste. A peine leur avois-je entendu disposer de leurs ordres, qu'incontinent après je les vis approcher. Il sembloit que tous les atomes dont l'air est composé se fussent convertis en Mouches; car je n'étois presque pas visité de deux ou trois foibles rayons de lumière qui sembloient se dérober pour venir jusqu'à moi, tant ces bataillons étoient serrés et voisins de ma chair.

Mais, comme chacun d'entre eux choisissoit déjà du désir la place qu'il devoit mordre, tout à coup je les vis brusquement reculer; et, parmi la confusion d'un nombre infini d'éclats qui retentissoient jusqu'aux nues, je distinguai plusieurs fois ce mot de *Grâce! grâce! grâce!*

Ensuite, deux Tourterelles s'approchèrent de moi. A leur venue, tous les funestes appareils de ma mort se dissipèrent; je sentis mes Hérons relâcher les cercles de ces longs cous qui m'entortilloient, et mon corps, étendu en sautoir, tomber du faîte des quatre arbres jusqu'aux pieds de leurs racines.

Je n'attendois de ma chute, que de briser à terre contre quelque rocher; mais, au bout de ma peur, je fus bien étonné de me trouver à mon séant sur une Autruche blanche, qui se mit au galop, dès qu'elle me sentit sur son dos.

On me fit faire un autre chemin que celui par où j'étois venu, car il me souvient que je traversai un grand bois de myrtes et un autre de térébinthes aboutissant à une vaste forêt d'oliviers où m'attendoit le Roi Colombe au milieu de toute sa Cour.

Sitôt qu'il m'aperçut, il fit signe qu'on m'aidât à descendre. Aussitôt deux Aigles de la Garde me tendirent les pattes et me portèrent à leur Prince.

Je voulus par respect embrasser et baiser les petit ergots de Sa Majesté, mais elle se retira. « Et je vous demande, dit-elle auparavant, si vous connoissez cet Oiseau? »

A ces paroles, on me montra un Perroquet qui se mit

à rouer et à battre des ailes ; comme il aperçut que je le considérois : « Et il me semble, criai-je au Roi, que je l'ai vu quelque part; mais la peur et la joie ont chez moi tellement embrouillé les espèces, que je ne puis encore marquer bien clairement où ç'a été. »

Le Perroquet, à ces mots, me vint de ses deux ailes accoler le visage, et me dit : « Quoi ! vous ne connoissez plus César, le Perroquet de votre cousine, à l'occasion de qui vous avez tant de fois soutenu que les oiseaux raisonnent? C'est moi qui tantôt, pendant votre procès, ai voulu déclarer à l'assemblée les obligations que je vous ai ; mais la douleur de vous voir en un si grand péril m'a fait tomber en pâmoison. » Son discours acheva de me dessiller la vue. L'ayant donc reconnu, je l'embrassai et le baisai ; il m'embrassa et me baisa. « Donc, lui dis-je, est-ce toi, mon pauvre César, à qui j'ouvris la cage pour te rendre la liberté que la tyrannique coutume de notre monde t'avoit ôtée ?

Le Roi interrompit nos caresses, et me parla de la sorte : « Homme, parmi nous, une bonne action n'est jamais perdue; c'est pourquoi, encore qu'étant Homme tu mérites de mourir, seulement à cause que tu es né, le Sénat te donne la vie. Il peut bien accompagner de cette reconnoissance les lumières dont Nature éclaira ton instinct, quand elle te fit pressentir en nous la raison que tu n'étois pas capable de connoître. Va donc en paix, et vis joyeux ! »

Il donna tout bas quelques ordres, et mon Autruche blanche, conduite par les deux Tourterelles, m'emporta de l'assemblée.

Après m'avoir galopé environ un demi-jour, elle me laissa proche d'une forêt, où je m'enfonçai, dès qu'elle fut partie. Là, je commençai à goûter le plaisir de la liberté, et celui de manger le miel qui couloit le long de l'écorce des arbres.

Je pense que je n'eusse jamais fini ma promenade; car

l'agréable diversité du lieu me faisoit toujours découvrir quelque chose de plus beau, si mon corps eût pu résister au travail. Mais, comme enfin je me trouvai tout à fait amolli de lassitude, je me laissai couler sur l'herbe.

Ainsi étendu à l'ombre de ces arbres, je me sentois inviter au sommeil par la douce fraîcheur et le silence de la solitude, quand un bruit incertain de voix confuses, qu'il me sembloit entendre voltiger autour de moi, me réveilla en sursaut.

Le terrain paroissoit fort uni, et n'étoit hérissé d'aucun buisson qui pût rompre la vue; c'est pourquoi la mienne s'allongeoit fort avant entre les arbres de la forêt. Cependant le murmure, qui venoit à mon oreille, ne pouvoit partir que de fort proche de moi; de sorte que, m'y étant rendu encore plus attentif, j'entendis fort distinctement une suite de paroles grecques; et, parmi beaucoup de personnes qui s'entretenoient, j'en démêlai une qui s'exprimoit ainsi :

« Monsieur le Médecin, un de mes alliés, l'Orme à trois têtes, me vient d'envoyer un Pinson, par lequel il me mande qu'il est malade d'une fièvre étique et d'un grand mal de mousse, dont il est couvert depuis la tête jusqu'aux pieds. Je vous supplie, par l'amitié que vous me portez, de lui ordonner quelque chose. »

Je demeurai quelque temps sans rien ouïr; mais, au bout d'un petit espace, il me semble qu'on répliqua ainsi : « Quand l'Orme à trois têtes ne seroit point votre allié, et quand, au lieu de vous qui êtes mon ami, le plus étrange de notre espèce me feroit cette prière, ma profession m'oblige de secourir tout le monde. Vous ferez donc dire à l'Orme à trois têtes que, pour la guérison de son mal, il a besoin de sucer le plus d'humide et le moins de sec qu'il pourra; que, pour cet effet, il doit conduire les petits filets de ses racines vers l'endroit le plus moite de son lit, ne s'entretenir que de choses gaies, et se faire tous

les jours donner la musique par quelques Rossignols excellens. Après, il vous fera savoir comment il se sera trouvé de ce régime de vivre; et puis, selon le progrès de son mal, quand nous aurons préparé ses humeurs, quelque Cigogne de mes amies lui donnera de ma part un clystère qui le remettra tout à fait en convalescence. »

Ces paroles achevées, je n'entendis plus le moindre bruit; sinon qu'un quart d'heure après, une voix que je n'avois point encore, ce me semble, remarquée, parvint à mon oreille; et voici comment elle parloit : « Holà, fourchu, dormez-vous? » J'ouïs qu'une autre voix répliquoit ainsi : « Non, fraîche écorce; pourquoi? — C'est, reprit celle qui la première avoit rompu le silence, que je me sens ému de la même façon que nous avons accoutumé de l'être, quand ces animaux qu'on appelle Hommes nous approchent; et je voudrois vous demander si vous sentez la même chose. »

Il se passa quelque temps avant que l'autre répondît, comme s'il eût voulu appliquer à cette découverte ses sens les plus secrets. Puis, il s'écria : « Mon Dieu! vous avez raison, et je vous jure que je trouve mes organes tellement pleins des espèces d'un Homme, que je suis le plus trompé du monde, s'il n'y en a quelqu'un fort proche d'ici. »

Alors plusieurs voix se mêlèrent, qui disoient qu'assurément elles sentoient un Homme.

J'avois beau distribuer ma vue de tous côtés, je ne découvrois point d'où pouvoit provenir cette parole. Enfin, après m'être un peu remis de l'horreur dont cet événement m'avoit consterné, je répondis à celle qu'il me sembla remarquer que c'étoit elle qui demandoit s'il y avoit là un Homme, qu'il y en avoit un : « Mais je vous supplie, continuai-je aussitôt, qui que vous soyez qui parlez à moi, de me dire où vous êtes? » Un moment après, j'écoutai ces mots :

« Nous sommes en ta présence : tes yeux nous regardent, et tu ne nous vois pas ! Envisage les Chênes où nous sentons que tu tiens ta vue attachée : c'est nous qui te parlons; et, si tu t'étonnes que nous parlions une langue usitée au Monde d'où tu viens, sache que nos premiers pères en sont originaires; ils demeuroient en Épire dans la Forêt de Dodonne, où leur bonté naturelle les convia de rendre des Oracles aux affligés qui les consultoient. Ils avoient, pour cet effet, appris la langue grecque, la plus universelle qui fût alors, afin d'être entendus ; et parce que nous descendons d'eux, de père en fils, le don de Prophétie a coulé jusqu'à nous. Or, tu sauras qu'une grande Aigle à qui nos pères de Dodonne donnoient retraite, ne pouvant aller à la chasse à cause d'une main qu'elle s'étoit rompue, se repaissoit du gland que leurs rameaux lui fournissoient, quand, un jour, ennuyée de vivre dans un Monde où elle souffroit tant, elle prit son vol au Soleil, et continua son voyage si heureusement, qu'enfin elle aborda le globe lumineux où nous sommes; mais, à son arrivée, la chaleur du climat la fit vomir : elle se déchargea de force gland non encore digéré; ce gland germa, il en crut des Chênes qui furent nos aïeux.

« Voilà comment nous changeâmes d'habitation. Cependant, encore que vous nous entendiez parler une langue humaine, ce n'est pas à dire que les autres arbres s'expliquent de même; il n'y a rien que nous autres Chênes, issus de la forêt de Dodonne, qui parlions comme vous; car pour les autres végétans, voici leur facon de s'exprimer. N'avez-vous point pris garde à ce vent doux et subtil, qui ne manque jamais de respirer à l'orée[1] des bois ? C'est l'haleine de leur parole; et ce petit murmure ou ce bruit délicat dont ils rompent le sacré silence de leur solitude, c'est proprement leur langage. Mais, encore que

[1] Bord, lisière, du latin *ora;* vieux mot qui mériterait d'être rajeuni.

le bruit des forêts semble toujours le même, il est toutefois si différent, que chaque espèce de végétant garde le sien particulier, en sorte que le Bouleau ne parle pas comme l'Érable, ni le Hêtre comme le Cerisier. Si le sot peuple de votre Monde m'avoit entendu parler comme je fais, il croiroit que ce seroit un Diable enfermé sous mon écorce; car, bien loin de croire que nous puissions raisonner, il ne s'imagine pas même que nous ayons l'âme sensitive; encore que, tous les jours, il voie qu'au premier coup dont le Bûcheron assaut un arbre, la cognée entre dans la chair quatre fois plus avant qu'au second; et qu'il doive conjecturer qu'assurément le premier coup l'a surpris et frappé au dépourvu, puisque, aussitôt qu'il a été averti par la douleur, il s'est ramassé en soi-même, a réuni ses forces pour combattre, et s'est comme pétrifié, pour résister à la dureté des armes de son ennemi. Mais mon dessein n'est pas de faire comprendre la lumière aux aveugles; un particulier m'est toute l'espèce, et toute l'espèce ne m'est qu'un particulier, quand le particulier n'est point infecté des erreurs de l'espèce; c'est pourquoi soyez attentif, car je crois parler, en vous parlant, à tout le Genre humain.

« Vous saurez donc, en premier lieu, que presque tous les concerts, dont les Oiseaux font musique, sont composés à la louange des arbres; mais, aussi, en récompense du soin qu'ils prennent de célébrer nos belles actions, nous nous donnons celui de cacher leurs amours; car ne vous imaginez pas, quand vous avez tant de peine à découvrir un de leurs nids, que cela provienne de la prudence avec laquelle ils l'ont caché. C'est l'arbre, qui lui-même a plié ses rameaux tout autour du nid pour garantir des cruautés de l'Homme la famille de son hôte. Et qu'ainsi ne soit, considérez l'aire de ceux, ou qui sont nés à la destruction des Oiseaux leurs concitoyens, comme des Éperviers, des Houbereaux, des Milans, des Faucons, etc.; ou qui ne parlent que pour quereller, comme les Geais et les Pies;

ou qui prennent plaisir à nous faire peur, comme des Hibous et des Chat-huans. Vous remarquerez que l'aire de ceux-là est abandonnée à la vue de tout le monde, parce que l'arbre en a éloigné ses branches, afin de la donner en proie.

« Mais il n'est pas besoin de particulariser tant de choses, pour prouver que les arbres exercent, soit du corps, soit de l'âme, toutes vos fonctions. Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui n'ait remarqué qu'au printemps, quand le Soleil a réjoui notre écorce d'une séve féconde, nous allongeons nos rameaux, et les étendons chargés de fruits sur le sein de la Terre dont nous sommes amoureux? La Terre, de son côté, s'entr'ouvre et s'échauffe d'une même ardeur, et, comme si chacun de nos rameaux étoit un........, elle s'en approche pour s'y joindre; et nos rameaux, transportés de plaisir, se déchargent, dans son giron, de la semence qu'elle brûle de concevoir. Elle est pourtant neuf mois à former cet embryon, auparavant que de le mettre au jour; mais l'arbre, son mari, qui craint que la froidure de l'hiver ne nuise à sa grossesse, dépouille sa robe verte pour la couvrir, se contentant, pour cacher quelque chose de sa nudité, d'un vieux manteau de feuilles mortes.

« Eh bien, vous autres Hommes, vous regardez éternellement ces choses, et ne les contemplez jamais; il s'en est passé à vos yeux de plus convaincantes encore, qui n'ont pas seulement ébranlé les aheurtés. »

J'avois l'attention fort bandée aux discours dont cette voix arborique m'entretenoit, et j'attendois la suite, quand tout à coup elle cessa d'un ton semblable à celui d'une personne, que la courte baleine empêcheroit de parler.

Comme je la vis tout à fait obstinée au silence, je la conjurai, par toutes les choses que je crus qui la pouvoient davantage émouvoir, qu'elle daignât instruire une personne qui n'avoit risqué les périls d'un si grand voyage

que pour apprendre. J'ouïs, dans ce temps-là, deux ou trois voix, qui lui faisoient, pour l'amour de moi, les mêmes prières, et j'en distinguai une qui lui dit, comme si elle eût été fâchée :

« Or bien, puisque vous plaignez tant vos poumons, reposez-vous ; je lui vais conter l'histoire des Arbres Amans.—Oh! qui que vous soyez, m'écriai-je en me jetant à genoux, le plus sage de tous les Chênes de Dodonne, qui daignez prendre la peine de m'instruire, sachez que vous ne ferez pas leçon à un ingrat; car je fais vœu, si jamais je retourne à mon globe natal, de publier les merveilles dont vous me faites l'honneur de pouvoir être témoin. » J'achevois cette protestation, lorsque j'entendis la même voix continuer ainsi : « Regardez, petit Homme, à douze ou quinze pas de votre main droite. Vous verrez deux arbres jumeaux, de médiocre taille, qui, confondant leurs branches et leurs racines, s'efforcent par mille sortes de moyens de ne devenir qu'un. »

Je tournai les yeux vers ces plantes d'amour, et j'observai que les feuilles de tous les deux, légèrement agitées d'une émotion quasi volontaire, excitoient en frémissant un murmure si délicat, qu'à peine effleuroit-il l'oreille; avec lequel pourtant on eût dit qu'elles tâchoient de s'interroger et de se répondre.

Après qu'il se fut passé environ le temps nécessaire à remarquer ce double végétant, mon bon ami le Chêne reprit ainsi le fil de son discours :

« Vous ne sauriez avoir tant vécu, sans que la fameuse amitié de Pylade et d'Oreste soit venue à votre connoissance ?

« Je vous décrirois toutes les joies d'une douce passion, et je vous conterois tous les miracles dont ces amans ont étonné leur siècle, si je ne craignois que tant de lumière n'offensât les yeux de votre raison. C'est pourquoi je peindrai ces deux jeunes soleils seulement dans leur éclipse.

« Il vous suffira donc de savoir qu'un jour le brave Oreste, engagé dans une bataille, cherchoit son cher Pylade pour goûter le plaisir de vaincre ou de mourir en sa présence, quand il l'aperçut au milieu de cent bras de fer élevés sur sa tête. Hélas! que devint-il? Désespéré, il se lança à travers une forêt de piques, il cria, il hurla, il écuma. Mais que j'exprime mal l'horreur des mouvemens de cet inconsolable! Il s'arracha les cheveux, il mangea ses mains, il déchira ses plaies. Encore, au bout de cette description, suis-je obligé de dire que le moyen d'exprimer sa douleur mourut avec lui. Quand avec son épée il se croyoit faire un chemin pour aller secourir Pylade, une montagne d'Hommes s'opposoit à son passage. Il les pénétra pourtant; et, après avoir longtemps marché sur les sanglans trophées de sa victoire, il s'approcha peu à peu de Pylade; mais Pylade lui sembla si proche du trépas, qu'il n'osa presque plus parer aux ennemis, de peur de survivre à la chose pour laquelle il vivoit. On eût dit même, à voir ses yeux déjà tout pleins des ombres de la mort, qu'il tâchoit avec ses regards d'empoisonner les meurtriers de son ami. Enfin, Pylade tomba sans vie; et l'amoureux Oreste, qui sentoit pareillement la sienne sur le bord de ses lèvres, la retint toujours, jusqu'à ce que, d'une vue égarée ayant cherché parmi les morts et retrouvé Pylade, il sembla, collant sa bouche, vouloir jeter son âme dedans le corps de son ami.

« Le plus jeune de ces Héros expira de douleur sur le cadavre de son ami mort, et vous saurez que de la pourriture de leur tronc qui, sans doute, avoit engrossé la terre, on vit germer, entre les os déjà blancs de leurs squelettes, deux jeunes arbrisseaux, dont la tige et les branches, se joignant pêle-mêle, sembloient ne se hâter de croître qu'afin de s'entortiller davantage. On connut bien qu'ils avoient changé d'être, sans oublier ce qu'ils avoient été; car leurs boutons parfumés se penchoient l'un sur l'autre, et s'entr'échauffoient de leur haleine, comme pour se faire

éclore plus vite. Mais que dirai-je de l'amoureux partage qui maintenoit leur société? Jamais le suc, où réside l'aliment, ne s'offroit à leur souche, qu'ils ne le partageassent avec cérémonie; jamais l'un n'étoit mal nourri, que l'autre ne fût malade d'inanition; ils tiroient tous deux par dedans les mamelles de leur nourrice, comme vous autres les tetez par dehors. Enfin, ces Amans bienheureux produisirent des pommes, mais des pommes miraculeuses qui firent encore plus de miracles que leurs pères. On n'avoit pas sitôt mangé des pommes de l'un, qu'on devenoit éperdument passionné pour quiconque avoit mangé du fruit de l'autre. Et cet accident arrivoit quasi tous les jours, parce que tous les jets de Pylade environnoient ou se trouvoient environnés de ceux d'Oreste; et leurs fruits presque jumeaux ne se pouvoient résoudre à s'éloigner.

« La Nature pourtant avoit distingué l'énergie de leur double essence avec tant de précaution, que quand le fruit de l'un des arbres étoit mangé par un Homme, et le fruit de l'autre arbre par un autre Homme, cela engendroit l'amitié réciproque, et, quand la même chose arrivoit entre deux personnes de sexe différent, elle engendroit l'amour, mais un amour vigoureux qui gardoit toujours le caractère de sa cause; car, encore que ce fruit proportionnât son effet à la puissance, amollissant sa vertu dans une Femme, il conservoit pourtant toujours je ne sais quoi de mâle.

« Il faut encore remarquer que celui des deux qui en avoit mangé le plus étoit le plus aimé. Ce fruit n'avoit garde qu'il ne fût et fort doux et fort beau, n'y ayant rien de si beau ni de si doux que l'amitié. Aussi fut-ce ces deux qualités de beau et de bon, qui ne se rencontrent guère en un même sujet, qui le mirent en vogue. Oh! combien de fois, par sa miraculeuse vertu, multiplia-t-il les exemples de Pylade et d'Oreste! On vit, depuis ce temps-là, des Hercules et des Thésées, des Achilles et des Patro-

cles, des Nises et des Euriales[1]; bref, un nombre innombrable de ceux qui, par des amitiés plus qu'humaines, ont consacré leur mémoire au temple de l'Éternité. On en porta des rejetons au Péloponèse, et le parc des exercices, où les Thébains dressoient la jeunesse, en fut orné. Ces arbres jumeaux étoient plantés à la ligne; et, dans la saison que le fruit pendoit aux branches, les jeunes gens, qui tous les jours alloient au parc, tentés par sa beauté, ne s'abstinrent pas d'en manger : leur courage, selon l'ordinaire, en sentit incontinent l'effet. On les vit pêle-mêle s'entre-donner leurs âmes; chacun d'eux devenir la moitié d'un autre, vivre moins en soi qu'en son ami, et le plus lâche entreprendre, pour le sien, des choses téméraires.

« Cette céleste maladie échauffa leur sang d'une si noble ardeur, que, par l'avis des plus sages, on enrôla pour la guerre cette troupe d'Amans dans une même compagnie. On la nomma depuis, à cause des actions héroïques qu'elle exécutoit, la *Bande sacrée*. Ses exploits allèrent beaucoup au-dessus de ce que Thèbes s'en étoit promis; car chacun de ces braves, au combat, pour garantir son amant, ou pour mériter d'en être aimé, hasardoit des efforts si incroyables, que l'antiquité n'a rien vu de pareil : aussi, tant que subsista cette amoureuse compagnie, les Thébains, qui passoient auparavant pour les pires soldats d'entre les Grecs, battirent et surmontèrent toujours depuis les Lacédémoniens mêmes, les plus belliqueux peuples de la Terre.

« Mais, entre un nombre infini de louables actions dont ces pommes furent cause, ces mêmes pommes en produisirent innocemment de bien honteuses.

« Mirra, jeune demoiselle de qualité, en mangea avec Cinyre son Père; malheureusement l'une étoit de Pylade, et l'autre d'Oreste. L'amour aussitôt absorba la nature,

[1] Virgile, dans l'*Énéide* (ch. IX), a célébré l'amitié de Nisus et d'Euryale.

et la confondit en telle sorte, que Cinyre pouvoit jurer : « Je suis mon gendre; » et Mirra : « Je suis ma marâtre. » Enfin, je crois que c'est assez, pour vous apprendre tout ce crime, d'ajouter qu'au bout de neuf mois le Père devint aïeul de ceux qu'il engendra, et que la Fille enfanta ses Frères.

« Encore, le hasard ne se contenta pas de ce crime, il voulut qu'un Taureau, étant entré dans les jardins du Roi Minos, trouva malheureusement, sous un arbre d'Oreste, quelques pommes qu'il engloutit; je dis malheureusement, parce que la Reine Pasiphaé tous les jours mangeoit de ce fruit. Les voilà donc furieux d'amour l'un pour l'autre. Je n'en expliquerai point toutefois l'énorme jouissance; il suffira de dire que Pasiphaé se plongea dans un crime qui n'avoit point encore eu d'exemple.

« Le fameux sculpteur Pygmalion, précisément dans ce temps-là, tailloit au Palais une Vénus de marbre. La Reine, qui aimoit les bons ouvriers, par régal[1] lui fit présent d'une couple de ces pommes : il en mangea la plus belle ; et parce que l'eau, qui comme vous savez est nécessaire à l'incision du marbre, vint par hasard à lui manquer, il humecta sa statue de l'autre. Le marbre, en même temps pénétré par ce suc, s'amollit peu à peu; et l'énergique vertu de cette pomme, conduisant son labeur selon le dessein de l'ouvrier, suivit au dedans de l'image les traits qu'elle avoit rencontrés à la superficie, car elle dilata, échauffa et colora, à proportion de la nature des lieux qui se rencontrèrent dans son passage. Enfin, le marbre devenu vivant, et touché de la passion de la pomme, embrassa Pygmalion, de toutes les forces de son cœur; et Pygmalion, transporté d'un amour réciproque, la reçut pour sa Femme.

« Dans cette même Province, la jeune Iphis avoit mangé

[1] On appelait ainsi les rafraîchissements qu'on offrait à un étranger de distinction, à son passage dans un lieu où il était reçu avec les honneurs dus à son rang.

de ce fruit avec la belle Yante, sa compagne, dans toutes les circonstances requises pour causer une amitié réciproque. Leur repas fut suivi de son effet accoutumé; mais, parce qu'Iphis l'avoit trouvé d'un goût fort savoureux, elle en mangea tant, que son amitié, qui croissoit avec le nombre des pommes dont elle ne se pouvoit rassasier, usurpa toutes les fonctions de l'amour, et cet amour, à force d'augmenter peu à peu, devint plus mâle et plus vigoureux. Car, comme tout son corps, imbu de ce fruit, brûloit de former des mouvemens qui répondissent aux enthousiasmes de sa volonté, il remua chez soi la matière si puissamment, qu'il se construisit des organes beaucoup plus forts, capables de suivre sa pensée et de contenter pleinement son amour dans sa plus virile étendue, c'est-à-dire qu'Iphis devint ce qu'il faut être pour épouser une Femme.

« J'appellerois cette aventure-là un miracle, s'il me restoit un nom pour intituler l'événement qui suit.

« Un jeune homme, fort accompli, qui s'appeloit Narcisse, avoit mérité par son amour l'affection d'une fille fort belle, que les Poëtes ont célébrée sous le nom d'Écho; mais, comme vous savez que les Femmes, plus que ceux de notre sexe, ne sont jamais assez chéries à leur gré, ayant ouï vanter la vertu des pommes d'Oreste, elle fit tant, qu'elle en recouvra de plusieurs endroits; et, parce qu'elle appréhendoit l'amour, étant toujours craintive, que celles d'un arbre eussent moins de force que de l'autre, elle voulut qu'il goûtât de toutes les deux : mais, à peine les eut-il mangées, que l'image d'Écho s'effaça de sa mémoire, tout son amour se tourna vers celui qui avoit digéré le fruit : il fut l'amant et l'aimé; car la substance, tirée de la pomme de Pylade, embrassa dedans lui celle de la pomme d'Oreste. Ce fruit jumeau, répandu par toute la masse du sang, excita toutes les parties de son corps à se caresser; son cœur, où s'écouloit leur double vertu, rayonna ses flammes en dedans; tous ses membres, ani-

més de sa passion, voulurent se pénétrer l'un l'autre. Il n'est pas jusqu'à son image, qui, brûlant encore parmi la froideur des fontaines, n'attirât son corps pour s'y joindre : enfin, le pauvre Narcisse devint éperdument amoureux de lui-même.

« Je ne serai point ennuyeux à vous raconter sa déplorable catastrophe : les vieux siècles en ont assez parlé. Aussi bien, il me reste deux aventures à vous réciter qui consumeront mieux ce temps-là.

« Vous saurez donc que la belle Salmacis fréquentoit le berger Hermaphrodite, mais sans autre privauté que celle que le voisinage de leur maison pouvoit souffrir; quand la Fortune, qui se plaît à troubler les vies les plus tranquilles, permit que, dans une assemblée de jeux, où le prix de la beauté et celui de la course étoient deux de ces pommes, Hermaphrodite eût celle de la course, et Salmacis celle de la beauté. Elles avoient été cueillies, quoique ensemble, à divers rameaux, parce que ces fruits amoureux se mêloient avec tant de ruse, qu'un de Pylade se rencontroit toujours avec un d'Oreste; et cela étoit cause que, paroissant jumeaux, on en détachoit ordinairement une couple. La belle Salmacis mangea sa pomme, et le gentil Hermaphrodite serra la sienne dedans sa panetière. Salmacis, inspirée des enthousiasmes de sa pomme et de la pomme du berger qui commençoit à s'échauffer dans sa panetière, se sentit attirer vers lui par le flux et reflux sympathique de la sienne avec l'autre.

« Les parens du berger, qui s'aperçurent des amours de la nymphe, tâchèrent, à cause de l'avantage qu'ils trouvoient en cette alliance, de l'entretenir et de l'accroître. C'est pourquoi, ayant ouï vanter les pommes jumelles, pour un fruit dont le suc inclinoit les esprits à l'amour, ils en distillèrent, et, de la quintessence la plus rectifiée, ils trouvèrent moyen d'en faire boire à leur fils et à son amante. Son énergie, qu'ils avoient sublimée au plus haut degré qu'elle pouvoit monter, alluma dans le cœur de ces

amoureux un si véhément désir de se joindre, qu'à la première vue Hermaphrodite s'absorba dans Salmacis, et Salmacis se fondit entre les bras d'Hermaphrodite. Ils passèrent l'un dans l'autre, et de deux personnes de sexe différent, ils en composèrent un double je ne sais quoi qui ne fut ni homme ni femme. Quand Hermaphrodite voulut jouir de Salmacis, il se trouva être la Nymphe; et, quand Salmacis voulut qu'Hermaphrodite l'embrassât, elle se sentit être le Berger. Ce double je ne sais quoi gardoit pourtant son unité; il engendroit et concevoit, sans être ni Homme ni Femme; enfin, la Nature, en lui, fit voir une merveille, qu'elle n'a jamais su depuis empêcher d'être unique.

« Eh bien, ces histoires-là ne sont-elles pas étonnantes? Elles le sont, car de voir une Fille s'accoupler à son Père, une jeune Princesse assouvir les amours d'un Taureau, un Homme aspirer à la jouissance d'une Pierre, un autre se marier avec soi-même; celle-ci célébrer fille un mariage qu'elle consomme garçon, cesser d'être Homme sans commencer d'être Femme, devenir besson[1] hors du ventre de la mère, et jumeau d'une personne qui ne lui est point parent; tout cela est bien éloigné du chemin ordinaire de la Nature; et cependant, ce que je vous vais conter vous surprendra davantage.

« Parmi la somptueuse diversité de toutes sortes de fruits qu'on avoit apportés des plus lointains climats, pour le festin des noces de Cambyse, on lui présenta une greffe d'Oreste, qu'il fit enter sur un Platane; et, parmi les autres délicatesses du dessert, on lui servit des pommes du même arbre.

« La friandise du mets le convia d'en manger beaucoup; et la substance de ce fruit étant convertie, après les trois coctions, en un germe parfait, il en forma au ventre de la

[1] Vieux mot, qui signifie double, et qui dérive du latin *bis homo*, que la langue d'oïl avait transformé en *beshoms*.

Reine l'embryon de son fils Artaxerxe, car toutes les particularités de sa vie ont fait conjecturer à ses Médecins qu'il doit avoir été produit de la sorte.

« Quand le jeune cœur de ce Prince fut en âge de mériter la colère d'Amour, on ne remarqua point qu'il soupirât pour ses semblables : il n'aimoit que les arbres, les vergers et les bois; mais, par-dessus tous ceux pour lesquels il parut sensible, le beau Platane, sur lequel son père Cambyse avoit jadis fait enter cette greffe d'Oreste, le consuma d'amour.

« Son tempérament suivoit avec tant de scrupule le progrès du Platane, qu'il sembloit croître avec les branches de cet arbre; tous les jours, il l'alloit embrasser; dans le sommeil, il ne songeoit que de lui; et, dessous le contour de ses vertes tapisseries, il ordonnoit de toutes ses affaires. On connut bien que le Platane, piqué d'une ardeur réciproque, étoit ravi de ses caresses, car, à tous coups, sans aucune raison apparente, on apercevoit ses feuilles trémousser et comme tressaillir de joie, les rameaux se courber en rond sur sa tête comme pour lui faire une couronne et descendre près de son visage, et il étoit facile à connoître que c'étoit plutôt pour le baiser, que par inclination naturelle de tendre en bas. On remarquoit même que de jalousie il arrangeoit et pressoit ses feuilles l'une contre l'autre, de peur que les rayons du jour, se glissant à travers, ne le baisassent aussi bien que lui. Le Roi, de son côté, ne garda plus de bornes dans son amour. Il fit dresser son lit au pied du Platane, et le Platane, qui ne savoit comment se revenger de tant d'amitié, lui donnoit ce que les arbres ont de plus cher : c'étoit son miel et sa rosée, qu'il distilloit tous les matins sur lui.

« Leurs caresses auroient duré davantage, si la mort, ennemie des belles choses, ne les eût terminées : Artaxerxe expira d'amour dans les embrassemens de son cher Platane; et tous les Perses, affligés de la perte d'un si bon

Prince, voulurent, pour lui donner encore quelque satisfaction après sa mort, que son corps fût brûlé avec les branches de cet arbre, sans qu'aucun autre bois fût employé à le consumer.

« Quand le bûcher fut allumé, on vit sa flamme s'entortiller avec celle de la graisse du corps; et leurs chevelures ardentes, qui se boucloient l'une à l'autre, s'effiler en pyramide jusqu'à perte de vue.

« Ce feu pur et subtil ne se divisa point; mais, quand il fut arrivé au Soleil, où, comme vous savez, toute matière innée aboutit, il forma le germe du pommier d'Oreste, que vous voyez là à votre main droite.

« Or, l'engeance de ce fruit s'est perdue en votre Monde; et voici comment ce malheur arriva.

« Les pères et les mères, qui, comme vous savez, au gouvernement de leurs familles ne se laissent conduire que par l'intérêt, fâchés que leurs enfans, aussitôt qu'ils avoient goûté de ces pommes, prodiguoient à leur ami tout ce qu'ils possédoient, brûlèrent autant de ces plantes qu'ils en purent découvrir. Ainsi, l'espèce étant perdue, c'est pour cela qu'on ne trouve plus aucun ami véritable.

« A mesure donc que ces arbres furent consumés par le feu, les pluies qui tombèrent dessus en calcinèrent la cendre, si bien que ce suc congelé se pétrifia de la même façon que l'humeur de la fougère brûlée se métamorphose en verre, de sorte qu'il se forma, par tous les climats de la Terre, des cendres de ces arbres jumeaux, deux pierres métalliques, qu'on appelle aujourd'hui le fer et l'aimant, qui, à cause de la sympathie des fruits de Pylade et d'Oreste, dont ils ont toujours conservé la vertu, aspirent encore tous les jours de s'embrasser; et remarquez que, si le morceau d'aimant est plus gros, il attire le fer; ou, si la pièce de fer excède en quantité, c'est elle qui attire l'aimant, comme il arrivoit jadis dans le miraculeux effet des pommes de Pylade et d'Oreste, de l'une desquelles

quiconque avoit mangé davantage étoit le plus aimé par celui qui avoit mangé de l'autre.

« Or, le fer se nourrit d'aimant, et l'aimant se nourrit de fer si visiblement, que celui-ci perd sa force, à moins qu'on ne les produise l'un à l'autre pour réparer ce qui se perd de leur substance.

« N'avez-vous jamais considéré un morceau d'aimant, appuyé sur de la limaille de fer? Vous voyez l'aimant se couvrir, en un tournemain, de ces atomes métalliques; et l'amoureuse ardeur avec laquelle ils s'accrochent est si subite et si impatiente, qu'après s'être embrassés partout, vous diriez qu'il n'y a pas un grain d'aimant qui ne veuille baiser un grain de fer, et pas un grain de fer qui ne veuille s'unir avec un grain d'aimant; car le fer ou l'aimant, séparés, envoient continuellement de leur masse les petits corps les plus mobiles à la quête de ce qu'ils aiment. Mais, quand ils l'ont trouvé, n'ayant plus rien à désirer, chacun termine ses voyages, et l'aimant occupe son repos à posséder le fer, comme le fer ramasse tout son être à jouir de l'aimant. C'est donc de la séve de ces deux arbres qu'a découlé l'humeur dont ces deux métaux ont pris naissance. Devant cela, ils étoient inconnus; et, si vous voulez savoir de quelle matière on fabriquoit des armes pour la guerre : Samson s'armoit d'une mâchoire d'âne contre les Philistins; Jupiter, Roi de Crète, de feux artificiels, par lesquels il imitoit la foudre pour subjuguer ses ennemis; Hercule enfin, avec une massue, vainquit des tyrans et dompta des monstres. Mais ces deux métaux ont encore une relation bien plus spécifique avec nos deux arbres : vous saurez qu'encore que cette couple d'amoureux sans vie inclinent vers le pôle, ils ne s'y portent jamais qu'en compagnie l'un de l'autre; et je vous en vais découvrir la raison, après que je vous aurai un peu entretenu des pôles.

« Les pôles sont les bouches du Ciel, par lesquelles il reprend la lumière, la chaleur et les influences qu'il a ré-

pandues sur la Terre : autrement, si tous les trésors du Soleil ne remontoient à leur source, il y auroit longtemps (toute sa clarté n'étant qu'une poussière d'atomes enflammés qui se détachent de son globe) qu'elle seroit éteinte, et qu'il ne luiroit plus; ou que cette abondance de petits corps ignés, qui s'amoncellent sur la Terre, pour n'en plus sortir, l'auroient déjà consommée. Il faut donc, comme je vous ai dit, qu'il y ait au Ciel des soupiraux par où se dégorgent les réplétions de la Terre, et d'autres par où le Ciel puisse réparer ses pertes, afin que l'éternelle circulation de ces petits corps de vie pénètre successivement tous les globes de ce grand Univers. Or, les soupiraux du Ciel sont les pôles, par où il se repaît des âmes de tout ce qui meurt dans les Mondes de chez lui, et tous les Astres sont ses bouches, et les pores par où s'exhalent derechef ses esprits. Mais, pour vous montrer que ceci n'est pas une imagination si nouvelle, quand vos Poëtes anciens, à qui la Philosophie avoit découvert les plus cachés secrets de la Nature, parloient d'un Héros dont ils vouloient dire que l'âme étoit allée habiter avec les Dieux, ils s'exprimoient ainsi : *Il est monté au pôle, Il est assis sur le pôle, Il a traversé le pôle*, parce qu'ils savoient que les pôles étoient les seules entrées par où le Ciel reçoit tout ce qui est sorti de chez lui. Si l'autorité de ces grands hommes ne vous satisfait pleinement, l'expérience de vos Modernes, qui ont voyagé vers le nord, vous contentera peut-être. Ils ont trouvé que, plus ils approchoient de l'Ourse, pendant les six mois de nuit dont on a cru que ce climat étoit tout noir, une grande lumière éclairoit l'horizon, qui ne pouvoit partir que du pôle, parce qu'à mesure qu'on s'en approchoit, et qu'on s'éloignoit par conséquent du Soleil, cette lumière devenoit plus grande. Il est donc bien vraisemblable qu'elle procède des rayons du jour et d'un grand monceau d'âmes, lesquelles, comme vous savez, ne sont faites que d'atomes lumineux qui s'en retournent au Ciel par leurs portes accoutumées.

« Il n'est pas difficile, après cela, de comprendre pourquoi le fer frotté d'aimant, ou l'aimant frotté de fer, se tournent vers le pôle; car, étant un extrait du corps de Pylade et d'Oreste et ayant toujours conservé les inclinations des deux arbres, comme les deux arbres celle des deux amans, ils doivent aspirer de se rejoindre à leur âme; c'est pourquoi ils se guindent vers le pôle, par où ils sentent qu'elle est montée, avec cette retenue pourtant, que le fer ne s'y tourne point, s'il n'est frotté d'aimant; ni l'aimant, s'il n'est frotté de fer, à cause que le fer ne veut point abandonner un Monde, privé de son ami l'aimant; ni l'aimant, privé de son ami le fer; et qu'ils ne peuvent se résoudre à faire ce voyage l'un sans l'autre. »

Cette voix alloit, je pense, entamer un autre discours; mais le bruit d'une grande alarme qui survint l'en empêcha. Toute la forêt en rumeur ne retentissoit que de ces mots : *Gare la peste !* et *Passe parole !*

Je conjurai l'arbre, qui m'avoit si longtemps entretenu, de m'apprendre d'où procédoit un si grand désordre. « Mon ami, me dit-il, nous ne sommes pas, en ces quartiers-ci, encore bien informés des particularités du mal. Je vous dirai seulement, en trois mots, que cette peste, dont nous sommes menacés, est ce qu'entre les hommes on appelle *embrasement :* nous pouvons bien le nommer ainsi, puisque parmi nous il n'y a point de maladie si contagieuse. Le remède que nous y allons apporter, c'est de roidir nos haleines et de souffler tous ensemble vers l'endroit d'où part l'inflammation, afin de repousser ce mauvais air. Je crois que ce qui nous aura apporté cette fièvre ardente est une Bête à feu[1] qui rôde depuis quelques jours à l'entour de nos bois; car, comme elles ne vont

[1] On appelait ainsi, dans le peuple, la Salamandre, parce qu'on lui attribuait le privilége de pouvoir vivre dans le feu et même de se nourrir de feu.

jamais sans feu et ne s'en peuvent passer, celle-ci sera sans doute venue le mettre à quelqu'un de nos arbres.

« Nous avions mandé l'animal Glaçon, pour venir à notre secours ; cependant il n'est pas encore arrivé. Mais adieu, je n'ai pas le temps de vous entretenir : il faut songer au salut commun, et vous-même, prenez la fuite; autrement, vous courez risque d'être enveloppé dans notre ruine. »

Je suivis son conseil, sans toutefois me beaucoup presser, parce que je connoissois mes jambes. Cependant je savois si peu la carte du Pays, que je me trouvai, au bout de dix-huit heures de chemin, au derrière de la forêt dont je pensois fuir; et, pour surcroît d'appréhension, cent éclats épouvantables de tonnerre m'ébranloient le cerveau, tandis que la funeste et blême lueur de mille éclairs venoit éteindre mes prunelles.

De moment en moment, les coups redoubloient avec tant de furie, qu'on eût dit que les fondemens du Monde alloient s'écrouler; et, malgré tout cela, le Ciel ne parut jamais plus serein. Comme je me vis au bout de mes raisons, enfin le désir de connoître la cause d'un événement si extraordinaire m'invita de marcher vers le lieu d'où le bruit sembloit s'épandre.

Je marchai environ l'espace de quatre cents stades, à la fin desquels j'aperçus, au milieu d'une fort grande campagne, comme deux boules qui, après avoir en bruissant tourné longtemps à l'entour l'une de l'autre, s'approchoient et puis se reculoient. Et j'observai que, quand le heurt se faisoit, c'étoit alors qu'on entendoit ces grands coups; mais, à force de marcher plus avant, je reconnus que ce qui, de loin, m'avoit paru deux boules, étoit deux animaux; l'un desquels, quoique rond par en bas, formoit un triangle par le milieu, et sa tête fort élevée, avec sa rousse chevelure qui flottoit contremont, s'aiguisoit en pyramide; son corps étoit troué comme un crible, et, à travers ces pertuis déliés qui lui servoient de pores,

on apercevoit glisser de petites flammes qui sembloient le couvrir d'un plumage de feu.

En me promenant là autour, je rencontrai un Vieillard fort vénérable qui regardoit ce fameux combat avec autant de curiosité que moi. Il me fit signe de m'approcher : j'obéis, et nous nous assîmes l'un auprès de l'autre.

J'avois dessein de lui demander le motif qui l'avoit amené en cette contrée, mais il me ferma la bouche par ces paroles : « Eh bien, vous le saurez, le motif qui m'amène en cette contrée ! » Et là-dessus, il me raconta fort au long toutes les particularités de son voyage. Je vous laisse à penser si je demeurai interdit. Cependant, pour accroître ma consternation, comme déjà je brûlois de lui demander quel Démon lui révéloit mes pensées : « Non, non, s'écria-t-il, ce n'est point un Démon qui me révèle vos pensées..... » Ce nouveau tour de Devin me le fit observer avec plus d'attention qu'auparavant, et je remarquai qu'il contrefaisoit mon port, mes gestes, ma mine, situoit[1] tous ses membres, et figuroit toutes les parties de son visage sur le patron des miennes ; enfin, mon ombre en relief ne m'eût pas mieux représenté. « Je vois, continua-t-il, que vous êtes en peine de savoir pourquoi je vous contrefais, et je veux bien vous l'apprendre. Sachez donc qu'afin de connoître votre intérieur, j'arrange toutes les parties de mon corps dans un ordre semblable au vôtre; car, étant de toutes parts situé comme vous, j'excite en moi, par cette disposition de matière, la même pensée que produit en vous cette même disposition de matière.

« Vous jugerez cet effet-là possible, si autrefois vous avez observé que les gémeaux[2] qui se ressemblent ont ordinairement l'esprit, les passions et la volonté semblables; jusque-

[1] Plaçait, établissait. On dit encore : « Situer une maison. »
[2] Jumeaux, *gemini*.

là qu'il s'est rencontré à Paris deux bessons qui n'ont jamais eu que les mêmes maladies et la même santé; se sont mariés, sans savoir le dessein l'un de l'autre, à même heure et à même jour; se sont réciproquement écrit des lettres, dont le sens, les mots et la constitution étoient de même, et qui, enfin, ont composé, sur un même sujet, une même sorte de vers avec les mêmes pointes, le même tour et le même ordre. Mais ne voyez-vous pas qu'il étoit impossible que la composition des organes de leurs corps, étant pareille dans toutes ses circonstances, ils n'opérassent d'une façon pareille, puisque deux instrumens égaux, touchés également, doivent rendre une harmonie égale? Et qu'ainsi, conformant tout à fait mon corps au vôtre, et devenant, pour ainsi dire, votre gémeau, il est impossible qu'un même branle de matière ne nous cause à tous deux un même branle d'esprit. »

Après cela, il se remit encore à me contrefaire, et poursuivit ainsi : « Vous êtes maintenant fort en peine de l'origine du combat de ces deux monstres, mais je veux vous l'apprendre. Sachez donc que les arbres de la forêt, que nous avons à dos, n'ayant pu repousser avec leurs souffles les violens efforts de la Bête à feu, ont eu recours à l'animal Glaçon.

— Je n'ai encore, lui dis-je, entendu parler de ces animaux-là qu'à un Chêne de cette contrée, mais fort à la hâte, car il ne songeoit qu'à se garantir. C'est pourquoi je vous supplie de m'en instruire. »

Voici comment il me parla. « On verroit, en ce globe où nous sommes, les bois fort clair-semés, à cause du grand nombre de Bêtes à feu qui les désolent, sans les animaux Glaçons qui, tous les jours, à la prière des Forêts, leurs amies, viennent guérir les arbres malades; je dis guérir, car, à peine de leur bouche gelée ont-ils soufflé sur les charbons de cette peste, qu'ils l'éteignent.

« Au Monde de la Terre d'où vous êtes et d'où je suis, la Bête à feu s'appelle *Salamandre*, et l'animal Glaçon y est

connu sous le nom de *Remore*. Or, vous saurez que les Remores habitent vers l'extrémité du pôle, au plus profond de la mer Glaciale, et c'est la froïdeur évaporée de ces poissons, à travers leurs écailles, qui fait geler en ces quartiers-là l'eau de la mer, quoique salée.

« La plupart des Pilotes, qui ont voyagé pour la découverte du Groënland, ont enfin expérimenté qu'en certaine saison les glaces qui, d'autres fois, les avoient arrêtés, ne se rencontroient plus; mais, encore que cette mer fût libre dans le temps où l'hiver est le plus âpre, ils n'ont pas laissé d'en attribuer la cause à quelque chaleur secrète qui les avoit fondues. Mais il est bien plus vraisemblable que les Remores, qui ne se nourrissent que de glace, les avoient alors absorbées. Or, vous devez savoir que, quelques mois après qu'elles se sont repues, cette effroyable digestion leur rend l'estomac si morfondu, que la seule haleine qu'elles respirent reglace de rechef toute la mer du Pôle. Quand elles sortent sur la terre (car elles vivent dans l'un et dans l'autre élément), elles ne se rassasient que de ciguë, d'aconit, d'opium et de mandragore.

« On s'étonne, en notre Monde, d'où procèdent ces frileux vents du nord, qui traînent toujours la gelée; mais, si nos compatriotes savoient, comme nous, que les Remores habitent en ce climat, ils connoîtroient, comme nous, qu'ils proviennent du souffle avec lequel elles essayent de de repousser la chaleur du Soleil qui les approche.

« Cette eau stigiade, de laquelle on empoisonna le grand Alexandre, et dont la froideur pétrifia ses entrailles, étoit du pissat d'un de ces animaux. Enfin, la Remore contient si éminemment tous les principes de froidure, que, passant par-dessous un vaisseau, le vaisseau se trouve saisi du froid, en sorte qu'il en demeure tout engourdi jusqu'à ne pouvoir démarrer de sa place. C'est pour cela que la moitié de ceux qui ont cinglé, vers le nord, à la découverte du Pôle, n'en sont point revenus, parce que c'est un im-

racle si les Remores, dont le nombre est si grand dans cette mer, n'arrêtent leurs vaisseaux. Voilà pour ce qui est des animaux Glaçons.

« Mais, quant aux Bêtes à feu, elles logent dans la terre, sous des montagnes de bitume allumé, comme l'Etna, le Vésuve et le cap Rouge[1]. Ces boutons, que vous voyez à la gorge de celui-ci, qui procèdent de l'inflammation de son foie, ce sont... »

Nous restâmes, après cela, sans parler, pour nous rendre attentifs à ce fameux duel.

La Salamandre attaquoit avec beaucoup d'ardeur, mais la Remore soutenoit impénétrablement. Chaque heurt qu'ils se donnoient engendroit un coup de tonnerre, comme il arrive dans les Mondes d'ici autour, où la rencontre d'une nue chaude avec une froide excite le même bruit.

Des yeux de la Salamandre, il sortoit, à chaque œillade de colère qu'elle dardoit contre son ennemi, une rouge lumière dont l'air paroissoit allumé : en volant, elle suoit de l'huile bouillante et pissoit de l'eau-forte.

La Remore, de son côté, grosse, pesante et carrée, montroit un corps tout écaillé de glaçons. Ses larges yeux paroissoient deux assiettes de cristal, dont les regards portoient une lumière si morfondante, que je sentois frissonner l'hiver sur chaque membre de mon corps où elle les attachoit. Si je pensois mettre ma main au devant, ma main en prenoit l'onglée; l'air même, autour d'elle, atteint de sa rigueur, s'épaississoit en neige; la terre durcissoit sous ses pas, et je pouvois compter les traces de la bête par le nombre des engelures qui m'accueilloient quand je marchois dessus.

Au commencement du combat, la Salamandre, à cause

[1] C'est sans doute la Terre de Feu ou le cap Horn. On pourrait croire cependant que ce nom s'applique aussi à la côte de l'île de Ténériffe. Il y a aussi un cap Rouge, mais sans volcan, au Canada, entre Québec et Montréal.

de la vigoureuse contention de sa première ardeur, avoit fait suer la Remore; mais, à la longue, cette sueur s'étant refroidie, émailla toute la plaine d'un verglas si glissant, que la Salamandre ne pouvoit joindre la Remore sans tomber. Nous connûmes bien, le Philosophe et moi, qu'à force de choir et de se relever tant de fois, elle s'étoit fatiguée; car ces éclats de tonnerre, auparavant si effroyables, qu'enfantoit le choc dont elle heurtoit son ennemie, n'étoient plus que le bruit sourd de ces petits coups qui marquent la fin d'une tempête, et ce bruit sourd, amorti peu à peu, dégénéra en un frémissement semblable à celui d'un fer rouge plongé dans de l'eau froide.

Quand la Remore connut que le combat tiroit aux abois par l'affoiblissement du choc dont elle se sentoit à peine ébranlée, elle se dressa sur un angle de son cube et se laissa tomber de toute sa pesanteur sur l'estomac de la Salamandre avec un tel succès, que le cœur de la pauvre Salamandre, où tout le reste de son ardeur s'étoit concentrée, en se crevant, fit un éclat si épouvantable, que je ne sais rien dans la Nature pour le comparer.

Ainsi mourut la Bête à feu sous la paresseuse résistance de l'animal Glaçon.

Quelque temps après que la Remore se fut retirée, nous nous approchâmes du champ de bataille, et le vieillard, s'étant enduit les mains de la terre sur laquelle elle avoit marché comme d'un préservatif contre la brûlure, il empoigna le cadavre de la Salamandre. « Avec le corps de cet animal, me dit-il, je n'ai que faire de feu dans ma cuisine ; car, pourvu qu'il soit pendu à ma crémaillère, il fera bouillir et rôtir tout ce que j'aurai mis à l'âtre. Quant aux yeux, je les garde soigneusement ; s'ils étoient nettoyés des ombres de la mort, vous les prendriez pour deux petits Soleils. Les Anciens de notre Monde les savoient bien mettre en œuvre ; c'est ce qu'ils nommoient des *lampes ardentes*, et l'on ne les appendoit qu'aux sépultures pompeuses des personnes illustres.

« Nos Modernes en ont rencontré en fouillant quelques-uns de ces fameux tombeaux ; mais leur ignorante curiosité les a crevés, en pensant trouver derrière les membranes rompues ce feu qu'ils y voyoient reluire. »

Le Vieillard marchoit toujours, et moi je le suivois, attentif aux merveilles qu'il me débitoit. Or, à propos du combat, il ne faut pas que j'oublie l'entretien que nous eûmes touchant l'animal Glaçon.

« Je ne crois pas, me dit-il, que vous ayez jamais vu de Remores, car ces poissons ne s'élèvent guère à fleur d'eau ; encore, n'abandonnent-ils quasi point l'océan Septentrional. Mais sans doute vous aurez vu de certains animaux, qui, en quelque façon, se peuvent dire de leur espèce. Je vous ai tantôt dit que cette Mer, en tirant vers le Pôle, est toute pleine de Remores qui jettent leur frai sur la vase comme les autres poissons. Vous saurez donc que cette semence, extraite de toute leur masse, en contient si éminemment toute la froideur, que, si un navire est poussé par-dessus, le navire en contracte un ou plusieurs vers qui deviennent oiseaux, dont le sang, privé de chaleur, fait qu'on les range, quoiqu'ils aient des ailes, au nombre des poissons. Aussi, le Souverain Pontife, lequel connoît leur origine, ne défend pas d'en manger en carême. C'est ce que vous appelez des *Macreuses* [1]. »

Je marchois toujours, sans autre dessein que de le suivre, mais tellement ravi d'avoir trouvé un Homme, que je n'osois détourner les yeux de dessus lui, tant j'avois peur de le perdre : « Jeune mortel, me dit-il (car je vois bien que vous n'avez pas encore, comme moi, satisfait au tribut que nous devons à la Nature), aussitôt que je vous ai vu, j'ai rencontré sur votre visage ce je ne sais quoi qui donne envie de connoître les gens. Si je ne me trompe

1 Toutes ces questions délicates et merveilleuses sont examinées dans le curieux *Traité de l'origine des macreuses*, par André de Graindorge (*Caen*, *J. Poisson*, 1680, in-8°).

aux circonstances de la conformation de votre corps, vous devez être François et natif de Paris? Cette ville est le lieu où, après avoir promené mes disgrâces par toute l'Europe, je les ai terminées.

« Je me nomme Campanella, et suis Calabrois de nation. Depuis ma venue au Soleil, j'ai employé mon temps à visiter les climats de ce grand globe pour en découvrir les merveilles : il est divisé en Royaumes, Républiques, États et Principautés, comme la Terre. Ainsi les quadrupèdes, les volatiles, les plantes, les pierres, chacun y a le sien ; et, quoique quelques-uns de ceux-là n'en permettent point l'entrée aux animaux d'espèce étrangère, particulièrement aux Hommes, que les Oiseaux par-dessus tout haïssent à la mort, je puis voyager partout, sans courir de risque, à cause qu'une âme de Philosophe est tissue de parties bien plus déliées que les instrumens dont on se serviroit à la tourmenter. Je me suis trouvé heureusement dans la province des Arbres, quand les désordres de la Salamandre ont commencé ; ces grands éclats de tonnerre, que vous devez avoir entendus aussi bien que moi, m'ont conduit à leur champ de bataille, où vous êtes venu un moment après. Au reste, je m'en retourne à la province des Philosophes... — Quoi, lui dis-je, il y a donc aussi des Philosophes dans le Soleil ? — S'il y en a ! répliqua le bonhomme, oui, certes, et ce sont les principaux habitans du Soleil, et ceux-là mêmes dont la renommée de votre Monde a la bouche si pleine. Vous pourrez bientôt converser avec eux, pourvu que vous ayez le courage de me suivre, car j'espère mettre le pied dans leur Ville, avant qu'il soit trois jours. Je ne crois pas que vous puissiez concevoir de quelle façon ces grands génies se sont transportés ici ? — Non, certes, m'écriai-je ; car tant d'autres personnes auroient-elles eu jusqu'à présent les yeux bouchés, pour n'en pas trouver le chemin ? Ou bien est-ce qu'après la mort nous tombons entre les mains d'un Examinateur des esprits, lequel, selon

notre capacité, nous accorde ou nous refuse le droit de bourgeoisie au Soleil ?

— Ce n'est rien de tout cela, repartit le Vieillard ; les âmes viennent, par un principe de ressemblance, se joindre à cette masse de lumière; car ce Monde-ci n'est formé d'autre chose que des esprits de tout ce qui meurt dans les orbes d'autour, comme sont Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter et Saturne.

« Ainsi, dès qu'une Plante, une Bête, ou un Homme, expirent, leurs âmes montent, sans s'éteindre, à sa sphère, de même que vous voyez la flamme d'une chandelle y voler en pointe, malgré le suif qui la tient par les pieds. Or, toutes ces âmes, unies qu'elles sont à la source du jour, et purgées de la grosse matière qui les empêchoit, elles exercent des fonctions bien plus nobles que celle de croître, de sentir et de raisonner; car elles sont employées à former le sang et les esprits vitaux du Soleil, ce grand et parfait animal. Et c'est aussi pourquoi vous ne devez point douter que le Soleil n'opère de l'esprit bien plus parfaitement que vous, puisque c'est par la chaleur d'un million de ces âmes rectifiées, dont la sienne est un élixir, qu'il connoît le secret de la vie, qu'il influe à la matière de vos Mondes la puissance d'engendrer, qu'il rend des corps capables de se sentir être, et enfin qu'il se fait voir et fait voir toutes choses.

« Il me reste maintenant à vous expliquer pourquoi les âmes des Philosophes ne se joignent pas essentiellement à la masse du Soleil, comme celles des autres Hommes.

« Il y a trois ordres d'esprits dans toutes les Planètes, c'est-à-dire dans les petits Mondes qui se meuvent à l'entour de celui-ci.

« Les plus grossiers servent simplement à réparer l'embonpoint du Soleil. Les subtils s'insinuent à la place de ses rayons; mais ceux des Philosophes, sans avoir rien contracté d'impur dans leur exil, arrivent tout entiers à la sphère du jour, pour en être habitans. Or, elles ne de-

viennent pas, comme les autres, une partie intégrante de sa masse, parce que la matière qui les compose, au point de leur génération, se mêle si exactement, que rien ne la peut plus déprendre; semblable à celle qui forme l'or, les diamans et les Astres, dont toutes les parties sont mêlées par tant d'enlacemens, que le plus fort dissolvant n'en sauroit relâcher l'étreinte.

« Or, ces âmes de Philosophes sont tellement à l'égard des autres âmes, ce que l'or, les diamans et les Astres sont à l'égard des autres corps, qu'Épicure dans le Soleil est le même Épicure qui vivoit jadis sur la terre. »

Le plaisir que je recevois en écoutant ce grand homme m'accourcissoit le chemin, et j'entamois souvent tout exprès des matières savantes et curieuses, sur lesquelles je sollicitois sa pensée, afin de m'instruire. Et certes, je n'ai jamais vu de bonté si grande que la sienne; car, quoiqu'il pût, à cause de l'agilité de sa substance, arriver tout seul, en fort peu de journées, au royaume des Philosophes, il aima mieux s'ennuyer longtemps avec moi que de m'abandonner parmi ces vastes solitudes.

Cependant il étoit pressé; car je me souviens que, m'étant avisé de lui demander pourquoi il s'en retournoit avant d'avoir reconnu toutes les régions de ce grand Monde, il me répondit que l'impatience de voir un de ses amis, lequel étoit nouvellement arrivé[1], l'obligeoit à rompre son voyage. Je reconnus, par la suite de son discours, que cet ami étoit ce fameux Philosophe de notre temps, Monsieur Descartes, et qu'il ne se hâtoit que pour le joindre.

Il me répondit encore, sur ce que je lui demandai quelle estime il avoit pour sa *Physique :* qu'on ne la devoit lire

[1] Descartes étant mort à Stockholm le 11 février 1650, nous pouvons supposer que l'*Histoire des États et empires du Soleil* fut composée peu de temps après cette date, puisque Cyrano représente l'illustre philosophe comme *nouvellement arrivé* dans les régions solaires.

qu'avec le même respect qu'on écoute prononcer des oracles. « Ce n'est pas, ajouta-t-il, que la science des choses naturelles n'ait besoin, comme les autres sciences, de préoccuper notre jugement d'axiomes qu'elle ne prouve point; mais les principes de la sienne sont simples et si naturels, que, étant supposés, il n'y en a aucune qui satisfasse plus nécessairement à toutes les apparences. »

Je ne pus, en cet endroit, m'empêcher de l'interrompre : « Mais, lui dis-je, il me semble que ce Philosophe a toujours impugné[1] le vide; et cependant, quoiqu'il fût Épicurien, afin d'avoir l'honneur de donner un principe aux principes d'Épicure, c'est-à-dire aux atomes, il a établi pour commencement des choses un chaos de matière tout à fait solide, que Dieu divisa en un nombre innombrable de petits carreaux, à chacun desquels il imprima des mouvemens opposés. Or, il veut que ces cubes, en se froissant l'un contre l'autre, se soient égrugés en parcelles de toutes sortes de figures. Mais comment peut-il concevoir que ces pièces carrées aient commencé de tourner séparément, sans avouer qu'il s'est fait du vide entre leurs angles? Ne s'en rencontroit-il pas nécessairement dans les espaces que les angles de ces carreaux étoient contraints d'abandonner, pour se mouvoir? Et puis, ces carreaux qui n'occupoient qu'une certaine étendue, avant que de tourner, peuvent-ils s'être mus en cercle, qu'ils n'en aient occupé dans leur circonférence encore une fois autant? La Géométrie nous enseigne que cela ne se peut; donc, la moitié de cette espace[2] a dû nécessairement demeurer vide, puisqu'il n'y avoit point encore d'atomes pour la remplir. »

Mon Philosophe me répondit que Monsieur Descartes nous rendroit raison de cela lui-même, et qu'étant né

[1] Combattu le système du vide.

[2] Cyrano, sans se préoccuper de l'étymologie latine et italienne, *spatium* et *spazio*, écrit souvent au féminin le mot *espace*.

aussi obligeant que Philosophe, il seroit assurément ravi de trouver en ce monde un homme mortel, pour l'éclaircir des doutes que la surprise de la Mort l'avoit contraint de laisser à la Terre qu'il venoit de quitter; qu'il ne croyoit pas qu'il eût grande difficulté à y répondre, suivant ses principes que je n'avois examinés qu'autant que la foiblesse de mon esprit me le pouvoit permettre[1]; « parce, disoit-il, que les ouvrages de ce grand homme sont si pleins et si subtils, qu'il faut une attention, pour les entendre, qui demande l'âme d'un vrai et consommé Philosophe. Ce qui fait qu'il n'y a pas un Philosophe dans le Soleil, qui n'ait de la vénération pour lui; jusque-là que l'on ne veut pas lui contester le premier rang, si sa modestie ne l'en éloigne.

« Pour tromper la peine que la longueur du chemin pourroit vous apporter, nous en discourrons suivant ses principes, qui sont assurément si clairs, et semblent si bien satisfaire à tout par l'admirable lumière de ce grand génie, qu'on diroit qu'il a concouru à la belle et magnifique structure de cet Univers.

« Vous vous souvenez bien qu'il dit que notre entendement est fini. Ainsi, la matière étant divisible à l'infini, il ne faut pas douter que c'est une de ces choses qu'il ne peut comprendre ni imaginer, et qu'il est bien au-dessus de lui d'en rendre raison. « Mais, dit-il, quoique cela ne « puisse tomber sous les sens, nous ne laissons pas de « concevoir que cela se fait par la connoissance que nous « avons de la matière; et nous ne devons pas, dit-il, hé« siter à déterminer notre jugement sur les choses que « nous concevons. » En effet, pouvons-nous imaginer la

[1] Il faut remarquer que Cyrano n'hésite pas à exprimer ses sympathies pour le système de Descartes, quoique ce système eût été vivement combattu par Gassendi et que ce dernier fût encore vivant, tandis que l'autre était mort. Il résulte de là que Cyrano, quoique gassendiste, avait adopté les principes de la philosophie cartésienne, à quelques exceptions près.

manière dont l'âme agit sur le corps? Cependant, on ne peut nier cette vérité, ni la révoquer en doute; au lieu que c'est une absurdité bien plus grande d'attribuer au vide une espace qui est une propriété qui appartient au corps de l'étendue[1], vu que l'on confondroit l'idée du rien avec celle de l'être, et que l'on lui donneroit des qualités, à lui qui ne peut rien produire, et ne peut être auteur de quoi que ce soit. « Mais, dit-il, pauvre mortel, je sens « que ces spéculations te fatiguent, parce que, comme dit « cet excellent homme, tu n'as jamais pris peine à bien « épurer ton esprit d'avec la masse de ton corps, et parce « que tu l'as rendu si paresseux, qu'il ne veut plus faire « aucunes fonctions sans le secours des sens. »

Je lui allois repartir, lorsqu'il me tira par le bras pour me montrer un vallon de merveilleuse beauté. « Apercevez-vous, me dit-il, cette enfonçure de terre où nous allons descendre? On diroit que le coupeau des collines qui la bornent se soit exprès couronné d'arbres, pour inviter, par la fraîcheur de son ombre, les passans au repos.

« C'est au pied de l'un de ces coteaux que le Lac du Sommeil prend sa source; il n'est formé que de la liqueur des cinq Fontaines.

« Au reste, s'il ne se mêloit aux trois Fleuves, et par sa pesanteur n'engourdissoit leurs eaux, aucun animal de notre Monde ne dormiroit. » Je ne puis exprimer l'impatience qui me pressoit de le questionner sur ces trois Fleuves, dont je n'avois point encore ouï parler : mais je restai content, quand il m'eut promis que je verrois tout.

Nous arrivâmes bientôt après dans le vallon, et quasi au même temps sur le tapis qui borde ce grand Lac.

1 Dans l'édit. de 1761, ce passage est ainsi modifié : « C'est une absurdité bien plus grande d'attribuer au vide cette qualité de céder au corps et cet espace, qui sont les dépendances d'une étendue, qui ne peut convenir qu'à la substance, vu que l'on confondroit, » etc.

« En vérité, me dit Campanella, vous êtes bien heureux de voir, avant de mourir, toutes les merveilles de ce Monde; c'est un bien pour les habitans de votre globe d'avoir porté un Homme qui lui puisse apprendre les merveilles du Soleil, puisque sans vous ils étoient en danger de vivre dans une grossière ignorance, et de goûter cent douceurs, sans savoir d'où elles viennent; car on ne sauroit imaginer les libéralités que le Soleil fait à tous vos petits globes; et ce vallon seul répand une infinité de biens par tout l'Univers, sans lesquels vous ne pourriez vivre, et ne pourriez pas seulement voir le jour. Il me semble que c'est assez d'avoir vu cette contrée, pour vous faire avouer que le Soleil est votre père, et qu'il est l'auteur de toutes choses. Pource que ces cinq Ruisseaux viennent se dégorger dedans, ils ne courent que quinze ou seize heures; et cependant ils paroissent si fatigués, quand ils arrivent, qu'à peine se peuvent-ils remuer; mais ils témoignent leur lassitude par des effets bien différens, car celui de la Vue s'étrécit, à mesure qu'il s'approche de l'étang du Sommeil; l'Ouïe, à son embouchure, se confond, s'égare et se perd dans la vase; l'Odorat excite un murmure semblable à celui d'un homme qui ronfle; le Goût, affadi du chemin, devient tout à fait insipide; et le Toucher, naguère si puissant, qu'il logeoit tous ses compagnons, est réduit à cacher sa demeure. De son côté, la Nymphe de la Paix, qui fait sa demeure au milieu du Lac, reçoit ses hôtes à bras ouverts, les couche dans son lit, et les dorlote avec tant de délicatesse, que, pour les endormir, elle prend elle-même le soin de les bercer. Quelque temps après s'être ainsi confondus dans ce vaste rondeau, on le voit à l'autre bout se partager derechef en cinq Ruisseaux, qui reprennent les mêmes noms, en sortant, qu'ils avoient laissés en entrant. Mais les plus hâtés de partir, et qui tiraillent leurs compagnons pour se mettre en chemin, c'est l'Ouïe et le Toucher; car, pour les trois autres, ils attendent que ceux-ci les éveillent,

et le Goût spécialement demeure toujours derrière les autres. »

Le noir concave d'une grotte se voûte par-dessus le lac du Sommeil. Quantité de tortues se promènent à pas lents sur les rivages; mille fleurs de pavot communiquent à l'eau, en s'y mirant, la vertu d'endormir; on voit jusqu'à des marmottes arriver de cinquante lieues, pour y boire; et le gazouillis de l'onde est si charmant, qu'il semble qu'elle se froisse contre les cailloux avec mesure, et tâche de composer une musique assoupissante.

Le sage Campanella prévit sans doute que j'en allois sentir quelque atteinte; c'est pourquoi il me conseilla de doubler le pas. Je lui eusse obéi, mais les charmes de cette eau m'avoient tellement enveloppé la raison, qu'il ne m'en resta presque pas assez pour entendre ces dernières paroles. « Dormez donc, dormez! je vous laisse; aussi bien, les songes qu'on fait ici sont tellement parfaits, que vous serez quelque jour bien aise de vous ressouvenir de celui que vous allez faire. Je me divertirai cependant à visiter les raretés du lieu, et puis, je vous viendrai rejoindre. » Je crois qu'il ne discourut pas davantage, ou bien la vapeur du sommeil m'avoit déjà mis hors d'état de pouvoir l'écouter.

J'étois au milieu d'un songe le plus savant et le mieux conçu du monde, quand mon Philosophe me vint éveiller. Je vous en ferai le récit, lorsque cela n'interrompra point le fil de mon discours; car il est tout à fait important que vous le sachiez, pour vous faire connoître avec quelle liberté l'esprit des habitans du Soleil agit, pendant que le sommeil captive les sens. Pour moi, je pense que ce lac évapore un air qui a la propriété d'épurer entièrement l'esprit de l'embarras des sens; car il ne se présente rien à votre pensée qui ne semble vous perfectionner et vous instruire : c'est ce qui fait que j'ai le plus grand respect du monde pour ces Philosophes, qu'on nomme *rêveurs*, dont nos ignorans se moquent.

J'ouvris donc les yeux comme en sursaut : il me semble que j'ouïs qu'il disoit : « Mortel, c'est assez dormir ! levez-vous, si vous désirez voir une rareté qu'on n'imagineroit jamais dans votre Monde. Depuis une heure environ que je vous ai quitté, pour ne point troubler votre repos, je me suis toujours promené le long des cinq Fontaines qui sortent de l'étang du Sommeil. Vous pouvez croire avec combien d'attention je les ai toutes considérées; elles portent le nom des cinq Sens, et coulent fort près l'une de l'autre. Celle de la Vue semble un tuyau fourchu, plein de diamans en poudre et de petits miroirs, qui dérobent et restituent les images de tout ce qui se présente : elle environne de son cours le royaume des Lynx. Celle de l'Ouïe est pareillement double; elle tourne, en s'insinuant comme un dédale, et l'on ouït retentir, au plus creux des concavités de sa couche, un écho de tout le bruit qui résonne alentour; je suis fort trompé si ce ne sont des renards que j'ai vu s'y curer les oreilles. Celle de l'Odorat paroît comme les précédentes, qui se divise en deux petits canaux cachés sous une seule voûte; elle extrait de tout ce qu'elle rencontre je ne sais quoi d'invisible, dont elle compose mille sortes d'odeurs qui lui tiennent lieu d'eau; on trouve, aux bords de cette source, force chiens qui s'affinent le nez. Celle du Goût coule par saillies, lesquelles n'arrivent ordinairement que trois ou quatre fois le jour; encore, faut-il qu'une grande vanne de corail soit levée, et, par-dessous celle-là, quantité d'autres fort petites qui sont d'ivoire; sa liqueur ressemble à de la salive. Mais quant à la cinquième, celle du Toucher, elle est si vaste et si profonde, qu'elle environne toutes ses sœurs, jusqu'à se coucher de son long dans leur lit, et son humeur épaisse se répand au large sur des gazons tout verts de plantes sensitives.

« Or, vous saurez que j'admirois, glacé de vénération, les mystérieux détours de toutes ces fontaines, quand, à force de marcher, je me suis trouvé à l'embouchure où

elles se dégorgent dans les trois Rivières. Mais suivez-moi, vous comprendrez beaucoup mieux la disposition de toutes ces choses, en les voyant. » Une promesse, si forte selon moi, acheva de m'éveiller; je lui tendis le bras, et nous marchâmes par le même chemin qu'il avoit tenu le long des levées qui compriment les cinq Ruisseaux, chacun dans son canal.

Au bout environ d'un stade, quelque chose d'aussi luisant qu'un lac parvint à nos yeux. Le sage Campanella ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'il me dit · « Enfin, mon fils, nous touchons au port; je vois distinctement les trois Rivières. »

A cette nouvelle, je me sentis transporter d'une telle ardeur, que je pensois être devenu aigle. Je volai plutôt que je ne marchai, et courus tout autour, d'une curiosité si avide, qu'en moins d'une heure mon conducteur et moi nous remarquâmes ce que vous allez entendre.

Trois grands Fleuves arrosent les campagnes brillantes de ce Monde embrasé. Le premier et le plus large se nomme la Mémoire; le second, plus étroit, mais plus creux, l'Imagination; le troisième, plus petit que les autres, s'appelle Jugement.

Sur les rives de la Mémoire, on entend jour et nuit un ramage importun de geais, de perroquets, de pies, d'étourneaux, de linottes, de pinsons et de toutes les espèces qui gazouillent ce qu'elles ont appris. La nuit, ils ne disent mot, car ils sont pour lors occupés à s'abreuver de la vapeur épaisse qu'exhalent ces lieux aquatiques. Mais leur estomac cacochyme la digère si mal, qu'au matin, quand ils pensent l'avoir convertie en leur substance, on la voit tomber de leur bec aussi pure qu'elle étoit dans la rivière. L'eau de ce Fleuve paroît gluante, et roule avec beaucoup de bruit; les échos, qui se forment dans ses cavernes, répètent la parole jusqu'à plus de mille fois; elle engendre de certains monstres, dont le visage approche du visage de femme. Il s'y en voit d'autres plus furieux, qui

ont la tête cornue et carrée, et à peu près semblable celle de nos pédans. Ceux-là ne s'occupent qu'à crier, et ne disent pourtant que ce qu'ils se sont entendu dire les uns aux autres.

Le Fleuve de l'Imagination coule plus doucement; sa liqueur, légère et brillante, étincelle de tous côtés. Il semble, à regarder cette eau d'un torrent de bluettes humides, qu'elles n'observent en voltigeant aucun ordre certain. Après l'avoir considérée plus attentivement, je pris garde que l'humeur qu'elle rouloit dans sa couche étoit de pur or potable, et son écume de l'huile de talc. Le poisson qu'elle nourrit, ce sont des remores, des sirènes et des salamandres; on y trouve, au lieu de gravier, de ces cailloux dont parle Pline, avec lesquels on devient pesant, quand on les touche par l'envers, et léger, quand on se les applique par l'endroit. J'y en remarquai de ces autres encore, dont Gigès avoit un anneau, qui rendent invisibles; mais surtout un grand nombre de pierres philosophales éclatent parmi son sable. Il y avoit sur les rivages force arbres fruitiers, principalement de ceux que trouva Mahomet en Paradis; les branches fourmilloient de phénix, et j'y remarquai des sauvageons de ce fruitier[1] où la Discorde cueillit la pomme qu'elle jeta aux pieds des trois Déesses : on avoit enté dessus des greffes du jardin des Hespérides. Chacun de ces deux larges Fleuves se divise en une infinité de bras qui s'entrelacent; et j'observai que, quand un grand ruisseau de la Mémoire en approchoit un plus petit de l'Imagination, il éteignoit aussitôt celui-là; mais qu'au contraire si le ruisseau de l'Imagination étoit plus vaste, il tarissoit celui de la Mémoire. Or, comme ces trois Fleuves, soit dans leur canal, soit dans leurs bras, coulent toujours à côté l'un de l'autre, partout où la Mémoire est forte, l'Imagination diminue; et celle-ci grossit, à mesure que l'autre s'abaisse.

[1] Arbre à fruit ou fruitier.

Proche de là coule d'une lenteur incroyable la Rivière du Jugement : son canal est profond, son humeur semble froide; et, lorsqu'on en répand sur quelque chose, elle sèche, au lieu de mouiller. Il croît, parmi la vase de son lit, des plantes d'ellébore, dont la racine, qui s'étend en longs filamens, nettoie l'eau de sa bouche. Elle nourrit des serpens, et, dessus l'herbe molle qui tapisse ses rivages, un million d'éléphans se reposent. Elle se distribue, comme ses deux germaines, en une infinité de petits rameaux; elle grossit en coulant; et, quoiqu'elle gagne toujours pays, elle va et revient éternellement sur elle-même.

De l'humeur de ces trois Rivières, tout le Soleil est arrosé; elle sert à détremper les atomes brûlans de ceux qui meurent dans ce grand Monde; mais cela mérite bien d'être traité plus au long.

La vie des animaux du Soleil est fort longue; ils ne finissent que de mort naturelle, qui n'arrive qu'au bout de sept à huit mille ans, quand, pour les continus excès d'esprit où leur tempérament de feu les incline, l'ordre de la matière se brouille. Car, aussitôt que dans un corps la Nature sent qu'il faudroit plus de temps à réparer les ruines de son être, qu'à en composer un nouveau, elle aspire à se dissoudre, si bien que, de jour en jour, on voit, non pas pourrir, mais tomber l'animal en particules semblables à de la cendre rouge.

Le trépas n'arrive guère que de cette sorte. Expiré donc qu'il est, ou, pour mieux dire, éteint, les petits corps ignés qui composoient sa substance entrent dans la grosse matière de ce Monde allumé, jusqu'à ce que le hasard les ait abreuvés de l'humeur des trois Rivières; car, alors, devenus mobiles par leur fluidité, afin d'exercer vitement les facultés dont cette eau leur vient d'imprimer l'obscure connoissance, ils s'attachent en longs filets, et, par un flux de points lumineux, s'aiguisent en rayons et se répandent aux sphères d'alentour, où ils ne sont pas plutôt enveloppés, qu'ils arrangent eux-mêmes la matière autant

qu'ils peuvent dedans la forme propre à exercer toutes les fonctions dont ils ont contracté l'instinct dans l'eau des trois Rivières, des cinq Fontaines et de l'Étang. C'est pourquoi ils se laissent attirer aux plantes, pour végéter; les plantes se laissent brouter aux animaux, pour sentir; et les animaux se laissent manger aux hommes, afin qu'étant passés en leur substance, ils viennent à réparer ces trois facultés de la Mémoire, de l'Imagination et du Jugement, dont les Rivières du Soleil leur avoient fait pressentir la puissance.

Or, selon que les atomes ont ou plus ou moins trempé dedans l'humeur de ces trois Fleuves, ils apportent aux animaux plus ou moins de Mémoire, d'Imagination ou de Jugement, et, selon que, dans les trois Fleuves, ils ont plus ou moins contracté de la liqueur des cinq Fontaines et de celle du petit Lac, ils leur élaborent des sens plus ou moins parfaits, et produisent des âmes plus ou moins endormies.

Voici à peu près ce que nous observâmes touchant la nature de ces trois Fleuves. On en rencontre partout de petites veines écartées çà et là; mais, pour les bras principaux, ils vont droit aboutir à la Province des Philosophes. Aussi, nous rentrâmes dans le grand chemin, sans nous éloigner du courant que ce qu'il faut pour monter sur la chaussée. Nous vîmes toujours les trois grandes Rivières qui flottoient à côté de nous; mais, pour les cinq Fontaines, nous les regardions de haut en bas serpenter dans la prairie. Cette route est fort agréable, quoique solitaire; on y respire un air libre et subtil, qui nourrit l'âme et la fait régner sur les passions.

Au bout de cinq ou six journées de chemin, comme nous divertissions nos yeux à considérer le différent et riche aspect des paysages, une voix languissante, comme d'un malade qui gémiroit, parvint à nos oreilles. Nous nous approchâmes du lieu d'où nous jugions qu'elle pouvoit venir, et nous trouvâmes, sur la rive du fleuve

Imagination, un vieillard, tombé à la renverse, qui poussoit de grands cris. Les larmes de compassion m'en vinrent aux yeux, et la pitié que j'eus du mal de ce misérable me convia d'en demander la cause. « Cet homme, me répondit Campanella, se tournant vers moi, est un Philosophe réduit à l'agonie, car nous mourons plus d'une fois; et, comme nous ne sommes que des parties de cet Univers, nous changeons de forme pour aller reprendre vie ailleurs; ce qui n'est point un mal, puisque c'est un chemin pour perfectionner son être et pour arriver à un nombre infini de connoissances. Son infirmité est celle qui fait mourir presque tous les grands hommes. »

Son discours m'obligea de considérer le malade plus attentivement, et, dès la première œillade, j'aperçus qu'il avoit la tête grosse comme un tonneau et ouverte par plusieurs endroits. « Or sus! me dit Campanella, me tirant par le bras : toute l'assistance que nous croirions donner à ce moribond seroit inutile et ne feroit que l'inquiéter. Passons outre ; aussi bien, son mal est incurable. L'enflure de sa tête provient d'avoir trop exercé son esprit; car, encore que les espèces dont il a rempli les trois ventricules de son cerveau soient des images fort petites, elles sont corporelles et capables, par conséquent, de remplir un grand lieu, quand elles sont fort nombreuses. Or vous saurez que ce Philosophe a tellement grossi sa cervelle à force d'entasser image sur image, que, ne les pouvant plus contenir, elle s'est éclatée. Cette façon de mourir est celle des grands Génies, et cela s'appelle *crever d'esprit*. »

Nous marchions toujours en parlant, et les premières choses qui se présentoient à nous nous fournissoient matière d'entretien ; j'eusse pourtant bien voulu sortir des régions opaques du Soleil pour rentrer dans les lumineuses; car le Lecteur saura que toutes les contrées n'en sont pas diaphanes : il y en a qui sont obscures comme celles de notre Monde, et qui, sans la lumière d'un So-

leil qu'on aperçoit de là, seroient couvertes de ténèbres. Or, à mesure qu'on entre dans les opaques, on le devient insensiblement; et, de même, lorsqu'on approche des transparentes, on se sent dépouiller de cette noire obscurité, par la vigoureuse irradiation du climat.

Je me souviens qu'à propos de cette envie dont je brûlois, je demandai à Campanella si la Province des Philosophes étoit brillante ou ténébreuse : « Elle est plus ténébreuse que brillante, me répondit-il; car, comme nous sympathisons encore beaucoup avec la Terre, notre pays natal, qui est opaque de sa nature, nous n'avons pas pu nous accommoder dans les régions de ce globe les plus éclairées. Nous pouvons toutefois, par une vigoureuse contention de la volonté, nous rendre diaphanes lorsqu'il nous en prend envie, et même la plus grande part des Philosophes ne parlent pas avec la langue; mais, quand ils veulent communiquer leur pensée, ils se purgent, par les élans de leur fantaisie, d'une sombre vapeur sous laquelle ordinairement ils tiennent leurs conceptions à couvert; et, sitôt qu'ils ont fait redescendre en son siége cette obscurité de rate qui les noircissoit, comme leur corps est alors diaphane, on aperçoit, à travers leur cerveau, ce dont ils se souviennent, ce qu'ils s'imaginent, ce qu'ils jugent, et, dans leur foie et leur cœur, ce qu'ils désirent et ce qu'ils résolvent; car, quoique ces petits portraits soient plus imperceptibles qu'aucune chose que nous puissions figurer, nous avons en ce Monde-ci les yeux assez clairs pour distinguer facilement jusqu'aux moindres idées.

« Ainsi, quand quelqu'un de nous veut découvrir à son ami l'affection qu'il lui porte, on aperçoit son cœur élancer des rayons jusque dans sa mémoire sur l'image de celui qu'il aime ; et quand, au contraire, il veut témoigner son aversion, on voit son cœur darder, contre l'image de celui qu'il hait, des tourbillons d'étincelles brûlantes et se retirer tant qu'il peut en arrière ; de même,

quand il parle en soi-même, on remarque clairement les espèces, c'est-à-dire les caractères de chaque chose qu'il médite, qui, s'imprimant ou se soulevant, viennent présenter aux yeux de celui qui regarde, non pas un discours articulé, mais une histoire en tableau de toutes ses pensées. »

Mon Guide vouloit continuer, mais il en fut détourné par un accident jusqu'à cette heure inouï ; ce fut que tout à coup nous aperçûmes la terre se noircir sous nos pas, et le Ciel, allumé de rayons, s'étendre sur nos têtes, comme si on eût développé entre nous et le Soleil un dais large de quatre lieues.

Il me paroît malaisé de vous dire ce que nous nous imaginâmes dans cette conjoncture. Toutes sortes de terreurs nous vinrent assaillir, jusqu'à celle de la fin du Monde, et nulle de ces terreurs ne nous sembla hors d'apparence ; car, de voir la nuit au Soleil ou l'air obscurci de nuages, c'est un miracle qui n'y arrive point. Ce ne fut pas toutefois encore tout ; incontinent après, un bruit aigre et criard, semblable au son d'une poulie qui tourneroit avec rapidité, vint frapper nos oreilles, et tout au même temps nous vîmes choir à nos pieds une cage. A peine eut-elle joint le sable, qu'elle s'ouvrit pour accoucher d'un Homme et d'une Femme : ils traînoient une ancre qu'ils accrochèrent aux racines d'un roc. En suite de quoi, nous les aperçûmes venir à nous. La Femme conduisoit l'Homme et le tirailloit en le menaçant. Quand elle fut fort près de nous : « Messieurs, dit-elle d'une voix un peu émue, n'est-ce pas ici la Province des Philosophes ? » Je répondis que non, mais que, dans vingt-quatre heures, nous espérions y arriver ; que ce Vieillard, qui me souffroit en sa compagnie, étoit un des principaux Officiers de cette Monarchie. « Puisque vous êtes Philosophe, répondit cette femme, adressant la parole à Campanella, il faut que, sans aller plus loin, je vous décharge ici mon cœur.

« Pour vous raconter donc en peu de mots le sujet qui m'amène, vous saurez que je viens me plaindre d'un assassinat commis en la personne du plus jeune de mes enfans; ce barbare que je tiens l'a tué deux fois, encore qu'il fût son père. » Nous restâmes fort embarrassés de ce discours; c'est pourquoi je voulus savoir ce qu'elle entendoit par un enfant tué deux fois. « Sachez, répondit cette femme, qu'en notre pays il y a parmi les autres statuts d'amour une loi qui règle le nombre des baisers auxquels un Mari est obligé à sa Femme. C'est pourquoi tous les soirs chaque Médecin, dans son quartier, va par toutes les maisons, où, après avoir visité le Mari et la Femme, il les taxe pour cette nuit-là, selon leur santé, forte ou foible, à tant ou tant d'embrassemens. Or, le mien que voilà avoit été mis à sept. Cependant, piqué de quelques paroles un peu fières que je lui avois dites en nous couchant, il ne m'approcha point tant que nous demeurâmes au lit. Mais Dieu, qui venge la cause des affligés, permit qu'en songe ce misérable, chatouillé par le ressouvenir des baisers qu'il me retenoit injustement, laissa perdre un Homme. Je vous ai dit que son père l'a tué deux fois, parce que, l'empêchant d'être, il a fait qu'il n'est point, voilà son premier assassinat, et a fait qu'il n'a point été, voilà son second; au lieu qu'un meurtrier ordinaire fait bien que celui qu'il prive du jour n'est plus, mais il ne sauroit faire qu'il n'ait point été. Nos Magistrats en auroient fait bonne justice; mais l'artificieux a dit, pour excuse, qu'il auroit satisfait au devoir conjugal, s'il n'eût appréhendé (me baisant, au fort de la la colère où je l'avois mis,) d'engendrer un homme furieux.

« Le Sénat, embarrassé de cette justification, nous a ordonné de nous venir présenter aux Philosophes, et de plaider devant eux notre cause. Aussitôt que nous eûmes reçu l'ordre de partir, nous nous mîmes dans une cage pendue au cou de ce grand Oiseau que vous voyez, d'où,

par le moyen d'une poulie que nous y attachâmes, nous descendons à terre et nous guindons en l'air. Il y a des personnes dans notre Province établies exprès pour les apprivoiser jeunes et les instruire aux travaux qui nous sont utiles. Ce qui les oblige principalement, contre leur nature féroce, à se rendre disciplinables, c'est qu'à leur faim, qui ne se peut presque assouvir, nous abandonnons les cadavres de toutes les bêtes qui meurent. Au reste, quand nous voulons dormir (car, à cause des excès d'amour trop continus qui nous affoiblissent, nous avons besoin de repos), nous lâchons, à la campagne, d'espace en espace, vingt ou trente de ces Oiseaux attachés chacun à une corde, qui, prenant l'essor avec leurs grandes ailes, déploient dans le Ciel une nuit plus large que l'horizon. » J'étois fort attentif à son discours et à considérer, tout extasié, l'énorme taille de cet oiseau géant; mais, sitôt que Campanella l'eut un peu regardé : « Ah! vraiment, s'écria-t-il, c'est un de ces monstres à plume, appelés Condurs, qu'on voit dans l'île de Mandragore à notre Monde, et par toute la Zone Torride; ils y couvrent de leurs ailes un arpent de terre. Mais, comme ces animaux deviennent plus démesurés, à proportion que le Soleil, qui les a vus naître, est plus échauffé, il ne se peut qu'ils ne soient, au Monde du Soleil, d'une épouvantable grandeur.

« Toutefois, ajouta-t-il, se tournant vers la Femme, il faut nécessairement que vous acheviez votre voyage; car c'est à Socrate[1], auquel on a donné la Surintendance des mœurs, qu'appartient de vous juger. Je vous conjure cependant de nous apprendre de quelle contrée vous êtes, parce que, comme il n'y a que trois ou quatre ans que je suis arrivé en ce Monde-ci, je n'en connois encore guère la carte.

— Nous sommes, répondit-elle, du royaume des Amou-

[1] Cyrano, en bon gassendiste, proteste ainsi contre la condamnation de Socrate, qui fut accusé d'avoir corrompu les mœurs de la jeunesse d'Athènes.

reux : ce grand État confine d'un côté à la République de Paix, et de l'autre à celle des Justes.

« Au pays d'où je viens, à l'âge de seize ans, on met les garçons au Noviciat d'amour ; c'est un palais fort somptueux qui contient presque le quart de la Cité. Pour les filles, elles n'y entrent qu'à treize. Ils font là, les uns et les autres, leur année de probation, pendant laquelle les garçons ne s'occupent qu'à mériter l'affection des filles, et les filles à se rendre dignes de l'amitié des garçons. Les douze mois expirés, la Faculté de Médecine va visiter en corps ce Séminaire d'Amans. Elle les tâte tous l'un après l'autre, jusqu'aux parties de leurs personnes les plus secrètes, les fait coupler à ses yeux, et puis, selon que le mâle se rencontre, à l'épreuve, vigoureux et bien conformé, on lui donne pour femmes dix, vingt, trente ou quarante filles de celles qui le chérissoient, pourvu qu'ils s'aiment réciproquement. Le marié, cependant, ne peut coucher qu'avec deux à la fois, et il ne lui est pas permis d'en embrasser aucune, tandis qu'elle est grosse. Celles qu'on reconnoît stériles ne sont employées qu'à servir, et des hommes impuissans se font les esclaves qui se peuvent mêler charnellement avec les bréhaignes[1]. Au reste, quand une famille a plus d'enfans qu'elle n'en peut nourrir, la République les entretient ; mais c'est un malheur qui n'arrive guère, parce qu'aussitôt qu'une femme accouche dans la Cité, l'Épargne[2] fournit une somme annuelle pour l'éducation de l'enfant, selon sa qualité, que les Trésoriers d'État portent eux-mêmes à certain jour à la maison du père. Mais, si vous voulez en savoir davantage, entrez dans notre mannequin, il est assez grand pour quatre. Puisque nous allons même route, nous tromperons, en causant, la longueur du voyage. »

[1] Femmes stériles. C'est un mot de la vieille langue gauloise.
[2] Trésor, caisse de réserve.

Campanella fut d'avis que nous acceptassions l'offre. J'en fus pareillement fort joyeux, pour éviter la lassitude; mais, quand je vins pour leur aider à lever l'ancre, je fus bien étonné d'apercevoir qu'au lieu d'un gros câble qui la devoit soutenir, elle n'étoit pendue qu'à un brin de soie aussi délié qu'un cheveu. Je demandai à Campanella comment il se pouvoit faire qu'une masse lourde comme étoit cette ancre ne fit point rompre, par sa pesanteur, une chose si frêle, et le bon Homme me répondit que cette corde ne se rompoit point, parce qu'ayant été filée très-égale partout, il n'y avoit point de raison pourquoi elle dût se rompre plutôt à un endroit qu'à l'autre. Nous nous entassâmes tous dans le panier, et ensuite nous pouliâmes [1] jusqu'au faîte du gosier de l'oiseau, où nous ne paroissions qu'un grelot qui pendoit à son cou. Quand nous fûmes tout contre la poulie, nous arrêtâmes le câble, où notre cage étoit pendue, à une des plus légères plumes de son duvet, qui pourtant étoit grosse comme le pouce; et, dès que cette femme eut fait signe à l'oiseau de partir, nous nous sentîmes fendre le ciel d'une rapide violence. Le Condur modéroit ou forçoit son vol, haussoit ou baissoit, selon les volontés de sa maîtressse, dont la voix lui servoit de bride. Nous n'eûmes pas volé deux cents lieues, que nous aperçûmes sur la terre, à main gauche, une nuit semblable à celle que produisoit dessous lui notre vivant parasol. Nous demandâmes à l'étrangère ce qu'elle pensoit que ce fût : « C'est un autre coupable qui va aussi pour être jugé à la Province où nous allons; son Oiseau sans doute est plus fort que le nôtre, ou bien nous nous sommes beaucoup amusés, car il n'est parti que depuis moi. » Je lui demandai de quel crime ce malheureux étoit accusé : « Il n'est pas simplement accusé, nous répondit-elle; il est condamné à mourir, parce qu'il est

[1] Cyrano a fabriqué sans façon le verbe *poulier*, qui signifie : élever en l'air un fardeau à l'aide d'une poulie.

déjà convaincu de ne pas craindre la mort. — Comment donc ? lui dit Campanella : les lois de votre Pays ordonnent de craindre la mort ? — Oui, répliqua cette femme, elles l'ordonnent à tous, hormis à ceux qui sont reçus au Collége des Sages ; car nos magistrats ont éprouvé, par de funestes expériences, que qui ne craint pas de perdre la vie, est capable de l'ôter à tout le monde. »

Après quelques autres discours qu'attirèrent ceux-ci, Campanella voulut s'enquérir plus au long des mœurs de son Pays. Il lui demanda donc quelles étoient les lois et coutumes du Royaume des Amans ; mais elle s'excusa d'en parler, à cause que, n'y étant pas née, et ne le connoissant qu'à demi, elle craignoit d'en dire plus ou moins. « J'arrive, à la vérité, de cette Province, continua cette femme; mais je suis, moi et tous mes prédécesseurs, originaire du Royaume de Vérité. Ma mère y accoucha de moi, et n'a point eu d'autre enfant. Elle m'éleva dans le pays jusqu'à l'âge de treize ans, que le Roi, par avis des Médecins, lui commanda de me conduire au Royaume des Amans, d'où je viens, afin qu'étant élevée dans le palais d'Amour, une éducation plus joyeuse et plus molle que celle de notre Pays me rendît plus féconde qu'elle. Ma mère m'y transporta et me mit dans cette maison de plaisance.

« J'eus bien de la peine avant que de m'apprivoiser à leurs coutumes : d'abord elles me semblèrent fort rudes; car, comme vous savez, les opinions que nous avons sucées avec le lait nous paroissent toujours les plus raisonnables, et je ne faisois encore que d'arriver du Royaume de Vérité, mon pays natal.

« Ce n'est pas que je ne connusse bien que cette Nation des Amans vivoit avec beaucoup plus de douceur et d'indulgence que la nôtre ; car, encore que chacun publiàt que ma vue blessoit dangereusement, que mes regards faisoient mourir, et qu'il sortoit de mes yeux de la flamme qui consumoit les cœurs, la bonté cependant de

tout le monde, et principalement des jeunes hommes, étoit si grande, qu'ils me caressoient, me baisoient et m'embrassoient, au lieu de se venger du mal que je leur avois fait. J'entrai même en colère contre moi pour les désordres dont j'étois cause, et cela fit que, émue de compassion, je leur découvris un jour la résolution que j'avois prise de m'enfuir. « Mais, hélas ! comment vous sau-« ver? s'écrièrent-ils tous, se jetant à mon cou et me « baisant les mains : votre maison de toutes parts est « assiégée d'eau, et le danger paroît si grand, qu'indu-« bitablement sans un miracle vous et nous serions déjà « noyés. »

— Quoi donc! interrompis-je, la contrée des Amans est-elle sujette aux inondations? — Il le faut bien dire, me répliqua-t-elle; car l'un de mes Amoureux (et cet homme ne m'auroit pas voulu tromper, puisqu'il m'aimoit) m'écrivit que, du regret de mon départ, il venoit de répandre un océan de pleurs. J'en vis un autre qui m'assura que ses prunelles, depuis trois jours, avoient distillé une source de larmes; et, comme je maudissois, pour l'amour d'eux, l'heure fatale où ils m'avoient vue, un de ceux qui se comptoient du nombre de mes esclaves m'envoya dire que, la nuit précédente, ses yeux débordés avoient fait un déluge. Je m'allois ôter du monde ,afin de n'être plus la cause de tant de malheurs, si le Courrier n'eût ajouté ensuite que son Maître lui avoit donné charge de m'assurer qu'il n'y avoit rien à craindre, parce que la fournaise de sa poitrine avoit desséché ce déluge. Enfin, vous pouvez conjecturer que le Royaume des Amans doit être bien aquatique, puisque entre eux ce n'est pleurer qu'à demi, quand il ne sort de dessous leurs paupières que des ruisseaux, des fontaines et des torrens [1].

[1] Tout ce passage est une critique très-sensée de l'exagération du style galant à cette époque. Mais Cyrano, dans ses *Lettres amoureuses*, a poussé encore plus loin que les auteurs contemporains l'abus des métaphores, qu'il blâme ici.

« J'étois fort en peine dans quelle machine je me sauverois de toutes ces eaux qui m'alloient gagner ; mais un de mes Amans, qu'on appeloit le Jaloux, me conseilla de m'arracher le cœur, et puis, que je m'embarquasse dedans ; qu'au reste je ne devois pas appréhender de n'y pouvoir tenir, puisqu'il y en tenoit tant d'autres ; ni d'aller au fond, parce qu'il étoit trop léger ; que tout ce que j'aurois à craindre seroit l'embrasement, d'autant que la matière d'un tel vaisseau étoit fort sujette au feu ; que je partisse donc sur la mer de ses larmes, que le bandeau de son amour me serviroit de voile, et que le vent favorable de ses soupirs, malgré la tempête de ses rivaux, me pousseroit à bon port.

« Je fus longtemps à rêver comment je pourrois mettre cette entreprise à exécution. La timidité naturelle à mon sexe m'empêchoit de l'oser ; mais, enfin, l'opinion que j'eus que, si la chose n'étoit possible, un Homme ne seroit pas si fou de la conseiller, et encore moins un amoureux à son amante, me donna de la hardiesse.

« J'empoignai un couteau et me fendis la poitrine ; déjà même, avec mes deux mains, je fouillois dans la plaie, et, d'un regard intrépide, je choisissois mon cœur pour l'arracher, quand un jeune Homme qui m'aimoit survint. Il m'ôta le fer malgré moi, et puis me demanda le motif de cette action qu'il appeloit désespérée. Je lui en fis le conte ; mais je restai bien surprise, quand, un quart d'heure après, je sus qu'il avoit déféré le Jaloux en justice.

« Les Magistrats, néanmoins, qui peut-être craignirent de donner trop à l'exemple ou à la nouveauté de l'accident, envoyèrent cette cause au Parlement du Royaume des Justes. Là il fut condamné, outre le bannissement perpétuel, d'aller finir ses jours, en qualité d'esclave, sur les terres de la République de Vérité, avec défenses à tous ceux qui descendront de lui, avant la quatrième génération, de remettre le pied dans la Province des Amans ;

même il lui fut enjoint de n'user jamais d'hyperbole, sur peine de la vie.

« Je conçus, depuis ce temps-là, beaucoup d'affection pour ce jeune Homme qui m'avoit conservée; et, soit à cause de ce bon office, soit à cause de la passion avec laquelle il m'avoit servie, je ne le refusai point, son noviciat et le mien étant achevés, quand il me demanda pour être l'une de ses femmes.

« Nous avons toujours bien vécu ensemble, et nous vivrions bien encore, sans qu'il a tué, comme je vous l'ai dit, un de mes enfans par deux fois, dont je m'en vas implorer vengeance au Royaume des Philosophes. »

Nous étions, Campanella et moi, fort étonnés du grand silence de cet Homme; c'est pourquoi je tâchai de le consoler, jugeant bien qu'une si profonde taciturnité étoit fille d'une douleur très-profonde; mais sa Femme m'en empêcha. « Ce n'est pas, dit-elle, l'excès de sa tristesse qui lui ferme la bouche, ce sont nos lois, qui défendent à tout criminel cité en justice de parler, que devant les juges. »

Pendant cet entretien, l'Oiseau avançoit toujours pays. Je fus tout étonné, quand j'entendis Campanella, d'un visage plein de joie et de transport, s'écrier : « Soyez le très-bien venu, le plus cher de tous mes amis! Allons, Messieurs, allons, continua ce bon Homme, au-devant de Monsieur Descartes; descendons, le voilà qui arrive, il n'est qu'à trois lieues d'ici. » Pour moi, je demeurai fort surpris de cette saillie; car je ne pouvois comprendre comment il avoit pu savoir l'arrivée d'une personne de qui nous n'avions point reçu de nouvelles. « Assurément, lui dis-je, vous venez de le voir en songe? — Si vous appelez songe, dit-il, ce que votre âme peut voir avec autant de certitude, que vos yeux le jour quand il luit, je le confesse. — Mais, m'écriai-je, n'est-ce pas une rêverie, que de croire que Monsieur Descartes, que vous n'avez point vu depuis votre sortie du Monde de la Terre, est à trois lieues d'ici, parce que vous vous l'êtes imaginé? »

Je proférois la dernière syllabe, quand nous vîmes arriver Descartes. Aussitôt Campanella courut l'embrasser. Ils se parlèrent longtemps; mais je ne pus être attentif à ce qu'ils se dirent réciproquement d'obligeant, tant je brûlois d'apprendre de Campanella son secret pour deviner. Ce Philosophe, qui lut ma passion sur mon visage, en fit le conte à son ami, et le pria de trouver bon qu'il me contentât. M. Descartes riposta d'un souris, et mon savant précepteur discourut de cette sorte : « Il s'exhale, de tous les corps, des espèces, c'est-à-dire des images corporelles qui voltigent en l'air. Or, ces images conservent toujours, malgré leur agitation, la figure, la couleur et toutes les autres proportions de l'objet dont elles parlent; mais, comme elles sont très-subtiles et très-déliées, elles passent au travers de nos organes, sans y causer aucune sensation; elles vont jusqu'à l'âme, où elles s'impriment à cause de la délicatesse de sa substance, et lui font ainsi voir des choses très-éloignées, que les sens ne peuvent apercevoir : ce qui arrive ici ordinairement, où l'esprit n'est point engagé dans un corps formé de matière grossière, comme dans ton Monde. Nous te dirons comment cela se fait, lorsque nous aurons eu le loisir de satisfaire pleinement l'ardeur que nous avons mutuellement de nous entretenir; car, assurément, tu mérites bien qu'on ait pour toi la dernière complaisance[1]. »

. . . .

[1] Il est probable que Cyrano mourut sans avoir achevé son *Histoire comique des États et empires du Soleil;* cependant son *Histoire de l'Étincelle*, qui a été perdue et qui était probablement un épisode de l'ouvrage précédent, pouvait être placée ici comme la suite naturelle de la révélation de Campanella sur la nature de l'âme.

FRAGMENT

DE

PHYSIQUE

OU

LA SCIENCE DES CHOSES NATURELLES

PRÉFACE[1]

LECTEUR, comme on étoit encore après les *États du Soleil*[2], un Génie obligeant, qui peut-être est celui-là même avec lequel notre Auteur a tant eu de conversations dans ses voyages, a incité une personne de qualité à nous donner ce commencement de *Physique*, que nous te présentons encore. Je ne doute point qu'il n'y ait de l'indiscrétion de t'engager si souvent avec des ouvrages qui ne sont pas achevés ; mais, d'un autre côté, il y a de la justice à faire voir que le sieur de Bergerac étoit Philosophe. Je n'aurois pas tant eu de peine à te le prouver, et je t'aurois moins ennuyé dans la Préface que j'ai faite aux *États du Soleil*, si j'eusse vu ce petit Traité, qui seul a plus de force que tous les raisonnemens du monde. Pour peu que tu sois juste, tu me pardonneras une faute,

[1] Cette préface est du philosophe cartésien qui fit paraître pour la première fois ce fragment avec les *Nouvelles Œuvres* de Cyrano, en 1662. Nous avions pensé que cet éditeur pouvait être Jacques Rohault ; notre supposition s'est trouvée confirmée par l'examen du *Traité de Physique*, publié, en 1691 (in-4°), par ce savant, qui a suivi presque littéralement le plan du travail commencé par son ami Cyrano et qui s'est borné à le rendre plus technique.

[2] C'est-à-dire, pendant qu'on imprimait la première édition de l'*Histoire comique des États et empires du Soleil*.

dont je me repens volontiers; et, pour peu que tu sois reconnoissant des divertissemens que sa belle humeur t'a donnés jusqu'à présent, non-seulement tu n'auras point de peine à le voir aujourd'hui plus sérieux qu'à l'ordinaire, puisqu'il y va de sa gloire; mais tu ne m'accuseras point, quand tu le verras prendre congé de toi, en même temps qu'il entrera en matière, et tu ne déchargeras ton chagrin que sur la mort qui nous l'a enlevé, comme il commençoit à paroître. Il y a beaucoup de grands Auteurs que nous n'avons point, dont nous supportons la perte, et dont le nom nous seroit inconnu sans le secours de ceux qui en ont écrit. Je mets le Sieur de Bergerac au nombre de ces malheureux, puisque, étant privés de sa doctrine, nous pouvons dire que nous ne l'avons point; car enfin, bien loin de voir son nom dans les travaux d'un Philosophe, nous ne le voyons que dans ceux d'un Poëte et d'un Auteur comique. Il est vrai qu'il excelle en ce genre d'écrire, et qu'il n'est rien de si surprenant que de voir le feu de son esprit prendre l'essor dans des sujets de récréation; témoin son *Pédant joué*, qui met à bout les plus sérieux, et son *Agrippine*, qui a les sentimens d'une Romaine aussi fière, et dont les termes sont aussi pompeux qu'il en ait paru sur le Théâtre. Mais tu n'as qu'à lire ce Fragment, pour juger de ce qu'il eût fait, s'il eût eu le temps de répandre ce beau feu tout entier dans des matières plus riches et plus élevées.

IDÉE GÉNÉRALE

DE

LA PHYSIQUE[1]

PREMIÈRE PARTIE

L'EXPLICATION du nom de *Physique*, et le but qu'on s'y propose, en y étudiant.

Que nous l'acquérons à l'aide des facultés connoissantes qui sont en nous.

Examen de nos connoissances premières et immédiates, ou bien secondes et réfléchies.

Que les premières connoissances ne sont autre chose que les sensations.

Qu'elles sont causées pour l'ordinaire (c'est-à-dire nos sensations) par les objets extérieurs, au moyen de quelque sorte de correspondance qu'ils ont avec les parties de notre corps.

Réflexion sur ce que ces sensations sont en nous, et qu'il se faut bien garder de les confondre avec leur cause, qui est extérieure.

Induction du toucher, du goût et de l'odorat, par laquelle

[1] Cette Idée générale de la Physique représente, dans un ordre presque identique, sinon textuellement, les 3e et 4e parties de la table du *Traité de Physique*, par Jacques Rohault.

on découvre qu'en connoissant les qualités tactiles, comme les saveurs, les odeurs, etc., nous ne connoissons que nos sensations.

Qu'il y a de la difficulté à concevoir la même chose des sons, de la lumière et des couleurs.

Raison tirée des expériences convaincantes, par lesquelles l'entendement reconnoît que les sons, la lumière et les couleurs sont, aussi bien que la douleur, l'odeur et la saveur, des sensations qui sont en nous les effets de quelque chose d'extérieur.

Conclusions générales, que, hormis nous-mêmes, nous ne connoissons rien sans raisonnement.

Doute si notre vie n'est pas un songe continuel entrecoupé de plusieurs songes particuliers.

La solution de ce doute, absolument parlant, impossible, encore que nous ne puissions nous persuader d'être toujours trompés.

Que la Foi dissipe entièrement ce doute.

Que sans elle nous n'aurions qu'une certitude morale, qu'il y a quelques choses hors de nous.

Qu'il n'y a que l'âme qui puisse deviner quelles sont les choses extérieures.

La voie, pour les connoître, est de faire certaines suppositions, et voir si elles s'accordent avec nos expériences.

Que, d'une disconvenance manifeste, s'ensuit la fausseté absolue de notre supposition, et que, de la convenance générale à toutes les apparences, il ne s'ensuit que la simple vraisemblance.

Que la Physique ne peut être qu'une Science conjecturale.

Que son incertitude est augmentée par l'ignorance dans laquelle nous sommes des secrets de Dieu.

Avis de peser la valeur des raisons, et d'être juste estimateur de nos raisonnemens.

Vice des Pédans, d'expliquer une chose obscure par des moyens qu'on n'entend pas.

Avis second de ne rien admettre sans nécessité, et que c'est une licence d'expliquer par le plus ce qui se peut aussi bien expliquer par le moins.

Établissement de la matière pour principe des choses sensibles.

Que la matière n'est pas couleur, chaleur, saveur, dureté, pesanteur, etc.

Que, par la matière, nous ne connoissons qu'une chose étendue.

Qu'il résulte de là l'impossibilité du vide.

Ce que c'est que la raréfaction et la condensation.

Que le monde est indéfini.

Que le plomb ne contient pas plus de matière qu'une masse de cire égale en grosseur.

Qu'il ne peut y avoir qu'un seul Monde.

Les propriétés de la matière sont d'avoir des parties au moyen desquelles elle est divisible à l'infini.

Les propriétés des parties sont d'être figurées et capables du mouvement et du repos.

Que la Géométrie enseigne les différentes divisions et les figures.

Du mouvement et du repos.

Que le mouvement dit rapport aux corps environnans, desquels le corps qu'on conçoit mobile se détache.

Que ce détachement est réciproque.

Quel motif on doit avoir pour nommer un corps mobile ou immobile.

Du ralentissement du mouvement.

De la composition du mouvement.

De la diversion du mouvement.

Des réfractions.

L'ordre et disposition des corps durs mis dans des liqueurs.

Que jusque-là sont expliquées en général les propriétés absolues de la matière.

Que les autres propriétés disent rapport à nos organes.

Abrégé de l'explication vulgaire des autres propriétés, supposant, dans les sujets, des accidens tout semblables aux sensations que nous en avons.

Défaut et contradiction de cette explication.

Que les accidens sont inutiles pour expliquer les apparences.

Qu'il est libre de supposer tout ce qu'on voudra dans les sujets, pourvu que par ces suppositions on rende raison de leurs apparences.

Quel doit être un corps pour être dit *dur*.

Première connoissance de la terre.

Quel doit être un corps pour être dit *liquide*.

Première connoissance de l'eau, de l'air et du feu.

De la mollesse.

Que l'on appelle ordinairement *humide* ce qui est pour le moins un peu liquide.

Qu'on nomme *sec* ce qui est dur et quelquefois ce qui est liquide.

Solution du doute comment le Soleil et le feu durcissent la boue et amollissent la cire.

De la chaleur.

Continuation pour expliquer le feu.

De la chaleur du fumier et de la chaux.

Pourquoi l'air, poussé de nos poumons, paroît tantôt chaud, tantôt froid.

Des saveurs.

De l'âcre, de l'amer, du doux et des principes de Chimie.

Des odeurs.

Des sons.

Établissement d'une matière autrement figurée que la terre, l'eau et l'air.

De la lumière en général.

Explication de celle dont éclairent le bois pourri, les écailles ou la peau fort lissée du poisson qui se corrompt, et les vers luisans.

Des couleurs.

Explication des miroirs.

Qu'est-ce que *diaphane* et *opaque?*

Du passage de la lumière et des couleurs au travers des corps diaphanes, à cause des pertuis arrangés et figurés de certaine façon.

Des miroirs ardens.

Qu'on en taille de glace.

Histoire de l'œil et de ses parties.

De l'apulsement de la lumière et des couleurs sur les parties de l'œil.

Expériences confirmant cette doctrine.

Comment nous connoissons les objets, avec leur figure, leur ordre et leur situation.

Pourquoi les lunettes, plus épaisses au milieu qu'au bord, font voir les objets renversés.

Conjecture pourquoi on ne voit pas l'objet renversé, puisque l'image qui s'en fait dans notre cerveau doit être renversée.

Autre conjecture pourquoi nous ne voyons pas les objets doubles, s'imprimant de chaque objet une image dans chacun de nos yeux, et pourquoi pourtant cela arrive quelquefois.

Explication des lunettes qui multiplient.

Pourquoi les lunettes, plus épaisses au milieu qu'au bord, font voir plus gros; et celles qui sont plus minces au milieu qu'au bord, font voir plus petit.

Pourquoi un tison allumé, agité en rond, fait voir un cercle de feu.

Des rayons qui paroissent autour d'une chandelle, en clignant les yeux.

Explication de toutes les particularités de cette expérience.

Du brillement des étoiles, et le moyen de les apercevoir sans brillement.

Pourquoi les lunettes d'approche nous font voir les étoiles fixes autant plus petites qu'elles grossissent l'apparence des autres objets.

Pourquoi une chandelle, regardée au soir de loin, nous paroît si grande.

Pourquoi la tête d'un camion, mise fort près de notre œil, nous paroît celle d'une fort grosse épingle, et comment transparente.

De la distinction et de la netteté de la vision.

Pourquoi l'on se peine à regarder de trop près.

Pourquoi un pré tout vêtu d'herbe verte, où il n'y aura que bien peu de fleurettes blanches semées par-ci par-là, regardé de loin, paroît tout blanc.

De la distance.

De certains vices des yeux.

Du moyen de les corriger, à l'aide de différentes lunettes.

SECONDE PARTIE

DE LA COSMOGRAPHIE

Du nom de Cosmographie, et qu'est-ce qu'elle se propose à expliquer.

Qu'elle est née des réflexions physiques.

Prénotions Géométriques.

Observations générales qu'on peut faire en un jour.

Qu'on satisfait à ces observations, en supposant que les parties du Ciel correspondent successivement sur différentes parties de la masse composée de la terre, de l'eau et de l'air.

Que le détachement de la masse élémentaire d'avec le reste du Monde est réciproque.

Qu'il n'y a que cette masse qu'on puisse concevoir distinctement se mouvoir.

Qu'on ne peut s'empêcher d'attribuer du mouvement à cette masse, quand on lui veut nier.

Qu'encore qu'on fasse la masse élémentaire, la Terre pourtant est absolument immobile.

Incommodités qui suivent le mouvement qu'on attribue aux Cieux.

Que, dans cette hypothèse, on n'a point encore connu qu'est-ce que pesanteur, ou cet effort que font les corps terrestres pour aller vers le centre de la Terre, non plus que la cause du flux et reflux de la mer, ni des Comètes et de leur mouvement.

La nécessité de la pesanteur, supposé que ce soit la masse élémentaire qui se meuve.

Que de cette supposition s'ensuivent les mêmes expériences sur la Terre, que de son immobilité.

En quel sens le Monde peut être appelé une *sphère*.

Des points, lignes et cercles, qu'on conçoit dans la sphère du Monde.

Comment il faut se figurer ces cercles, si on pose la masse élémentaire mobile.

Expérience et raison convaincante de l'hypothèse moderne.

Apparences de Mars, Jupiter et Saturne.

Hypothèse pour y satisfaire, en suite de l'immobilité des élémens.

Rétrogradations de ces Planètes merveilleuses.

Hypothèse pour satisfaire aux apparences des mêmes Planètes, supposant la masse élémentaire mobile.

Nécessité des rétrogradations, de leur quantité et du temps auquel elles nous paroissent arriver.

Des Compagnons de Jupiter et de Saturne.

De la lumière des cinq Planètes, et pourquoi elles ne brillent pas tant que les Étoiles fixes.

Des Comètes et Étoiles nouvelles.

Que, posant la masse élémentaire immobile, le Monde total est un monstre composé de pièces rapportées sans aucune liaison.

Liaison et simplicité du Monde, attribuant du mouvement à la masse élémentaire.

TABLE DES MINÉRAUX[1]

Où il est traité :

De l'Aimant,
Des Météores,
Des Planètes,
Et du Corps animé.

[1] Cette table est développée dans les IIIe et IVe parties du *Traité de Physique*, par Jacques Rohault.

FRAGMENT

DE

PHYSIQUE[1]

CHAPITRE PREMIER

De la Physique et de son origine.

Ce mot *Physique* est originaire de Grèce : il signifie seulement *Naturelle*, mais il sous-entend Science, comme qui diroit *Science naturelle*, c'est-à-dire une connoissance de tout ce qui est dans la Nature.

Quiconque y aspire se propose pour but de savoir l'état de toutes les choses et la cause des changemens qu'on y remarque. Or, pour connoître la cause de ces changemens, cela dépend des premières connoissances que nous avons des objets, ou de leurs simples appréhensions, sur les-

[1] Ce fragment correspond presque de point en point aux douze premiers chapitres du *Traité de Physique*, par Jacques Rohault, lequel reproduit à peu près les mêmes exemples sous une forme plus précise, plus sèche et moins littéraire.

quelles ensuite se forment tous nos raisonnemens; car, si cette dépendance n'étoit point nécessaire, comment seroit-il possible de pénétrer dans les propriétés des choses qui n'auroient fait aucune impression sur nous? C'est donc une nécessité d'observer ce que les objets causent en nous, avant de rechercher ce qu'ils sont en eux-mêmes. Mais, afin de ne nous pas laisser emporter à quantité de préjugés que nous acquérons avec l'âge, mettons-nous en un état de pure ignorance : c'est pourquoi ne supposons rien du tout, dépouillons-nous de toute science, et considérons-nous seulement capables de sentir, sans pourtant que nous ayons encore jamais rien senti. N'est-il pas vrai que, si dans cet état une épingle nous pique, nous nous trouvons un peu mal, et dans un état plus incommode que celui auquel nous étions avant d'être piqués? C'est ce qu'on appelle *état* ou *sentiment de douleur*. Ainsi, encore que l'épingle soit quelque chose différente de nous-mêmes, elle cause pourtant en nous cette douleur. Mais, afin que vous ne vous trompiez par l'équivoque des termes que le vulgaire ignorant a mis en usage pour expliquer son préjugé, c'est-à-dire les choses comme il les entendoit, gardez-vous bien de séparer la sensation d'avec la douleur; car, quoique vous disiez ces mots : *J'ai senti de la douleur*, vous jugez bien que la douleur ne peut pas être dans l'épingle, puisque l'épingle ne vit pas; qu'elle n'est pas aussi hors de vous : inférez de là qu'elle est en vous. Il faut pourtant de cette règle-ci excepter de certaines rencontres, comme, par exemple, celle-ci : *Je sens quelqu'un qui me touche;* car il diffère du premier, en ce que dans le premier ce que vous appelez *douleur* n'est qu'une façon de sentir. On pourroit, à la vérité, se servir de ces termes au pied de la lettre : *J'ai senti de la douleur*, séparant le sentiment de la douleur même, et alors ils signifieroient une connoissance réfléchie, dont les paroles voudroient dire : *J'ai reconnu que je sentois*, ou *J'ai raisonné à propos de ce que je sentois*. Mais, parce que ce ne sera pas dans ces sor-

tes de connoissances, que vous serez si sujets à manquer, et que ce sera dans les premières, il est important que vous soyez attentifs, et que vous considériez plutôt la chose signifiée, que la façon avec laquelle on l'exprime. Revenant donc à cette douleur ou cette sensation causée par l'épingle, je me doute bien que vous l'admettrez tout à fait du côté de la personne sentante, sans concevoir rien de semblable dans l'épingle; mais cette difficulté se rencontre à divers degrés dans d'autres exemples, et en voici un. Si vous appliquez votre main devant le feu, il naîtra dans vous un certain chatouillement, qui, étant médiocre, s'appellera *chaleur*, et qui, allant à l'excès, s'appellera *brûlure;* ce sont deux façons de sentir qu'il faut concevoir être en vous, comme vous concevez en vous la douleur causée par la piqûre d'une épingle. Je ne suis pourtant pas si sévère de vous défendre d'admettre quelque chose dans le feu, tel que vous voudrez vous le figurer, qui cause cette chaleur ou cette brûlure; mais je me contente, pour cette heure, de vous faire établir de la différence entre le sentiment qui est en vous et ce que vous vous figurez d'extérieur pour vous faire sentir. Corrigez donc cette façon d'imaginer et de parler : *J'ai senti le feu;* et pensez à la place : « *Le feu a été appliqué à ma main;* d'où s'est ensuivi en moi une certaine façon de sentir, qu'on nomme *chaleur* ou *brûlure*. » Ainsi, quelque chose que vous vous persuaderez être dans les viandes, dans les parfums et dans un tambour frappé, ces saveurs, ces odeurs et ce bruit, desquels vous vous ressouvenez, après même que les objets sont éloignés de vous, ne peuvent, de toute possibilité, être autre chose que des chatouillemens divers et des façons de sentir différentes, qui sont en vous, causées par quelque chose d'extérieur. Ainsi, vous entendez que ces façons de parler : *Le feu est chaud, la perdrix est savoureuse, le musc est odorant,* et *le tambour est sonoreux,* ne veulent dire autre chose, sinon que le feu peut exciter en nous cette sensation de chaleur; la perdrix, celle de la saveur; le musc,

de l'odeur, et le tambour, du son. Tout cela se conçoit assez facilement; mais il n'en est pas de même de l'impression des objets sur l'œil, et du sentiment qui en résulte, lequel est ce qu'on nomme *lumière* ou *chaleur*, parce que nous les rapportons au dehors et loin de nous, et cependant la faute vient de ce que nous ne reconnoissons aucune application des objets à l'œil, comme on sait que le feu s'applique à la main, la viande à la langue, les parfums au nez, et peut-être l'air mû à l'oreille. Si toutefois on est attentif au ressouvenir des couleurs et à leur idée qui est en nous, principalement dans les songes, durant lesquels on voit des couleurs aussi distinctes que si l'on veilloit, et toutes semblables à celles que l'on voit en veillant; de même que les couleurs qu'on voit en songe sont en nous, ou, à tout le moins, sont des sensations qui sont en nous, il faudra juger le même des couleurs que l'on voit en veillant, avec cette différence, que les dernières couleurs sont excitées en nous par quelque chose d'extérieur qui est dans les objets, ou bien que celles des songes ont leurs causes en nous : de cette sorte, ce que voient les frénétiques n'étant pas hors d'eux, il est nécessaire que ces idées que les frénétiques se forment si fortement, et qu'ils rapportent au dehors, soient quelque chose en eux; mais, si vous n'osez pas vous fier au jugement de ces malades, non plus qu'à vos songes, afin de vous faire connoître que c'est mal raisonner de rapporter les couleurs au dehors, parce qu'elles vous paroissent au dehors, considérez qu'agitant en rond un tison allumé, vous voyez un cercle de feu, que vous rapportez aussi opiniâtrément au dehors que le tison même. Sachant donc qu'il n'y a rien de semblable au lieu où vous vous le figurez, et encore moins ailleurs hors de vous, pourquoi ne conclurez-vous pas que cette apparence est seulement en vous? De même, quand, à quatre pieds, vous regarderez dedans une glace, et qu'alors vous verrez votre image quatre pieds au delà de la glace, qui sera peut-être

adossée contre un mur opaque, puisque cette figure et ces couleurs ne peuvent pas être au lieu où vous les rapportez, vous les devez conclure en vous-même. Regardant un seul objet au travers d'un cristal taillé à plusieurs faces, on le voit multiplié; regardant au travers d'un verre plus épais au milieu qu'au bord, pourvu qu'on ne l'approche pas trop près de l'œil, l'objet éloigné paroît renversé; regardant au travers d'un verre moins épais au milieu qu'au bord, l'objet paroît plus petit. Or, cette multiplication, ce renversement et ce rapetissement, ne sont pas dans l'objet; donc ils sont en nous. Je finis par cette expérience, qui vous semblera sans doute plus convaincante, parce qu'elle est moins connue avec ses circonstances. Si vous regardez, au soir, d'un bout à l'autre d'une chambre, une chandelle allumée, vous remarquez, en clignant les yeux, partir des rayons de la chandelle vers le haut et vers le bas, que vous rapportez aussi opiniâtrément au dehors, que vous rapportez au dehors la lumière de la flamme. Vous savez néanmoins que les rayons ne sont pas en ce lieu-là, où vous ne les verriez pas si vous ne cligniez les yeux, et où un autre que vous ne les aperçoit ni au même lieu, ni au même temps, ni de la même grandeur et figure. Inférez donc avec certitude, puisque ces rayons ou cette lumière rayonnante ne sont pas autour de la chandelle, ni encore moins ailleurs hors de vous, qu'ils sont en vous. Mais, pour découvrir davantage votre tromperie, tandis que vous clignez les yeux, essayez avec quelque corps opaque, comme un livre ou autre chose, de cacher les rayons de la chandelle qui vous semblent aller vers le bas : ce que vous ferez, élevant petit à petit ce corps opaque, jusqu'à ce qu'il vous cache une partie de la chandelle; alors, contre votre attente, vous verrez évanouir les rayons d'en haut; et quant à ceux d'en bas, parce que vous êtes certain que vous ne les sauriez voir au travers d'un corps opaque, vous ne les rapporterez plus au lieu où vous les rapportiez auparavant. Néanmoins, à

cause de la coutume que vous avez de rapporter cette sensation au dehors, vous vous imaginerez les rayons le plus loin de vous qu'il vous sera possible, et vous les jugerez sur la surface du corps opaque; mais enfin, parce que si vous approchez ce corps opaque encore plus près de votre œil, vous les remarquerez plus près, et ainsi, de plus près en plus près, à force de l'approcher; vous argumenterez que ces rayons, ne pouvant pas être en tous ces lieux différens, ils sont infailliblement dans votre œil. Ainsi, quoique l'habitude de voir, que vous avez acquise de longtemps, vous fasse trouver de la difficulté à concevoir que la lumière et les couleurs que vous connoissez soient en vous à la présence des objets, il ne faut pas pour cela que vous fassiez difficulté de les y établir; mais vous devez ensuite employer votre curiosité à rechercher comment cela arrive.

De tout ce que je viens de dire, puisque la douleur, la chaleur, la saveur, l'odeur, le son, la lumière, ou les couleurs, ne sont que des façons de sentir toutes différentes, causées par divers objets des organes qui ont aussi de différentes facultés de sentir ; puisque, l'épingle ou le feu étant appliqués à la main, nous ne connoissons immédiatement et distinctement que ce qu'ils y excitent, et non pas l'épingle ni le feu; de même les viandes, les parfums, l'air poussé par un canon, et la flamme, étant appliqués chacun à son organe, nous ne saurions connoître, sans raisonnement, que les seules sensations, et non pas ce qui les cause : il résulte de là cette conséquence universelle, que tout ce que nous connoissons clairement, certainement, distinctement, et sans détours, sont les sensations qui sont en nous, et que nous ne connoissons rien du tout du côté des objets, si ce n'est par conjectures et par raisonnemens.

CHAPITRE II

Du progrès de la Physique, et avis pour la conduite de celui qui étudie.

La vérité de cette conséquence reconnue, et nous ressouvenant aussi que nous avons eu quelquefois des songes, pendant lesquels nous pensions toucher, goûter, flairer, ouïr et voir clairement, distinctement et certainement des choses que nous rapportions au dehors, bien que depuis nous ayons été convaincus qu'il n'y avoit rien de semblable, et que toutes ces sensations naissoient et se conservoient en nous seulement; nous pourrions entrer en défiance que notre vie seroit un songe continuel, et qu'il n'y auroit rien du tout hors de nous. Mais, parce que de semblables sensations se ressuscitent en nous avec de certaines circonstances, et que nous considérons que d'autres témoignent avoir les mêmes sentimens, nous concluons qu'il y a quelque chose d'extérieur qui en est la cause. C'est pourquoi, après avoir remarqué les effets, nous devons rechercher quels peuvent être les sujets, afin de les produire. Pour cela, nous sommes obligés de faire quelque supposition, et ensuite examiner si elle s'accorde avec les apparences; car, si nous y trouvons une seule répugnance qui soit évidente, nous devons conclure que toute notre invention n'est qu'une pure chimère; et, quand même on n'en remarqueroit aucune, il ne faut pas toutefois être si vain, que de croire certainement avoir trouvé le vrai, parce que nous pourrions bien soupçonner qu'un autre, possible, quelque jour, donnera une explication différente de celle-ci, laquelle satisfera et s'accordera de même à toutes les expériences dont la nôtre rend raison. C'est pourquoi tout ce que nous pouvons juger en faveur de notre hypothèse, c'est de la faire passer pour vraisem-

blable, et non pas pour vraie. Donc, encore que par la Physique on puisse se proposer (comme nos superbes et ridicules Pédans) une connoissance certaine et évidente des choses dans leurs causes, qui est, à la vérité, ce qu'on pourroit souhaiter, nous ne le devons pas attendre de la foiblesse de nos raisonnemens, à moins que nous ne fussions aidés des révélations d'un Dieu, qui ne peut manquer, et dont la conduite est à l'aventure tout autre que ce que nous nous figurons. C'est ce qui doit encore augmenter notre incertitude, et nous empêcher de parler avec bravade. Après cela, si nous nous confessons inférieurs à ceux qui se vantent d'avoir trouvé la vérité, nous obtiendrons au moins par-dessus eux l'avantage d'être plus justes estimateurs de la valeur des choses, et nous éviterons ce vice que tous les jeunes Écoliers apprennent de leurs Maîtres, qui défendent avec opiniâtreté ce qui n'est pour le plus que vraisemblable, et même bien souvent ce qu'ils n'entendent pas. Mais, quand ils l'ont une fois proposé, s'imaginant qu'il seroit honteux de se dédire, après avoir reconnu leur faute, ils la soutiennent opiniâtrément, comme si c'étoit une loi nécessaire, que tout ce qu'ils disent fût la vérité, seulement parce qu'ils le disent. Tout homme sage n'est pas obligé à trouver toutes les vérités : mais, si on lui demande son jugement sur quelque proposition du cru d'un autre, ou il n'est pas ami de la vérité, ou il doit dire que cela est véritable, qu'il reconnoît pour tel, et traiter de vraisemblable seulement ce qui ne fait pas assez de poids sur son esprit pour le convaincre, agissant toujours de bonne foi, sans malice, sans finesse, et toujours selon la vérité des choses; et, à plus forte raison, le doit-il faire, s'il s'agit de son invention, dont la modestie ne lui permet pas de parler avantageusement.

Cette conduite est de très-grande importance à ceux qui s'adonnent à la recherche des Sciences, et principalement de la Physique, laquelle demande qu'en l'abordant vous suiviez encore les conseils que vous allez entendre.

Premièrement, de tenir plutôt votre jugement en balance, que de le déterminer à aucune opinion dans des choses qui ne se font pas comprendre, et dire plutôt : *Je n'en sais rien, je n'y comprends rien*, que de faire de vains efforts pour expliquer une chose obscure par une plus obscure.

Après cet avis, vous vous devez encore proposer cette maxime, d'éviter toujours les grands détours, et d'expliquer les choses le plus brièvement, et avec le moins d'embarras qu'il vous sera possible, suivant les préceptes de l'École (quoiqu'elle ne l'observe guère), qui défend de faire par le plus ce qui peut se faire par le moins.

Tout ce que j'ai dit jusqu'à cette heure servira pour la méthode, et pour vous faire discerner ce qui est en vous d'avec ce qui est hors de vous. En suite de quoi, nous pouvons maintenant rechercher quels doivent être les êtres extérieurs, pour se faire sentir, et encore auparavant de quoi ils sont composés, qui est ce qu'on nomme leurs principes.

CHAPITRE III

Des Principes des êtres sensibles, ou de la matière.

Établissant quelque chose dont les êtres sensibles soient composés, il importe tout à fait d'en savoir la nature, et non pas de quel nom on la doit appeler. C'est pourquoi, nous tenant à la façon de parler des autres, nous la nommerons *matière* ou *corps*. Mais, puisque nous avons dessein de rechercher quelle est cette matière qui constitue tout ce qu'il y a au monde, et quelle est son essence,

afin de ne pas tomber dans quelques erreurs fort préjudiciables, il faut se ressouvenir qu'elle ne nous peut pas être connue immédiatement, puisqu'en cette façon nous ne connoissons que les sensations qui sont de notre côté; ainsi, il n'y aura que l'esprit qui la pourra observer en raisonnant. Or, par le raisonnement, nous apprendrons, en premier lieu, qu'être matériel, ce n'est pas être dur; puisque l'eau n'est pas dure et ne laisse pas d'être matière, joint aussi que le plomb et les autres métaux peuvent se fondre et se rendre liquides, sans cesser d'être matériels. De même, nous conclurons qu'être coloré n'est pas être matériel, puisque l'eau, l'air et le verre sont des êtres matériels sans couleur. Après cette remarque, nous saurons encore, qu'être matériel n'est pas être chaud, froid, savoureux, etc., puisque nous concevons bien la matière sans chaleur, froideur, saveur, etc. Mais, parce que nous ne la saurions comprendre sans y concevoir de l'extension, vous inférerez, qu'être matière est être étendu; tellement, que, pour vous proposer le corps, ou la matière hors de vous, il ne faut qu'établir une chose étendue. Par ce mot de *chose*, je n'entends pas une parole ou une pensée chimérique, mais une réalité, c'est-à-dire quelque chose qui soit en effet hors du néant, laquelle, pour faire différer de quelque chose spirituelle, nous concevons étendue.

Si donc ayant médité sérieusement cette proposition : « Dieu ne peut-il pas ôter tout l'air qui est dans une chambre, sans y en substituer d'autre, et faire que les murailles demeurent en leur lieu, gardant seulement entre elles une espace sans corps ou matière? » D'abord, tout ce que vous pourrez faire pour concevoir cette espace, sera de ne plus imaginer de dureté, de résistance à se mouvoir, plus de lumière ou de couleur, en quoi ne consiste pas la matière; mais vous ne pourrez pas vous empêcher de concevoir, par cette espace, quelque chose qui est véritablement, et quelque chose qui est véritable-

ment étendu, laquelle est toute la notion claire et distincte que nous pouvons avoir de la matière. C'est pourquoi, si vos paroles expriment vos pensées, vous prononcerez que cette proposition enveloppe contradiction, et qu'elle est de la nature de ces autres : « Faire une montagne sans vallée, un bâton sans deux bouts, une boule qui ne soit pas ronde; » puisqu'il s'agit en celle-là d'ôter la matière de la matière même que l'on suppose.

La chose est donc impossible dans la condition sous laquelle elle est avancée ; car, si Dieu ôtoit l'air qui est entre les murailles, et n'y laissoit plus rien, vous devriez entendre que les murailles se toucheroient. Le vide, tel qu'on le propose ordinairement, est donc une chimère, puisque, si un corps a plus d'étendue qu'il n'en avoit auparavant, ce n'est pas qu'il contienne du vide, mais bien d'autres corps qu'il a peut-être reçus, sans que vous vous en soyez aperçu, et sans que vous les ayez pu discerner parmi cette matière dans laquelle ils sont entrés. De même, si un corps n'est plus sous une si grande masse qu'auparavant, vous devez juger que certaines parties en sont sorties, et que les restantes se touchent plus immédiatement : ce que vous estimerez faisable, si vous considérez qu'il n'est pas nécessaire que tout ce qu'il y a au monde, et même auprès de vous, soit sensible, vu qu'il est assuré que certaines personnes peuvent sentir quelque odeur, ou voir quelque couleur, lorsque vous ne flairez ni ne voyez rien du tout. De là vous entendrez aussi une conséquence de juger le monde sans bornes, qui est ce qu'on nomme infini, ou plutôt indéfini, parce que, de le concevoir avec des bornes, c'est ne rien concevoir au delà; mais c'est ce qu'on ne sauroit faire, puisqu'on ne sauroit s'empêcher d'admettre encore de l'étendue au dehors, c'est-à-dire qu'on ne sauroit tellement limiter la matière du monde, que je n'en conçoive encore d'autre au delà des limites. C'est pourquoi, à moins que la révélation divine ne nous apprenne que le Monde est borné (ce qui

pour lors nous obligeroit de le croire sans le comprendre, étant obligés de captiver notre esprit sous le joug de la Foi), nous devons concevoir que le Monde est indéfini.

Or, vous devez savoir que c'est encore une conséquence de notre doctrine, que de deux corps de pareille étendue, comme du plomb et du bois, l'un ne contient pas plus de matière que l'autre, encore que vous ayez plus de difficulté à empêcher l'un d'être mû vers la terre que l'autre, parce que cette sorte de mouvement n'est pas en quoi consiste la matière.

CHAPITRE IV

Du progrès de la matière, en général.

Méditant sur cette étendue, et nous la représentant à l'esprit distinctement, nous connoissons quelque chose d'extrême, quelque chose qui fait le milieu, et encore quelque chose qui fait l'autre extrémité que nous distinguons clairement : ainsi, nous reconnoissons des parties dans la matière; mais, parce que quelqu'une de ces parties étant derechef examinée, on y fait encore une semblable division, nous jugeons qu'une des premières parties est divisible dans d'autres, et celle-ci encore dans de moindres, parce qu'une de ces parties, si petites qu'on se les voudra peindre, étant mise sur une surface unie, nous concevons toujours qu'elle ne la touche que d'un côté, quelque effort que nous fassions du contraire. Quand donc nous aurons fait réflexion sur toutes ces pensées, nous ne nous saurions empêcher de reconnoître la matière divi-

sible à l'infini. Que si nous avons du scrupule à le dire, c'est à cause de la difficulté que nous sentons de notre côté pour faire cette division. Mais, appliquant encore notre esprit sur ces parties de la matière, et observant l'ordre qu'elles tiennent, parce que nous pouvons placer par pensée la première en suite de la dernière, ce que nous concevons la faisant passer par le milieu, ou bien les laissant toutes comme elles sont; de là nous concluons en nous-mêmes que la matière est capable de mouvement, et, par conséquent, capable d'être en tel ordre et en telle posture que nous nous la pourrions imaginer.

Ainsi, les propriétés plus immédiates de la matière sont d'être divisible, mobile, immobile et figurée.

Il faudroit être Géomètre, pour entendre distinctement toutes les figures et toutes les divisions de la matière. Toutefois, parce que toutes ne sont pas à notre sujet, je ne suppose pas en vous cette science; car il me suffira de vous faire concevoir aux occasions ce qu'il y aura d'utile dans les divisions et dans les figures : c'est pourquoi j'éplucherai ici avec curiosité le seul mouvement.

CHAPITRE V

Du mouvement et du repos.

Ayant sérieusement médité sur la nature du mouvement, il me semble que tout ce que nous pouvons dire pour expliquer la connoissance que nous en avons, consiste à dire qu'il est le passage d'un corps, du voisinage de certains êtres, dans le voisinage d'autres êtres. Et, en cela, je m'éloigne un peu du sentiment du vulgaire, qui

le définit le passage d'un corps d'un lieu en un autre; car il conçoit tous les corps logés dans une étendue ou espace, de laquelle ils diffèrent réellement; de sorte qu'attribuant des parties à cette étendue, il conçoit le corps mobile appliqué successivement au lieu dont il est contenu. Cette pensée seroit raisonnable, si ce qu'il suppose étoit vrai : mais, comme nous avons rejeté cette prétendue extension, parce qu'elle est la matière même, nous sommes obligés de considérer cette mobilité à l'égard des parties de la matière, et non pas de ce lieu imaginaire qui n'a point de parties, puisqu'il n'a pas d'extension. Se mouvoir donc, c'est se détacher de certaines parties d'un corps, pour s'appliquer à d'autres; et, parce que tout détachement est réciproque, c'est-à-dire qu'un corps ne se sauroit détacher d'un autre, que cet autre ne se détache en même temps de lui; il s'ensuit que l'on ne sauroit concevoir qu'un corps se meuve au respect d'un autre, que cet autre ne se meuve au respect de celui-ci; et, par conséquent, si je fais une pirouette dans le monde à l'entour de mon propre centre, ou bien si je demeure sans bouger dans le même lieu (ce qui est encore la même chose), il s'ensuit, à cause que les parties du monde qui m'environnent se détachent de certaines parties de la surface de mon corps, pour s'appliquer à d'autres; il s'ensuit, dis-je, la même chose, si je me suis mû dans le monde autour de mon centre, que si toutes les parties du monde se sont mues à l'entour de moi. Vous ne sauriez donc prononcer que l'un se meuve plutôt que l'autre, si ce n'est sous certaines considérations, dont la meilleure que vous puissiez avoir, c'est d'attribuer le mouvement au corps, dans lequel est la cause du détachement, et le repos à l'autre. C'est pourquoi lorsque, dans le monde, quelqu'un fera une pirouette, vous direz que c'est cet homme-là qui se meut et non pas le monde, parce que c'est lui qui est la cause du détachement. Nonobstant cette règle, toutefois, pour discerner le corps mobile d'avec l'immo-

bile, si un homme dans un bateau étoit emporté au courant de l'onde et de l'air, encore qu'il ne se détache pas des parties du corps voisin qui l'environne, ou si un autre, dans un fleuve, fait autant d'effort pour monter contre le fil de l'eau, comme le fleuve en emploie à l'entraîner vers le bas; car, quoiqu'il demeurât toujours vis-à-vis le même endroit du rivage, il ne laisseroit pas de se remuer, puisqu'il se détacheroit continuellement de certaines parties d'eau pour s'appliquer à d'autres, et que la cause de ce détachement seroit en lui. Cependant on peut dire que ce Nageur[1] seroit immobile, si l'on le compare avec les parties du rivage vis-à-vis desquelles il correspond toujours, et mobile, considérant qu'il s'éloigne d'un certain endroit du bord. Mais de savoir si on a raison d'attribuer du mouvement ou du repos à un corps, le comparant avec quelque chose éloignée, plutôt qu'à ce qui l'environne immédiatement, je m'en rapporte. En tout cas, ce n'est qu'une question de nom, et c'est pédantesquement disputer d'une façon de parler, de laquelle, quand quelqu'un se sert sans s'expliquer davantage, on n'est pas obligé de lui donner une interprétation plutôt qu'une autre.

CHAPITRE VI

Des causes du mouvement et du repos.

La Foi nous enseigne que Dieu a créé toutes choses dans le temps, donnant certains mouvemens à quelques parties du Monde, qu'il a déniés à d'autres parties. Elle nous apprend en second lieu que, comme il n'y auroit rien sans

[1] Rameur. C'est encore le terme technique.

lui que lui-même, s'il ne continuoit toujours l'action par laquelle il nous a tirés du néant, pour nous conserver, que nous cesserions d'être tout à coup. Ce que connoissant, nous ne sommes plus en peine de la cause première de tout ce que nous remarquons dans la machine de l'Univers, parce que nous croyons qu'il suit la règle des volontés de Dieu. Toutefois, quand nous considérons les êtres hors de lui, et seulement selon notre façon de raisonner, parce que nous nous apercevons comment le Monde auroit pu être créé de rien; de là provient que, recherchant quel il auroit pu être avant notre naissance, nous penchons à croire qu'il étoit comme il est aujourd'hui; et lorsqu'en remontant vers nos premiers Pères, nous recherchons encore quel il auroit été, nous nous le figurons encore le même; car, ne pouvant jamais faire le saut de l'être au non-être, nous ne saurions établir le Monde si ancien, que nous ne le puissions concevoir encore plus vieux, c'est-à-dire éternel, d'une éternité pour le moins antérieure. En suite de cela, si nous raisonnons sur sa future destinée, nous nous persuaderons qu'il doit toujours durer pour deux causes : la première, parce qu'il ne nous est pas intelligible que ce qui n'a pu sortir du néant y puisse entrer; et la seconde, parce que nous ne saurions imaginer ce rien auquel il faudroit qu'il fût réduit; tant il est vrai que nous sommes enclins à concevoir qu'une chose étant en certaine façon, elle y doit demeurer. Or, cette propension naturelle, puisqu'on ne la sauroit convaincre d'erreur, nous doit faire penser que, si une chose est immobile, elle le doit toujours être, et qu'étant carrée, elle doit durer carrée; car il est certain que cette chose peut demeurer de la sorte à l'avenir, puisqu'elle y a demeuré jusqu'à présent : nous devons bien plutôt nous étonner des nouveautés, et rechercher la cause du changement, que de la durée des choses qui devoient persister dans l'état où elles étoient, à cause qu'elles y étoient. Ce que si nous observons, supposé

qu'un corps ait autrefois été avec le mouvement, nous devons juger qu'il doit toujours continuer de se mouvoir; de même, s'il avoit autrefois été en repos, nous devrions juger qu'il y a donc persévéré, et conclure par là le mouvement perpétuel de sa nature. L'expérience même des choses que nous mouvons nous rend cette vérité trop claire : par exemple, une pierre, laquelle continue de se mouvoir, pour cela seulement qu'à l'aide de notre main elle a déjà commencé, et continue toujours de son agitation prompte ou lente, selon qu'elle a commencé avec vitesse ou lenteur. C'est pourquoi quand nous voyons qu'un corps s'arrête, c'est alors seulement que nous devons en rechercher la cause.

CHAPITRE VII

Du ralentissement du mouvement.

Nous reconnoissons divers degrés de vitesse dans le mouvement, et en même temps divers degrés de force, avec laquelle un corps peut tendre vers un certain endroit, lequel s'appelle *pesanteur*, lorsqu'il est porté vers la terre. Quoiqu'on ne se serve pas de ce nom pour expliquer l'action de toutes sortes de mouvemens, cela dépend toutefois de notre liberté, car nous ne reconnoissons pas de différence entre l'effort d'un boulet poussé par un canon contre la muraille d'une ville, et celui qu'il fait, tombant de haut en bas, puisqu'en ces deux rencontres l'action du boulet est de presser le corps qu'il trouve à son passage. Nous nous servirons donc de ce mot pour expliquer généralement l'effort par lequel un corps tend d'un lieu en un autre, et du mot de *lieu* semblablement, par lequel toutefois je n'entends pas cet espace dans lequel

le vulgaire croit que le corps soit logé, mais seulement la surface du corps environnant. De plus, pour prévenir certains scrupules que vous pourriez avoir dans ce que je vais dire, je vous avertis que je ne traite ici du mouvement qu'en général, réservant de parler, en un autre lieu, de cet effort de la matière pour tendre vers la terre. C'est pourquoi à présent je souhaite que vous ne le considériez point du tout, et que vous laissiez aux corps une indifférence à toutes sortes de mouvemens.

Donc, dans cette supposition, si nous jugeons de la pesanteur d'un corps, comme de la force que nous avons de nous mouvoir, et de celle par laquelle un corps est porté vers la terre, ce corps étant mû, et rencontrant dans son chemin quelque autre corps immobile, et qui, par conséquent, résiste plus ou moins, pourvu que sa résistance n'excède pas la pesanteur, ou, si vous l'aimez mieux, la force du mobile, il en sera emporté, et sa pesanteur sera diminuée de la quantité de la résistance qu'elle aura rencontrée dans l'obstacle à qui elle aura communiqué ce qu'elle a perdu de mouvement par un choc; de même qu'un poids allant vers le bas, comme quatre livres, et traînant après soi un contre-poids qui résiste, comme une livre, il n'ira plus que comme trois livres, ne sera plus capable de traîner pour le plus que trois livres, et continuera de se mouvoir de même qu'il a commencé, aussitôt qu'il a cessé d'avoir, en la donnant, la pesanteur de l'une des quatre livres contre le corps, qui, au même temps, a commencé de se mouvoir comme une. Ce corps donc, qui vient d'acquérir du mouvement, continuera de se mouvoir avec la même force qu'il a commencé, et enfin persévéreront tous deux jusqu'à ce que, rencontrant d'autres corps, ils leur communiquent encore du mouvement, au préjudice du leur, qu'on concevra diminuer à mesure, et se perdre ensuite tout à fait, quand, avec le peu de mouvement qu'il leur restera, ils viendront à rencontrer des corps de telle résistance, qu'ils

leur départiront à la fin tout le mouvement qu'ils avoient. Ainsi, l'on entendra comment le mouvement se doit ralentir dans un corps, à proportion qu'il le communiquera à d'autres, lesquels de leur côté continueront de se mouvoir, jusqu'à ce qu'ils aient encore donné tout leur mouvement. De cette explication, il est facile à juger que, dans le Monde, le mouvement n'augmente ni ne diminue, puisque ce qu'un corps en perd se conçoit possédé par un autre.

Pour confirmation de cette doctrine, et pour vous faire entendre qu'un corps ne cesse de se mouvoir que parce qu'il a donné son mouvement à un autre, vous n'avez qu'à remarquer que, disposant un mobile en sorte seulement qu'il ait à déplacer moins de parties du milieu, dès lors il se meut beaucoup plus longtemps que s'il étoit continuellement appliqué à de nouvelles parties. Ainsi, ayant employé moins de force pour faire tourner une roue de dix pieds de circonférence, que je n'en aurois employé pour jeter une pierre peut-être à quarante pas de moi; j'ai vu la roue faire plus de deux cents tours à l'entour de son essieu : d'où s'ensuit qu'une partie de la circonférence s'étoit mue dans l'étendue de plus de deux mille pieds. Cette roue étoit de bois de chêne, construite par un Menuisier, à la façon des autres, fuselées de rayons, et la plus ronde que son art avoit pu; elle étoit soutenue d'un essieu de fer qui la traversoit, dont les pivots, arrondis à la lime[1], avoient un demi-pouce de diamètre, et s'appuyoient sur deux pièces de bois de trois pouces. Au lieu de cette structure, si l'on avoit supposé................

[1] Toutes les éditions portent : *à la lune.*

FIN DU FRAGMENT DE PHYSIQUE.

TABLE

FRAGMENT DE PHYSIQUE, OU LA SCIENCE DES CHOSES NATURELLES.

FAUTES A CORRIGER

Page 7, note 1, ligne 4, au lieu de : *édition sans date, laquelle doit être de* 1656, lisez : *en* 1656.

Page 11, note 1, au lieu de : *de vietis*, lisez : *de vitis*.

Page 13, note 2, au lieu de : *mort à Aix en* 1655, lisez : *mort à Paris, le* 24 *octobre* 1655.

Page 13, note 3, effacez : *Episc.*

Page 13, note 4, au lieu de : *conservés par*, lisez : *que nous ont conservés*.

Page 19, note 4, au lieu de : *Prissailles*, lisez : *Brissailles*.

Page 22, note 4, au lieu de : *dédicace du Pédant joué*, lisez : *dédicace d'Agrippine*.

Page 54, note 2, au lieu de : *magiæ*, lisez : *magiâ*.

Page 90, note 1, au lieu de : *demander*, lisez : *obtenir*

Page 110, note 1, au lieu de : *utonie*, lisez : *utopie*.